N° 575 33e Année. Tome CLVI 1er Juin 1922

MERCVRE
DE
FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

***France** .... 3 fr. 50 | **Etranger** .... 4 fr.*

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

Art et décoration



REVUE MENSUELLE
D'ART MODERNE

art et décoration

REVUE MENSUELLE D'ART MODERNE

EXTRAITS DES SOMMAIRES DES DERNIERS NUMÉROS

JANVIER

FÉVRIER

MARS

AVRIL

MAI

A détacher et envoyer à « ART ET DÉCORATION », 2, r. de l'Echelle, PARIS-I

Je vous envoie ci-inclus la somme de $\frac{\text{60 fr.}}{\text{70 fr.}}$ montant d'un abonnement d'un an à "ART ET DÉCORATION", à partir du mois de Janvier 1922.

Je vous envoie ci-inclus la somme de $\frac{\text{6 fr.}}{\text{7 fr.}}$ montant du dernier numéro paru de "ART ET DÉCORATION" somme dont vous me tiendrez compte sur le prix d'un abonnement ultérieur possible.

Nom et prénom ....

Adresse ....

Signature

(*Biffer les mentions inutiles*)

ALBIN MICHEL, Éditeur, 22, rue Huyghens, PARIS (14e)

HENRI BÉRAUD

LE VITRIOL DE LUNE

ROMAN

Un volume.................................. 6 fr. 75

TOUTE LA CRITIQUE, SANS EXCEPTION,
A LOUÉ ET RECOMMANDÉ CE LIVRE :

« Comme Michelet eût aimé ce roman, qui, pour le grand Imaginatif, n'en eût presque pas été un ! »
(Le Figaro) HENRI DE RÉGNIER.

« Lisez la terrible description de la mort de Damiens dans le Vitriol-de-Lune... »
(Intransigeant) J.-H. ROSNY aîné.

« La langue (d'H. Béraud) est d'une cor-ection impeccable. Le style sobre et musclé narie la ligne à l'image avec une élégance qu'on ne peut qu'admirer. »
(Les Débats) JEAN DE PIERREFEU.

« C'est le travail parfait d'un artiste xcellent. »
(Revue de Paris) HENRI BIDOUX.

« Il y a dans ce roman des pages d'hor-eur véritablement extraordinaire et qu'on e peut lire sans haleter.
(Les Marges) EUGÈNE MONTFORT.

« Je crois qu'il serait très facile, avec des livres comme celui-ci, de rendre au public le goût du roman historique. »
(Le Journal) LUCIEN DESCAVES.

« Voici un livre étonnant, et dont j'ai fini la lecture avec la sensation parfaite que je venais de lire un Chef-d'œuvre. »
(Eclaireur de Nice) GEORGES MAUREVERT.

« Après un pareil " Albin Michel ", M. Henri Béraud ira loin. »
(Belles Lettres) S.-CH. LECONTE.

« La description du supplice de Damiens est à faire frémir : c'est une page magis-trale. »
(Le Temps) PAUL SOUDAY.

« Lisez le " Vitriol de Lune " angois-sant et vigoureux ; vous me donnerez des nouvelles du supplice de Damiens décrit par le critique dramatique du " Mercure de France. »
(Comœdia) WILLY.

« Ce livre est le type le plus remarquable u roman historique, tel que l'annonçait l'auteur des " Don Juanes "... »
(Le Matin) JOSÉ GERMAIN.

— BIBLIOPHILES —

LE COFFRET DE SANTAL, par Charles Cros. Edition originale, Lemerre et Gay, édit. 1873, pet. in-12 de 174 pages. Reliure ordinaire à coins, tête dorée, tranches non rognées ; couverture abîmée et recollée ; le corps du volume en excellent état.

Dédicace autographe, signée. — On a joint à cet exemplaire : 1° le poème *Vision* (à Puvis de Chavannes), 4 pages manuscrites, *signées*. — 2° Un billet de Nina de Villard. — 3° Quatre dessins de Charles Cros (l'auteur, sa mère, Nina, une fantaisie) avec certification *écrite* du vendeur. — Deux pages d'album : une notation littéraire, une formule scientifique. — 5° La *reproduction* du portrait de Nina par Manet et la photographie du bois. — 6° Le début d'une variante de la nouvelle *Les Gens de Lettres* (pas de la main de Ch Cros). — 7° Des documents divers : *L'Archet* (Steinlen *Gil Blas illustré*, le violoniste sous les traits de Ch. Cros), etc.., etc. Prix : **750 fr.**

S'adresser ou écrire à M. Jacques Bernard, au *Mercvre de France*.

— AMATEURS —

UNE COUPE VERRE DE VENISE DU XVIe SIÈCLE, pièce de musée. Intacte, bordure bleue en haut et autour du pied ; diamètre $0^{m}32$, hauteur $0^{m}20$ (*plus grande* que les deux coupes de même forme du *musée du Louvre* et que celles du *musée de Cluny*, mais non peinte). Prix : **2.900 fr.**

S'adresser ou écrire à M. Jacques Bernard, au *Mercvre de France*.

Eugène FIGUIÈRE, éditeur, 17, rue Campagne-Première, Paris (14e)

Un livre sensationnel !

Vient de paraître :

AUX PAYS DES SOVIETS, par MAURICIUS, in-8 couronne 340 pages avec fac-similé d'une lettre de Lénine, franco recommandé. . . . **7 75**

Relation vivante et intéressante..... écriture alerte et rapide.... œuvre documentaire, mais qui risque de heurter les susceptibilités d'une certaine partie du public, dit *Henri de Régnier*.

Livre impartial, instructif, documentation sérieuse, des faits précis, de l'humour, de la douleur, dit *Alexandre Mercereau*.

Quelques titres de chapitres : Condamné à mort, mes angoisses, sauvé ! La vérité sur la mort du Tsar. — Mon altercation avec Trotsky. — La sensationnelle interview de Machno. — La mort de Lefebvre, Vergeat, Lepetit et Toubine. — La traversée de la Mer Noire sur une barque de pêche. — Ma deuxième arrestation. — Mon évasion. — Une nuit sinistre. — Ma troisième arrestation. — Dans les geôles de ma patrie, etc , etc.

Les gens qui ne craignent pas d'être heurtés par la vérité liront ce livre impartial, unique et passionnant.

Le Bulletin bibliographique de l'éditeur Eugène FIGUIÈRE honore l'intelligence de celui qui le reçoit. Spécimen gratuit sur demande à M. FIGUIÈRE, 17, rue Campagne-Première, Paris, 14e.

LA CRYPTOLOGIE SOCIALE

La vie sociale présente toute une série de phénomènes qui peuvent recevoir le nom de « cryptologiques ». On peut, en effet, remarquer que les faits sociaux se présentent plus ou moins facilement à l'observation ; qu'il existe, pour ainsi dire, trois degrés de visibilité en ce qui les concerne : ou bien la vie sociale se déroule normalement, selon un rythme plus ou moins uniforme, avec des apparences facilement observables ; ou bien cette vie se renferme, se replie sur elle-même, s'intériorise, se cache, devient secrète, mystérieuse, clandestine, occulte, au moins en quelques-unes de ses manifestations ; ou bien, au contraire, elle cherche à se manifester avec plus ou moins d'éclat et à dépasser les limites normales. A cette observation correspond, sans se confondre avec elle, la distinction fondamentale entre la vie privée, plus retirée, plus intime, et la vie publique, à laquelle on peut rattacher la vie mondaine, plus brillante et plus bruyante. Entre ces deux genres de vie les relations du commerce journalier établissent le degré qui peut être qualifié de normal.

Pour éclaircir cette idée générale il est nécessaire de décrire sommairement ces phénomènes de cryptologie, de les classer, d'en apprécier les raisons d'être et de délimiter ainsi les cadres d'une étude approfondie, permet-

tant de préparer la recherche des lois auxquelles ils sont soumis.

Si l'on envisage ces phénomènes dans leurs origines biologiques, il est aisé d'en fournir une explication approchée basée sur l'idée de défense. Les animaux, en état d'infériorité permanente ou temporaire, lorsqu'ils sont malades, moribonds ou se livrent à l'amour, se cachent, parce qu'ils ne seraient pas en état de faire face à un danger imprévu. Sans doute cette explication finaliste ne sera pas de mise en Biologie, surtout en ce qui concerne les êtres les plus rudimentaires. Mais si l'on considère les espèces les plus voisines de l'humanité et notamment les mammifères, on ne peut nier l'existence d'un instinct de conservation qui porte les animaux à se cacher dans les circonstances que nous avons indiquées, qu'ils aient ou non conscience du but auquel tend leur acte.

Dans la vie sociale cet instinct se complique et prend conscience de son existence. Il parvient même à réaliser ce paradoxe assez curieux : parfois une manifestation d'apparat, de luxe a pour but, non pas d'éblouir, mais de cacher une réalité qui, dans l'esprit de l'auteur de cette manifestation, est au-dessous de la normale : c'est le bluff. De sorte que dans une étude approfondie du sujet il conviendrait non seulement de distinguer entre l'exercice normal, clandestin ou ostentatoire d'une fonction, mais encore de rechercher soigneusement si une manifestation d'éclat n'est pas en réalité un phénomène cryptologique.

Une classification pratique permet de ranger dans quatre grandes catégories les faits qui nous occupent, selon que leur objet principal se rapporte aux biens, aux personnes, aux pensées ou aux institutions. Cette distinction correspond sensiblement à celle des quatre grandes fonctions de la vie sociale : économique, politique, juridique et religieuse, entendues dans un certain sens qui sera précisé pour chacune d'elles.

I

Les faits cryptologiques concernant les choses, les biens, les richesses, ainsi que les idées et les sentiments, les institutions ou organisations qui s'y rattachent ont une origine qui remonte jusqu'à l'animalité. L'écureuil cache des provisions de faînes ou de noisettes, le chien cache les os qu'il a recueillis, la pie les objets brillants qu'elle a dérobés... De même un instinct presque animal pousse les hommes à dissimuler matériellement dans des cachettes ou abris appropriés les biens ou les richesses dont ils redoutent le vol ou le pillage. A son tour le voleur s'empresse de recéler le produit de ses rapines, tout en se cachant soigneusement lui-même, ainsi que ses plans, ses démarches, au cours de son activité furtive.

La nature des biens que l'on cache pour des motifs divers est très variable. Dans nos sociétés modernes, surtout en temps de crises graves, c'est l'argent, l'or, parfois même le billon ainsi que les choses précieuses (bijoux, argenterie, etc.),que l'on dissimule. Mais il peut en être de même des marchandises et il se constitue des « stocks invisibles » chaque fois que la spéculation prévoit une hausse importante des cours. Les désirs, les besoins, tous les états de conscience relatifs aux biens sont très souvent voilés plus ou moins volontairement. Dans un marché, celui qui aura la plus grande force de dissimulation, qui saura ne pas laisser deviner ses désirs et ses croyances aura de fortes chances de contracter à son profit. Les prix sont et ont surtout été tenus secrets jusqu'à l'avènement des grands magasins ; ils le sont encore toutes les fois qu'un intérêt s'y rattache et que les conditions du marché le permettent.

Tous ces désirs, toutes ces croyances, tous ces actes relatifs aux biens se rattachent à la fonction économique. Cette dernière consiste essentiellement dans la cir-

culation des choses, des biens, des richesses depuis leur gîte d'origine jusqu'au consommateur, après avoir subi des opérations matérielles, intellectuelles et sociales, des travaux, des appréciations ayant pour but de les approprier aux besoins alors ressentis et jugés bons à satisfaire selon les règles alors régnantes dans la société considérée et les moyens techniques dont elle dispose. Cette circulation fondamentale s'accompagne d'un circuit de retour qui ramène la monnaie du consommateur au producteur après de multiples détours et des orbes accessoires relatives au crédit. Au cours de ce cycle on constate de nombreux phénomènes de cryptologie.

Envisagée sous son aspect classique la fonction économique comporte la production et les autres divisions universellement connues. En utilisant cette division pour les recherches des phénomènes qui nous occupent, on constate de nombreux faits d'occultation d'abord dans la *production* : parfois la production tout entière est clandestine, lorsqu'elle porte sur des objets dont l'usage ou la circulation sont interdits par des usages, des lois ou des traités, par exemple la fabrication du matériel de guerre par une puissance vaincue. Cette production peut comporter une apparence normale et masquer un but secret, si les engins ainsi mis au jour peuvent facilement être transformés en appareils de guerre. Au cours de toute production utilitaire ou guerrière on remarque, en outre, l'existence de secrets de fabrication jalousement gardés. La *circulation* des richesses s'effectue par des moyens souvent clandestins. Des produits circulent en contrebande, même au sein d'une société, pour des raisons très diverses. La *répartition* comporte de nombreuses dissimulations portant sur les revenus, les bénéfices, les gains réalisés, les charges d'une entreprise, les prix de revient. Les cours des valeurs, du change ne sont publics que dans certaines conditions. La dissimulation fiscale, le secret des affaires portent sur

l'ensemble d'une entreprise. Enfin la *consommation* s'accomplit parfois en cachette, depuis la cigarette ainsi fumée par l'écolier jusqu'aux maisons d'opium ; depuis le verre furtivement bu par le laquais jusqu'aux consommations de luxe servies dans les établissements clandestins.

Parallèlement au cours souterrain de la circulation des richesses il existe un mode plus éclatant d'activité économique. Les marchandises sont ostensiblement étalées, entourées d'un cadre qui cherche à attirer le regard et le client. Les prix sont affichés, les qualités et les vertus des produits sont hautement proclamées par les moyens les plus ingénieux de la publicité et de la réclame. De son côté le consommateur, le vendeur, le producteur étalent, pour ainsi dire, leurs désirs et leurs croyances en ce qui concerne tels ou tels articles ; la production, la circulation, la consommation se font apparentes, tapageuses. Le luxe apparaît, soit comme moyen de réclame, de défense pour inspirer une idée avantageuse du crédit dont on dispose, de la fortune dont on jouit, soit pour masquer une réalité qui n'est pas avantageuse. D'autre part, la publicité des marchés résulte parfois d'usages ou de lois : ventes aux enchères et cours de la Bourse, par exemple.

Quelles que soient les formes des phénomènes de cryptologie en matière économique, il apparaît bien qu'ils se rattachent à l'idée générale de défense. L'objet de cette défense varie, sans doute, en importance, mais le but du phénomène est toujours le même.

II

En est-il de même en ce qui concerne les personnes ?

Les origines mêmes de ces faits, qu'ils se rattachent à la personne physique, à ses fonctions organiques ou sociales, aux idées, sentiments qui les concernent, aux institutions qui les groupent et les dominent, apparaissent

déjà dans la vie animale. Les animaux savent se cacher, eux, leurs œufs ou leur progéniture pour éviter un danger. Les faits de mimétisme, s'ils ne peuvent être scientifiquement expliqués par cette cause finale, concourent mécaniquement à un but de protection qui, devenu instinctif et conscient, détermine des actes plus ou moins volontaires, destinés à la préservation de la vie individuelle ou spécifique. Dans l'humanité le mimétisme revêt une forme consciente et se manifeste sous la forme du costume, de la toilette, du déguisement, du maquillage, du masque, du camouflage. L'homme se cache matériellement en cas de péril, lorsqu'aucune considération ne s'y oppose, et il évite des dangers purement sociaux à l'aide du vêtement, du logement et des ressources inépuisables de leurs diverses combinaisons. Si l'habitation, l'abri, la cachette le dérobent aux rigueurs du climat, et à la vue de ses ennemis, l'habit, la livrée sociale, le dérobe aux investigations curieuses de ses ennemis ou de ses rivaux et ne leur livre que des renseignements voulus sur sa situation sociale ; enfin l'habitude, l'usage de certains gestes, d'une certaine langue, d'une certaine manière de s'alimenter, de livrer, en somme, le secret de sa vie organique ou mentale permet de déguiser les intentions, les sentiments, les opinions, la situation sociale véritable. Le vêtement n'est pas seulement un abri contre les intempéries ; il est tout aussi bien un moyen de révélation qu'un moyen de dissimulation des qualités ou défauts organiques ou sociaux. Sous une forme exagérée, il devient un déguisement accompagné de maquillages plus ou moins complets qui soulignent trop souvent les imperfections auxquelles ils devraient remédier. Le déguisement, le secret s'intériorise et s'attache ensuite au jeu même des organes, à l'accomplissement des fonctions physiologiques, aux gestes, puis aux sentiments et aux pensées. La pudeur, la politesse, la décence sont l'expression de cette nécessité et elles varient avec les

époques et les sociétés. En tant qu'elles embellissent les relations sociales, elles s'apparentent au phénomène esthétique, mais lorsqu'elles ne répondent pas à des sentiments vraiment éprouvés et tournent à l'hypocrisie plus ou moins mondaine, elles ressortissent au groupe qui nous occupe. Il y a toutefois un minimum de réserve et de discrétion variable avec les sociétés et les époques sans lesquelles la vie sociale manquerait à sa raison d'être. L'atmosphère de complicité tacite qui réunit les personnes d'un même milieu, d'un même monde favorise ainsi les relations originairement secrètes et qui ne le sont, le plus souvent, que pour ceux qu'elles intéressent le plus directement. L'appréciation sentimentale, intellectuelle ou celle du caractère des gens, les sentiments d'amour ou de haine, d'estime ou de mépris, de confiance ou de crainte et leurs innombrables variétés ne se manifestent au grand jour qu'avec la sécurité nécessaire et dans la mesure où la prudence le conseille, rien n'étant stable dans la vie publique ou privée. Les manifestations d'éclat sont toujours périlleuses lorsqu'elles ne s'appuient pas sur un sentiment largement partagé, ou une situation personnelle suffisamment établie, et c'est toujours à ses risques et périls qu'on s'y livre. La situation sociale, lorsqu'elle n'est pas nettement publique, est aussi le sujet de phénomènes cryptologiques. Il est rare que la situation exacte d'une personne soit connue ailleurs que dans son entourage immédiat et, en dehors de son cercle de relations, cette personne évite soigneusement toute indiscrétion qui pourrait être de nature, dans son esprit, à nuire à son avenir. Elle ne laisse volontairement paraître que les opinions et les sentiments compatibles avec le maintien de son rang, de sa fortune, de sa position.

L'ensemble de ces faits, de ces idées, de ces institutions concernant les personnes constitue la fonction politique, moins facile à préciser et à délimiter que la fonction éco-

nomique. On peut, toutefois, la concevoir à un certain point de vue, comme l'art du maniement des hommes, l'économique ayant trait au maniement des choses et la juridique, des idées. Dans ce sens la fonction politique se particularise selon qu'il s'agit de politique familiale, communale ou provinciale, nationale, ou bien qu'elle se réfère à un groupe, une organisation économique, religieuse, universitaire... et on doit l'envisager aussi bien en ce qui concerne les relations internes spéciales à ces divers groupes qu'en ce qui a trait aux relations qui les réunissent à des groupes plus considérables, car elles présentent des principes communs. La fonction politique ainsi conçue est en activité, en exercice. Cette activité peut être comparée à l'économique, dont elle ne diffère que par l'objet, et les mêmes divisions principales peuvent s'y retrouver : production d'hommes, de personnel, de situations ; circulation matérielle des hommes et sociale de leurs situations ; répartition territoriale de la population, sociale des fonctions ; sélection du personnel ; consommation et élimination d'indésirables, de personnel usé naturellement par la mort, socialement par la retraite, la relégation... Au cours de ces mutations, de ce mouvement, du parcours des diverses carrières, du renouvellement incessant du personnel dans les fonctions et les situations, il se présente de nombreux faits de cryptologie. Dans la vie familiale on peut notamment relever tout ce qui a trait aux fiançailles, à la vie conjugale, à l'adultère, à tout ce qu'on pourrait appeler la cryptogamie humaine, aux cachotteries relatives à l'éducation, en vue de sauvegarder la pudeur enfantine, à la claustration des femmes orientales, qu'on pourrait dénommer cryptogynie et qui se retrouve dans nos civilisations sous des formes plus subtiles ; dans la vie des groupes, classes et nations, les secrets relatifs aux procédés gouvernementaux, aux moyens d'action, plans, projets, manœuvres, intrigues, ententes, se haussant jus-

qu'aux complots et conspirations se régularisant sous forme de fiches, notes, dossiers plus ou moins secrets, s'instituant en corps de police secrète et s'épanouissant sous la forme de la diplomatie et des secrets de la défense nationale ; en guerre, la dissimulation aux vues et aux coups de l'ennemi des effectifs, des marches, manœuvres, des stocks d'armes, de vivres, de munitions, les ruses de guerre, l'espionnage.

Inversement la circulation des personnes sous ses diverses formes révèle des faits d'apparat, d'ostentation. Au lieu de se cacher, on se montre dans toutes les circonstances où un intérêt supérieur le commande ; on revêt des costumes plus éclatants, tranchant sur la moyenne, accusant plus ou moins les formes ou la fortune, en vue de buts des plus variés ; on étale ses sentiments, ses croyances, on fait montre de ses opinions. La vie familiale, la vie locale, la politique de classe ou la politique nationale s'extériorisent en cérémonies, fêtes, procédures, démonstrations qui contrastent avec les phénomènes précédents. On cherche à éblouir plus ou moins les invités, le public, les ennemis par l'étalage de sa situation, de sa force, de sa richesse, du nombre de ses partisans, de ses clients, par des démonstrations militaires ou navales, des discours provocants. Les relations sont volontairement affichées alors même que la loi ou les coutumes n'en prescrivent pas la publicité, non seulement les relations, mais aussi les sentiments : l'honneur exige impérieusement l'accomplissement de gestes traditionnels et éclatants, comme le duel, pour permettre aux individus de conserver leur rang social.

III

Les faits cryptologiques concernant les états de conscience, leur formation, leur transmission, leur contenu, ne se retrouvent dans l'animalité qu'à titre exceptionnel. Les animaux domestiques paraissent en présenter quel-

ques rudiments. Le chien est, peut-être, capable de mensonge, mais il y a cependant un hiatus plus considérable entre l'homme et les animaux à partir de cette catégorie.

Les sentiments et les pensées se prêtent tout naturellement à la dissimulation. Des expressions involontaires de la physionomie, les réflexes dont on n'est pas maître peuvent dévoiler des états d'esprit que l'on désirerait tenir cachés, mais cette révélation n'est jamais adéquate et ne peut se référer qu'à des états simples et très généraux. Une pensée un peu complexe, un sentiment un peu raffiné peuvent facilement ne pas s'extérioriser.

Les sentiments sont généralement voilés et ne se révèlent qu'involontairement, ou dans un but déterminé. S'il est paradoxal de prétendre, comme Le Dantec, que l'hypocrisie est la première des vertus sociales, il faut bien reconnaître qu'elle tient une large place dans la vie sociale, et que, sous forme d'urbanité, de politesse, elle est une nécessité. Au surplus, l'expression de sentiments qu'on n'éprouve pas tend à les créer. La bienveillance, la tolérance, l'amabilité non ressenties, mais simulées, finissent par devenir naturelles, et c'est un bienfait de la vie en société.

Les moyens matériels de dissimuler les pensées et les sentiments se rattachent à la mimique ou bien aux procédés de fixation et de transmission des idéogrammes. Il en existe de traditionnels : un doigt sur les lèvres, un certain tour de tête, la direction appuyée du regard, ou bien les circonstances révèlent aux personnes habituées à se comprendre des moyens inédits inventés pour la circonstance.

Les langues et les écritures peuvent revêtir des formes secrètes : les langues des spécialistes, les argots, les écritures en caractères secrets, ou bien disposées dans un désordre apparent cachant une combinaison secrète (cryptographie), ou bien encore des procédés chimiques ne laissant paraître l'écriture que dans certaines conditions.

La transmission des idéogrammes, l'échange des correspondances empruntent souvent des voies détournées, depuis le billet glissé en cachette par l'amoureux, jusqu'aux secrets d'Etat confiés à des courriers soigneusement choisis et inconnus. On peut rattacher à cette série l'usage des pseudonymes.

Au cours de la genèse des sentiments ou des idées on remarque l'existence presque normale de la cryptologie. Toute idée nouvelle, toute invention est généralement tenue secrète jusqu'à ce qu'elle soit assez forte pour affronter la concurrence. Tout sentiment naissant a sa pudeur, quelle que soit sa profondeur.

L'individu, pris entre les nécessités de l'espèce et celles de la société, ne peut satisfaire aux unes et aux autres que par l'usage de moyens cryptologiques.

Tout ce qui a trait à la socialisation des désirs et des croyances définit la fonction juridique. C'est le Droit, y compris les règles coutumières et parfois puériles de l'urbanité, de la civilité (faisant, d'ailleurs, partie du droit, en Chine, par exemple), qui exerce sur les états de conscience l'emprise nécessaire pour les socialiser. La fonction juridique transforme les intérêts, le respect de la personnalité et de ses accessoires matériels et moraux en droits, et au cours de cette transformation la cryptologie s'exerce également. Elle donne aux désirs et aux croyances une sorte de passeport leur permettant de se produire en société.

Le droit comporte une bonne part de conventionnel, de dissimulation. Les fictions jurudiques, les solutions de cas manifestement contraires à la réalité foisonnent dans les recueils de doctrine et de jurisprudence. Cette casuistique est d'ailleurs nécessaire et de plus en plus subtile. Si un jugement rendu est tenu pour l'expression de la vérité, alors même qu'il contiendrait une erreur reconnue, mais irréparable, c'est qu'il existe pour cela de nombreuses et fortes raisons. La fiction de l'égalité de toutes

les personnes juridiquement capables devant la loi est aussi une nécessité...

La pratique juridique révèle une masse de tractations occultes, réalisées à l'abri de contre-lettres ou de personnes interposées, d' « hommes de paille », qui ont pour but d'ajuster la loi à des cas plus ou moins illégaux, mais non nécessairement immoraux ou antisociaux.

Le secret professionnel est même rendu obligatoire pour de nombreuses catégories de personnes : hommes de loi, magistrats, médecins, prêtres, etc. ; parfois les audiences sont tenues à huis clos.

Inversement dans tout le cours des manifestations psychiques on peut relever des phénomènes d'apparat ou d'éclat. Dans certaines circonstances on a le verbe haut, une mimique expressive, toutes les fois qu'on désire « en imposer », ou qu'un besoin l'exige ; appel au secours, affirmation de sa personnalité. La presse amplifie ces procédés et leur prête l'appui de la publicité, de la réclame, permettant la diffusion désirée des idées et des sentiments.

La loi elle-même prescrit la publicité de nombreux actes et contrats, depuis ceux qui concernent l'état civil jusqu'à ceux qui ont trait à certaines condamnations.

IV

La cryptologie appliquée aux états de conscience exprimés dans la vie sociale a fait l'objet du paragraphe précédent.

Nous entrons maintenant dans un ordre d'idées plus complexe. Il s'agit de rechercher comment les états de conscience socialisés peuvent néanmoins présenter des faits de cryptologie.

Remarquons d'abord qu'en elle-même cette série présente un premier aspect d'hermétisme. En effet, si la fonction juridique se borne à régler les états de conscience extériorisés, sans prétendre avoir accès dans le sanc-

tuaire de la conscience intime, il n'en est plus de même de la quatrième grande fonction qui va nous occuper, la fonction religieuse entendue au sens large.

Pour bien délimiter notre sujet, indiquons tout d'abord comment nous envisageons cette fonction.

Nous la comprenons comme la synthèse de trois sortes différentes d'activité sociale : l'une qui se réfère aux rites, aux cérémonies, au culte, mais qui tend à faire appel aux sentiments, à les accorder, à faire vibrer à l'unisson ceux des fidèles, et qui, une fois détachée de ses origines religieuses donne naissance à l'art s'exprimant déjà sous une forme un peu hermétique et voilée : le symbole ; l'autre qui prétend régir les volontés, les faire concourir à un même but : c'est la morale ; enfin la dernière qui s'adresse à l'intelligence qui impose des dogmes, et qui donnera naissance par voie de critique à la science positive, après avoir passé par la magie.

Tels sont les trois aspects sous lesquels se présentent toutes les religions, tous les systèmes sociaux complets.

Or, dans le cours de ces diverses manifestations les phénomènes cryptologiques sont extrêmement nombreux et présentent une importance de plus en plus grande, car les intérêts à défendre sont de plus en plus importants.

Au point de vue des rites, du symbole, on se rend facilement compte de la différence qui sépare une messe noire d'un *Te Deum*, ne serait-ce qu'au point de vue de la publicité externe. Ce mystère s'intériorise et s'extériorise à la fois si l'on compare les cérémonies religieuses publiquement célébrées, mais composant, pour ainsi dire, le culte journalier, avec les arts, tels que la peinture. Dans une messe, par exemple, il y a une apparence rituelle qui recouvre la célébration de mystères inaccessibles aux sens. De même dans un tableau présentant les signes de l'inspiration il y a des apparences colorées qui cachent une signification symbolique, et cette dernière ne peut être découverte qu'à la suite d'une certaine initiation. Inver-

sement l'Art connaît des manifestations ostentatoires, des fêtes, des exhibitions, des expositions. Il y a toute une gamme de degrés de visibilité extrêmement nombreux. Tantôt le symbole est obscur en lui- nême, et, de plus, sa signification n'est révélée qu'à des adeptes soigneusement choisis ; tantôt il est d'une clarté parfaite et accessible à tous. Ses formes concrètes et son degré de complexité sont aussi très variables, mais en lui-même il se prête à des faits de cryptologie intéressants. Les procédés de technique, la partie « métier » de l'art est tenue soigneusement secrète dans les diverses Ecoles, chaque atelier ayant ses procédés et ses tours de main particuliers. Les objets emblématiques, les chefs-d'œuvre sont souvent, et dans la mesure où leur nature le permet, dérobés aux regards, tant qu'ils ne sont pas achevés, mis au point. L'artiste lui-même recherche souvent la solitude, se dérobe aux regards et aux importuns dans ses périodes d'incubation.

Les faits moraux comportent toute une série de faits de cryptologie. Pascal portait un cilice à l'insu de ses amis, mais Tartuffe affichait hautement sa haire et sa discipline. La personne véritablement charitable se cache tout autant pour accomplir une œuvre de bienfaisance qu'un malfaiteur pour un mauvais coup, obéissant à des mobiles de nature opposée qui produisent un effet semblable. Il y a un certain degré de raffinement moral qui incite à ne pas trop laisser paraître les actes méritoires que l'on accomplit, et il existe une forfanterie du crime qui en est la réplique inverse à un double point de vue : celui de la valeur morale et celui de la cryptologie. La morale théorique peut aussi comporter des préceptes cachés, des règles de casuistique qui ne sont pas publiées, des principes prescrivant une certaine dissimulation, par exemple ceux qui sont relatifs à la morale sexuelle.

Les faits scientifiques ou intellectuels présentent toute une série de faits de cryptologie. Tout d'abord la Nature,

sur les lois de laquelle porte l'investigation, ne se dévoile qu'au prix de longs efforts, et ce qu'elle nous livre ce n'est qu'un ensemble de symboles reliés par des notations mathématiques, évoquant des images approximatives de la réalité, mais forcément inadéquates. Il n'y a pas là de cryptologie, la Nature ne faisant pas partie, en elle-même, de la Société humaine. Mais la science, quel que soit l'état de son avancement, se prête à des phénomènes de cryptologie. Lorsqu'elle était encore au stade magique, les recettes, les formules, les procédés étaient le monopole des mages, et cachés au reste des mortels. Lorsqu'elle commença ses premiers essais expérimentaux sous forme d'alchimie, d'astrologie, d'occultisme, elle revêtit les résultats de ses recherches d'un langage hermétique, par crainte du bras séculier. Ce n'est qu'à l'époque moderne que la recherche et l'exposition scientifiques peuvent être librement entreprises. Il existe toutefois encore, si non en droit, du moins en fait, une sorte de voile qui dérobe les hautes initiations scientifiques au vulgaire, mais nous n'en sommes pas encore à l'époque prédite par Renan ou par Le Dantec où la science devra se faire occulte, non point par crainte du bras séculier, mais par suite du danger social que ses révélations pourraient entraîner.

Inversement la science se prête à la vulgarisation et ses rudiments font l'objet d'un enseignement obligatoire.

La religion est par essence le domaine du mystère. Si d'un côté elle connaît des manifestations d'éclat, des cérémonies brillantes, de l'autre, et en son fond, elle est le terrain d'élection pour les faits cryptologiques. Non seulement toute religion possède toute une série de mystères, mais en outre elle se double, pour ainsi dire, d'une religion plus secrète qui n'est révélée qu'à des initiés. Les Grecs avaient leurs mystères d'Eleusis, mais le Christianisme a lui aussi connu des pratiques ou des dogmes secrets, ou tout au moins en a favorisé l'éclosion. L'occul-

tisme médiéval et les sociétés secrètes sont le fruit du Christianisme qu'ils se proposaient de combattre, ou tout au moins de modérer.

A côté des religions positives : brahmanisme, bouddhisme, christianisme, islamisme, il existe aussi des systèmes à forme religieuse, comme le Socialisme, qui comportent un nombre considérable de faits cryptologiques. Les mystères marxistes sont tout aussi impénétrables que celui de la Sainte Trinité, et l'unité socialiste tout aussi chimérique que l'unité « catholique ». Suivant les époques et les milieux, tel dogme, tel précepte est plus ou moins clairement révélé, mais la masse n'est jamais appelée à en comprendre les raisons secrètes qui n'ont souvent qu'un lien très lointain avec l'apparence. Les chefs religieux ou politiques lancent dans la circulation des formules dont le sens s'altère à mesure qu'il s'éloigne de son origine et qui présentent un sens apparent souvent très différent de son sens caché. Les hommes, d'ailleurs, se sont toujours d'autant plus attachés à des formules qu'ils les comprenaient moins.

V

En résumé, les faits de cryptologie sociale sont extrêmement *nombreux*. Ils existent dans tous les domaines de la vie en société, et revêtent, par suite, des *formes* très variables. Ils peuvent, toutefois, se ramener à une idée très générale : celle de défense. Cette défense peut concerner des intérêts également très variés : les biens, la vie, la réputation, la situation, un sentiment profond, une idée précieuse. Cet *objet* peut être très complexe et consister dans une doctrine, un système, une fonction sociale, une institution. Il peut être purement égoïste ou devenir de plus en plus altruiste et concerner des groupes sociaux de plus en plus vastes depuis la famille jusqu'à la nation et finir même par embrasser l'humanité tout entière. Son *mode d'action* est parfois presque

purement instinctif, encore peu débarrassé de ses origines animales, parfois très conscient et très volontaire, et il existe toute une gamme de procédés qui réunissent ces deux formes extrêmes. La *durée* de ces phénomènes de cryptologie varie dans de fortes proportions. Nous n'avons pas encore élucidé certains secrets d'Etat très anciens qui ont été rigoureusement gardés, par exemple celui de l'homme au masque de fer. Parfois la durée pendant laquelle a pu se maintenir le secret d'une combinaison d'affaires ne dépasse pas quelques heures ou quelques jours. Cette durée paraît être, en gros, proportionnelle à l'importance de ce qu'il y a lieu de cacher. L'*intensité* des phénomènes présente également des degrés nombreux. Tout secret confère à celui qui en est le dépositaire une certaine force qui varie avec l'importance de l'objet auquel il se rattache et avec les conditions qui l'ont rendu nécessaire. Mais comme toute énergie, cette force de discrétion tend à se répandre, se propager. Les révélations de la Presse sont d'autant plus sensationnelles que leur objet avait été plus longtemps et plus soigneusement dissimulé, à condition que le sujet soit toujours d'actualité. Il y a là une application de la loi du contraste psychologique de Paulhan, corollaire du grand principe général d'autolimitation ou de modération, tout équilibre momentanément rompu ne pouvant se rétablir que par une série d'oscillations, comme si la circulation souterraine, sous-jacente, des phénomènes de cryptologie, ne pouvait retourner à la circulation normale sans brusquerie et sans dépasser du premier coup la mesure. Les divulgations intempestives des choses secrètes sont toujours d'un ton au-dessus de la moyenne et le calme ne peut renaître que peu à peu. C'est ce qui justifie et explique les procédés réclamistes employés par le concurrent d'un détenteur de secrets de fabrication, par exemple, pour annoncer bruyamment des prix plus avantageux, ainsi que toutes les manifestations de la publicité, de l'exhibi-

tionnisme dans tous les domaines de la vie sociale. Les phénomènes cryptologiques subissent une *évolution historique* qu'il serait intéressant d'explorer, en la combinant avec ses variations *selon les sociétés*, ce qui pourrait amener la découverte des relations précises de leurs conditions d'existence. C'est ainsi que l'apparat normal au XVIe ou XVIIe siècle, le luxe des valets, des vêtements, tous ces signes extérieurs de la puissance et de la richesse nous paraîtraient actuellement exagérés et ne se produisent plus avec autant de faste ; que, d'autre part, les femmes européennes ne subissent pas les règles de réclusion et de mystère qui sont de mise dans les pays musulmans ; que la nécessité du secret n'est pas la même dans une capitale que dans une toute petite ville ou dans les milieux ruraux.

Cette idée de défense peut être précisée en ce qui concerne certaines relations sociales : ce qu'il y a intérêt à cacher ce sont surtout les combinaisons à l'état naissant, qui ne sont pas assez fortes pour vivre au milieu des combinaisons rivales, et qui ne sont pas encore assurées d'aboutir. Il est donc nécessaire de compléter cette notion par son antagoniste : celle d'attaque, et de les réunir dans le terme plus général de lutte ou d'opposition. Le secret est donc en sociologie un des éléments constitutifs des procédés de lutte ou de rivalité, soit pour l'attaque, soit pour la défense, et cela dans tous les domaines. Nous pouvons donc maintenant l'intégrer dans une théorie plus générale : celle de l'adaptation, qui se rattache directement aux points de vue les plus généraux sous lesquels on puisse considérer les faits sociaux, c'est-à-dire les relations réciproques entre les structures et les fonctions au cours de leurs variations respectives, ce qui nous fait pénétrer dans le mécanisme intime de leur statique et de leur dynamique.

Nous retrouvons ainsi par induction, à propos d'une série très particulière de phénomènes, une des lois sociologiques de Tarde, ce qui en prouve la fécondité.

R. BRUGEILLES.

JAMES JOYCE ET PÉCUCHET

—

James Joyce, né à Dublin vers 1882, reçut une éducation catholique, étudia à l'université de Dublin, passa des années ou des semaines à Paris et à Padoue, se fit, à Dublin, une réputation d'« excentrique », débuta en 1908, avec *Chamber Music*, une trentaine de pages de vers conventionnels et délicats, qui montrent l'âme et la vraie personnalité de cet auteur aujourd'hui si redouté.

Ce premier livre ne dissipa point le silence ; son deuxième livre, une série de contes intitulée *Dubliners*, fut brûlé par une main mystérieuse et sa ville natale ne cessa de se montrer insensible aux mérites de l'auteur. A Londres, *The Egoist*, revue de cénacle, protesta et entreprit la publication de son roman : *Portrait of the Artist as a young Man*, maintenant traduit en suédois, en espagnol et en français (le volume va paraître sous le titre *Daedalus)*.

Son drame *Exiles* fut joué à Munich, et la traduction italienne parut dans *Convegno*. L'accueil de Joyce par ses compatriotes tardait encore à se faire.

§

L'année du centenaire de Flaubert, première d'une ère nouvelle, voit aussi l'édition d'un nouveau volume de Joyce, *Ulysses*, qui, à certains points de vue, peut être considéré comme le premier qui, en héritant de Flaubert, continue le développement de l'art flaubertien, tel qu'il l'a laissé dans son dernier livre inachevé.

Bien que *Bouvard et Pécuchet* ne passe pas pour la « meilleure chose » du maître, on peut soutenir que

Bovary et l'*Education* ne sont que l'apogée d'une forme antérieure ; et que les *Trois Contes* donnent une espèce de sommaire de tout ce que Flaubert avait acquis en écrivant ses autres romans, *Salammbô*, *Bovary*, l'*Education* et les premières versions de *Saint Antoine*. Les trois tableaux, païen, moyenâgeux, moderne font un tout qui se balance sur la phrase : « Et l'idée lui vint d'employer son existence au service des autres », qui se trouve au milieu de *Saint Julien*, le premier des trois contes qu'il écrivit.

Bouvard et Pécuchet continue la pensée et l'art flaubertien, mais ne continue pas cette tradition du roman ou du conte. On peut regarder « l'Encyclopédie en farce » qui porte en sous-titre : « Défaut de méthode dans les sciences », comme l'inauguration d'une forme nouvelle, une forme qui n'avait pas son précédent. Ni *Gargantua*, ni *Don Quijote*, ni le *Tristram Shandy* de Sterne n'en avaient donné l'archétype.

Si l'on considère les grandes lignes de la littérature universelle depuis 1880, on peut dire que les meilleurs écrivains ont exploité Flaubert plutôt que développé son art. La règle absolue d'un succès instantané, c'est qu'il ne faut jamais donner à une lectrice un instant, un demi-instant de travail cérébral. Maupassant a fait du Flaubert plus léger ; les autres l'ont suivi. Anatole France se sert de Flaubert comme d'une espèce de paravent, et se retire dans son XVIIIe siècle. Galdos, en Espagne, fait du bon Flaubert ; Hueffer, en Angleterre, écrit une prose lucide ; Joyce, lui-même, dans *Dubliners* et dans *The Portrait of the Artist as a young Man*, fait du Flaubert, mais ne dépasse pas les *Trois Contes* ni l'*Education*. Dans l'héritage de Flaubert il y a de bonnes œuvres et une espèce de décadence, les meilleurs disciples employent les mêmes procédés, les mêmes découvertes techniques pour représenter des scènes différentes ; pour décrire les Indes Kipling fait du Maupassant inférieur. En France, Flau-

bert détient le « record » : personne ne développe son art.

Le développement de Henry James et de Marcel Proust vient plutôt des Goncourt, pas même de leurs romans, mais d'une préface :

Le jour où l'analyse cruelle que mon ami Zola, et peut-être moi-même avons apportée dans la peinture du bas de la société sera reprise par un écrivain de talent, et employée à la reproduction des hommes et des femmes du monde, dans les milieux d'éducation et de distinction, ce jour-là seulement le classicisme et sa queue seront tués.

Le Réalisme n'a pas en effet l'unique mission de décrire ce qui est bas, ce qui est répugnant... Nous avons commencé, nous, par la canaille, parce que la femme et l'homme du peuple, plus rapprochés de la nature et de la sauvagerie, sont des créatures simples et peu compliquées, tandis que le Parisien et la Parisienne de la société, ces civilisés excessifs, dont l'originalité tranchée est faite toute de nuances, toute de demi-teintes, tout de ces riens insaisissables, pareils aux riens coquets et neutres avec lesquels se façonne le caractère d'une toilette distinguée de femme, demandent des années pour qu'on les perce, pour qu'on les sache, pour qu'on les *attrape*, et le romancier du plus grand génie, croyez-le bien, ne les devinera jamais, ces gens de salon, avec les *racontars* d'amis qui vont pour lui à la découverte dans le monde...

Dans cette voie Henry James a créé la meilleure part de son œuvre, très exacte, très réaliste ; et, à la remorque de James, Marcel Proust a clarifié ses intentions, c'est-à-dire qu'il avait commencé par la lecture de Balzac, Dostoïevsky, H. James, ou des œuvres de tendance analogue. Il voyait que l'intérêt « sexe » dominait et appauvrissait les romans français contemporains. Il comprit qu'il y avait un coin vide dans la littérature française. Il y courut, et sur son pastiche enduisit un vernis de nacre symboliste. Plus tard il épurait son style, et, dans le dîner Guermantien, il ne lui en reste que l'élément qui ressemble à James. En effet, James n'a rien fait de mieux.

Mais ces tableaux de la haute société sont une spécialisation, une arabesque, charmante, intéressante, tant

que vous voudrez, plutôt qu'un progrès radical de méthode. Et tout cela correspond dans l'œuvre de Flaubert à *Bovary*, à l'*Education*, et au *Cœur Simple*.

Quant aux romans historiques, ils n'ont jamais ressuscité depuis que Laforgue leur lançait ce coup dans l'épigastre : *Salomé*.

Les vrais critiques ne sont pas les juges stériles, les faiseurs de phrases. Le critique efficace est l'artiste qui vient après, pour tuer, ou pour hériter ; pour dépasser, pour augmenter,ou pour diminuer et enterrer une forme. Depuis les exactitudes du télescope de Salomé on ne s'attaque plus aux détails historiques.

« Il y a même, écrit Remy de Gourmont, à la mi-carême, le costume historique. »

A côté de tout cela il y a la Russie, la profondeur un peu alcoolique, ou épileptique, et informe de Dostoïevsky, ses disciples et ses inférieurs ; il y a le Strindbergisme et le subjectivisme qui n'offre peut-être rien de plus réussi qu'*Adolphe*.

Mais qu'est-ce que *Bouvard et Pécuchet ?* Heureusement le livre de votre plus solide flaubertien, René Descharmes, et les paroles de Flaubert lui-même m'évitent une définition trop « amateur », trop « étranger » : « Encyclopédie mise en farce. » (Flaubert soutient, ou a soutenu pour cinq minutes une autre mienne irrévérence ; il appelle *La Tentation* une « ancienne toquade », mais passons.)

Autour de Bouvard et Pécuchet est charmant comme toute œuvre définitive qui ose être « trop » méticuleuse afin de trancher la question une fois pour toutes, de mettre fin à des blagues, à de vagues pérambulations. Les arguments de M. Descharmes sont tellement solides, les faits qu'il apporte si incontestables que j'ai presque peur de proposer quelques divergences de vue. Mais de temps en temps il employe des phrases qui, sorties de

leur contexte, peuvent devenir tendancieuses ou occasionner des malentendus. Je trouve :

Page 44... des traits de la passion de Frédéric ne revêtent toute leur importance psychologique que si on les rapporte à la passion éprouvée par Flaubert pour Mme Schlesinger.

Plus tard je me demande ce qu'il entend par « l'intelligence complète d'une œuvre ».

Il a, peut-être, employé les termes justes. Mais on doit souligner que si on ne comprend pas une œuvre seulement par la lecture de cette œuvre et rien que de cette œuvre, on ne la comprendra jamais ; même avec toute la masse de documents, de citations, de détails biologiques ou biographiques que vous voudrez. Tout ce qui n'est pas l'œuvre appartient à la biographie de l'auteur ; ce qui est un autre sujet, sujet d'un autre livre réaliste, mais qui n'appartient nullement à « l'intelligence de l'œuvre » complète ou autre. (J'exagère.)

Il y avait un fait-divers Delamarre ; il y avait mille autres faits aussi divers. Flaubert en avait choisi un. Il y avait un vitrail à Reims, à Rouen, une peinture de Breughel à Gênes ; tout cela est fort intéressant quand on s'intéresse énormément à cet être intéressant entre tous qu'était Gustave Flaubert ; mais le lecteur de *Saint Julien* et de *Bovary* peut s'en ficher de bon cœur. M. Descharmes est presque de mon avis, mais il confine à cet imbécile de Sainte-Beuve (1), et on a envie alors de crier « gare ! »

Descharmes démontre que l'action de *Bouvard et Pécuchet* est impossible dans le temps donné. Il pose la

(1) Sainte-Beuve : Je demande pardon de traiter ainsi un Monsieur qui a son monument au Jardin du Luxembourg avec ceux de Clémence Isaure, Scheurer-Kestner (1833-1899), Fifine de Médicis, Adam, Ève, Rütcher Ecole, et tant d'autres gloires de la race françoise ; avec celui de Flaubert lui-même, mais ses arrière-petits-bâtards, c'est-à-dire les arrière-petits-fils de Sainte-Beuve ont tellement empesté le monde Anglo-Saxon, où chaque pignouf, qui n'a aucune aptitude à comprendre une œuvre se met à faire de la critique « littéraire » en vomissant des paperasses sur les factures de la blanchisseuse de Whitman, la correspondance de Géo. Eliot et sa couturière, etc., etc...que... que Bossuet reste l'Aigle de Meaux.

question de savoir si Flaubert avait l'intention de se passer de son réalisme habituel et de se présenter ses deux bonshommes comme une espèce de prodige doué d'une avant-vieillesse éternelle. C'est un détail qu'une dernière revision aurait pu facilement arranger ; un détail, je crois, de l'espèce de ceux qu'on laisse au dernier remaniement.

Descharmes nous présente des recherches fort amusantes sur la mnémotechnie de Feinaigle, et sur la gymnastique d'Amoros. Il fait là une œuvre nouvelle et réaliste. Et il prouve que Flaubert n'a rien exagéré.

Pour *Bouvard et Pécuchet* il ne trouve aucun fait-divers ; mais il me semble qu'il y avait à Croisset deux hommes dont l'un au moins avait une curiosité sans borne. Si Flaubert, qui satirise tout, n'a pas satirisé un certain M. Laporte et un certain M. Flaubert bien connus et peu considérés des Rouennois, il est certain qu'il passait sa vie toujours avec « un autre » ; avec Le Poittevin, avec l'erreur Du Camp, avec Bouilhet ; rien de plus naturel que cette conception de deux hommes qui font des recherches. Les recherches de Flaubert hors de la littérature n'auraient jamais pu le satisfaire ; de là sa sympathie pour ses bonshommes ; la vanité de sa propre lutte contre l'imbécillité générale donne de l'énergie au portrait de ces autres victimes des circonstances. La supposition vaut bien les autres qu'on fait dans les analyses chimiques et cliniques des œuvres d'art. Descharmes l'effleure, page 236.

Mais c'est surtout dans le chapitre sur les « idées reçues » qu'il nous intéresse, et c'est par là qu'on voit un rapport entre Flaubert et Joyce. Entre 1880 et l'année où fut commencé *Ulysses* personne n'a eu le courage de faire le sottisier gigantesque, ni la patience de rechercher l'homme-type, la généralisation la plus générale.

Descharmes établit la différence entre le « dictionnaire » et l'Album qui « seul était destiné à faire la

deuxième partie de *Bouvard et Pécuchet* ». Il indique de quelle façon le dictionnaire était déjà entré dans les livres de Flaubert. Mais c'est d'un seul trait qu'il se prouve le profond flaubertien, et se distingue de tous les philologues secs. Il montre sa compréhension profonde de son héros, quand il déclare :

... depuis le jour où petit enfant il notait déjà les bêtises d'une vieille dame qui venait en visite chez sa mère.

Comme critique cela vaut bien tous les arguments élaborés.

§

Qu'est-ce que l'*Ulysses* (1) de James Joyce ? Ce roman appartient à la grande classe de romans en forme de sonate, c'est-à-dire, dans la forme : thème, contre-thème, rencontre, développement, finale. Et à la subdivision : roman père-et-fils. Il suit la grande ligne de l'*Odyssée*, et présente force correspondances plus ou moins exactes avec les incidents du poème d'Homère. Nous y trouvons Télémaque, son père, les sirènes, le Cyclope, sous des travestissements inattendus, baroques, argotiques, véridiques et gigantesques.

Les romanciers n'aiment dépenser que trois mois, six mois pour un roman. Joyce y a mis quinze ans. Et *Ulysses* est plus condensé (732 grandes feuilles) que n'importe quelle œuvre entière de Flaubert ; on y découvre plus d'architecture.

Il y a des pages incomparables dans *Bovary*, des paragraphes incomparablement condensés dans *Bouvard* (voir celui où on achète les sacrés-cœurs, images pieuses, etc.). Il y a des pages de Flaubert qui exposent leur matière aussi rapidement que les pages de Joyce, mais Joyce a complété le grand sottisier. Dans un seul chapitre il décharge tous les clichés de la langue anglaise, comme un fleuve ininterrompu. Dans un autre chapitre il enferme

(1) Shakespeare et Cie, éditeur, 12, rue de l'Odéon, Paris.

toute l'histoire de l'expression verbale anglaise, depuis les premiers vers allitérés (c'est le chapitre dans l'hôpital où on attend la parturition de Mrs Purefoy). Dans un autre on a les « en-tête » du *Freeman's Journal* depuis 1760, c'est-à-dire l'histoire du journalisme ; et il fait cela sans interrompre le courant de son livre.

Il s'exprime différemment dans les différentes parties de son livre (comme le permet même Aristote), mais ce n'est pas, comme le dit le distingué Larbaud, qu'il abandonne l'unité de style. Chaque personnage, non seulement parle à sa propre guise, mais il pense à sa propre guise, ce n'est pas plus abandonner l'unité de style que quand les divers personnages d'un roman dit de style uni parlent de manières diverses : on omet les guillemets, voilà tout.

Bloom, commis de publicité, l'Ulysse du roman, l'homme moyen sensuel, la base, comme le sont Bouvard et Pécuchet, de la démocratie, l'homme qui croit ce qu'il lit dans les journaux, souffre κατὰ θυμὸν. Il s'intéresse à tout, veut expliquer tout pour impressionner tout le monde. Non seulement il est un « moyen » littéraire beaucoup plus rapide, beaucoup plus apte à ramasser ce qu'on dit et pense partout, ce que les gens quelconques disent et remâchent cent fois par semaine, mais les autres personnages sont choisis pour l'aider, pour ramasser les vanités des milieux autres que le sien.

Bouvard et Pécuchet sont séparés du monde, dans une sorte d'eau dormante. Bloom, au contraire, s'agite dans un milieu beaucoup plus contagieux.

Joyce emploie un échafaudage pris à Homère, et les restes d'une culture moyenâgeuse allégorique ; peu importe, c'est une affaire de cuisine, qui ne restreint pas l'action, qui ne l'incommode pas, qui ne nuit pas à son réalisme, ni à la contemporanéité de son action. C'est un moyen de régler la forme. Le livre a plus de forme que n'en ont les livres de Flaubert.

Télémaque, Stephen, fils spirituel de Bloom, commence par réfléchir sur une vanité moyenâgeuse, ramassée dans une école catholique ; il prolonge une vanité universitaire, le rapport entre Hamlet et Shakespeare. Toujours réaliste dans le plus stricte sens flaubertien, toujours documenté, documenté sur la vie même, Joyce ne dépasse jamais le moyen. Le réalisme cherche une généralisation qui agit non seulement sur le nombre, sur la multiplicité, mais dans la permanence. Joyce combine le moyen âge, les ères classiques, même l'antiquité juive, dans une action actuelle ; Flaubert échelonne les époques.

Dans son élimination acharnée des guillemets, Joyce présente l'épisode du Cyclope avec les paroles ordinaires, mais à côté il pose la grandiloquence, parodie et mesure de la différence entre le réalisme et un romantisme de fanfaron. J'ai dit que la critique vraie vient des auteurs ; ainsi Joyce à propos de Saint Antoine : « On peut le croire s'il (Flaubert) nous avait présenté Antoine à Alexandrie gobant les femmes et les objets de luxe. »

Un seul chapitre de *Ulysses* (157 pages) correspond à la *Tentation de saint Antoine*. Stephen, Bloom et Lynch se trouvent ivres dans un bordel ; tout le grotesque de leur pensée est mis à nu ; pour la première fois, depuis Dante, on trouve les harpies, les furies, vivantes, les symboles pris dans le réel, dans l'actuel ; rien ne dépend de la mythologie, ni de la foi dogmatique. Les proportions se réaffirment.

Le défaut de *Bouvard et Pécuchet*, défaut que signale même M. Descharmes, est que les incidents ne se suivent pas avec une nécessité assez impérieuse ; le plan ne manque pas de logique, mais un autre aurait suffi. On peut avancer une thèse plus élogieuse pour Flaubert, mais si bref, si clair, et si condensé que soit *Bouvard et Pécuchet*, l'ensemble manque un peu d'entrain.

Joyce a remédié à cela ; à chaque instant le lecteur est tenu prêt à tout, à chaque instant l'imprévu arrive ;

jusqu'aux tirades les plus longues et les plus cataloguées, on se tient aux aguets.

L'action se passe en un jour (732 pages), dans un seul endroit, Dublin. Télémaque erre παρὰ θῖνα πολυφλοισβοιο θαλάσσης ; il voit les sages-femmes avec leur sac professionnel. Ulysse déjeune, circule : messe, funérailles, maison de bains, tuyaux des courses ; les autres personnages circulent ; le savon circule ; il cherche la publicité, l' « ad » de la maison Keyes, il visite la bibliothèque nationale pour vérifier un détail anatomique de la mythologie, il vient à l'île d'Aeolus (bureau d'un journal), tous les bruits éclatent, tramways, camions, wagons des postes, etc. ; Nausikaa se montre, on dîne à l'hôpital : rencontre d'Ulysse et de Télémaque, bordel, combat, retour chez Bloom, et puis l'auteur présente Pénélope, symbole de la terre, dont les pensées de nuit terminent le récit, balançant les ingéniosités mâles.

Cervantes ne parodiait qu'une seule folie littéraire, la folie chevaleresque. Seuls Rabelais et Flaubert attaquent tout un siècle, s'opposent à toute une encyclopédie imbécile, — sous la forme de fiction. On ne discute pas ici les Dictionnaires de Voltaire et de Bayle. Entrer dans la classe Rabelais-Flaubert n'est pas peu de chose.

Comme pages les plus acharnées on peut citer la scène du bourreau, satire plus mordante qu'aucune autre depuis que Swift proposa un remède à la disette en Irlande : manger les enfants. Partout dans les litanies ; dans la généalogie de Bloom, dans les paraphrases d'éloquence, l'œuvre est soignée, pas une ligne, une demi-ligne qui ne reçoive une intensité intellectuelle incomparable dans un livre de si longue haleine ; ou qu'on ne sait comparer qu'aux pages de Flaubert et des Goncourt.

Cela peut donner une idée du travail énorme de ces quinze ans troublés de pauvreté, de mauvaise santé, de guerre : toute la première édition de son livre « Dubliners » brûlée, la fuite de Tieste, une opération à l'œil;

autant de faits qui n'expliquent rien du roman, dont toute l'action se passe le 16 juin 1904 à Dublin. On peut trouver des personnages disséqués d'une page, comme dans *Bovary* (voir Father Conmee, le gosse Dignam, etc.). On peut examiner les descriptions encyclopédiques, la maison rêvée de Bloom, avec texte de bail imaginaire ; toute la bouillabaisse pseudo-intellectuelle des prolétaires se présente, toute équilibrée par Pénélope, la femme, qui ne respecte nullement cet amas de nomenclatures, vagin, symbole de la terre, mer morte dans laquelle l'intelligence mâle retombe.

C'est un roman réaliste par excellence, chaque caractère parle à sa guise, et correspond à une réalité extérieure. On présente l'Irlande sous le joug britannique, le monde sous le joug de l'usure démesurée. Descharmes demande (page 267) :

> Qui donc a réussi dans cette tentative quasi surhumaine de montrer, sous forme de roman et d'œuvre d'art, le pignoufisme universel ?

J'offre la réponse : si ce n'est pas James Joyce, c'est un auteur qu'il faut encore attendre ; mais la réponse de cet Irlandais mérite un examen approfondi. *Ulysses* n'est pas un livre que tout le monde va admirer, pas plus que tout le monde n'admire *Bouvard et Pécuchet*, mais c'est un livre que tout écrivain sérieux a besoin de lire, qu'il sera contraint de lire afin d'avoir une idée nette du point d'arrivée de notre art, dans notre métier d'écrivain.

Rien d'étonnant si les livres de Joyce ne furent pas accueillis en Irlande en 1908 ; le public rustre et les provinciaux de Dublin étaient alors en train de manifester contre les drames de Synge, les trouvant un attentat à la dignité nationale. Les mêmes drames viennent d'être représentés cette année à Paris comme propagande et comme preuve de la culture de la race irlandaise. Ibsen, si je me rappelle, n'habitait pas la Norvège :

Galdos, dans *Dona Perfecta*, nous montre les dangers de posséder une culture, pas même internationale, mais seulement madrilène, dans une ville de province, que l'on devine être Saragosse. Quant aux « aînés » romantiques en Irlande, je les crois simplement incapables de comprendre ce que c'est que le réalisme. Pour George Moore et Shaw, il est de la nature humaine de ne pas vouloir se voir éclipsé par un écrivain de plus grande importance qu'eux-mêmes. On sait qu'à Dublin on lit Joyce en cachette. Ce manque de cordialité n'a rien d'étonnant. Mais la loi américaine, sous laquelle fut supprimée quatre fois la *Little Review* pour les fragments d'*Ulysses*, est une curiosité tellement curieuse, une telle démonstration de la mentalité des légistes incultes, des spécialistes illettrés, qu'il mérite bien l'attention des psychologues européens, où plutôt des spécialistes en méningites. Non, mes chers amis, la démocratie (qu'il faut tant sauvegarder, selon notre feu calamité Wilson) n'a rien de commun avec la liberté personnelle, ni avec la déférence fraternelle de Koung-fu-Tseu.

Section 211, du code pénal des Etats-Unis d'Amérique, (je traduis mot à mot, dans l'ordre du texte •

Chaque obscène, impudique, lascif, et chaque sale livre, pamphlet, tableau, papier, lettre, écriture, cliché, ou autre publication de caractère indécent et chaque article ou objet désigné, adapté ou fait dans l'intention d'empêcher la conception ou pour provoquer l'avortement ou pour tout usage indécent ou immoral et chaque article, instrument, substance, drogue, médecine ou objet auquel on donne la publicité, ou qu'on décrit d'une façon à pousser une autre personne à l'employer, ou à l'appliquer pour empêcher la conception ou pour obtenir l'avortement ou pour tout but indécent ou immoral, et chaque écrit, ou imprimé, carte-lettre, feuillet, livre, pamphlet, avertissement, ou notice de toute espèce qui donne information, directement ou indirectement de comment, ou du quel, ou par quel moyen desdits articles ou choses peut être obtenu ou fait, ou d'où, ou par lequel, tout acte opération de toute espèce pour obtenir ou produire l'avortement, sera fait ou exécuté, ou comment ou par lesquels moyens la

conception peut être empêchée ou l'avortement produit, ou cacheté ou non cacheté, et chaque lettre, paquet, colis ou autres objets postaux qui contiennent aucun sale, vil, indécent objet, artifice, ou substance, chaque et tout papier, écriture ou avis qu'aucun article, instrument, substance, drogue, médecine ou objet puisse ou peut être employé ou appliqué pour l'empêchement de la conception ou pour la production de l'avortement, pour aucun but indécent ou immoral, et chaque description destinée à induire ou à inciter personne à employer ainsi ou appliquer tel article, instrument, substance, drogue, médecine, ou objet est par ceci déclaré être matière non recevable à la poste, et ne doit pas être porté à la poste, ni distribué par aucun bureau des postes, par aucun facteur des postes. Quiconque déposera, à son escient, ou fera déposer pour être transporté un objet déclaré par cette section non recevable à la poste, ou à son escient, prendra, ou fera prendre par la poste afin de la faire circuler ou distribuer, ou d'aider à la dite circulation et distribution, subira une amende de 5000 (cinq mille) dollars au maximum ou un emprisonnement de cinq ans, au maximum, ou les deux peines à la fois.

C'est le vingtième siècle : paganisme, christianisme, muflisme, pignoufisme ; si aucun doute réside dans le cerveau du lecteur, on peut l'éclairer par la décision d'un juge américain, débitée à l'occasion de la troisième suppression de la *Little Review*. Le grand avocat, collectionneur d'art moderne, chevalier de votre Légion d'honneur, John Quinn fit le plaidoyer pour la littérature : les classiques même, dit-il, ne peuvent échapper à de telles imbécillités.

La voix de la Thémis états-unisienne lui répond (citaon du Juge Hand) :

Je ne doute guère que beaucoup d'œuvres vraiment grandes qui entreraient dans cette prescription, si on les soumettait aux épreuves couramment et souvent employées, échappent de temps à autre seulement parce qu'elles entrent dans la catégorie des « classiques » ; il est entendu pour la mise en acte de cette loi qu'elles ont ordinairement l'immunité d'intervention parce qu'elles ont la sanction de l'antiquité et de la renommée, et font appel, ordinairement, à un nombre relativement restreint de lecteurs.

N'est-ce pas que nous avons ici deux joyaux que le grand Flaubert aurait saisis pour son Album, et que ces citations auraient même dépassé son espérance ?

Quant aux deux dernières pages de Descharmes, je les regrette un peu ; je me réserve le privilège de croire que Spinoza avait la tête plus solide que M. Paul Bourget. Et si la pensée en soi est un mal nuisible à l'humanité, je remercie, tout de même, M. Descharmes pour s'en être tant donné.

EZRA POUND.

LE CAVEAU N° 7

I

Un soir que le soldat Ie emeï, relevé de la garde qu'il montait chaque jour devant la Tché-ka, traînait à travers Tambof ses bottes éculées, il rencontra une femme dont les yeux l'arrêtèrent. D'habitude il ne prêtait guère attention aux jupes, trop occupé par son estomac vide pour penser à elles. Mais cette fois-ci, Ieremeï oublia sa faim, sa tristesse de moujik dépaysé et suivit la promeneuse.

Il regardait fixement les mollets charnus qui tendaient des bas de mauvais coton transparent et rapiécés, la croupe hardiment marquée par une démarche onduleuse, la nuque enfin, grasse et lisse, fort découverte. Le soleil d'été encore chaud mettait sur le cou de la femme une teinte crue qui en accusait la nudité et le soldat sentait comme une brume passer devant ses yeux.

Des passants les croisaient, l'air morne et pressé, les lèvres closes, l'œil inquiet. Il ne les voyait point, absorbé, envahi par une langueur frémissante et douce qui coulait par tout son grand corps. Il marchait plus vite que la femme, si bien qu'entendant un pas lourd derrière elle, elle se retourna brusquement. Ieremeï vit tout près ses lèvres fortes, son nez régulier, ses yeux d'un vert lourd, d'un vert dormant et il demanda, sans réfléchir, à voix basse :

— Comment t'appeler ?

— Agafia, répondit la femme, sans marquer d'étonnement.

Il ne sut rien ajouter et retira machinalement le bonnet de fourrure qui couvrait sa tête. Le soleil joua sur son crâne rasé que les racines des cheveux couvraient d'une poudre luisante et blonde. Elle évalua d'un regard expert sa vareuse trop étroite, ses bottes qui laissaient voir ses pieds nus, sa maladresse. Puis elle dit :

— Je me nomme Agafia, mais qu'est-ce que ça peut bien te faire ?

— Comme ça.

— Alors, adieu.

Il la vit s'éloigner, remit son bonnet, soupira profondément et rentra à la caserne.

Lorsqu'il eut touché sa ration de pain et de hareng, il alla rejoindre dans leur chambre commune Stéphane, un moujik de sa région, soldat lui aussi, et que la nostalgie de l'isba et des champs rendait à demi fou. D'ordinaire, mastiquant lentement, ils parlaient de la terre, des *babas* (1) aux grands fichus, du bétail, des récoltes. Ce soir-là pourtant, Ieremeï, après avoir mâché avec peine son pain fait de paille et d'orge dure, dit à Stéphane.

— Je viens de voir une femelle, frère, une femelle.

L'autre leva sur lui un regard triste de bête malade.

— On la nomme Agafia, continua Ieremeï. Elle a des yeux couleur de l'herbe au printemps.

Stéphane demanda :

— Elle est de chez nous ?

— Je ne sais pas.

Stéphane baissa la tête et se remit à manger. Tout ce que son camarade pouvait lui dire désormais d'Agafia ne l'intéressait plus. Ieremeï cependant continuait à penser tout haut :

— Elle m'a tourné le cœur, tu sais, frère. Je la vois tout le temps dans ma tête qui marche et je la suis. Seulement voilà. Je pense qu'elle est de celles qui s'amusent. Il faudrait de l'argent ou un beau cadeau.

(1) Femmes de la campagne.

— N'y pense donc pas, fit Stéphane en haussant les épaules. On n'a pas à manger et tu parles de cadeaux.

Ils se turent. Ieremeï s'approcha de la fenêtre qui donnait sur une cour étroite et profonde où l'ombre se condensait comme de l'eau dans un puits, tandis que l'aile du crépuscule caressait le ciel. Et son humble rêve s'évada par-dessus les toits lézardés, errant dans la ville trouble à la poursuite de la femme dont la silhouette l'avait tiré de son existence somnolente et lasse.

C'est ainsi qu'il demeura jusqu'à la nuit, dents serrées et poitrine lourde, dans son désir crispé.

II

Pour la première fois, en sa vie de moujik laborieux, soumis à la discipline de la nature qui dompte sous la même loi bêtes et gens, en sa vie de soldat qui se laissait conduire, passif, au combat, aussi bien qu'à la révolte, Ieremeï se trouva face à face avec le désir. Pour la première fois, en sa volonté assoupie se glissa quelque chose d'inconnu qui le força à réfléchir, à chercher, à lutter. Il en fut comme aveuglé. Des pensées confuses traînaient en son cerveau et avaient à soulever une sorte de carapace épaisse pour transparaître. Un travail lourd faisait craquer lentement tout ce qu'une longue torpeur avait accumulé en lui d'inerte, de résigné, d'immobile. Et dans sa face camuse, dont la placidité jusqu'alors ne s'était ébranlée que dans l'ivresse, il y eut une expression tendue, une flamme inquiète et mauvaise.

Or, la chance le visita. Un matin qu'il montait, comme toujours, la garde devant la Tché-ka, il fut mandé par le chef de la prison, que les soldats appelaient familièrement Iliitch.

— Dis donc, camarade, veux-tu aider Timothé ce soir, lui demanda-t-il ?

Ieremeï, sans répondre, regarda fixement le sol. Timo-

thé était le bourreau de la Tché-ka et les hommes n'aimaient point à avoir affaire à lui. Iliitch reprit :

— Il y a une grosse équipe à expédier et Timothé n'y suffira point.

— Ah ! c'est donc pour ce travail-là ! fit le soldat, à voix sourde.

— Ce n'est pas le plus mal payé, dit Iliitch tranquillement. Ration n° 1, et les vêtements des morts, sans compter ce que tu peux trouver dedans.

Avant d'avoir rencontré Agafia, Ieremeï n'aurait jamais discuté, il eût baissé le front, haussé les épaules et grommelé : « Ce qu'on me dira je le ferai. Ce n'est pas moi qui suis le maître. »

Mais à présent, tout ce qui se passait autour de lui se rapportait invinciblement à l'image de la femme, et dans l'offre du chef, il tâcha de distinguer ce qui pourrait le rapprocher d'elle.

Il dit, les yeux toujours plantés dans le plancher :

— J'aimerais mieux de l'argent. Une pièce de 10. 000 roubles par exemple.

— Imbécile, fit Iliitch avec une douce commisération. Tu trouveras le double dans les frusques ce soir. Tu auras une douzaine de condamnés à toi tout seul.

Ieremeï resta muet quelques secondes encore, sans changer de pose. Enfin, il se décida.

— Entendu, chef, je ferai l'ouvrage.

— C'est pas malheureux. J'en connais qui n'auraient pas hésité comme toi. Alors, à 6 heures, ici. Tu es libre jusque-là.

Ieremeï s'en alla tout droit à sa chambre, roula une cigarette dans du papier à journal, s'allongea sur son grabat. Les sourcils contractés, son front étroit couvert de petites rides, il essaya de voir les avantages qu'il tirerait de la proposition du gardien-chef. La pensée de ce qu'il avait à faire pour cela ne le préoccupait point. Tout se réglerait à six heures dans la prison. Et six heures, c'é-

tait loin... Avant tout, il importait de voir Agafia et de s'entendre avec elle pour le soir, car il aurait la femme cette nuit même, il le voulait, il le sentait au bourdonnement qui tambourinait ses tempes, à la faiblesse voluptueuse qui lui brisait les jambes.

Ainsi, il verrait Agafia dans l'après-midi, sur le boulevard qu'elle fréquentait, et lui promettrait beaucoup d'argent. Iliitch avait dit que les dépouilles valaient cher, et à la façon dont vivait le gardien-chef, Ieremeï pensait qu'il devait avoir une exacte notion des choses. Le difficile était de transformer immédiatement la prime en roubles, mais cela s'arrangerait, dût-il céder les hardes à vil prix. La journée s'établissait donc de la manière suivante : joindre la femme, traiter avec elle, attendre 6 heures... puis se débarrasser des vêtements, retrouver Agafia.

Il était encore plongé dans ces calculs, lorsque Stéphane rentra. Ils avaient l'un pour l'autre un sentiment primitif de bêtes appartenant à la même étable. Une habitude de se sentir les côtes en dormant, plutôt qu'une affection consciente. Ils aimaient à se retrouver, pour se confier les pensées qu'ils ruminaient laborieusement au long de leurs occupations machinales. Mais cette fois, l'arrivée de son camarade troubla Ieremeï sans qu'il sût pourquoi. Son regard évita les yeux de Stéphane, et il ne se leva point pour lui taper dans le dos comme il le faisait à l'ordinaire.

Stéphane défit lentement son ceinturon où pendait le kolt réglementaire des Tché-kistes, puis de sa voix hésitante et naïve, il demanda :

— Tu n'es pas de garde aujourd'hui ?

— Comme tu vois, pays, fit Ieremeï maussade.

— Rien de mauvais au moins ?

— Non, je donne un coup de main à Timothé ce soir.

Il avait dit cela tranquillement comme tout ce qu'il communiquait à Stéphane, mais à peine eut-il prononcé

la phrase, qu'il sentit que quelque chose se glissait entre son camarade et lui et qu'il lui devenait soudain étranger. Stéphane murmura :

— Tu vas aider le bourreau, c'est ça que tu veux dire ?

L'autre confirma d'un signe de tête. Un émoi subit bouleversa alors la paisible figure de Stéphane. Il s'approcha d'Ieremeï, se pencha sur lui et, bégayant, les yeux ternis de larmes, il se mit à le supplier :

— Ne fais pas ça, Ierocha, reviens à toi, Dieu te pardonne. Tu vas tuer des hommes, toi, mais, est-ce que tu n'es pas chrétien ? Ierocha, tu perds ton âme. Mais si c'est pour mieux manger, je te donnerai ma portion, je suis moins fort que toi, j'ai moins besoin. Ne deviens pas un bourreau. Que va-t-on dire de toi au village, quand tu rentreras ? Ieremeï les mains rouges, voilà comment on t'appellera. Refuse, par le Christ, je te le demande. Ils en trouveront un autre. Pense à toi, pense à ton village.

Le soleil de midi entrait dans la chambre et frappait le pauvre visage de Stéphane qui, dans la fièvre de l'imploration, de la pitié et de la foi, avait une humble grandeur.

Ieremeï le considéra avec une sorte de crainte et de haine. Qu'avait-il besoin, cet imbécile, de faire lever en lui des remords comme grenouilles dans une mare ? Il lui cria :

— Laisse-moi donc tranquille, tu ne comprends rien.

Il se leva et sortit, tandis que Stéphane reculait, évitant de le toucher.

III

Arrivé devant la Tché-ka, Ieremeï éprouva tout à coup une gêne dans tout le corps. Il était venu jusque-là tranquille et joyeux. Après avoir trouvé Agafia et lui avoir fixé rendez-vous pour le soir, il avait flâné par les boulevards ombreux que la poussière couvrait d'une cendre chaude. Quand son instinct de moujik habitué à consul-

ter le soleil lui dit que l'heure de la besogne convenue approchait, il s'était dirigé vers la prison. Et c'est là que, face au mur gris sale, percé d'un portail bas, il eut la gorge sèche et comme une difficulté à faire tourner son cou sur ses épaules.

A peine eut-il pénétré dans la cour, qu'il vit Timothé, le bourreau. C'était un homme de taille moyenne, avec un gros ventre, une longue barbe, des bras écourtés et qui avait l'air d'un commerçant sans méchanceté. Timothé s'avança vers lui et demanda :

— C'est toi qu'on appelle Ieremeï ?

En même temps, ses petits yeux, qui semblaient des lentilles mouillées et luisantes, rivaient leurs vrilles sur le visage du soldat.

— C'est moi, dit l'autre.

— Bien, bien. J'aurais mieux aimé mon aide ordinaire, mais il s'en va du choléra à cette heure-ci. Dis-moi, mon gars, as-tu déjà fait l'ouvrage ?

— Non, Timothé Ivanitch, jamais.

— C'est pas que ce soit difficile, mais il y faut la main et surtout le cœur. Enfin, je garderai les plus difficiles, ceux qui résistent ; à toi je t'enverrai les doux, les faiblards, ils seront déjà morts quand tu les prendras.

La langue d'Ieremeï remua malaisément dans sa bouche pour demander :

— Y en aura-t-il beaucoup ?

— Je t'en laisserai une douzaine. Il te faudra une heure à peu près pour les finir. L'important est de faire ça proprement, pour que le sang te rejaillisse pas dessus. Faut que tu les places assez loin et pas trop loin en même temps pour que le coup soit sûr. C'est affaire de mesure.

Ces conseils, débités d'une voix lente, avec des arrêts sur les mots essentiels, Ieremeï les entendait sans comprendre. Il se sentait la tête vide et les bras si lourds que les épaules lui en faisaient mal. Et, il ne savait pourquoi,

le visage de Stéphane passait et repassait devant ses yeux.

Des recommandations du bourreau quelques mots pourtant arrivaient à ses oreilles, dont il pénétrait le sens.

— La nuque, disait Timothé.

— La nuque, reprenait le cerveau d'Ieremeï, oui, je sais, c'est là qu'on tire.

— Les vêtements, disait le bourreau.

— Les vêtements, pensait Ieremeï. Je devais demander quelque chose à ce sujet.

L'image d'Agafia le tira de la torpeur où l'avaient précipité les premiers avertissements du bourreau. Dans un besoin instinctif de s'affirmer vivant, il souffla profondément, bâilla, étira ses bras qui craquèrent. Rassuré, il dit :

— Timothé Ivanitch, rends-moi un grand service. J'ai besoin d'argent pour ce soir, achète-moi les frusques que je recevrai tout à l'heure.

Le bourreau comprit qu'avec ce gars pressé l'affaire serait bonne. Et le marché fut conclu. Quelques secondes après on entendit le roulement d'un camion qui se rangeait devant la Tché-ka. Timothé dit posément :

— Faut commencer, fiston. Le fourgon du cimetière est là qui attend. Viens que je te montre l'endroit.

Ils traversèrent la cour qui était assez large, s'arrêtèrent devant une petite bâtisse qui donnait accès aux caves. Timothé l'ouvrit, tendit la clé à Ieremeï et lui dit :

— Prends la cave, où est marqué le nº 7, et attends. Je vais te faire envoyer du monde.

Le soldat descendit les marches sur lesquelles des lampes électriques versaient une clarté dure. Il vit son ombre immense danser sur l'escalier et il eut peur, peur d'elle, peur du silence, peur de cette clarté immuable et inhumaine ; peur du caveau nº 7. Il y arriva cependant et sa main aux doigts lourds, insensibles, fit jouer la serrure. Sans grincement, avec une facilité surprenante et sinistre,

la porte glissa. Ieremeï ploya ses épaules carrées, fit un grand signe de croix et pénétra dans le caveau.

A peine y fut-il, que sa frayeur se calma. Il n'y avait rien de surnaturel dans cette espèce de boîte carrée en ciment. Il regarda les murs : ils étaient gris, avec des taches brunes et percés de trous. Au milieu du plancher légèrement déclive, courait une mince rigole. Ieremeï tâchait de ne point la rencontrer des yeux, car il en avait compris l'usage et ne pouvait croire encore que le sang des hommes qu'il allait tuer s'égoutterait bientôt par là.

Il aperçut dans le coin, au fond, une banquette. Il s'y laissa tomber, plus las qu'après une marche de 50 verstes. Son kolt le gênant, il le décrocha et le considéra d'un regard stupide. A ce moment il y eut dans l'escalier un bruit de voix et de bottes. Ieremeï se dressa haletant, comme si c'était lui qu'on venait chercher pour le supplice. Deux soldats encadrèrent l'entrée du caveau, jetèrent à l'intérieur une forme humaine qu'ils avaient traînée jusque-là et refermèrent la porte.

Un silence étouffant d'une imperceptible durée, mais infini comme l'éternité pesa sur le caveau, et il semblait à Ieremeï que le monde entier n'aurait pas assez d'air pour sa poitrine contractée.

Le condamné se releva. Il était de haute taille, très maigre et dans la clarté fixe plaquée sur les murs de ciment, cette clarté sans un clignotement, sans un frisson, sans une ombre, sans vie, il avait l'air, avec la chemise dont il était seulement vêtu, d'un cadavre debout. Ieremeï le regardait sans pouvoir discerner ses traits qui flottaient, se fondaient, irréels et mouvants. Il ne voyait distinctement que le cou blanc où une pomme d'adam aiguë saillait et qu'encerclait une mince chaînette d'or. Ce cou hypnotisait le soldat ; inconscient, il leva le bras comme pour le toucher.

L'homme eut un brusque recul et porta les mains à sa gorge ; ses doigts agrippèrent la chaînette. Un souvenir

parut traverser sa pensée déjà éteinte et, arrachant le fil d'or avec le médaillon qu'il supportait, il le piétina en grondant :

— Pas ça, non ! tu ne l'auras pas, assassin.

Puis il avança vers le soldat, tout près, à le toucher. Ieremeï saisit son revolver, l'appliqua sur la nuque chaude, ferma les yeux, tira.

Quand il vit le corps à ses pieds, il eut un ricanement étrange, s'assit sur le banc. Ses mains, d'elles-mêmes, sans qu'il sût comment, roulèrent une cigarette, et dans une torpeur maussade, comme si la vie avait désormais perdu tout sens pour lui, sûr de son métier de bourreau, il attendit les victimes suivantes.

IV

Agafia promenait sa lourde nonchalance sur le boulevard où Ieremeï l'avait pour la première fois rencontrée. Il lui avait demandé de l'attendre, là, vers la tombée du jour. Les feuilles immobiles des peupliers portaient les reflets suprêmes de la lumière, la nuit s'amassait lentement dans les rues et menaçait le ciel teinté encore de ce bleu clair et pur qu'il a seulement aux calmes crépuscules d'été.

La femme marchait, ondulant de la croupe et la gorge tendue comme à l'ordinaire. Mais son âme était tranquille, car sa nuit était assurée. Elle aspirait la douceur humide du soir, satisfaite d'être seule encore. La pensée de l'homme qui allait venir bientôt et la prendre lui était importune et elle imaginait pour quelques minutes qu'elle était libre, riche et qu'elle errait sous les arbres pour son agrément.

Mais quand elle entendit le pas d'Ieremeï, elle n'eut aucun déplaisir, son âme étant passive et simple et son corps habitué aux caresses changeantes des hommes. Elle se retourna vers celui qui venait et le salua d'un sourire qui n'égayait point ses yeux.

— Tu n'es pas en retard, fit-elle.

Elle lui tendit ses lèvres, mais Ieremeï ne le remarqua point. Il murmura avec effort :

— Que Dieu soit avec toi, Agafiouchka.

Comme elle était très près de lui, elle aperçut que ses paupières avaient un étrange tremblement et que sa mâchoire inférieure fléchissante laissait la bouche entr'ouverte. Elle ne répondit rien et ils s'acheminèrent lentement vers son logement. Ils marchaient côte à côte, muets ; le soldat semblait avoir oublié qu'il avait près de lui la femme dont le souvenir l'avait hanté pendant des nuits et des jours. Obscurément froissée, elle voulut attirer son attention et lui prit le bras en disant :

— Tu as l'air triste.

Il tressaillit au son de cette voix profonde et rauque, regarda fixement Agafia. Dans l'ombre dorée du soir, son beau visage lourd avait une palpitation émouvante; les yeux étaient plus grands, la bouche plus mystérieuse. Il éclata d'un rire bref, la torpeur qui depuis l'exécution enchaînait sa pensée et son corps disparut ; il lui sembla découvrir de nouveau l'invincible attrait de la femme. Ieremeï enveloppa son buste d'un bras tremblant et dans la courbe charnue qui de la gorge allait à l'épaule il planta ses lèvres sèches avec la brutalité qu'il aurait mise à la frapper.

Puis, étourdi, il resta les yeux grands ouverts à respirer difficilement. Son haleine passa sur la figure d'Agafia qui murmura :

— Hé ! mais tu sens le vin, Ieremeï.

Il se rappela vaguement alors que, là-bas, lorsque tout avait été terminé, Timothé l'avait invité à prendre de la vodka et qu'il avait bu l'eau-de-vie ardente à même le goulot, à pleines gorgées, possédé par une soif d'alcool et d'oubli.

Il s'étonna avec simplicité :

— C'est vrai que j'ai pas mal bu. Je devrais même être saoul à l'heure qu'il est.

Il crut lire de l'envie sur le visage d'Agafia et un désir soudain le submergea de faire plaisir à la femme misérable, de l'entourer de tendres prévenances, comme un besoin obscur de bonté après son œuvre meurtrière. La commotion fut si forte que des larmes lui montèrent aux yeux. Il prit la main d'Agafia, la serra durement et proposa dans un sourire timide :

— Tu en veux peut-être de la vodka, toi aussi, petite ? Tu ne dois pas en voir souvent, pauvre. J'ai de l'argent, si tu sais où on peut en trouver, dis-le, n'aie pas peur.

Une animation fugitive passa dans les yeux d'Agafia; elle considéra les traits simples et rudes du soldat.

— Tu ne me trahiras pas, toi, dit-elle pensivement. Je te mènerai là où il faut.

V

Quand ils entrèrent dans sa chambre, Agafia alluma une bougie. La flamme peureuse éclaira le lit de fer que la fatigue avait courbé en arc, le canapé couvert de cretone verte tachée, un très beau fichu du Caucase qui étalait avec une singulière magnificence ses couleurs vives sur la table boiteuse, et de grandes ombres indécises dansèrent sur les papiers déchiquetés du mur.

Ieremeï, ayant posé la bouteille qu'il tenait sur la table, n'osait s'asseoir. Une grande timidité l'envahissait au seuil de son humble paradis. Il ne pouvait croire qu'il était dans la chambre d'Agafia et qu'il la prendrait lorsqu'il le voudrait. Toute sa besogne du caveau n° 7 lui paraissait moins difficile, moins grave que les paroles qu'il lui faudrait prononcer, les gestes qu'il lui faudrait accomplir. La simplicité même de la femme était une barrière de plus. Elle avait pris deux verres, les rinçait dans le pot à eau placé près du lit et chacun de ses mouvements semblait éloigner d'elle le soldat.

Enfin, elle se laissa tomber sur le canapé, emplit les

verres et appela d'un geste Ieremeï. Il avala le sien d'une lampée, pour mieux sentir l'âpre brûlure couler dans sa bouche ; elle, buvait plus lentement, savourant le feu que versait chaque gorgée.

— Elle est bonne, n'est-ce pas ? demanda la femme. On dirait de la Smirnovka.

Il acquiesça d'un signe, trop ému pour répondre.

Elle surprit son regard attendri, aimant, qui suivait chacun de ses gestes et pour la première fois un sourire véritable vint à ses lèvres, un puéril sourire de petite fille gourmande.

— Tu as de bons yeux, fit-elle. Et il y a si longtemps que j'avais envie de vodka.

Sa voix, son sourire surtout bouleversèrent Ieremeï. Il murmura indistinctement :

— Ma petite, ma pauvre, personne ne m'a été plus cher que toi !

Elle hocha doucement la tête, comme si elle avait attendu cet aveu, but encore un verre d'eau-de-vie. Soudain, avec une gaîté fébrile, elle s'écria :

— Tes habits ont une drôle d'odeur.

Il renifla une de ses manches et se souvint : elle sentait le caveau n° 7.

Les mâchoires contractées, il répondit :

— Ce n'est rien.

Le silence pesa sur eux, et Agafia, se levant, commença à se déshabiller.

Ieremeï s'était dressé, les yeux élargis, le cou rentré dans les épaules, les doigts tremblants. Agafia enleva son corsage. Dans la lumière confuse de la chambre ses seins apparurent, lourds, fermés, gonflés.

Plus rien n'exista dans la tête bourdonnante du soldat que le besoin de sentir la femme contre lui. Il la saisit à la nuque, l'attira, écrasa les pointes sombres de la gorge sur le drap rugueux de sa vareuse et la tint pressée, brisée, étouffée, dans une étreinte barbare où le goût de la des-

truction se mêlait à la volupté, car, au même moment, il avait vu, distincts et clairs, le cou et la pomme d'adam aiguë de sa première victime. Elle, se laissait faire, haletante, et dans ses yeux verts il y avait un appel et du dégoût...

Le ciel dans sa corbeille immense offrait les étoiles comme des fruits d'or. Ieremeï s'en allait par les rues sombres, ivre, il ne savait de quoi. Du sang versé ? Du désir assouvi ? ou de la douceur mortellement triste qui pleurait en lui lorsqu'il songeait au sourire enfantin qu'il avait surpris une seconde sur les lèvres d'Agafia ?

VI

Les coudes sur les genoux, le menton dans les mains, un mégot entre ses dents serrées, Ieremeï était assis sur le banc du caveau n° 7. Deux cadavres traînaient déjà sur le sol, dans une torsion que la mort même n'avait point réussi à apaiser. Un murmure lent, à peine perceptible, glissait tout le long de la rigole rouge.

Ieremeï ne songeait pas, ne sentait rien, ne bougeait point. Il semblait scellé au mur. Seule l'odeur fade, écœurante du sang, faisait plisser parfois les ailes lourdes de son nez. Dans son visage il n'y avait d'autre expression qu'une hébétude patiente et tragique.

Le porte s'ouvrit une fois de plus et un être chancelant fut poussé dans le caveau. Le soldat ne changea pas de pose ; simplement sa main se tendit vers le revolver placé près du mur. Mais son bras resta suspendu et comme enchaîné, car Ieremeï avait regardé la nouvelle victime qui tremblait à quelques pas de lui et ses lèvres murmuraient déjà son nom :

— Agafia.

Il ne comprit pas d'abord la portée de sa découverte ; il avait tellement pensé à la jeune femme que son cerveau, lent à s'émouvoir, et engourdi par la torpeur du meurtre, ne parvenait point à saisir ce qu'il y avait pour lui d'hor-

rible à la retrouver en ce lieu. Mais elle l'avait reconnu aussi et, d'un cri épouvanté, elle brisa le lourd enchantement qui tenait immobile la pensée d'Ieremeï.

—Agafia ! répéta-t-il en détachant les syllabes, A-ga-fia !

Cette fois, il s'était redressé à demi, laissant échapper de sa bouche la cigarette qui s'éteignit en grésillant dans le liquide visqueux répandu sur le sol. Comme libérés d'un sommeil sans rêve, ses sens prenaient un premier contact avec la réalité.

— Mais comment es-tu tombée ici, cria-t-il soudain ?

Et sa voix contenait déjà l'épouvante que son intelligence ne parvenait encore pas à concevoir. Et ses yeux, qui d'ordinaire ne voyaient dans le condamné qu'une masse confuse où la nuque seule se détachait, ses yeux, aveuglés par la lumière brutale des ampoules électriques, aperçurent enfin, en liaison avec son cerveau, Agafia dans le caveau n° 7.

Elle ne portait qu'une chemise largement échancrée et il reconnaissait la courbe des épaules, les lourdes attaches du cou, le creux ombré des seins. Il devinait le corps sous la toile rude, ce corps dont maintenant toute la chair palpitait comme sous le plus monstrueux des baisers. Et il demanda encore, mais très bas maintenant :

— Qu'as-tu fait pour être ici, malheureuse ?

Lorsqu'elle avait reconnu Ieremeï dans le bourreau qui l'attendait, Agafia avait reculé jusqu'au mur, les bras projetés en avant dans une parade instinctive. Elle s'était laissée porter jusqu'au caveau, à demi éteinte déjà, sans révolte et même sans crainte. Mais la mort devait avoir un visage anonyme et faire partie de cet immense organisme qui l'avait emprisonnée, condamnée sans qu'elle y connût personne. En apercevant des traits familiers dans la salle d'exécution, le souvenir et surtout le goût de la vie lui étant revenus, elle se sentit étouffer de terreur. C'est alors qu'elle avait poussé le cri qui avait tiré Ieremeï de son inconscience.

La voix du soldat, lente, égale, avec son intonation paysanne la calma un peu. Détendue, la volonté abolie, elle répondit docilement :

— Je faisais passer de la fausse monnaie, j'ai été prise, on m'a enfermée, et puis ce soir on est venu me dire de me déshabiller... Voilà.

— C'est tout ? Non, il y a quelque chose qui ne doit pas être comme tu le dis. Raconte.

— C'est tout comme je te le dis.

— Ce n'est pas possible, raconte, n'aie donc pas peur.

Il trouvait l'histoire trop simple ; il aurait voulu des complications inextricables, infinies, un long, long récit qui lui aurait permis de réfléchir et qui lui aurait fait gagner du temps devant lui-même, qui aurait retardé la minute où la fatalité allait se dresser, infranchissable comme la porte du caveau et verrouillée comme elle.

Mais Agafia répéta :

— C'est tout comme je te le dis. Il n'y a rien d'autre, par le Christ.

La minute sans issue était arrivée. Il fallait se livrer au destin. Ieremeï poussa un long gémissement.

— Mais alors, qu'est-ce que je vais faire, moi ? Mais alors, il faut que, moi, je te tue ? On t'a menée ici dans mon caveau, il faut que je te finisse. Sinon, c'est moi qu'on tuera. Et puis je suis payé pour ça.

Un ricanement de fou tordit ses lèvres aux commissures écumantes. Dans sa cervelle simple, il percevait maintenant seulement, et à la suite de sa phrase proférée au hasard, la dérision monstre du sort.

Il tuait pour Agafia, il dénombrait les victimes par les baisers que leurs hardes lui permettraient d'acheter à la femme. Et voilà que c'était elle qu'il fallait tuer. Il songea un instant à la pauvre robe d'Agafia qui se trouvait déjà parmi les dépouilles mortuaires. Cette vision l'ébranla d'une secousse si rude qu'elle le fit tituber, comme ivre, à travers le caveau et trébucher sur un cadavre. Il eut un

juron furieux, rejeta d'un coup de botte le corps inerte. L'odeur du sang frais monta plus forte et Agafia murmura malgré elle, possédée par un trouble souvenir :

— C'est donc ça la drôle d'odeur que tu avais l'autre fois. Tu venais d'ici.

Ieremeï, broyé de souffrance confuse, de pitié brutale et par quelque chose de plus puissant qu'il ne définissait point encore, crut deviner un dégoût dans les paroles de la femme. Cela l'emplit d'une rage désespérée. Il la saisit aux épaules, et, plantant son regard dans les yeux atones, il gronda, en tremblant :

— Ah ! je te déplais, Agafia ! Ah ! l'odeur de ma peau te fait mal au cœur ! maudite ! c'est pour toi qu'elle pue le sang ma peau, c'est pour toi que j'ai cassé la tête à ceux-là, tiens, et à d'autres encore. Je ne pensais pas à l'argent avant de te connaître, j'en avais pas besoin, je voulais rentrer chez nous, mais je t'ai vue, tu m'as envoûté et on ne t'a que pour de l'argent. La première fois, tu m'as ri au nez, tu es partie, tu n'as pas voulu de moi. Alors, pour t'embrasser, j'aurais fait n'importe quoi. Et j'ai damné mon âme ; et j'ai perdu ma vie, tout cela par ta faute. Et je te dégoûte maintenant, maudite ! maudite ! Le seigneur Dieu voit de là-haut que ce n'est pas de ma faute, si j'ai pris le métier de bourreau, mais la tienne, et il te le comptera.

Un cri dément s'arracha de la poitrine de la femme, qui, sous les yeux ardents et la parole véhémente du soldat, voyait vraiment l'enfer s'ouvrir devant elle.

— Tais-toi donc, assassin. Tue-moi, mais ne me torture pas avant. Oh ! oh ! ne me regarde pas comme ça. Je n'en peux plus, achève-moi, je t'en supplie.

Le caveau dansait devant les yeux d'Ieremeï ; Agafia, les cadavres, les murs, la rigole sanglante, tout oscillait, se fondait en lignes courbes, brisées, folles. Il eut l'impression que son corps se perdait dans le tourbillonnement des choses. L'amertume, la détresse, la rage fai-

saient en lui une démoniaque mixture. Et les cris de cette femme qui le déchiraient, et cette odeur de boucherie !

Il saisit son revolver, chaud encore des meurtres précédents et le posa sur le cou d'Agafia qui ferma les yeux.

Il n'y eut pas de détonation ; à l'épaule gauche de la femme, Ieremeï venait de reconnaître un grain de beauté qu'il y avait aperçu déjà un soir, un soir unique dans son existence, et il s'était soudain senti impuissant à tuer, plus faible qu'un enfant qui pleure, plus pitoyable qu'un chien à l'agonie. Et cette détresse ne lui venait plus seulement d'avoir Agafia devant lui, mais d'un sentiment plus vaste, plus profond, plus poignant.

Pour la première fois, depuis qu'il abattait les hommes, Ieremeï avait perçu le sens de son œuvre de bourreau. Jusqu'alors les victimes n'étaient pour lui que des cibles. Maintenant, au petit signe qui venait de l'émouvoir, une révolte souveraine l'avait secoué tout entier et il comprit tout ce qui vibre, et tressaille, et murmure dans le dernier souffle d'un condamné, il comprit que l'on ne peut pas porter la main sur une vie humaine. La prière de son camarade Stéphane résonna à ses oreilles et de sa bouche haletante monta l'acte de repentir, reflet des prêches du pope que, tout enfant, il avait entendu dans la petite église de son village.

— Stéphane, tu avais raison. Je me suis perdu et j'irai devant le jugement du Seigneur Dieu plus malheureux que ceux que j'ai meurtris. J'ai tué par lucre et par désir mauvais, comme un boucher fait tomber les bœufs. C'est le plus grand des péchés de l'homme. Ieremeï aux mains rouges, voilà mon nom désormais pour cette vie et pour l'éternité !

Il s'agenouilla sur le sol gluant.

— Pardonne-moi, mon Dieu, si cela est possible. Et toi, Agafiouchka, merci. Merci, ma petite, merci, ma pauvre pour la joie que tu m'as donnée et plus encore pour la

clarté que tu es venue m'apporter jusqu'ici, jusqu'à mon crime.

Agafia l'écoutait en hochant doucement la tête de son geste familier. Elle ne savait plus si elle était vivante ou morte, mais dans ses nerfs brisés, la voix chantante du soldat versait un calme suave. Ses grands yeux ne quittaient point le visage d'Ieremeï, pleins d'un étonnement attendri, d'un bonheur informulé. Elle dit rêveusement, comme si elle ne comprenait pas le sens de ses mots :

— Mais tu m'aimes donc ? Ierocha ? Tu me parles si doucement.

Alors, devant cette femme presque nue, aux cheveux défaits, dans le caveau qui sentait la mort et où traînaient des cadavres, le soldat entendit venir à lui toutes les paroles d'amour des vieilles légendes russes, toutes les paroles caressantes que le cœur populaire a mis dans ses contes et ses chansons, tout ce que les grandes steppes bruissantes, les rivières immenses aux flots lents, les forêts pleines de rêves, ont dicté pendant des siècles aux hommes slaves coiffés de cheveux blonds et dont le regard est bleu. Comme un vol d'oiseaux soyeux, elles entouraient Ieremeï et il en berçait Agafia, qui alors seulement se rappela qu'elle les connaissait.

Quand les soldats amenant un nouveau condamné ouvrirent la porte, ils virent le bourreau agenouillé devant une femme qui lui caressait doucement le front et à laquelle il murmurait des aveux infinis et confus.

J. KESSEL.

POÈMES

—

A Jean Marzelle.

LES BAISERS ANCIENS

Des soleils sont éteints dont l'antique lumière
Habite encor parmi les cieux larges et noirs ;
Comme au temps infini de leur clarté première
Ils brillent, glorieux, dans le calme des soirs.

Ton amour inconstant a déserté ma vie,
Un astre est mort, orgueil des soirs olympiens :
Mais sa lumière au ciel ne sera pas ravie
Et nul ne me prendra tes chers baisers anciens.

Je les conserve ainsi qu'une relique sainte,
Ces baisers, papillons que tu ne peux chasser,
Dont les ailes de pourpre et d'or et d'hyacinthe
Eclairent le jardin triste de mon passé.

Parfois la terre songe aux antiques rosées,
L'arbre aux fauves splendeurs des automnes pâlis ;
Par tes lèvres encor mes lèvres sont grisées
Lorsque je songe à tes longs baisers abolis.

Mon souvenir chaste et pieux les divinise ;
Ils m'enivrent la nuit, ils m'enivrent le jour ;
Avec eux j'ai de toi, cruelle Cydalise,
Une provision délicate d'amour.

Ma bouche de senteurs suaves embaumée
Effleure leur humide et leur tiède satin ;
Mon âme fuit parmi leur chanson bien-aimée,
Pétale blond parmi la brise du matin.

Donc, malgré toutes les faveurs dont tu me sèvres,
Malgré ton fugitif amour, tu m'appartiens,
Puisque toujours je garde enclose sur mes lèvres
La subtile saveur de tes baisers anciens.

—

INTÉRIEUR

Puisque l'heure est nocturne et que se meurt Décembre ;
Puisqu'il fait froid dehors et chaud dans notre chambre ;
Puisque le feu sonore et clair chante son chant
Pareil à la rumeur des feuilles et du vent,
Et que la neige lente et sournoise atténue
Le tumulte inquiet qui monte de la rue ;
Puisque les rideaux lourds et dans l'ombre assoupis
S'alanguissent sur la mollesse des tapis
Doux comme le sommeil et le sable des grèves ;
Puisque nous sommes, ce soir, ainsi que deux rêves,
Deux rêves qui, chassés par l'aurore, en fuyant,
Se seraient confondus délicieusement,
Et que nos corps parmi l'ombre et la solitude
Se dissolvent dans une exquise lassitude, —
O chère, dévêts-toi toute : ta nudité
Fleurira l'air obscur de royale clarté,
Et nous nous glisserons, muets, dans notre couche,
Ton sein contre mon sein, ta bouche sur ma bouche.
Mais chaste j'oublîrai les mauvaises ardeurs :
Oui, je m'enivrerai seulement des tiédeurs
De ta chair. Et tandis que la Nuit maternelle
Posera sur nos fronts la candeur de son aile,
Une étreinte immobile unissant nos deux corps,
Nous joûrons le jeu triste et très doux d'être morts.

—

DISCOURS A LA CIGALE

Fille du clair Eté, chère et mièvre Cigale,
Déesse des sillons qui, d'une voix égale,

Emplis jusques au soir la campagne de chants,
Tout t'appartient, les bois, les coteaux et les champs ;
Les bienveillantes fleurs t'abreuvent de rosée,
Puis sur une herbe frêle, ô Cigale, posée,
Tu chantes dès l'aurore. Et le bon laboureur
T'aime, car ton pipeau d'argent, avant-coureur
Des puissantes moissons qui font plier les granges,
Charme ses durs travaux et vibre leurs louanges.
Chacun t'adore ainsi qu'une divinité,
Chère annonciatrice allègre de l'Eté.
Pieusement surtout le poète t'honore,
Car les Muses t'ont fait don d'une voix sonore.
Tu ne connais ni la vieillesse, ni les maux.
Tu chantes dans les blés et sur les frais rameaux.
Tu chantes au Midi quand l'azur clair flamboie,
Et tu lances ton cri parmi la chaude joie
De la Terre et vers l'Astre et vers l'immensité,
Comme un hymne d'amour et de félicité.

« *QUUM MORIAR, MEDIUM SOLVAR ET INTER OPUS* »

Que le soldat épris d'une espérance vaine
Meure avant d'avoir pu devenir capitaine
Et, non moins insensé, que l'avide marchand
Achève au fond des mers un voyage imprudent.
Moi, je veux, dédaigneux de gloire et de richesse,
Mourir entre les bras de ma belle maîtresse !
Puisse mon âme fuir ivre encor de plaisir,
Au moment qu'on atteint le faîte du désir,
Au moment que, fragile ainsi qu'une fumée,
Toute, elle est suspendue aux lèvres de l'aimée !

Qui ne peut plus aimer n'est plus digne du jour.
Aussi je veux mourir pâmé sur ma maîtresse
Et, sans avoir connu la hideuse vieillesse,
Que mon dernier soupir soit un soupir d'amour !

GILBERT LÉLY.

JOURNALISTES ET JOURNAUX

AU TEMPS DE LA

« COMÉDIE HUMAINE »

—

Peintre fidèle des mœurs de son temps, et même souvent plus qu'à demi prophète, Balzac a fait de ses personnages d'avides lecteurs et de passionnés commentateurs de journaux. En outre, non seulement il a pris quelques journalistes, — professionnels comme Blondet, Lousteau, Claude Vignon, ou occasionnels comme Albert Savarus, — pour protagonistes de plusieurs épisodes de la *Comédie Humaine*, mais encore il a consacré presque tout un roman (*Un grand homme de Province à Paris*) à la représentation de ce milieu spécial du journalisme.

Ainsi la presse tient dans son œuvre une place considérable, et qui est exactement celle qui lui revient au début du XIXe siècle. C'est le moment où, malgré le bâillon de la censure et les entraves du cautionnement, plus ou moins serrés selon les fluctuations de la politique, la presse lutte pour conquérir sa liberté. Les péripéties variées de ce long duel entre l'autorité gouvernementale, puissamment armée de lois et de décrets répressifs et préventifs, et le pouvoir naissant du journal, à peine conscient de sa force chaque jour croissante, Balzac les enregistre en même temps qu'il expose les transformations des mœurs et les mouvements de l'opinion publique. Il ne cache pas ses sentiments personnels. Il dit à maintes reprises les craintes que lui inspire la puissance de la presse, et que les événements lui semblent trop justifier. Il souhaiterait voir

dans la presse un moyen d'éclairer l'opinion publique plutôt qu'un moyen d'assurer la fortune politique des journalistes.

Rappelant le mot de Villemain : «La littérature mène à tout, à la condition d'en sortir », Hippolyte Castille constatait que c'est au journalisme que l'on pourrait surtout l'appliquer, et que Thiers, Mignet, Rémusat et tant d'autres étaient arrivés au pouvoir parce qu'ils s'étaient hâtés de quitter le journalisme dès que la révolution de 1848 le leur avait permis. H. Castille voyant dans ce fait historique une démonstration des théories de Balzac ajoutait :

Un homme de beaucoup d'esprit, qui a singulièrement intéressé les générations du règne de Louis-Philippe, mais qui, tout en amusant le public, a fait plus de mal qu'on ne pense, M. de Balzac, disait que le journaliste était au XIXe siècle ce qu'était au XVIIIe ce personnage de Comédie que l'on nommait l'*abbé*. L'abbé était un être sans conséquence, qui se glissait partout, un furet, un caméléon, un être insaisissable et pourtant toujours lui-même dans lequel on pouvait retrouver Jupiter ou Scapin, grand homme quelquefois, financier comme Terray, réformateur comme Sieyès ou diseur de madrigaux comme Bernis. L'abbé portait le bichon de la marquise ou renversait un trône. Parasite, ruffian, ou grand homme, on le trouvait partout : à la Cour, à la Ville, dans les ruelles, à la tribune, au fond d'un manoir de village ou à l'Académie. Le journaliste, comme l'abbé, est au XIXe siècle l'un des principaux personnages de la *Comédie Humaine*. Il vogue à travers cette société comme un être sans gîte, qui se trouve partout chez lui. Il erre entre le palais et la mansarde. Ministre aujourd'hui, banquier demain, mort de faim ce matin, philosophe partout, et, comme Figaro, supérieur aux événements. C'est dans ce monde que se classe et que se range le dernier des soldats de fortune (1).

C'est bien toute une galerie de portraits de journalistes que l'on trouve dans la *Comédie Humaine*. Il en est même peu de plus achevés que ceux-là et qui aient davantage une valeur documentaire. Voici, par exemple,

(1) *Les journaux et les journalistes sous la Restauration*, par Hippolyte Castille, p. 48 (Paris, F. Sartorius, 1858).

Andoche Finot. Il a débuté misérablement. Son père, chapelier rue du Coq, l'a abandonné. Andoche a pressenti tout jeune le pouvoir de la « réclame ». Il a mis tous ses soins à rédiger pour l'*huile céphalique* de Popinot un mirifique prospectus ; il a le génie des annonces commerciales, dans la presse, et son concours est jugé si précieux que César Birotteau l'invite à son fameux bal en décembre 1818. C'est, en effet, un merveilleux « sonneur de cloches ». Entre temps, il collabore au *Courrier des Spectacles*, écrit une pièce pour la Gaîté, puis devient directeur d'un petit journal de théâtre dont les bureaux sans faste sont situés rue du Sentier puis rue Saint-Fiacre. Cachant « une volonté brutale sous des dehors lourds, sa bêtise impertinente est frottée d'esprit comme le pain d'un manœuvre est frotté d'ail ». C'est à lui que Chardin des Lupeaulx confie en 1824 le soin d'entreprendre une campagne de presse dirigée contre Baudoyer, le rival de Rabourdin. Après 1830, Finot se trouve, au dire de son ami Gaudissart, pourvu d'une trentaine de mille francs de rente. Il va devenir conseiller d'Etat et est en passe de se faire nommer pair de France (*César Birotteau, Splendeurs et misères des Courtisanes, Les Employés*).

Etienne Lousteau a quitté Sancerre en 1819 à l'âge de vingt ans. Attiré par l'amour de la gloire, du pouvoir et de l'argent, il n'a trouvé à Paris que « les difficultés du métier et le positif de la misère ». Sans ressources, après avoir fait recevoir une pièce au Théâtre-Français, car il est sans influence pour la faire jouer, il écrit un roman anonyme qui lui est payé deux cents francs et se convainc que le journalisme seul pourra le nourrir. Il conte ses déboires à Lucien de Rubempré, qui, dans le même cas, veut aussi « entrer dans ces boutiques », et lui avoue avoir passé six mois en démarches inutiles, puis à travailler comme surnuméraire et à s'entendre reprocher qu'il « effarouchait l'abonné, alors qu'il l'apprivoisait ». Au moment de cette confidence, Lousteau rend compte des théâtres du

boulevard, presque gratis, dans le journal de Finot. Il vi en vendant des billets que lui donnent les directeurs de théâtre pour solder sa « sous-bienveillance », des livres que lui envoient les libraires et dont il doit parler. Il trafique enfin, une fois Finot satisfait, des tributs en nature que lui apportent les industries pour lesquelles ou contre lesquelles son rédacteur en chef lui permet de lancer des articles. L'*Eau Carminative*, la *Pâte des Sultanes*, l'*Huil Céphalique*, la *Mixture Brésilienne*, payent un articl goguenard vingt ou trente francs. Forcé d'aboyer aprè le libraire qui donne peu d'exemplaires au journal, — pu bliât-il un chef-d'œuvre, — les libraires qui ont une entre prise un peu considérable le paient, de peur d'être atta qués. Aussi quand les affaires en librairie sont de pe d'importance, est-il obligé de dîner chez Flicoteaux, his torique, légendaire et spartiate restaurateur du quartie latin, entre les rues de la Harpe et des Grès (aujourd'hu rue Cujas). Comme les libraires, les actrices payent leur éloges. Les plus habiles payent aussi les critiques faite pour être rétorquées ailleurs, car le silence est ce qu'elle redoutent le plus, et la polémique est le piédestal des cé lébrités. A ce métier de spadassin des idées et des réputa tions industrielles, Lousteau gagne cinquante écus pa mois, peut vendre un roman cinq cents francs et com mence à passer pour un homme redoutable. Il espère u jour avoir un feuilleton dans un grand journal, et, pa l'application de la même méthode, devenir ministre o honnête homme...

« L'expérience du premier qui m'a dit ce que je vou dis, conclut-il, a été perdue, comme la mienne sera san doute inutile pour vous. Tous tombent dans la fosse d malheur, dans la boue du journal, dans les marais de la li brairie. Ils glanent, ces mendiants, des articles biograph ques, des tartines, des *faits-Paris* aux journaux, ou de livres commandés par de logiques marchands de papi noirci, qui préfèrent une bêtise qui s'enlève en quin

jours à un chef-d'œuvre qui veut du temps pour se vendre. Ces chenilles, écrasées avant d'être papillons, vivent de honte et d'infamie, prêtes à mordre un talent naissant, sur l'ordre d'un pacha du *Constitutionnel*, de *la Quotidienne, des Débats*, au signal d'un libraire, à la prière d'un camarade jaloux, souvent pour un dîner. Ceux qui surmontent les obstacles oublient les misères de leurs débuts. Moi qui vous parle, j'ai fait pendant six mois des articles où j'ai mis la fleur de mon esprit pour un misérable qui les disait de lui, qui, sur ces échantillons, a passé rédacteur d'un feuilleton ; il ne m'a pas pris pour collaborateur ; il ne m'a même pas donné cent sous. Je suis forcé de lui serrer la main parce que je puis avoir besoin de mettre dix lignes dans son feuilleton... Les propriétaires de journaux sont des entrepreneurs, nous sommes des maçons. Aussi plus un homme est médiocre plus promptement arrive-t-il. Il peut avaler des crapauds vivants, se résigner à tout, flatter les passions basses des sultans littéraires. » (*Un grand homme de province à Paris.*)

Que l'on fasse la part de l'hyperbole et de l'aigreur, le tableau est poussé au noir, certes, mais les traits, vigoureusement marqués, sont cependant assez justes. Les Finot et les Lousteau n'étaient pas rares dans la presse aux environs de 1822... Il y avait même, en ce temps-là, des types comme Gaillard (*Splendeurs et misères*; *les Comédiens sans le savoir*), dont on ne savait trop s'ils étaient des gens habiles ou des imbéciles, des girouettes ou des forbans, mais qui savaient, en tout cas, changer l'opinion de leur journal quand ils y trouvaient profit.

Trois ans après avoir débuté, Lousteau obtient de Finot trois cents francs de fixe par mois pour la rédaction en chef, plus cent sous la colonne ; il a en outre cent francs la feuille pour un supplément hebdomadaire. Dix ans plus tard enfin, il arrive à gagner sept à huit cents francs par mois, somme que « la prodigalité particulière aux pauvres » rend insuffisante. Confortablement et même

luxueusement installé, dit Balzac, dans un petit rez-de-chaussée à jardin de la rue des Martyrs, il est alors titulaire du feuilleton dans un grand journal. Il a réalisé son rêve, est devenu à son tour un « pacha », mais n'en est pas plus heureux. Il lui faut écrire par an au moins deux nouvelles pour des journaux hebdomadaires, plus une quantité d'articles, car ses besoins se sont augmentés en même temps que ses ressources croissaient; et « vivre de sa plume, c'est se condamner à un travail auquel se refuseraient les forçats ». (*La Muse du département.*)

Emile Blondet, autre journaliste, a connu des débuts moins difficiles. A vingt ans, il a commencé aux *Débats* une collaboration très brillante, et d'emblée il est apparu comme l'un des « princes de la critique ». Il n'en est pas moins victime des directeurs sans scrupules, des Finot qui savent exploiter ses besoins d'argent. Car, en dépit de sa supériorité, Blondet n'a pas pu éviter d'être contaminé par le milieu où son métier le condamne à vivre. Ce n'est pas seulement l'habitude de « tartiner », comme il l'écrit plaisamment à Nathan (au début des *Paysans*), que l'on y contracte; fût-on comme lui « aussi fin qu'une soubrette de comédie », l'on ne peut manquer d'y perdre sa dignité. Pourtant Blondet garde, en dépit de tout, quelque indépendance. Après bien des vicissitudes il se trouve tout près du suicide quand un heureux retour de la fortune le fait nommer préfet et lui permet d'épouser la riche et jolie veuve du maréchal de Montcornet.

Esprit supérieur, psychologue profond, Claude Vignon critique aux *Débats*, n'échappe pourtant pas non plus aux travers professionnels. Sa tête « porte un monde d'idées ». Il scrute « la pensée d'autrui sans but ni système ». Victime du journalisme, cette intelligence « qui peut critiquer les arts, la science, la littérature, la politique, est inhabile à gouverner sa vie extérieure ». Atteint par le doute dès qu'il s'agit de créer, il « voit les obstacles sans être ravi des beautés, et à force de discuter les

moyens, il demeure les bras pendants sans résultat. C'est le truc de l'intelligence engourdie par la critique; la critique est son opium, et son harem de livres faits l'a dégoûté de toute œuvre à faire. Indifférent aux plus petites comme aux plus grandes choses, il oublie dans la débauche le fatal pouvoir de son omnipotente analyse. Il est trop préoccupé par l'envers du génie... Claude Vignon se croit aussi grand politique que grand écrivain; mais ce Machiavel inédit se rit en lui-même des ambitieux. Il sait tout ce qu'il peut, il prend instinctivement mesure de son avenir sur ses facultés, il se voit grand, regarde les obstacles, pénètre la sottise des parvenus, s'effraie ou se dégoûte et laisse le temps s'écouler sans se mettre à l'œuvre. » (*Béatrix*). Pourtant, rallié au Gouvernement de Juillet, Claude Vignon est nommé maître des requêtes au Conseil d'Etat, et, lui aussi, vérifie la justesse du mot de Villemain...

§

Tels sont les principaux portraits de journalistes que Balzac a tracés dans la *Comédie Humaine*. Multiplier les citations, peindre d'après lui les types de Vernou, l'*articlier*, « capable de se crever un œil pour en crever deux à son meilleur ami », ou d'autres comparses, ne ferait que répéter ces traits essentiels et qui servent à l'auteur pour appuyer sa thèse : « Quiconque a trempé dans le journalisme, ou y trempe encore, est dans la nécessité cruelle de saluer les gens qu'il méprise, de sourire à son meilleur ennemi, de pactiser avec les plus fétides bassesses, de se salir les doigts en voulant payer ses agresseurs avec leur monnaie. On s'habitue à voir faire le mal, à le laisser passer ; on commence par l'approuver ; on finit par le commettre... Les Alcestes deviennent des Philintes, les caractères se détrempent, les talents s'abâtardissent, la foi dans les belles œuvres s'envole. Tel qui voulait s'enorgueillir de ses pages se dépense en de tristes articles que sa cons-

cience lui signale tôt ou tard comme autant de mauvaises actions. On était venu, comme Lousteau, comme Vernou, pour être un grand écrivain, on se trouve un impuissant folliculaire. Aussi ne saurait-on trop honorer les gens chez qui le caractère est à la hauteur du talent, les d'Arthez qui savent marcher d'un pied sûr à travers les écueils de la vie littéraire. » (*Splendeurs et misères des Courtisanes.*) Lousteau, Vernou, Finot, Blondet, Lucien de Rubempré, les Alcestes devenus des Philintes sont bien nombreux dans la *Comédie Humaine*, et l'on n'y trouve qu'un d'Arthez. Faut-il en conclure que l'état des mœurs, dans cette première moitié du XIXe siècle condamnait les journalistes à une démoralisation qu'ils ne pouvaient éviter qu'à grand'peine et, sauf exceptions, si rares qu'elles ne semblent exister que pour mieux confirmer la règle ?

Comment, dans de telles conditions, attendre d'une presse qui corrompt et abâtardit le caractère et le talent des hommes de lettres, dès que ceux-ci, par nécessité ou par ambition se font journalistes, qu'elle exerce sur le pays une action qui ne soit point dissolvante de toute morale? Le journal « n'est qu'une grande catapulte mise en mouvement par de petites haines ». (*Un grand homme de Province.*) Telle est l'opinion de Balzac. Il y revient très souvent, apportant chaque fois des exemples, et montrant, à côté de ce qu'elle est, ce que la presse pourrait et devrait être.

Ainsi, dans *Un grand homme de province à Paris*, dont l'action se passe en 1822, une conversation expose le débat : Finot déclare d'abord que l'influence et le pouvoir du journal ne sont qu'à leur aurore, que le journalisme est encore dans l'enfance et qu'il grandira. Tout, dans dix ans d'ici, prophétise-t-il, sera soumis à la publicité. La pensée éclairera tout. — Elle flétrira tout, dit Blondet, interrompant Finot. — Elle fera des rois, dit Lousteau. — Elle défera les monarchies, dit un diplomate allemand qui prend part au souper après le théâtre. Et il ajoute :

« Vous en mourrez. Ne voyez-vous pas que la supériorité des masses rendra la grandeur de l'individu plus difficile ; qu'en semant le raisonnement au cœur des basses classes vous récolterez la révolte et que vous en serez les premières victimes ? Les journaux sont un mal, répond Claude Vignon. On pouvait l'utiliser, mais le gouvernement veut le combattre. Une lutte s'en suivra. Qui succombera ? Le gouvernement. En France l'esprit est plus fort que tout. Le journal au lieu d'être un sacerdoce est devenu un moyen pour les partis. De moyen, il s'est fait commerce, et comme tous les commerces il est sans foi ni loi. Tout journal est une boutique où l'on vend au public des paroles de la couleur dont il les veut. Un journal n'est plus fait pour éclairer, mais pour exalter les opinions... Plus on fera de concessions aux journalistes, plus les journalistes seront exigeants. Les journalistes parvenus seront remplacés par des journalistes affamés et pauvres. Plus le mal sera grand, plus il sera toléré, jusqu'au jour où la confusion se mettra dans les journaux par leur abondance, comme à Babylone. Nous savons tous, tant que nous sommes, que les journaux iront plus loin que les rois en ingratitude, plus loin que le plus sale commerce en spéculations et en calculs, qu'ils dévoreront nos intelligences, à vendre tous les matins leur trois-six cérébral ; mais nous y écrirons tous, comme ces gens qui exploitent une mine de vif argent en sachant qu'ils y mourront.

Et dans *le Curé du Village*, c'est le juge de paix Clousier, qui constate en 1830 que la prédiction de Finot et de Blondet s'est réalisée : « Autrefois, s'écrie-t-il, les sophistes parlaient à un petit nombre d'hommes, aujourd'hui la presse périodique leur permet d'égarer toute une nation. Et la presse qui plaide pour le bon sens n'a pas d'écho. » Dans l'*Envers de l'Histoire Contemporaine* Balzac nous montre Godefroid, possesseur à vingt-cinq ans, de dix mille francs de rente, et qui, tentant d'entrer dans un monde quelconque à l'aide de sa fortune, trouve d'abord le journalisme qui tend toujours les bras au premier capital venu. Godefroid est vite « primé par le grossier machiavélisme des uns et par la prodigalité des autres, par la fortune des capitalistes ambitieux et par l'esprit des rédacteurs »; puis il est entraîné vers les dissipations auxquelles

donnent lieu la vie littéraire ou politique, les allures de la critique dans les coulisses et vers les distractions nécessaires aux intelligences fortement occupées.

La presse, « à une époque où chacun vit si bien pour autrui, que tout le monde s'inquiète de chacun, rend impossible la vie privée, tant les yeux du journal, argus moderne, gagnent en hardiesse et en avidité ». (*Envers de l'Histoire.*) A cela ses défenseurs trouvent un avantage : la crainte du scandale peut empêcher bien des actions malhonnêtes.

La presse est donc semblable au plat d'Esope. Et comme les partis politiques, si divisés au sujet des libertés qu'on lui peut octroyer, sont pourtant unanimes à reconnaître son pouvoir et à le redouter, ils la flattent ou l'oppriment selon les circonstances. Aussi les variations des lois sur la presse constituent-elles l'un des chapitres les plus curieux de l'histoire moderne. Nous avons dit ailleurs quels renseignements on peut tirer de la *Comédie Humaine* sur la lutte ouverte entre les gouvernements de la Restauration et les journaux politiques. Balzac en a longuement exposé les différentes phases.

Sous l'Empire, la censure s'était montrée impitoyable:

Le système du gouvernement impérial était celui de tous les gouvernements absolus. La censure ne laissait rien publier de tout ce qui concernait la politique, excepté les faits accomplis, et encore étaient-ils travestis. Si vous vous donniez la peine de feuilleter le *Moniteur*, les autres journaux existants, et même ceux de l'Ouest, vous ne trouveriez pas un mot des quatre ou cinq procès criminels qui coûtèrent la vie à soixante ou quatre-vingts brigands, nom donné pendant l'époque révolutionnaire aux Vendéens, aux Chouans et à tous ceux qui prirent les armes pour la maison de Bourbon, et qui fut maintenu judiciairement sous l'Empire aux royalistes victimes de quelques complots isolés. (*L'Envers de l'Histoire Contemporaine.*)

Napoléon, comme le rappelle Claude Vignon dans *Un grand homme de Province*, jugeait néfaste « le pouvoir qu'ont les journaux de faire le mal sans que personne en

soit coupable. Il avait donné la raison de ce phénomène dans le mot sublime que lui ont dicté ses études sur la Convention : « *Les crimes collectifs n'engagent personne.* Le journal peut se permettre la conduite la plus atroce. Personne ne s'en croit sali personnellement. » Aussi les quelques journaux qui parurent sous l'Empire ne parlèrent-ils jamais de la politique. Ce manque de liberté fit inventer le « feuilleton », que Geoffroy inaugura aux *Débats*, obligés de « se renfermer dans une affectation d'indifférence pour les choses de l'Etat. Cette pensée, dit H. Castille, bien vite comprise du public amena trente-quatre mille abonnés aux *Débats* ».

Après le retour des Bourbons le régime de la presse oscille de la liberté, — inscrite dans la charte, — à la réglementation draconienne de 1822 qui permet les « procès de tendance », et à la loi de Peyronnet, dite par dérision *Loi de Justice et d'Amour* (dont on retrouve une survivance jusque dans la loi de 1881, actuellement en vigueur, dont l'article 13 régit le droit de réponse). On voit dans *Un ménage de Garçons* que le journal fondé par Finot « est constitué très heureusement avant l'assassinat du duc de Berry, et évite ainsi le coup qui fut donné alors par M. Decazes à la presse ». Ici, Balzac commet une erreur : ce ne fut pas Decazes, qui avait dû démissionner précisément à cause de cet événement, mais le duc de Richelieu, son successeur, qui proposa la loi suspendant pour cinq ans les dispositions libérales de 1819, et rétablissant la censure et l'autorisation préalable pour les journaux politiques.

Balzac juge assez sévèrement le rôle de Chateaubriand, usant des *Débats* « pour faire la guerre au Comte de Villèle et servir ses intérêts froissés ». (*La Vieille fille.*) Il revient à maintes reprises sur les variations politiques de ce journal sous la Restauration. Les Bertin, en effet, après avoir aiguillé leur organe vers l'opposition constitutionnelle et après l'avoir ramené, sous l'influence de Chateau-

briand, vers le groupe des *ultras*, s'en détachèrent à la chute de de Villèle pour se tourner vers le Centre gauche. Plus tard, après la Révolution de Juillet, ils finirent par se rallier au gouvernement de Louis-Philippe, ce qui fait dire à Gaudissart, déjeunant à côté d'un monsieur à chapeau gris, qui lit les *Débats* : « En voilà un qui est pour la dynastie ! » Les *Débats*, sous la Restauration, furent lus par les familles d'opinions modérées ou de noblesse récente, par ceux qui voulaient paraître, comme nous dirions aujourd'hui, « dans le train », et qui, au fond de leur province, prétendaient vivre « à l'instar de Paris » (*La Femme abandonnée*). Les *Débats* jouissaient d'une solide réputation littéraire que le feuilleton de Geoffroy leur avait acquise et, pour y avoir fait accepter une nouvelle, La Palferine acquiert d'un coup, sinon la gloire, du moins une réputation assez durable (*Béatrice*) (1).

Les gens de vieille noblesse et de tradition, comme les Du Guénic, à Guérande (*Béatrice*), les d'Esgrignon (*Cabinet des Antiques*), les Kergaroüet (*le Bal de Sceaux*), les Listomère (*Etude des femmes*), lisent *la Quotidienne*. C'est aussi le journal des ecclésiastiques comme l'abbé Birotteau (*Curé de Tours*). Il partage avec le *Drapeau Blanc* et la *Gazette de France* les suffrages des gens bien-pensants du « parti-prêtre » et de la « Congrégation ». Ce sont ces feuilles que réclament, — à l'étonnement des « demi-soldes » d'Issoudun, habitués du Café militaire, trois jeunes officiers royalistes de passage dans cette ville. (*Un Ménage de garçons*.) Ces trois journaux sont, en effet, des organes du parti « ultra ». Le plus ancien d'entre eux, la *Gazette de France*, est le doyen des journaux français, celui-là même qui fut fondé par Théophraste Renaudot et qui, après avoir sommeillé sous l'Empire, retrouve avec Bonald et de Maistre la faveur des légitimistes, pour la pe[illegible]

(1) Sur les journaux cités par Balzac, le lecteur de la *Comédie Humai[ne]* trouvera de précieux renseignements dans les excellentes notes rédigées po[ur] Conard par MM. Bouteron et Longnon. Nous y avons puisé nous-mêm[es] d'utiles indications.

dre sous la monarchie de Juillet, lorsque son directeur d'alors, l'abbé de Genoude, voulut asseoir sur l'appel au peuple les revendications de la branche aînée. D'ailleurs, *la Quotidienne*, fondée en 1792, obligée de se cacher et même de disparaître à plusieurs reprises sous la Révolution et sous l'Empire, lui faisait une sérieuse concurrence. Organe de l'opposition de droite, elle était lue surtout en province. Elle combattit Villèle, puis, sous Louis-Philippe, prôna les moyens les plus violents pour amener le retour du souverain légitime. Quant au *Drapeau Blanc*, fondé en 1819, il était dirigé par Martainville, et Balzac dit assez bien sa ligne de conduite au moment où dans *Un grand homme de Province* de Rubempré ayant écrit un article sur la liaison de Louis XVIII et Mme du Cayla, est tancé par le secrétaire du garde des sceaux :

Vous dînez de la *Quotidienne*, lui dit celui-ci, et vous soupez du *Drapeau Blanc* de Martainville, le plus terrible antagoniste du ministère, et qui pousse le Roi vers l'absolutisme, ce qui l'amènerait à une révolution tout aussi promptement que s'il se livrait à l'extrême gauche.

Parlant en 1822 de la situation des partis et des journaux qui les soutiennent, Léon Giraud, dans le même roman, dit que *le Réveil, la Foudre* et *le Drapeau Blanc* ont été fondés pour répondre aux calomnies, aux injures et aux railleries de la presse libérale, et que « cette artillerie royaliste et ministérielle est un premier essai entrepris pour rendre aux libéraux trait pour trait et blessure pour blessure ». *La Foudre*, fondée en mai 1821, ne dura que deux ans et demi. Ses attaques satiriques décidèrent le ministère Villèle à la racheter.

A ces journaux royalistes il faut ajouter l'*Etoile* (dont il est question dans *les Employés*), journal du soir qui, fondé en 1820, fusionna sept ans plus tard avec la *Gazette de France* ; l'*Aristarque* et l'*Oriflamme* sont mentionnés dans *Un grand homme de Province*, ce qui, pour le second,

constitue une invraisemblance, car cette feuille parut pour la première fois en juillet 1824. Le premier fut publié de 1815 jusqu'en janvier 1827.

Dans la *Femme de Trente Ans*, on voit M. d'Aiglemont, après avoir servi l'Empire, suivre les Bourbons à Gand et « adopter les maximes et la politique du *Conservateur* » que Balzac montre ailleurs comme une feuille ultra royaliste et trop « aveuglément romantique ». (*Un grand homme de Province.*) Dire que le Marquis d'Aiglemont adopte, dès le retour de Gand, les opinions du *Conservateur* constitue une anticipation un peu osée, car ce journal où Chateaubriand, La Mennais et Bonald guerroyèrent contre Decazes ne commença de paraître qu'en 1818 et mourut en 1820. Mais il est parfaitement exact d'opposer la *Minerve* au *Conservateur*, car ces deux journaux engagèrent une polémique assez vive.

Le *Moniteur* occupe dans la presse de cette époque une situation spéciale qu'il doit à son passé officiel. Rendu à la liberté pendant les premiers temps de la Restauration, il est bientôt repris en mains par le Gouvernement (*Les Petits Bourgeois*).

La presse libérale est représentée par le *Constitutionnel* et le *Courrier Français*. Balzac ne parle que fort peu du second. Il en fait, dans le *Début dans la vie*, la lecture ordinaire de Mme de Reybert, née de Corroy, « femme d'officier pauvre, puritaine, ardente de vertu, mais sensible au bien-être d'une place ». Le *Courrier*, fondé en 1819 par Châtelain (qui se vantait plus tard d'avoir fait pendant toute sa vie le même article) eut pour collaborateurs Benjamin Constant, Casimir Périer, Laffitte. D'abord doctrinaire, il représenta l'opposition intellectuelle, tandis que le *Constitutionnel* représentait plus particulièrement l'opposition bourgeoise et industrielle. Celui-ci, Balzac le cite à maintes reprises et prend plaisir à ridiculiser ses lecteurs qu'il englobe dans le « parti niais » (*Contrat de Mariage*). Dans *Un ménage de garçons*, il conte même un des épisodes

les plus curieux de l'existence assez mouvementée de ce journal, fondé sous les Cent-jours : « Les opinions d'Issoudun, écrit le romancier, celles du « Café militaire » surtout (ce café n'est guère fréquenté que par des officiers en demi-solde) ne comportaient point de journaux royalistes. Le café n'avait que le *Commerce*, nom que le *Constitutionnel*, supprimé par un arrêt, fut forcé de prendre pendant quelques années. Mais comme en paraissant pour la première fois sous ce titre il commença son *premier-Paris* par ces mots : « Le Commerce est *essentiellement* constitutionnel », on continuait à l'appeler le *Constitutionnel*. Tous les abonnés saisirent ce calembour plein d'opposition et de malice par lequel on les priait de ne pas faire attention à l'enseigne, le vin devant toujours être le même. » C'est en 1817, en effet, que le *Constitutionnel* fut supprimé pour avoir publié un article sur le Salon où l'on crut voir en haut lieu une allusion au roi de Rome. Ses directeurs ne pouvant fonder un autre journal sans une autorisation qui qui leur eût été sûrement refusée, achetèrent le *Commerce* et firent paraître leur feuille sous ce titre du 24 juillet 1817 au 1er mai 1819, date où la nouvelle loi sur la presse leur permit de reprendre leur ancien nom.

« Les *premiers-Paris* et les canards anti-religieux du *Constitutionnel*, lit-on dans *les Paysans*, forment l'opinion publique de la vallée des Aigues. » Le *Constitutionnel* est, en effet, le plus répandu des journaux à cette époque. Il a, en 1830, près de 25.000 abonnés. Sa politique d'opposition assez timide, son anticléricalisme, — c'est le journal du père Cardot, du *Début dans la vie*, qui est une manière d'Homais avant la lettre, lui valent une réputation frondeuse qui s'affirme en maintes occasions comme dans l'affaire des refus de sépulture. C'est au *Constitutionnel* que, plus tard, les *Petits Bourgeois* de l'entourage de Phellion empruntent leurs opinions sur la politique extérieure :

Pour eux, comme pour le vieux *Constitutionnel*, l'Angleterre

est tour à tour la machiavélique Albion et le pays modèle,— machiavélique quand il s'agit des intérêts de la France froissés, et de Napoléon ; pays modèle quand il s'agit des fautes du gouvernement français.

Il existe alors un autre journal libéral, *le Pilote*, dirigé par Tissot, le successeur de Delille dans la chaire de poésie latine au Collège de France. C'est en lisant le *Pilote* que Blanchon apprend la mort de Taillefer, dans *le Père Goriot* (action en 1819), et Balzac dit à ce propos « que cette feuille radicale donnait, pour la province, quelques heures après les journaux du matin, une édition où se trouvaient les nouvelles du jour, qui avaient ainsi, dans les départements, vingt-quatre heures d'avance sur les autres feuilles ». C'était, en somme, l'édition de province des grands quotidiens actuels.

Dans la *Peau de Chagrin*, au dessert du festin donné par Taillefer, les convives somment Bixiou d'inventer quelque charge. Et celui-ci se grime, prend une pose « de manière à singer le *Globe* », mais le bruit couvre sa voix et l'on ne peut saisir le seul mot de sa moquerie. Et Balzac d'en conclure que l'artiste représente ainsi parfaitement ce journal, car « il ne s'entend pas lui-même ». Organe de la doctrine Saint-Simonienne, le *Globe*, fondé en 1824, par Dubois et Pierre Leroux, ne fut à ses débuts qu'un recueil philosophique et littéraire. Sainte-Beuve fut parmi les collaborateurs du *Globe*, avec Thiers, Mignet, Duvergier de Hauranne et ce journal soutint le romantisme en même temps que la *doctrine*. C'est à partir de 1830 qu'il devint l'organe attitré des Saint-Simoniens, et c'est à ce fait qu'il doit les sarcasmes que Balzac lui décoche non seulement dans la *Peau de Chagrin*, mais encore dans l'*Illustre Gaudissart*. Dans les *Petits Bourgeois*, nous voyons Théodose de La Peyrade, le jeune avocat épris d'idées socialistes « coordonner dans un ouvrage intitulé : *De l'impôt et de l'amortissement*, les idées publiées par le *Globe* saint-simonien ».

Dans *Gaudissart*, encore, il est question du *Mouvement*, « journal républicain », pour lequel l'illustre commis-voyageur recrute des abonnés. A vrai dire, le *Mouvement, Journal politique des besoins nouveaux*, qui parut pour la première fois en 1831, tirait son nom de la fraction la plus avancée du parti royaliste constitutionnel qui eut un moment le pouvoir, avec Laffitte, et qui forma, dès la chute de celui-ci, l'opposition au parti de la *résistance*. C'est cette attitude qui lui vaut d'être qualifié par Balzac de journal républicain.

Plus à gauche encore, *La Tribune* est rangée par le romancier parmi les journaux « incendiaires » (*Les Petits Bourgeois*). La *Tribune*, fondée en juin 1829, vécut six ans, et eut pour principaux collaborateurs Armand Marrast et Gofedroy Cavaignac. Elle eut à soutenir nombre de procès et on la considérait comme un « véritable moniteur de l'insurrection, responsable de l'émeute d'avril 1834, rue Transnonain ». Le total des condamnations à la prison dont furent gratifiés ses rédacteurs dépassa cinquante années, et celui des amendes 150.000 francs.

§

La Restauration vit éclore, à côté des journaux politiques que nous venons de passer en revue, une foule de périodiques littéraires, théâtraux et satiriques. Cette « petite presse », comme on l'appelle alors, échappe théoriquement aux tracasseries administratives qui président à la naissance de ses grands confrères politiques et aux moindres actes de leur vie. Mais comme, sous couleur de critiquer la littérature ou les mœurs, elle ne manque point de publier à chaque instant des articles remplis d'allusions politiques, cette espèce de contrebande lui fait connaître bien souvent les rigueurs de la loi. Tel est le cas du *Miroir des Spectacles, des lettres et des mœurs* que Balzac cite dans les *Employés* en même temps que *le Figaro*, comme un organe attitré de l'opposition libérale sous la

Restauration. Le *Miroir* avait été fondé en 1812 par Cauchois-Lemaire, l'ancien directeur du célèbre *Nain-Jaune*, journal satirique dont Louis XVIII s'amusait tant qu'il ne dédaignait point d'y collaborer et auquel il envoyait des articles où sa propre personnalité était prise à partie. L'un d'eux, où il était dit que le roi « s'endormait tous les soirs aux Tuileries dans une peau de bête », émut le parquet, qui fut bien étonné, quand on lui apporta les manuscrits saisis à l'imprimerie, de découvrir que l'article incriminé était tout entier de la main du roi et signé de ses initiales. Le *Miroir*, continuation du *Nain-Jaune*, devint *la Pandore* en 1823. La collaboration royale ne préserva pas cette feuille des embarras que la censure lui suscita. Elle soutint un procès et, finalement, disparut en 1828, faute d'avoir pu verser le cautionnement exigé par la loi votée en juillet. Quant au *Figaro*, premier du nom, fondé par H. de Latouche et Nestor Roqueplan, son existence fut éphémère, malgré l'esprit qu'y dépensèrent ses rédacteurs.

Le *Corsaire* eut une existence plus longue. Il naquit en 1823, et, après avoir fusionné avec le *Satan*, dura jusqu'en 1852. Balzac le cite dans *Un grand homme de province* parmi les journaux qui font « blanchir les cheveux aux ministres ». Or, il y a là une invraisemblance. L'action de ce roman s'écoule en 1822 et le *Corsaire* ne vit le jour qu'une année plus tard. Mais il fut bien l'un des plus ardents parmi les petits journaux à faire cette contrebande politique et libérale formellement interdite par la loi.

Dans les *Petits Bourgeois* et dans *Une Esquisse d'homme d'Affaires*, Balzac fait mention de la *Caricature*. Il eût été bien surprenant qu'il ne nommât pas ce journal dans la *Comédie humaine*, puisque lui-même y collabora sous divers pseudonymes ; fondé par Ch. Philipon, cet hebdomadaire illustré parut pour la première fois le 4 novembre 1830. Il prêta son concours à l'opposition, puis devint sous la monarchie de Juillet un des organes du parti du

mouvement. Il attaqua Dupin, Thiers, Soult, Guizot, et Louis-Philippe qui, représenté sous la forme d'une poire, fut la cible des caricaturistes. Charlet, Daumier, Monnier, Raffet, Gavarni, Traviés,— le créateur du *Bossu Mayeux*, —y publièrent de nombreux dessins, à côté d'articles de Louis Desnoyers et d'Altaroche. La *Caricature* disparut en 1835.

On retrouve les mêmes collaborateurs au *Charivari* fondé lui aussi par Charles Philipon en 1832 ; Balzac cite cet hebdomadaire dans *Albert Savarus* (action en 1834). C'est là que Philipon et Daumier donnèrent naissance à *Robert Macaire*. Le *Charivari* soutint plus de vingt procès sous le règne de Louis-Philippe, et, plus heureux que la *Caricature*, survécut à la monarchie de Juillet.

Quant aux revues citées par Balzac, le nombre en est peu considérable. Il ne faut point s'en étonner, car la *Comédie Humaine* n'est en cela encore qu'une image fidèle de l'époque. L'une des premières revues qui furent fondées en France porta le nom de *Revue Encyclopédique*. Elle publia son premier numéro en 1818 et dura jusqu'en 1833. Balzac en fait mention dans *Un grand homme de Province*, dont l'action s'écoule en 1822. D'opinions politiques libérales, la *Revue Encyclopédique* fut classique en littérature. Elle eut pour programme, comme, son titre l'indiquait, de présenter un inventaire au jour le jour des connaissances humaines.

Dans le salon de Mme de la Baudraye, la *Muse du Département*, Lousteau parle, en 1836, d'un des « plus niais critiques de la *Revue des Deux Mondes* ». Il y avait alors sept ans que ce périodique avait été créé par Ségur-Dupeyron et Mauroy, et cinq qu'il avait été racheté par Buloz. Balzac y écrivit, puis en fut évincé, se brouilla avec Buloz et garda de l'aventure quelque rancœur.

La monarchie de Juillet vit éclore un assez grand nombre de revues, tant à Paris que dans les grandes villes de province. Le public accueillait avec faveur ces périodi-

ques, et Balzac note très justement ce chapitre d'histoire littéraire dans *Albert Savarus.* L'avocat bizontin, pour servir ses desseins politiques, fonde dans la capitale de la Franche-Comté une revue de quinzaine et trouve assez facilement les concours nécessaires.

Il faut encore citer, parmi les publications périodiques mentionnées dans la *Comédie Humaine,* les journaux spéciaux, comme les *Petites Affiches,* dont il est parlé dans *Esther Heureuse.* Ce « journal général d'annonces, d'indications et de correspondance commerciales, politiques et littéraires » date de l'An VIII et son fondateur fut Ducray-Duminil. Quant à la *Gazette des Tribunaux,* Balzac fait dire très justement par le procureur du Roi à Sancerre, dans la *Muse du Département;* que ce journal de jurisprudence et de débats judiciaires « ne date que de 1826 ».

Ajoutons encore l'*Almanach des vingt-cinq mille adresses,* cité dans *Un homme d'affaires,* et le *Double Liégeois* (dans les *Deux Poètes*), que Jérôme-Nicolas Séchard tente de détrôner auprès des paysans de l'Angoumois. L'almanach de Liége, fondé par Matthieu Laensberg au milieu du XVIIe siècle, jouissait d'une popularité qu'il a longtemps conservée dans les campagnes.

Enfin, dans les premières années de la monarchie de Juillet, Balzac fait « lancer » le *Journal des Enfants* par l'*Illustre Gaudissart* :

> Un numéro par mois, deux colonnes, rédigé par les sommités littéraires, un journal bien *conditionné,* papier solide, gravures dues aux meilleurs artistes, de véritables dessins des Indes et dont les couleurs ne passeront pas.

Ces qualités, jointes au bon marché de l'abonnement, — six francs par an, — permettent au voyageur de «faire deux mille *Enfants* » de Paris à Blois. Le succès du *Journal des Enfants* fondé par Lautour-Mezeray, ancien copropriétaire du *Voleur,* avec Emile de Girardin, fut, en effet, considérable. L'*Enfant Maudit,* d'Hégésippe Moreau,

parut dans le journal de Lautour-Mezeray, et celui-ci, enrichi par cette publication et celle du *Journal d'Agriculture*, qu'il lança peu après, eut sa place dans la « loge infernale » de l'Opéra, avec Balzac et le Dr Véron. Il mourut préfet d'Alger sous l'Empire (1).

§

On ne trouve guère dans la *Comédie Humaine* que des renseignements assez vagues et d'ordre général sur la presse de province. On voit dans *Albert Savarus*, dont l'action se passe en 1834, que Besançon possède à cette époque une « petite *Gazette* », — « pondue », dit Balzac, par la grande *Gazette de France*, et par conséquent légitimiste, — un journal républicain, *Le Patriote*, et un journal gouvernemental, organe officieux de la Préfecture. Il arrive même à ce journal une assez plaisante aventure :

La préfecture, écrit Balzac, éprouva le besoin de faire venir de Paris un rédacteur pour son journal, afin de se défendre contre la petite *Gazette* et le *Patriote*. Paris envoya un jeune homme ignorant sa Comté, qui débuta par un *Premier-Besançon* de l'école du *Charivari*. Le chef du parti du juste milieu, un homme de l'Hôtel-de-Ville, fit venir le journaliste et lui dit : « Apprenez, monsieur, que nous sommes graves, plus que graves, ennuyeux, nous ne voulons point qu'on nous amuse, et nous sommes furieux d'avoir ri. Soyez aussi dur à digérer que les plus épaisses amplifications de la *Revue des Deux Mondes*, et vous serez à peine au ton des Bisontins. » Le rédacteur se le tint pour dit, et parla le patois le plus difficile à comprendre. Il eut un succès complet.

On retrouve les mêmes divisions et la même presse en Bourgogne, dans *les Paysans*, où Balzac parle d'un journal « acquis au Ministère » et qui, paraissant trois fois par semaine, enlève, grâce à l'appui officiel, les annonces légales à son confrère le plus ancien. Sous d'autres noms, avec quelques variantes de nuances dues aux questions locales, il en est de même dans toute la France et la presse dépar-

(1) Cf. : Léon Séché, *La Jeunesse dorée sous Louis-Philippe*, p. 231.

tementale apparaît, — là où elle existe, — comme une réduction de la presse parisienne qui lui fait d'ailleurs une concurrence de plus en plus sérieuse à mesure que les transports deviennent plus rapides.

§

A quelque parti qu'ils appartiennent, tous les journaux éprouvent une nécessité commune : trouver des actionnaires qui fournissent des capitaux indispensables pour couvrir les frais d'installation, de cautionnement, d'achat de papier, d'impression, de timbre, de messageries, et aussi, si légers que soient ces derniers, de rédaction. Puis tous doivent recruter des lecteurs, abonnés et acheteurs au numéro.

On voit, dans *Un grand homme de Province*, les intrigues de Finot pour découvrir les uns et les autres : il sait utiliser les Florine et les Coralie pour décider leurs amants à lui bailler des fonds. La crainte d'un « éreintement » amène quelques hommes d'affaires qui ont bien des raisons d'être timides, à souscrire cinquante ou cent abonnements qu'on ne « sert » pas, ce qui est tout profit. A Besançon, Savarus, mû par de plus nobles pensées, n'agit pas autrement pour fonder sa revue : il intrigue auprès des gens susceptibles de devenir ses commanditaires, ses abonnés, ou même ses « rabatteurs ».

Pour faciliter le « lancement » de journaux en mal de lecteurs, les directeurs de ces feuilles ont recours aux plus ingénieux stratagèmes. C'est ainsi que Balzac montre l'illustre Gaudissart abandonnant un moment les chapeaux et l'article de Paris et « voyageant » pour le *Globe*, le *Mouvement* et le *Journal des Enfants*.

L'abonnement au premier de ces journaux coûte alors, — nous sommes dans les premières années de la monarchie de Juillet, — 80 francs par an, ce qui met le prix du numéro à vingt-deux centimes ; et ce prix des journaux semble considérable si l'on tient compte de ce que

valait l'argent à cette époque. Aussi voit-on à Paris comme en province les journaux circuler de mains en mains. Pons et Schmucke, tant qu'ils furent en bons termes avec la Cibot leur portière, nous dit Balzac, « lurent gratuitement les journaux du premier et du second étage, dont les locataires se levaient tard et à qui l'on eût dit au besoin que les journaux n'étaient pas arrivés ». (*Cousin Pons.*)

A Blangy, commune de l'hypothétique vallée des Aigues où Balzac a placé l'action des *Paysans*, le *Constitutionnel* « roule du café de la Paix chez tous les fonctionnaires, et revient à Rigou (le maire) le septième jour, car l'abonnement, pris au nom du père Socquard le limonadier, est supporté par vingt personnes ». On n'avait point alors la frénésie de l' « actualité », ni la superstition de la « dernière heure », qui font maintenant trouver vieux le soir un journal paru le matin même.

Les sévérités du régime envers la presse incitent les directeurs des petits journaux faisant de la « contrebande politique » et répugnant à loger de temps en temps à Sainte-Pélagie, à chercher des « hommes de paille ». Ceux-ci, moyennant rétribution, prennent les responsabilités des articles publiés et accomplissent les mois de prison dont sont gratifiés leurs patrons. Balzac, dans *Splendeurs et misères*, met en scène un certain Cérizet qui exerce le métier de *gérant responsable* pour journaux libéraux et qui acquiert ainsi sous Charles X, après nombre de condamnations, le surnom de « courageux Cérizet » (*Un homme d'affaires*), en attendant la place de sous-préfet que son abnégation intéressée lui vaut au début de la monarchie de Juillet.

Aussi bien, l'incertitude du lendemain, le vote toujours menaçant de lois restrictives, tout concourt à rendre précaire la situation des journaux. Ecoutons Finot exposer à Lousteau, en 1822, comment il a pu mener à bien la fondation de son journal :

J'ai traité pour trente mille francs comptant à condition d'être fait rédacteur en chef et directeur. Blondet m'a dit qu'il se prépare des lois restrictives contre la presse. Les journaux existants seront seuls conservés. Dans six mois il faudra un million pour entreprendre un nouveau journal... Je te donnerai la rédaction en chef de mon petit journal avec deux cent cinquante francs par mois. Tu seras mon prête-nom. Je veux pouvoir toujours diriger la rédaction, y garder tous mes intérêts et ne pas avoir l'air d'y être pour quelque chose... Je veux rester maître de faire attaquer ou défendre les hommes et les affaires à mon gré dans le journal tout en te laissant satisfaire les haines ou les amitiés qui ne gêneront point ma politique ... Dans un an, le recueil vaudra deux cent mille francs à vendre à la Cour, si elle a, comme on le prétend, le bon sens d'amortir les journaux. (*Un grand homme de Province.*)

Finot, directeur, outre son gérant, —homme de paille, dispose d'un spadassin, son oncle Giroudeau, « ancien capitaine de dragons, cinq ans maître d'armes au 1er hussards », chargé d'intimider les gens que la polémique égratigne et qui seraient tentés de réclamer. Girondeau cumule les fonctions de caissier et de copiste de bandes au service des abonnements. (*Un Ménage de garçons*). Il est « encagé dans une espèce de poulailler à chatière, relevé par ces mots magiques : Bureau d'abonnement, imprimés sur la porte en lettres noires, et par le mot : Caisse, écrit à la main et attaché au-dessus du grillage. » Ce grognard révèle à Lucien de Rubempré le mystère de la fabrication du journal : « Le journal, monsieur, lui dit-il, se fait dans la rue, chez les auteurs, à l'imprimerie, entre onze heures et minuit. Du temps de l'Empereur, ces boutiques de papier gâté n'étaient pas connues. Ah ! il vous aurait fait secouer ça par quatre hommes et un caporal et il ne se serait pas laissé embêter comme ceux-ci par des phrases. » (*Un grand homme de Province.*) Ces déclarations sont complétées un peu plus loin par Lousteau : « Depuis dix mois que j'y suis, le journal est toujours sans *copie* à dix heures du soir. » Et Balzac de remarquer que ce terme d'argot typographique est peut-être « une iro-

nique traduction du mot latin *copia* (abondance), car la copie manque toujours ».

Donc, à dix heures, comme la copie manque, et que «dans ce cas-là, on massacrerait son père, qu'on est comme un corsaire qui charge ses canons avec les écus de sa prise pour ne pas mourir », on se demande à la rédaction quelles histoires inventer . « Si nous prêtions des ridicules aux hommes vertueux de la droite, si nous disions que M. de Bonald pue des pieds ? » propose Lousteau. « Si nous inventions quelque refus de sépulture avec des circonstances plus ou moins aggravantes ? » demande un autre.

Ce miracle d'improvisation se renouvelle toutes les nuits dans les rédactions des petits journaux, tandis que l'apprenti typographe, « coiffé de son bonnet de papier » réclame la copie et déclare que « les ouvriers vont quitter s'il ne leur rapporte rien ». Pour les retenir, le directeur propose de leur faire porter dix francs. Mais l'apprenti plein de bon sens refusa en disant : « Si je les leur donne, ils feront de la *soulographie*, et adieu le journal ! »

Pour parer à la disette de copie, la grande presse a généralement du *marbre*, c'est-à-dire des articles composés à l'avance et qui attendent sur le marbre des formes le moment d'être utilisés. Ce *marbre* est d'ailleurs souvent aussi fantaisiste que les histoires des petits journaux : le serpent de mer du *Constitutionnel* est resté légendaire. D'ailleurs, remarque Vernou dans *Un grand homme de province*, les grands journaux constitutionnels, harcelant le parti « prêtre » à propos des refus de sépulture « ont leurs *cartons aux curés* pleins de *canards*». De ce dernier terme Balzac donne la définition suivante :

Nous appelons *canard* un fait qui a l'air d'être vrai, mais qu'on invente pour relever les *faits-Paris* quand ils sont pâles. Le canard est une trouvaille de Franklin qui a inventé le paratonnerre, le canard et la république. Ce journaliste trompa si bien les encyclopédistes par ses canards d'outre-mer que, dans l'histoire philosophique des Indes, Raynal a donné deux de ces canards pour

des faits authentiques : l'histoire de l'Anglais qui vend sa libératrice, une négresse, après l'avoir rendue mère pour en tirer plus d'argent, puis le plaidoyer sublime de la jeune fille grosse gagnant sa cause. Quand Franklin vint à Paris, il avoua ses canards chez Necker, à la grande confusion des philosophes français. Et voilà comment le Nouveau-Monde a deux fois corrompu l'ancien.

Parfois, aussi, on emprunte à un confrère les nouvelles que celui-ci a déjà données. C'est un service mutuel que l'on se rend entre journaux, et pour l'aider, les publications périodiques font le service gratuit aux autres feuilles, à charge de réciprocité. Ainsi Savarus, dès la parution du troisième numéro de sa revue bisontine, obtient l'*échange* avec tous les journaux de France.

§

Au produit des abonnements et de la vente au numéro s'ajoutent les ressources que procure la « publicité ». A vrai dire, la publicité,— que l'on n'appelait pas encore de ce nom,— semble, sous la Restauration et le Gouvernement de Juillet, bien timide, quand on la compare avec ce qu'elle est devenue depuis. Mais Balzac, comme l'a très justement montré M. Jean Bourdeau, n'est pas seulement « le plus grand historien, le plus grand sociologue de la première moitié du XIXe siècle, il est encore le voyant et le prophète de la seconde » (1). Il a donc parfaitement pressenti que notre époque serait « l'âge de la réclame », et sans faillir à la vraisemblance historique il a fait deviner, dans *César Birotteau*, à ses lecteurs de 1837, ce que serait cet âge et comment on s'y servirait de la publicité.

Nous avons entendu déjà Lousteau dire à Lucien de Rubempré ce qu'une affaire comme l'« Huile Céphalique » pouvait rapporter aux journalistes. Elle rapporte bien davantage encore aux journaux. L'affaire conclue entre Popinot, l'inventeur et le fabricant de ce produit, et Andoche Finot le prouve. On pourrait croire, à en lire le récit, qu'elle est d'hier, si les sommes dont il est question ne

(1) J. Bourdeau, Les prophéties de Balzac, *Journal des Débats*, 27 juin 1906.

nous rappelaient pas leur modicité, qu'elle est du temps où l'argent valait plus de dix fois ce qu'il vaut aujourd'hui. Finot, c'est déjà le « courtier de publicité » du xxe siècle. Est-ce à dire que Balzac commet un anachronisme? Non certes, car tous les détails, toutes les circonstances ont bien la marque de l'époque où l'auteur les a placés mais l'ensemble n'en a pas moins un air d'anticipation. « En commerce, l'occasion est tout, dit Balzac. Qui n'enfourche pas le succès en se tenant aux crins manque sa fortune. » Remarquons en passant combien l'audace commerciale de Popinot contraste avec la prudence et la routine de son contemporain Guillaume, le drapier de la *Maison du chat qui pelote.*

Popinot promet donc à Finot cinq cents francs par grand journal, — et il y en avait dix ; — trois cents francs par journal secondaire, — et il y en avait dix autres ; — s'il y était parlé trois fois par mois de l'Huile Céphalique. Finot vit trois mille francs pour lui dans ces huit mille francs... Il assaillit le bas de toutes les colonnes finales aux journaux où il fit des articles en en laissant l'argent aux rédacteurs... Il flatta tous les amours-propres, il rendit d'immondes services aux rédacteurs en chef, afin d'obtenir ses articles. Il corrompit avec des billets de spectacle les ouvriers qui, vers minuit, achèvent les colonnes des journaux en prenant quelques articles dans les petits faits, toujours prêts, les *en cas* du journal. Finot se trouvait alors dans l'imprimerie, occupé comme s'il avait un article à revoir. Ami de tout le monde, il fit triompher l'Huile Céphalique de la pâte de Regnault, de la mixture Brésilienne, de toutes les inventions qui, les premières, eurent le génie de comprendre l'influence du journalisme et l'effet de piston produit sur le public par un article réitéré. Dans ces temps d'innocence, beaucoup de journalistes étaient comme les bœufs, ils ignoraient leurs forces. Ils s'occupaient d'actrices, de danseuses. Ils régentaient tout et ne ramassaient rien. Les prétentions d'Andoche ne concernaient ni une actrice à faire applaudir ni une pièce à faire jouer, ni des articles à faire payer ; au contraire, il offrait de l'argent en temps utile, un déjeuner à propos, il n'y eut donc pas un journal qui ne parlât de l'Huile Céphalique. Dans ces temps-là, les journaux de Paris dominaient les départements, *encore sans organes*, les malheureux ! Les journaux y étaient donc sérieusement étudiés, depuis le titre jusqu'au nom

de l'imprimeur, ligne où pouvaient se cacher les ironies de l'opinion persécutée. Gaudissart (qui « voyage » pour l'Huile Céphalique), appuyé sur la presse, eut d'éclatants succès dès les premières villes où donna sa langue.

Donc, en 1819 (époque où se place l'action de ce roman), Andoche Finot est « seul à deviner le pouvoir de la réclame ». A ce moment, « une annonce de quelques lignes, insérée aux faits-Paris, se payait horriblement cher », lit-on dans *Un grand homme de Province*. Pour échapper à bon compte à ces prétentions de la presse, les intrigues, suscitées par les commerçants et principalement les libraires, se multiplient « au sein des bureaux de rédaction, et le soir sur les champs de bataille des imprimeries, à l'heure où la *mise en page* décide du rejet de tel ou tel article ». Aussi les fortes maisons ont-elles à leur solde des « journalistes obscurs » qui, comme tout à l'heure Finot, restent pendant la nuit aux imprimeries pour voir mettre sous presse « soit les grands articles obtenus Dieu sait comme! soit ces quelques lignes qui prirent depuis le nom de *réclames* ».

Pour donner une idée de la puissance de la réclame, Balzac cite l'exemple d'un livre de Chateaubriand, « qui était dans un magasin à l'état de rossignol. Un seul article, écrit par un jeune homme dans le *Journal des Débats*, fit vendre ce livre en une semaine ». Ah ! les journalistes ne demeureront pas longtemps « comme les bœufs qui ignorent leurs forces ». Ils ne seront pas longs à comprendre, ces directeurs de journaux qui ne soupçonnaient pas leur puissance et qui laissaient les Finot trafiquer du pouvoir de la « réclame », le bénéfice qu'eux-mêmes en peuvent tirer. Voici, en 1845, Gaillard, directeur d'une feuille qui, comptant vingt-cinq mille abonnés, est « une des cinq grandes puissances du jour ». Celui-là, « tout abêti qu'il est par une vie tout entière passée dans le même milieu », sait tirer parti de la publicité. Sous la monarchie de Juillet les réclames du chapelier Vital « rapportent aux jour-

naux autant d'argent que celles de trois vendeurs de pilules ou de pralines ». (*Les Comédiens sans le savoir.*) Et les chapeliers ni les confiseurs ne sont pas seuls à demander à la presse de vanter les mérites de leurs produits : on lit dans *Une fille d'Eve* que « deux mécaniciens, Huret et Fichet, se battaient à coups d'annonces, à qui ferait les serrures les plus impénétrables », et Balzac a bien raison de dire que tout est désormais soumis à la publicité.

Aux *réclames* il faut ajouter les *annonces légales*, autre source de profits, que se disputent dans *Les Paysans* les deux journaux concurrents d'un département bourguignon.

§

Ainsi, il n'est pas de recoins de la presse, pour ainsi dire, que Balzac n'ait explorés et décrits dans la *Comédie Humaine*. En 1843, comme une mode littéraire, qu'il n'avait lui-même pas peu contribué à lancer, était aux « physiologies » et aux « monographies », il publia chez Maulde et Renou une *Monographie de la Presse parisienne*, « illustrée de scènes, croquis, charges, caricatures, portraits, et de vignettes hors-texte avec un tableau synoptique de l'ordre gendelettre ». Balzac y présentait le rédacteur du premier-Paris comme le ténor du journal, possédant ou croyant posséder l'*ut* de poitrine et faisant l'abonnement comme le ténor fait la recette du théâtre. Il raillait M. de Salvandy, montrait le feuilletoniste vivant sur des feuilles comme un vers à soie, et, chargé de la parure hebdomadaire du journal, le revêtant tous les lundis d'un falbalas. L'étude de Balzac eut du succès. Une lettre d'Alfred Tattet à Félix Arvers en témoigne (1). Les « diurnales », comme dira plus tard Marcel Schwob, ont au moins cette qualité d'être les premiers à rire de leurs défauts quand leurs censeurs ont de l'esprit.

Neuf ans plus tôt, en 1834, Balzac avait mis dans la

(1) Citée par Léon Séché : *La Jeunesse dorée sous Louis-Philippe*, p. 215. (Mercure de France, 1900.)

bouche de Gaudissart une parodie de ces discours sur la presse qui revenaient devant les Chambres avec une régularité parfaite :

> La Presse, Messieurs, n'est ni un instrument ni un commerce: Vue sous le rapport politique, la presse est une institution. Or, nous sommes furieusement tenus de voir politiquement les choses. Donc nous avons à examiner si elle est utile ou nuisible, à encourager ou à réprimer, si elle doit être imposée ou libre : questions graves !

Questions graves, en effet, et sur lesquelles l'accord devait tarder bien longtemps à se faire. La lecture attentive de la *Comédie Humaine*, en nous montrant par de vivants exemples en quoi la presse d'alors diffère de la presse d'aujourd'hui et en quoi, cependant, toutes deux se ressemblent, nous fait mieux comprendre qu'en dépit du chemin parcouru nous ne sommes pas si loin de nos pères que nous le supposons souvent.

HENRI BACHELIN et RENÉ DUMESNIL.

MAUPASSANT ET LOUIS BOUILHET

—

Dans les derniers temps de sa vie littéraire, Maupassant se disposait à écrire une étude critique sur Louis Bouilhet. On connaît ce projet par trois témoignages au moins, dont deux présentent les plus sûres garanties. M. Paul Bourget le rappelle au troisième volume de ses *Etudes et Portraits* (p. 308). Dans cette intention, ajoute-t-il, Maupassant s'était empressé d'aller prendre à la librairie Lemerre le recueil récemment réimprimé des *Œuvres de Louis Bouilhet.* C'était en 1891, à la fin d'octobre. L'écrivain faisait ses préparatifs de départ pour un nouveau séjour à Cannes, qui devait être son ultime villégiature.

Avant de quitter Paris il reçut le docteur Maurice de Fleury. Celui-ci, alors attaché à la rédaction du *Figaro*, venait solliciter pour le supplément littéraire de ce journal le travail en perspective. Accueilli de la plus charmante façon, il emportait une réponse favorable, après un entretien qui s'était prolongé près de deux heures (1).

Enfin, par une lettre de ce même mois d'octobre 1891, Maupassant informait son éditeur Paul Ollendorff qu'il avait en vue sur Louis Bouilhet, « ce grand talent méconnu », disait-il, « une longue étude accompagnée de nombreuses citations » (2).

§

C'est le poète surtout que Maupassant envisageait en Louis Bouilhet, même sous le dramaturge. Dans ses sou-

(1) Maurice de Fleury, *Mon dernier souvenir*, dans le *Gil Blas* du 3 août 1893.
(2) Voir les échos de Paris du *Gaulois*, à la date du 11 février 1896.

venirs, comme à travers l'œuvre, il n'apercevait que l
poète.

Il l'avait connu et fréquenté pendant environ deux an
de 1867 à 1869, à l'époque où tous deux habitaient Rouen
Bouilhet, en effet, avait été nommé conservateur de l
bibliothèque municipale au mois d'août, 1867, et peu d
temps après, au début d'octobre, Maupassant arrivait a
lycée pour y préparer sa rhétorique. Certes, le collégie
n'ignorait pas le poète dont il entendait souvent parle
dans sa famille, comme du plus intime ami de Flaubert
Pourtant il n'avait encore rien lu de lui, ni le grand poèm
Melaenis paru en 1857, ni le recueil *Festons et Astragale*
publié deux ans plus tard. A Rouen, sa curiosité fut exci
tée par une rencontre fortuite de Bouilhet. Il a racont
lui-même l'épisode dans une chronique intitulée *Loui*
Bouilhet, qu'il donna plus tard au *Gaulois*, le 21 aoû
1882, et qui n'a jamais été reproduite depuis.

J'avais alors dix-huit ans, écrit-il, et je faisais ma rhétoriqu
à Rouen... Un jour, comme nous nous dirigions vers le collèg
après une promenade, le pion, un piocheur qu'on estimait, chos
rare, eut un geste brusque comme pour nous arrêter ; puis
salua d'une façon respectueuse et humble, ainsi qu'on deva
jadis saluer les princes, un gros monsieur décoré, à longues mous
taches tombantes qui marchait le ventre en avant, la tête en a
rière, l'œil voilé d'un pince-nez. Puis, quand le promeneur f
loin, notre maître d'études, qui l'avait longtemps suivi du r
gard, nous dit : « C'est Louis Bouilhet. » Et immédiatement
se mit à déclamer des vers de *Melænis*, des vers charmant
sonores, amoureux, caressant l'oreille et la pensée, comme fo
tous les beaux vers. Le soir même j'achetais *Festons et Astr*
gales. Et pendant un mois je restai grisé de cette vibrante
fine poésie.

Dans cette ivresse, le désir d'entrer en relations ave
le poète devint bien vite irrésistible, et Maupassant rés
lut de se présenter lui-même à Bouilhet. Voici commen
dans l'article en question, il rappelle cette première visite

Bouilhet habitait, rue Bihorel, une de ces interminables ru

des banlieues provinciales, qui vont de la ville à la campagne... Je tirai un fil de fer pendu contre une petite porte encastrée dans une haute muraille, et j'entendis, tout là-bas, tinter une sonnette. On fut longtemps sans venir ; j'allais m'en aller, quand je distinguai des pas qui s'approchaient. La porte s'ouvrit. J'étais en face du gros monsieur qu'avait salué notre pion. Il me regarda d'un air surpris, en attendant que je parlasse. Quant à moi, je venais, pendant le tour de clef, d'oublier complètement le discours habile et flatteur que je préparais depuis trois jours. Je me nommai. Comme il connaissait depuis longtemps ma famille, il me tendit la main et j'entrai.

Dix-sept ans plus tard, en 1884, Maupassant, de passage à Rouen et parcourant la foire Saint-Romain, retrouve la baraque où l'on joue toujours « cette *Tentation de saint Antoine* qui ravissait Gustave Flaubert et Louis Bouilhet ». Aussitôt, le passé qui lui est resté si cher, surgit dans sa mémoire, et par association d'idées, il se souvient d'une autre visite faite au poète :

J'avais seize ans, dit-il. Un jour (j'étais élève au collège de Rouen en ce temps-là), un jour donc, un jeudi, je crois, je montai la rue Bihorel, pour aller montrer des vers à mon illustre et sévère ami Louis Bouilhet.

Quand j'entrai dans le cabinet du poète, j'aperçus, à travers un nuage de fumée, deux grands et gros hommes enfoncés en des fauteuils et qui fumaient en causant. En face de Louis Bouilhet était Gustave Flaubert.

Je laissai mes vers dans ma poche et je demeurai assis dans mon coin, bien sage sur ma chaise, écoutant.

Vers quatre heures, Flaubert se leva.

— Allons, dit-il, conduis-moi jusqu'au bout de la rue ; j'irai à pied au bateau.

Arrivés au boulevard où se tient la foire Saint-Romain, Bouilhet demanda tout à coup :

— Si nous faisions un tour dans les baraques ?

Et ils commencèrent une promenade lente, côte à côte, plus hauts que tous, s'amusant comme des enfants et échangeant des observations profondes sur les visages rencontrés. Ils imaginaient les caractères rien qu'à l'aspect des faces, faisaient les conversations des maris avec leurs épouses. Bouilhet parlait comme l'homme et Flaubert comme la femme, avec des expres-

sions normandes, l'accent traînant et l'air toujours étonné des gens de ce pays.

Quand ils arrivèrent devant Saint-Antoine :

— Allons voir le violon, dit Bouilhet.

Et nous entrâmes.

Ce récit constitue l'un des *Souvenirs* rappelés par Maupassant dans un article du *Gaulois*, le 4 décembre 1884, et qu'on peut lire désormais dans l'édition Conard en appendice au volume : *Le Rosier de Madame Husson*. A l'appui de ses paroles, l'écrivain cite sept strophes d'une pièce de Bouilhet, *Une baraque de la foire*, insérée dans les *Dernières Chansons*. Or ce poème, qui, à n'en pas douter, fut composé lors de la visite au Saint-Antoine, est un des rares que Bouilhet ait datés ; il porte la mention: Novembre 1867. Maupassant avait donc alors, non pas seize ans, comme il le dit peut-être par inadvertance, à moins qu'il ne s'agisse d'une coquille typographique, mais dix-sept ans et quatre mois. En d'autres termes, il était dans sa dix-huitième année, ce qui concorde bien avec ce qu'il écrit dans sa chronique *Louis Bouilhet*. Et cette promenade à la foire Saint-Romain en novembre 1867 dut suivre de fort peu de temps la première visite qu'il avait faite au poète probablement vers la fin d'octobre.

Les relations, une fois établies, devinrent vite fréquentes. Maupassant voyait Bouilhet presque chaque semaine, ce qui lui a permis de saisir la personnalité du poète. Aussi la chronique de 1882 contient-elle déjà des notations précieuses :

Timide en public, Louis Bouilhet était dans l'intimité débordant d'une verve incomparable, d'une verve nourrie, de grande allure comique, pleine de souffle épique et de finesse en même temps.

Son œil large et bon, infiniment bon et perçant, s'allumait d'une petite lueur moqueuse et bienveillante. On y voyait distinctement cette ironie toujours en éveil, toujours aiguë, mais paternelle, qui semblait le fond même, la couche résistante de sa nature d'artiste. Car il avait, ce poète doux, gracieux et cornélien, doux

par nature, gracieux par raffinement, cornélien par éducation littéraire, par admiration, par volonté, il avait plus qu'aucun autre la verve railleuse, l'observation mordante, le mot cinglant, sans devenir cependant jamais cruel. Son rire était bon enfant.

Mais Bouilhet souriait aussi

...de cet étrange et charmant sourire, qui était bien le signe particulier, distinctif, caractéristique de sa figure.... il souriait plus encore du regard que des lèvres.

Dans un autre article intitulé *L'Amour des poètes* et qui n'a pas non plus été réimprimé du *Gil Blas* où il parut le 22 mai 1883, Maupassant analyse l'attitude de Bouilhet et en dégage la signification :

On ne connut jamais les tortures de son âme, écrit-il, car Bouilhet était de cette race forte des souriants chez qui tout semble gai, même la douleur. Son esprit mordant savait rire de tout, de ses misères aussi. Il en riait amèrement, douloureusement, mais il en riait. Les larmoyants l'irritaient, l'exaspéraient. Il avait, au fond de l'esprit, une philosophie paisible, découragée, ironique et plaisante, qui s'accommodait de tout, résignée d'avance à tout, et se vengeait des événements par un mépris railleur.

Cette psychologie rappelle celle de Flaubert. Deux hommes se juxtaposaient chez Bouilhet.

Son âme avait deux faces ou, peut-être, portait deux masques. Et tous deux parfois se montraient en même temps : l'un était jovial, l'autre majestueux.

Des yeux superficiels n'apercevaient qu'un gai compagnon :

Il adorait les farces, les bonnes farces gauloises. Un jour, dans une diligence pleine de bourgeois du pays, il dit gravement à un de ses amis, fort connu, décoré, homme politique influent, après une causerie grave d'une heure que tout le monde écoutait :

— C'était à l'époque de ta sortie de la maison centrale de Poissy, après ton affaire de Bruxelles.

Mais qui possède un regard pénétrant, et surtout qui sait lire, devine l'âme désenchantée du poète :

Dans ses œuvres, le fond désespéré de sa nature se montre parfois. Il jette tout à coup un cri de désespoir affreux qu'on sent venir des entrailles. Il lève la robe dont il se pare et montre la plaie saignante.

Et Maupassant cite les lamentations exhalées par Bouilhet dans *Dernière nuit :*

Toute ma lampe a brûlé goutte à goutte,
Mon feu s'éteint avec un dernier bruit.
Sans un ami, sans un chien qui m'écoute,
Je pleure seul dans la profonde nuit.

§

« Timide en public », atteste Maupassant au sujet de Louis Bouilhet ; et déjà Flaubert, dans la préface à l'édition posthume (1872) des *Dernières chansons*, avait déclaré : « Celui-là eut l'orgueil de ne montrer que sa modestie. » Timidité, modestie, deux qualités morales peut-être ; certes, deux raisons suffisantes pour ne pas réussir parmi les hommes. Aussi Bouilhet connut-il à peine le succès et il resta pauvre. Il est vrai qu'il était désintéressé et médiocrement désireux de gloire. Comment, d'ailleurs, la richesse et la célébrité seraient-elles allées s'offrir à lui dans la petite maison de Mantes où s'écoulèrent les années les plus fécondes de sa vie ? Un temps, sans doute, il avait habité Paris ; mais l'heure était passée et les conditions défavorables, « Avec peu de relations, pas de rentes et l'inexpérience de la solitude », énumère Flaubert. Selon Maupassant, c'est ce qui explique en partie la destinée de Bouilhet :

Son grand malheur est d'avoir toujours été pauvre et d'être venu trop tard à Paris,

affirme-t-il dans l'article intitulé *Louis Bouilhet*. Et dans *L'Amour des poètes* il insiste sur cette pauvreté néfaste :

Louis Bouilhet fut malheureux. Sa vie ne fut guère qu'une suite d'espoirs irréalisés. Il demeura pauvre, comme l'étaient

presque tous les hommes de lettres de sa génération. Il souffrit de la misère, il souffrit de l'indifférence du public pour ses œuvres qu'il sentait supérieures ; et il mourut brusquement, alors qu'il semblait plein de force et de vie, miné par les attentes sans fin, les chagrins secrets et le manque d'argent. Car il faut de l'argent à un artiste, comme il faut la liberté à l'oiseau.

Dans une troisième chronique : *Poètes*, qu'on retrouvera dans le *Gil Blas* du 7 septembre 1882, Maupassant ajoute à la pauvreté la malchance. Il rappelle d'abord cette strophe où le poète exprime sa plainte résignée :

Pareil au flux d'une mer inféconde,
Sur mon cadavre au sépulcre endormi
Je sens déjà monter l'oubli du monde,
Qui, tout vivant, m'a couvert à demi.

Puis il continue :

Quand il écrivait ces vers de la *Dernière nuit*... Louis Bouilhet songeait au noir *guignon* qui le poursuivit jusqu'à la mort. Il fut pauvre et il demeura toujours un peu méconnu du public, bien que mis à sa place par les vrais lettrés.

Combien la vie de Bouilhet fut peu favorisée du destin, Maupassant l'apprit moins par ses relations avec le poète que, dans la suite, par ses entretiens avec Flaubert. Cette vie, il la résume en quelques phrases de la chronique *Louis Bouilhet* :

Louis Bouilhet avait eu des débuts pénibles, très pénibles. Ayant abandonné à ses sœurs sa part d'héritage, il s'était mis à travailler la médecine, après avoir fait de magnifiques études latines et grecques. Le besoin de produire le harcelant, il se mit à donner des leçons pour vivre, tout en écrivant des vers. C'est alors qu'il composa *Melaenis*, une merveille exquise de grâce, de force et de rythme, son chef-d'œuvre peut-être. Puis il vint à Paris, où il eut son premier grand succès avec *Madame de Montarcy*. Il habita Mantes ensuite, puis Rouen, vers la fin de sa vie. Son dernier succès au théâtre fut la *Conjuration d'Amboise*.

A Rouen, Maupassant avait fait de fréquentes visites à Bouilhet. Il donnera donc sur lui divers détails qu'on peut retenir pour les ajouter à la notice biographique

écrite par Flaubert dans la préface aux *Dernières chansons*.

Voici d'abord la maison de la rue Bihorel, retirée, discrète parmi la verdure :

> Un long jardin planté d'arbres fruitiers et d'arbres ombrageants conduisait à l'habitation, toute simple et carrée. Le chemin, droit, était bordé de fleurs des deux côtés, non pas d'une simple ligne comme les jardiniers experts en font serpenter autour des plates-bandes ; mais c'étaient deux nappes, deux larges viviers de fleurs magnifiques, de toute race, de toute nuance, dont les odeurs remuées semblaient épaissir l'air.

La demeure est aussi modeste au dedans qu'à l'extérieur, et Maupassant n'en décrit que l'aspect général :

> intérieur simple de poète qui ne recherche point les délicates ornementations, intérieur d'érudit surtout.

Il ne parle ni « du pot de Chine aux dessins merveilleux », ni « des plats d'argile et des grès rabougris » que Bouilhet recommandait au petit dieu Pu (*le Dieu de la Porcelaine* dans *Festons et Astragales*).

Mais un souvenir reste vivace dans sa mémoire. Aux obsèques de Bouilhet, en juillet 1869, il avait vu les assistants saccager sans égards le jardinet tout resplendissant de couleurs, tout embaumé de parfums.

> Et je me rappelle, dit-il, la foule inconsciente, incapable de subtiles délicatesses, piétinant ses fleurs, écrasant les plates-bandes, broyant les œillets, les roses, tout ce qu'il aimait d'un amour chantant et attendri, pour se presser autour du lourd cercueil de chêne que quatre croque-morts emportaient en déchiquetant, tout le long d'une allée, deux fines bordures de bouquets bleus.

Dans le même moment qu'il constatait cette négligence coupable, Maupassant prêtait sans doute une oreille volontiers complaisante à des propos qui ne devaient pas manquer de grossir outre mesure certain incident. Il s'agit de l'intervention risquée, auprès de Bouilhet agonisant, par ses deux sœurs, pour l'arracher à l'impénitence

finale. M. Étienne Frère a donné de ce fait la relation la plus vraisemblable (1). La démarche fut intempestive, indiscrète et regrettable. Mais elle ne dépassa point le cercle de l'intimité.

Or, dès le 23 juillet 1869, Flaubert écrivait à Maxime du Camp : « Ses sœurs sont venues de Cany lui faire des scènes religieuses et ont été tellement violentes qu'elles ont scandalisé un brave chanoine de la cathédrale. Notre pauvre Bouilhet a été superbe. Il les a envoyées promener. Aucun prêtre n'a mis le pied chez lui (2). »

Flaubert créait de la sorte une légende que, trois ans plus tard, il fixait en ces termes dans la préface aux *Dernières chansons* : « Deux autres personnes se montrèrent simplement atroces... Rien ne lui a manqué, jusqu'à l'empiètement sur la conscience, jusqu'au viol de l'agonie. »

Avec Maupassant, l'événement prend enfin les proportions d'un drame romantique. Mais il ne faut pas oublier qu'il s'agit du Maupassant de 1891, déjà en proie à l'exaltation morbide. Il avait raconté la mort de Bouilhet au docteur Maurice de Fleury avec des images si animées, que celui-ci en gardait un souvenir vivace :

> Dans le récit de Maupassant, dit-il (3), c'était une admirable chose, la lutte entre le prêtre penché sur le mourant, guettant son âme sur ses lèvres pour l'emporter de force au ciel, et le vieux poète philosophe criant pour le chasser, appelant au secours, s'entêtant à mourir dans son isolement et dans sa fierté d'homme libre qui sait aller dans le néant.

Si l'on en croit encore M. Maurice de Fleury, le même fait aurait inspiré la nouvelle : *Mon oncle Sosthène*, insérée dans les *Sœurs Rondoli*. Mais ici rien de tragique ; c'est au contraire une farce d'un scepticisme léger et folâtre, qui date de 1882 : l'auteur, à cette époque, restait le joyeux compagnon des jeunes années.

(1) E. Frère, *Louis Bouilhet*, Paris, 1908, p. 267-270.
(2) Flaubert, *Correspondance*, Édition Conard, t. III, p. 557.
(3) Maurice de Fleury, article cité, *Gil Blas*, 3 août 1893.

Maupassant, toutefois, avait été profondément ému par la mort prématurée de Louis Bouilhet. Ne perdait-il pas un ami en même temps qu'un précieux conseiller littéraire ? Il traduisit son chagrin dans un poème que la *Revue des revues* (1er juillet 1900, p. 38) a sauvé de l'oubli. Ce n'est pas une œuvre sans défauts ; on y entend des balbutiements et souvent des banalités. Mais à l'accent de quelques vers on reconnaît la sincérité des sentiments qui les ont inspirés :

Il est mort, lui, mon maître ; il est mort, et pourquoi ?
Lui si bon, lui si grand, si bienveillant pour moi.
. . . .
Il est mort, est-ce vrai ? Qu'est-ce donc que ces morts ?
Il ne reste plus rien, mais rien qu'un pauvre corps,
Rien de lui. Même pas ce bienveillant sourire
Qui nous attirait tant et semblait toujours dire :
« Mon ami, je vous aime. » Et ce regard si beau,
Ce grand œil clair et doux, si plein d'intelligence,
On sent qu'il doit souffrir une horrible souffrance
Pour demeurer ainsi fixe dans son tombeau.
. . . .
Ah ! si vous l'aviez vu sous ses poiriers en fleurs
Quand, son bras sur mon bras, jasant en vieux rimeur,
Il ouvrait sa belle âme aux longues causeries
Qui me laissaient après de longues rêveries !
Car il était si franc, si simple et naturel !
Pauvre Bouilhet ! Lui mort ! si bon, si paternel !
. . . .
Mais de là-haut, sans doute, il nous voit et peut lire
Ce que j'avais au cœur et combien je l'aimais.

On ne peut se méprendre sur le sens de ces phrases rimées. Elles expriment une réelle et vive affection, dont Maupassant bientôt renouvellera l'aveu dans ces lignes ingénues qui terminent une de ses premières lettres à Flaubert (1) :

... en causant avec vous, il me semblait entendre mon oncle que je n'ai pas connu... puis le pauvre Bouilhet, que j'ai connu celui-là et que j'aimais bien aussi.

(1) *Correspondance*, dans le volume *Boule-de-Suif*, Édition Conard, p. xcvi. La lettre n'est pas datée.

C'est pourquoi il s'apitoyait sur le sort du poète voué, comme il le constatait, à une « malchance invincible », que l'inclémente destinée poursuivit jusqu'au delà du tombeau. Des « amis fidèles » de Louis Bouilhet étaient en effet parvenus à faire élever à Rouen un petit monument à sa mémoire. Or, au mois d'août 1882, la cérémonie d'inauguration « mal préparée, mal organisée, fut piteuse ». Quels conflits d'amour-propre s'étaient produits, parmi les membres du comité ? Maupassant se le demande ; mais il déplore que « les gens de lettres parisiens, invités la veille ou non prévenus, ne purent venir » et que « le commerce local figurait seul à cette solennité ». (Chroniques *Poètes* et *L'Amour des poètes*.)

§

En Louis Bouilhet, Maupassant n'appréciait pas moins l'artiste qu'il n'aimait l'homme. M. Paul Bourget raconte cette anecdote. En 1877, un après-midi de printemps, il avait rencontré Maupassant aux bureaux de *La République des Lettres*, rue Lafayette. Comme vers le soir il le reconduisait aux Batignolles, en route, le futur auteur du volume *Des Vers* se mit à lui réciter « avec exaltation » le poème *La Colombe* que Flaubert avait recueilli dans les *Dernières chansons*. A cette époque, ajoute M. Bourget, Maupassant professait pour Louis Bouilhet une véritable admiration (1).

Il n'avait pas changé de sentiment à la fin de 1880 quand, le 3 décembre, dans un article du *Gaulois* (*Chine et Japon*), il réclamait l'édition complète des poésies de Bouilhet, ignorant que le libraire Lemerre préparait alors celle-ci dans la petite Bibliothèque littéraire, où elle parut en 1881.

Une réimpression en fut donnée en 1891. Maupassant venait de se la procurer, lorsqu'il reçut la visite de M. Mau-

(1) P. Bourget, *Etudes et Portraits*, t. III, p. 307-308.

rice de Fleury à qui, dans l'enthousiasme d'une nouvelle lecture, il récita, pendant près de deux heures, des vers de Bouilhet : « Il les chantait comme une psalmodie, avec un sentiment profond de leur beauté et la plus admirable émotion de voix (1). »

C'est une tâche assez facile que d'indiquer les pièces qui charmaient le plus Maupassant. A diverses reprises, dans ses nouvelles et surtout dans des chroniques aujourd'hui à peu près oubliées, il a manifesté ses préférences.

Parmi les *Festons et Astragales* on trouve une remarquable composition en six quatrains qui a sa brève histoire. Elle s'intitule *A une femme*, mais s'appelait primitivement *A une femme perfide*, et c'est sous ce titre que Bouilhet la communiquait, durant l'été de 1856, à Flaubert, à fin de critique. Flaubert répondit par lettre, le 1er septembre : « J'ai gueulé par trois fois tes 24 alexandrins. C'est rythmé, sois tranquille, et ça sonne (2). » Il blâmait toutefois l'expression « archet vainqueur », oui l'épithète, à son avis, n'est que pour la rime. Pourtant ces termes n'ont pas été modifiés ; ils se lisent à la quatrième strophe :

> Tu n'as jamais été, dans tes jours les plus rares,
> Qu'un banal instrument sous mon archet vainqueur,
> Et, comme un air qui sonne au bois creux des guitares,
> J'ai fait chanter mon rêve au vide de ton cœur.

Eh bien, cette stance, Maupassant à deux reprises l'intercalera dans des nouvelles : d'abord en 1882, dans *Mots d'amour* (3), pour démontrer qu' « en amour on fait toujours chanter des rêves », puis en 1884, dans *Découverte* (4), à l'appui du même aphorisme, car « les vrais amants n'adorent jamais qu'un rêve qui a pris une forme de femme ».

(1) Voir l'article déjà rappelé de M. Maurice de Fleury dans le *Gil Blas* du 3 août 1893.
(2) Flaubert, *Correspondance*, édition Conard, t. III, p. 65.
(3) Recueil *Mademoiselle Fifi*, édition Conard, p. 184.
(4) Volume *Monsieur Parent*, p. 255.

Les rêves acheminent aux « fadeurs sentimentales » contre lesquelles Maupassant, à la suite encore de Bouilhet, s'est élevé plusieurs fois. Dès 1877, écrivant pour le journal *La Nation* un article sur *Les Poètes français du* XVI[e] *siècle*, il citera deux strophes de la pièce sans titre qui, dans *Festons et Astragales*, commence par ces mots : *J'aimai. Qui n'aima pas ?* Les vers suivants lui plaisent en particulier :

Je déteste surtout le barde à l'œil humide
Qui regarde une étoile en murmurant un nom
Et pour qui la nature immense serait vide
S'il ne portait en croupe ou Lisette ou Ninon.

Ce sont « de beaux vers », affirme-t-il, et c'est pourquoi, en 1884, il les répète à la fois dans la *Lettre trouvée sur un noyé*, qui fait maintenant partie du volume posthume *Le Colporteur* (1), et dans *Les Sœurs Rondoli* (p. 8).

Ainsi Maupassant se réjouit de puiser dans l'œuvre de Bouilhet des arguments en faveur de sa psychologie amoureuse. En d'autres temps, il y alimente son ironie. Par exemple, dans *Nos Anglais* (2), à l'aspect de quelques types féminins d'outre-Manche, il se remémore cette piquante épigramme recueillie par Flaubert comme un des spécimens de la verve qui parfois animait Bouilhet :

Qu'importe ton sein maigre, ô mon objet aimé !
On est plus près du cœur quand la poitrine est plate ;
Et je vois, comme un merle en sa cage enfermé,
L'Amour entre tes os rêvant sur une patte !

On sait par Flaubert que, « pendant dix ans de suite », et à titre de « distraction quotidienne », Bouilhet étudia le chinois. Il se proposait de « faire plus tard un grand poème sur le Céleste Empire ». Ce projet n'aboutit pas ; mais tant dans *Festons et Astragales* que dans les *Dernières chansons*, on lit de charmantes petites pièces inspirées par la civilisation chinoise. Or, un jour, le 31 mars

(1) *Œuvres posthumes*, édition Conard, t. I, p. 214-215.
(2) Volume *Toine*, p. 205.

1885, que Maupassant était sans doute hanté par le souvenir de celui qu'il avait aimé, il publia dans le *Gil Blas* un article non recueilli qui s'intitule *La Chine des poètes*. L'œuvre de Bouilhet en forme la substance.

> Allez au pays de Chine,
> Et sur ma table apportez
> Le papier de paille fine
> Plein de reflets argentés,

commence Maupassant : et c'est le début de *Chanson d'amour* dans *Festons et Astragales*. Suivent alors les trois premières strophes de *Tou-Tsong* du même recueil. Après quoi les *Dernières chansons* sont mises à contribution. La pièce, *La Paix des Neiges*, à laquelle, en 1880, déjà, Maupassant avait emprunté deux quatrains pour sa chronique *Chine et Japon* (*Le Gaulois*, 3 décembre 1880), devient l'objet d'une analyse détaillée qu'illustrent de nombreuses citations. Puis *Le Tung-whang-fung*, la délicieuse idylle entre

> La fleur Ing-wha, petite et pourtant des plus belles,

et l'oiseau qui donne son nom au poème, est rappelée presque tout entière, comme elle l'avait été de même dans *Chine et Japon*. Ensuite Maupassant revient aux *Festons et Astragales*. A l'imitation de ce qu'il avait fait deux ans auparavant dans *Vieux pots* (*Gil Blas*, 6 mars 1883), il invoque *Le Dieu de la Porcelaine*,

> . . . . Un petit dieu bizarre,
> Dieu sans pagode et qu'on appelle Pu,

pour peindre enfin *Le Barbier de Pékin* à l'attitude pittoresque et d'un physique original :

> Hao ! Hao ! c'est le barbier
> Qui secoue au vent sa sonnette !
> Il porte au dos, dans un panier,
> Ses rasoirs et sa savonnette.
>
> Le nez camard, les yeux troussés,
> Un sarrau bleu, des souliers jaunes,
> Il trotte, et fend les flots pressés
> Des vieux bonzes quêteurs d'aumônes.

En deux autres circonstances encore Maupassant se réfère à Bouilhet. Le 20 juin 1885, dans une chronique du *Figaro*: *Les grands morts*, déplorant que les restes de Victor Hugo soient déposés au Panthéon au lieu d'être confiés à la terre nue, il ajoute : « Elle sera donc vraie pour lui la *Plainte de la momie* que nous a contée Louis Bouilhet. »

Au fond de l'hypogée obscur,

la momie gémit en effet :

Et dans ma tombe impérissable
Je sens venir avec effroi
Les siècles, lourds comme du sable
Qui s'amoncelle autour de moi.

Et de cette pièce, l'une des plus « parnassiennes » parmi les *Festons et Astragales*, l'écrivain cite plusieurs autres strophes.

Plus tard, au printemps 1891, le 7 avril, Maupassant raconte dans l'*Echo de Paris*, sous le titre : *Une Fête arabe*, quelques-unes de ses impressions lors de son dernier voyage en Algérie. Il se revoit à Médéah, à l'époque des vendanges ; au fond du paysage l'Atlas ferme l'horizon. Or le poète n'a-t-il pas associé la vigne et les monts dans le tercet final d'un « beau sonnet » : *Le Sang des géants ?* L'image réapparaît aux yeux de Maupassant qui ne résiste pas au plaisir de reproduire ce sonnet.

Enfin nous savons déjà que dans *Souvenirs* il a rappelé presque toutes les stances d'*Une baraque de la Foire* et que les vers significatifs de *Dernière nuit* lui ont permis d'esquisser la psychologie de son ami dans les chroniques *L'Amour des poètes* et *Poètes.*

Ce dernier article est par ailleurs fort instructif en ce qu'il indique les poèmes de Bouilhet que Maupassant aimait avec prédilection. C'est d'abord la pièce *A une femme* que « chacun sait par cœur » ; puis le *Tung-whang-fung* où « les amours d'une fleur et d'un oiseau »,et aussi

Le Dieu de la Porcelaine, « d'une grâce adorable et d'un inimitable joli ».

Voilà les morceaux de choix, dignes des anthologies, ce qui n'empêche pas d'admirer, continue Maupassant :

les délicieux bijoux, les petites œuvres délicates, exquisement ouvragées, adorablement maniérées, qu'on trouve partout dans les deux recueils de Bouilhet, ni les poèmes de grande allure où passe ce souffle, hautement lyrique, qu'il avait en lui. Rien n'est plus grand que la *Colombe*, les *Fossiles*, l'*Abbaye*. Rien n'est plus gracieux que le *Dieu Pu*, *Chanson d'amour*, *A un nouveau-né* (1).

Dans l'ensemble l'œuvre reste d'une parfaite tenue littéraire, et c'est sans trop d'exagération que Maupassant, dans sa chronique *Louis Bouilhet*, peut formuler ce jugement :

Ses deux recueils de vers, *Festons et Astragales* et *Dernières chansons*, le classent au premier rang des vrais poètes de notre siècle.

Bouilhet cependant n'obtint jamais qu'un succès restreint ; il fut estimé par le petit nombre seulement, par les lettrés. Maupassant le remarque dans *Poètes* :

Louis Bouilhet, dit-il, malgré d'éclatants triomphes au théâtre, resta incompris du monde qui ne connut guère et n'apprécia point, par inconséquence naturelle, les plus rares beautés du poète : *Melaenis*, les *Fossiles* et ses exquises poésies légères.

L'explication est facile :

Il était un poète artiste, et l'art, en poésie comme en prose, est ce qui demeure le plus méconnu du lecteur vulgaire.

Et Maupassant développe sa pensée. Il distingue deux catégories de poètes : ceux de la rime et ceux du rythme. Pour les premiers, le vers ne vaut que par la rime ; celle-ci doit d'abord être variée et posséder la consonne d'appui ; de plus, « il faut qu'elle soit imprévue, qu'elle étonne et

(1) On observera que Maupassant, qui doit citer de mémoire, ne reproduit pas toujours le titre exact des poèmes ; le *Dieu Pu* est le *Dieu de la Porcelaine*, et la pièce *A un nouveau-né* est la *Berceuse philosophique* des *Dernières chansons*.

ravisse ». Bouilhet n'appartenait pas à cette école. « Il était avant tout un artiste en rythmes. » Avec Flaubert, il avait scruté l'essence du verbe et il s'était rendu compte que « les mots, outre leur valeur propre, prennent une valeur changeante selon la place qu'ils occupent, selon mille circonstances de voisinage, d'influences, de rapports d'association » :

Il savait comme personne forger les grands vers sonores et leur donner juste le degré de sonorité que comportait la pensée représentée par les mots... Il ne poussait point à l'extrême l'art si difficile de la rime... Sa qualité maîtresse, c'est le rythme.

Pourtant il s'abandonnait parfois à l'emphase, et Maupassant n'est pas sans le constater :

Son talent fut familier, gai, héroïque et pompeux,

déclare-t-il dans l'*Amour des Poètes*.

Il est vrai que dans l'article *Louis Bouilhet*, antérieur de près d'un an, il séparait, comme il convient, le poète d'avec le dramaturge :

Bouilhet, dont les poésies détachées sont comparables aux plus belles choses des grands poètes, montre dans son théâtre, plein cependant de richesses exceptionnelles, une certaine tendance vers une grandeur un peu convenue.

Sous cette réserve, on ne saurait refuser d'admettre que

Bouilhet restera, comme un grand et sincère artiste, l'égal des meilleurs de son temps.

C'est la conclusion à laquelle s'arrête Maupassant dans *Poètes*, et que ratifiera sans doute l'histoire littéraire.

§

Maupassant a-t-il subi quelque influence de la part de Bouilhet ? « Si Bouilhet eût vécu, il eût fait de lui un poète ; c'est Flaubert qui voulut en faire un romancier » : ainsi s'exprimait Mme de Maupassant mère, d'après

M. Albalat (1), et l'opinion la plus répandue prétend que Maupassant aurait appris de Bouilhet l'art de composer des vers véritablement poétiques.

Maupassant versifia de bonne heure : dès l'âge de treize ans, paraît-il. A Rouen, comme lui-même l'a rappelé dans ces *Souvenirs* que nous avons cités, il soumettait ses productions à Bouilhet. Mais en quoi consistaient ces œuvres précoces, et que valaient-elles ? Le recueil en a été conservé. Il appartient à M. Léon Fontaine, un des compagnons de jeunesse de Maupassant, qui a laissé M. Adolphe Brisson l'examiner à loisir (2). On devine ce qu'il renferme : des morceaux de composition facile et d'une sentimentalité superficielle, où l'on a voulu voir des pastiches de Musset. « A chaque page, remarque M. Brisson, sont des annotations au crayon, des épithètes biffées, des points d'interrogation rag. usement jetés dans les marges. » Ces corrections, ajoute-t-il, « sont dues, selon toute probabilité, à Flaubert ». Aussi bien pourraient-elles être de Bouilhet. Celui-ci, de l'aveu de Maupassant, se montrait « sévère ». Il faut reconnaître qu'il avait matière à exercer ses critiques. L'élève rimait avec une aisance presque déplorable et se contentait à bon compte. Témoin cette pièce écrite en une nuit, à l'occasion de la Saint-Charlemagne de 1868, sans doute, et que les *Annales politiques et littéraires* ont en partie publiée dans le numéro du 4 février 1900. Selon une légende, pour le moins vraisemblable, Bouilhet aurait dit alors à Maupassant : « Tes alexandrins sont filandreux. Mais bah ! j'en ai vu de plus mauvais ! Ça passera avec le champagne. » De même, il ne dut pas estimer à un haut prix la dissertation en vers sur *Dieu créateur*, qui valut au jeune lycéen une mention d'honneur dans la classe de philosophie (3).

(1) A. Albalat, *Au jour le jour : Madame de Maupassant*, dans le *Journal des Débats* du 10 décembre 1903.

(2) A. Brisson, *Portraits intimes*, t. IV, p. 55 et suivantes.

(3) Les curieux trouveront cette composition scolaire aux pages 239-244 d'un volume collectif sur *Le Lycée de Rouen*. Rouen, 1892, E. Augé et Ch. Borel,

Peut-être enfin a-t-il contribué à rendre moins imparfait un poème intitulé *Jeunesse*, qui date de 1869 et montre une certaine plénitude de forme (1).

Après la mort de Bouilhet, Maupassant continua de versifier. Or son œuvre révèle-t-elle l'enseignement du maître disparu ? Consultons le volume *Des Vers* dans l'édition Conard. Il donne en appendice plusieurs pièces que l'écrivain n'avait pas jugé à propos de publier. Sous le titre : *Le Sommeil du Mandarin*, et avec la date de 1872; voici trois strophes d'une délicate harmonie. Il est permis de supposer qu'elles ont été composées par analogie avec les poèmes que la Chine suggérait à Bouilhet. Un peu plus loin, mais cette fois sans indication chronologique, une ritournelle s'intitule *Sabbat*. Elle est dite imitée de l'allemand. Mais ne serait-elle pas plutôt rimée à la ressemblance de *Chanson des brises*, une des *Dernières chansons ?* Que l'on compare en effet les stances initiales :

CHANSON DES BRISES

Réveillez-vous, arbres des bois !
Tressaillez toutes à la fois,
Forêts profondes !
Et, loin des rayons embrasés,
A la fraîcheur de nos baisers
Livrez vos ondes !

Aimez-nous !
Chantez tous,
Pins et houx,
Fougères !
Nous passons,
Nous glissons,
Nous valsons,
Légères !

SABBAT

La lune traîne
Ses longs rayons,
Et sur les monts
Et dans la plaine,
Entendez-vous
Ce bruit étrange ?
C'est la phalange
Des loups-garous.
La ronde des sorcières
Tourne,
Tourne,
Tourne,
Tourne,
La ronde des sorcières
Tourne sur les bruyères !

Nous sommes, maintenant, en 1880. Le recueil de Maupassant, *Des Vers*, vient de paraître. Zola ne s'y méprend pas : il salue en ce livre la première manifes-

éditeurs. M. G. Dubosc en cite quelques vers dans son livre : *Trois Normands*, Rouen, s.d., p. 230.

(1) Il est reproduit dans A. Brisson, ouvr. cité, p. 72.

tation de la poésie naturaliste (1), et toute la critique admire avec lui, à moins qu'elle ne les déplore, ces pages ardentes et sensuelles, écrites en phrases rimées. Car, comme Jules Lemaître le remarquera bientôt (2), les vers de Maupassant sont « des vers de prosateur ».

Ces vers évoquent-ils ceux de Bouilhet ? Oui, par la solidité, la plénitude et la vigueur. Mais la variété de facture y fait défaut, et l'on n'y retrouve plus l'admirable rythme auquel tant de poèmes de Bouilhet doivent leur charme. L'auteur de *Melaenis*, s'il appartient au romantisme finissant, annonce déjà l'école parnassienne. De toutes façons, il s'astreint à une forme classique, harmonieuse et pure, d'où la recherche et le caprice sont bannis. C'est pourquoi, par exemple, les enjambements ne s'y rencontrent que par exception.

Ils sont au contraire nombreux chez Maupassant. Celui-ci, en effet, écrit en vers comme il ferait en prose, ajoutant seulement à sa phrase le nombre et la rime. Il reste un versificateur, tandis que Bouilhet était un poète.

Même différence entre eux en ce qui concerne les sujets traités. Bouilhet puise aux sources les plus diverses : dans son œuvre, les poèmes historiques avoisinent les synthèses scientifiques, et les fantaisies de circonstance ou les confessions personnelles se mêlent aux conceptions philosophiques, si bien que M. Etienne Frère n'y a pas compté moins de 138 thèmes distincts (3).

Tandis que la harpe éolienne de Bouilhet vibre ainsi à tous les souffles, la lyre de Maupassant apparaît comme monocorde. Elle retentit d'un son intense et pénétrant, mais unique : la note sensuelle. Rarement dissemblance entre deux auteurs les sépare autant l'un de l'autre.

Dans son œuvre versifiée, Maupassant ne trahit donc rien, ou presque rien, des leçons de Bouilhet. Non qu'il

(1) Feuilleton du *Voltaire*, 25 mai 1880.
(2) *Revue bleue*, 29 novembre 1884, reproduit dans *Les Contemporains*, t. I, p. 304.
(3) E. Frère, *Louis Bouilhet*, p. 156.

les ait « mal comprises » (1), mais son tempérament littéraire lui interdisait de les mettre en pratique. C'est pourquoi (et ne faut-il pas retenir ceci comme un aveu ?) il ne jugea pas opportun de joindre le nom de Bouilhet à celui de Flaubert dans la dédicace de son recueil *Des Vers.*

Il a d'ailleurs indiqué lui-même d'une façon précise ce qu'il devait au poète. Dans la préface de *Pierre et Jean* il écrit :

Bouilhet... à force de me répéter que cent vers, peut-être moins, suffisent à la réputation d'un artiste, s'ils sont irréprochables et s'ils contiennent l'essence du talent et de l'originalité d'un homme même de second ordre, me fit comprendre que le travail continuel et la connaissance profonde du métier peuvent, un jour de lucidité, de puissance et d'entraînement, par la rencontre heureuse d'un sujet concordant bien avec toutes les tendances de notre esprit, amener cette éclosion de l'œuvre courte, unique et aussi parfaite que nous la pouvons produire.

Soulignons les termes significatifs de ce passage : l'œuvre parfaite consiste en l'œuvre courte, à laquelle conduit une connaissance profonde du métier ; d'autre part, elle suppose un travail continuel qui réalise peu à peu cette science du métier, en même temps qu'il dégage l'originalité et l'essence du talent.

Voilà ce que Bouilhet apprenait à Maupassant. Il a donc contribué, pour sa part, à l'éclosion et au développement des qualités de premier ordre qui font de *Boule-de-Suif* et de quelques autres nouvelles des chefs-d'œuvre.

Pourtant quelle doctrine Flaubert, à son tour, durant les années 1870-1880, a-t-il inculquée à son « disciple » ? Il lui répétait l'aphorisme de Buffon que le génie est une longue patience et lui recommandait de se montrer original en recherchant dans les choses un aspect caractéristique inaperçu jusque-là.

Les deux enseignements sont identiques, encore que

(1) Voir Ed. Maynial, *La Jeunesse de Flaubert*, éditions du *Mercure de France*, 1913, p. 332.

celui de Flaubert ajoute à celui de Bouilhet. Or, comme Maupassant fut surtout l'élève de Flaubert, on se demande s'il n'a pas, dans son manifeste de 1888, donné à Bouilhet un peu de ce qui revenait à son maître véritable. Quoi qu'il en soit, ses souvenirs paraissent sûrs et son témoignage ne trahit aucune hésitation. Il faut en conclure qu'il fut initié par Bouilhet à une doctrine dans laquelle Flaubert devait ensuite le confirmer.

En définitive, il ne semble pas que Bouilhet ait exercé sur Maupassant une influence sensible, en ce qui concerne l'art et le talent littéraires. Mais quant à la pensée ? Un fait mérite ici d'être pris en considération.

Maupassant, autant qu'il est permis de le savoir, n'a jamais éprouvé de bien vifs sentiments religieux. Dès sa jeunesse, il manifesta sur ce point quelque scepticisme. C'est ainsi qu'à l'occasion du mariage d'une de ses parentes, il avait composé certaine poésie qui contribua, pour une bonne part, à le faire congédier du séminaire d'Yvetot, où il ne voyait

Que soutanes et que surplis.

Si loin que je me souvienne, avouait-il un jour à M. Hugues Le Roux, je ne me rappelle pas d'avoir jamais été docile sur ce chapitre. Tout petit, les rites de la religion, la forme des cérémonies me blessaient. Je n'en voyais que le ridicule (1).

Par la suite, plusieurs de ses nouvelles trahissent une pensée affranchie de la croyance aux dogmes, en même temps qu'elles accusent une indubitable ironie à l'égard du culte. Rappelons dans ce genre *Mon oncle Sosthène*, que déjà nous savons être de 1882, et *La Confession de Théodule Sabot*, qui date de 1883. Puis bientôt, à partir de 1886, dans *Un cas de divorce*, par exemple, Maupassant montre une tendance de plus en plus marquée à instruire « le procès de Dieu ». Il ne se révèle pas athée, mais volontiers il reprendrait pour son compte la formule proudho-

(1) H. Le Roux, *Portraits de Cire*, 2e édition, Lecène et Oudin, 1891, p. 84.

nienne : « Dieu, c'est le mal. » Ainsi, par l'intermédiaire de *Moiron* (1887) et de l'*Inutile beauté* (1890), s'achemine-t-il à *l'Angelus*, ce roman inachevé qui devait nier la Providence.

Or, cette attitude rationaliste, si elle s'explique par le caractère de l'écrivain et davantage encore par l'éducation première qu'il avait reçue, n'aurait-elle pas été corroborée par Bouilhet ? De celui-ci l'on sait l'irréductible et constante aversion contre toute foi. Il a symbolisé ses idées à ce sujet dans la quatrième partie de *L'Abbaye*, où il engage la nature à recouvrir enfin de végétations les restes d'un temple ruiné par le temps. Maupassant admirait ce poème. A quel titre ? Et du poète à l'agonie, luttant pour la défense suprême de ses opinions, il conservait une image vivante. N'est-ce pas que les entretiens que jadis, vers sa dix-huitième année, il avait eus avec Bouilhet avaient laissé dans son cerveau une empreinte profondément gravée ?

Maupassant projetait d'écrire sur Bouilhet « une longue étude accompagnée de nombreuses citations ». Les citations, nous les avons retrouvées. Quant à l'étude, nous savons assez comment il procédait en pareil cas, pour être sûr qu'il en aurait emprunté les éléments aux trois chroniques : *Louis Bouilhet*, *Poètes* et *L'Amour des poètes*. Ce sont ces matériaux que nous avons essayé de remettre sous les yeux du lecteur.

A. GUÉRINOT.

LE MENEUR DE CHÈVRES[1]

—

XXI

CHEZ LE « TRANSPORT OFFICER »

A l'idée de repartir pour son pays, Cadéac ne se tenait plus de joie. Tout en cheminant, il levait la canne en l'air et esquissait un pas de danse, malgré sa jambe gauche.

— *Diou bibant !* faisait-il. Cette fois, je vais jusqu'à Pouyastruc embrasser la vieille *mama !*

Angelelli ne marchait pas, il volait. Tout son visage rayonnait. Les châtaigniers se rapprochaient. Il les touchait et leur ombre tutélaire s'épandait déjà sur lui.

Pour Sénectaire, chose curieuse, il n'avait pas été besoin de rien lui expliquer. Il avait compris que le lieutenant Smith le renvoyait en Auvergne et il précédait les autres, avec ses grandes jambes.

— Quand je te le disais, déclarait le Gascon à Lagnel, en lui montrant Sénectaire : il n'est pas encore arrivé et il entend déjà !

La satisfaction de Lagnel était moins vive. Ce premier voyage lui causait une certaine appréhension. Il avait peur de ne pas réussir et il supputait les difficultés qui l'attendaient.

Tout en bourrant vivement ses deux musettes, Cadéac remarqua l'air préoccupé de Lagnel :

—*Eh bé,* quoi, mon vieux ? Tu fais encore la mauvaise

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 573 et 574.

figure ? Tu vas entreprendre un petit voyage, en amateur; et tu n'es pas content ?

— Je crains de ne pas ramener assez de chèvres.

— As pas peur ! Du moment que tu les payes sans marchander, tu en trouveras tant que tu voudras. Le difficile n'est pas d'en ramener, mais de savoir comment tu les ramèneras. Il est certain que tu n'es pas encore à la coule. Je te conseille, pour le première fois, de ne pas partir tout seul, mais de prendre avec toi deux Hindous. Ils ne sont pas toujours commodes. Pourtant, tu serais trop embarrassé autrement. Ils t'aideront.

— Comment te débrouilles-tu, toi ? Tu prends aussi des Hindous ?

— Oh ! moi ! Je n'aime pas leur compagnie et je préfère travailler seul. Voilà comme je procède. Je choisis une vallée des Pyrénées. Je passe dans toutes les fermes, je vois les bergers et je fais mon prix avec eux pour tant de chèvres. Puis, je leur donne rendez-vous, telle heure, tel jour, à la gare principale. De tous côtés, ils me conduisent leurs biques. Je les paye, j'embarque mes chèvres dans un wagon que j'ai réquisitionné, et en route pour Marseille ! Quand tu seras au courant, tu pourras faire comme moi. Pour la première fois, je te le répète, il vaut mieux que tu sois accompagné par deux boys hindous.

Pendant que Cadéac parlait, Angelelli avait terminé ses préparatifs et, une besace poilue sur le dos, une gourde en peau de bouc sur le flanc, il tendait la main aux trois autres :

— Adieu !

— Déjà ? Tu t'en vas déjà ? fit Lagnel.

— Bateau !

— De quelle classe est-il, ton bateau ? demanda Cadéac.

Mais le Corse ne lui répondit pas. Il avait filé comme l'éclair.

Sénectaire ne tarda pas à être prêt à son tour. Il avait

gonflé trois musettes avec des provisions et mis en bandoulière une couverture. Énorme et gigantesque, il riait dans sa barbe, et, serrant les mains de Lagnel et de Cadéac, il leur dit de sa voix flûtée :

— Au revoir, les amis !

Puis, quand il fut dehors, il écarta le pan de la tente et, secouant la perche de bambou, il leur cria :

— Amusez-vous bien !

— Tu vois, s'ils sont pressés, dit le Gascon à Lagnel. Je comprends ça, d'ailleurs. Je vais en faire autant.

Cadéac boucla ses musettes, roula une couverture, et dit :

— Tu viens avec moi, *gouyat ?*

— Où ça ?

— Mais chez le « transport officer », où nos deux lascars sont déjà. On nous donnera notre argent, nos feuilles de route et nous n'aurons plus qu'à prendre la fille de l'air. A quelle heure pars-tu ?

— J'ai bien envie de ne partir que demain matin. Aix est si près ! Je n'avance rien en y arrivant dans la soirée.

— Comme tu voudras. Moi, je vais voyager toute la nuit. Je serai dans la journée seulement à Tarbes. *Milo dious!* c'est loin. Mais, quand on y est, on ne voudrait plus s'en aller.

Tout en fredonnant *Beth ceù de Paù*, le Bigourdan jeta sur son dos ses musettes, mit sous son bras gauche la couverture et, ramassant sa canne :

— Tu coucheras donc encore ici ce soir ? Ça ne t'empêche pas de venir au bureau tout de suite.

Les deux amis sortirent et se dirigèrent vers la tente du « transport officer » qui se dressait non loin de la porte d'entrée.

Devant cette tente, sur un tableau noir, des lignes en caractères hindoustanis étaient tracés à la craie. Des soldats hindous, en particulier des « supply men » ou auxiliaires ravitailleurs, les lisaient à haute voix, avant de

sortir et d'aller errer dans les rues de Marseille ou s'asseoir sur les parapets de la Corniche.

— C'est le communiqué, dit Cadéac.

Ils pénétrèrent sous la tente où un sous-officier anglais manipulait une petite imprimerie de campagne, aidé par deux Hindous aux doigts agiles.

Dans le fond, assis devant une table pliante chargée de quelques papiers et d'une théière, le « transport officer » buvait lentement à une tasse. Ses yeux sourirent derrière ses lunettes cerclées d'or à la vue des deux soldats français qui le saluaient.

— *Hello* ! fit-il. *You are « officers commanding goats » too* (1) ?

Cadéac ne comprit pas la phrase humoristique de l'Anglais qui l'appelait, lui et Lagnel : « des officiers commandant les chèvres », mais il saisit au passage le mot *goats* et il le répéta complaisamment :

— *Goats ! Goats !*

— *I thought I knew you. Your two mates have already come. I am going to make out your railway warrant. Sit you down* (2).

Comme les deux Français restaient debout, l'officier leur désigna du geste une caisse, en répétant :

— *Sit you down.*

Il prit ensuite un carnet à souches, remplit deux feuilles vertes, les détacha et, les donnant à Cadéac et à Lagnel :

— *This is four quid each for exces. As for the goats, I am going to give you each a cheque of forty quid* (3).

Il tendit aux Français deux billets de cent francs, puis deux chèques et demanda :

— *No boys ?* (4)

(1) Vous êtes aussi des « officiers commandant les chèvres » ?
(2) Vous, je vous reconnais. Vos deux camarades sont déjà passés. Je vais vous faire vos feuilles de route. Asseyez-vous.
(3) Voilà cent francs chacun pour vos frais. Pour les chèvres, je vous fais un chèque de mille francs chacun.
(4) Vous ne voulez pas de boys ?

Cadéac répondit en levant en l'air deux doigts :

— Si. Mon camarade aurait besoin de deux boys avec lui.

L'officier sortit, avisa deux Hindous parmi ceux qui se tenaient devant le tableau noir et les appela :

— Kirpal ! Abdul Razad !

Aussitôt les interpellés s'avancèrent, la main au turban.

L'officier échangea avec eux quelques mots dans leur langue, puis, rentrant sous sa tente, il les laissa avec les Français qui l'avaient suivi dehors.

Le Gascon, poussant les boys vers Lagnel, s'exclama :

— Prends tes deux colis, à présent ! Ils sont à toi ! Tu peux être tranquille, ils ne te quitteront pas plus que ton ombre. Pour moi, je vais à la gare. En passant, je télégraphierai à Miniquette qui est placée à Tarbes pour qu'elle vienne m'attendre. Au revoir, l'ami. Surtout, je te le recommande : ne t'en fais pas ! C'est une promenade que notre métier. Tu m'en donneras des nouvelles, dans huit jours ou dans quinze, quand nous nous retrouverons. Au revoir, *gouyat !*

Et il partit, toujours riant, sa petite moustache plus retroussée que jamais et son bâton sonnant joyeusement sur la terre.

XXII

LES BOYS

Lagnel, un peu interloqué par le rapide départ de Cadéac, se retrouva seul avec ses deux boys, qui, impassibles, attendaient ses ordres.

C'étaient deux jeunes gaillards, presque noirs, la barbe courte, les yeux rusés sous des sourcils rejoints. Un lourd turban jaune cachait leurs oreilles. Des vestes khaki flottaient sur leurs torses maigres. Leurs pantalons coupés court au-dessus du genou laissaient voir une peau brune qu'enserraient plus bas des bandes d'étoffe.

Devant l'aspect, à la fois sauvage et étriqué, de ceux qui allaient être ses compagnons de voyage, Lagnel se demanda une minute s'il ne ferait pas mieux de partir seul. Mais il se vit parcourant les rues d'Aix avec deux serviteurs, presque deux esclaves, et cela le flatta. Il pensa à la tête que feraient ses bons camarades et Clara elle-même quand il traverserait le cours Mirabeau, flanqué de ses Orientaux.

Il fit signe aux boys de le suivre et s'achemina vers sa tente.

En passant, il salua M. Ducange qui lisait, le dos contre un arbre, au soleil.

— Bonjour, monsieur Ducange.

— Tiens, c'est vous ? Et où allez-vous, avec ces boys ?

— Je pars pour une tournée. Je vais chercher des chèvres à Aix.

— Ah ! Et vous les emmenez comme rabatteurs ?

— Justement.

— Je vous souhaite bien du plaisir. Vous ne vous ferez pas comprendre facilement de ces deux-là. Ce sont des musulmans du Nord. Ils vous donneront aussi des ennuis pour la nourriture.

— Vous croyez ?

— On voit bien que vous ne les connaissez pas. L'Hindou doit partout se suffire à lui-même, et refuser, même lorsqu'il a très faim, les vivres qu'on lui offre. La religion leur défend encore de tolérer que n'importe qui effleure n'importe quoi de leurs ustensiles ou de leurs aliments. Voilà deux choses qu'il ne vous faudra pas oublier. Arrangez-vous pour que vos boys emportent leur nourriture et pour qu'ils puissent la préparer loin de vos yeux.

— Je ferai tout mon possible. Mais j'espère que, de leur côté, ils y mettront de la bonne volonté.

— N'y comptez pas trop. Je vais, cependant, leur faire la leçon.

Et, s'adressant aux Hindous dans leur langue, l'interprète leur parla longuement.

Les boys répondirent en se frappant la poitrine.

— Voilà qui est à peu près entendu, reprit M. Ducange. Je leur ai recommandé de vous obéir en tout et pour tout. De plus, ils auront avec eux les provisions nécessaires. Vous n'aurez pas à vous inquiéter de leurs repas.

— Je vous remercie, monsieur Ducange.

— Maintenant, un dernier conseil: surveillez bien leurs mains.

— Leurs mains ?

Lagnel regardait les mains longues et fines, aux ongles roses dans la chair brune, des deux Hindous, et il ne leur découvrait rien d'extraordinaire.

L'interprète éclata de rire :

— Eh oui ! Ce sont d'habiles escamoteurs !

— Ah! bon ! Je me méfierai. Au revoir, monsieur Ducange.

— Au revoir, mon ami, et bon voyage !

Lagnel et les boys arrivèrent à la tente des chevriers.

Là, les Hindous s'accroupirent, dans le fond, comme s'ils avaient été chez eux, et ne bougèrent plus, tandis que Lagnel poursuivait ses préparatifs.

Quand il les eut terminés, l'envie le prit, puisqu'il ne partait que le lendemain, d'aller se promener dans Marseille, et, puisqu'il avait de l'argent, d'y faire un bon repas au restaurant et une petite tournée aux vieux quartiers.

Il décrocha un bâton pendu au bambou du milieu et dit adieu, du geste, aux Hindous.

Mais ceux-ci, qui paraissaient abîmés dans leurs méditations, se levèrent aussitôt et lui emboîtèrent le pas.

— Ah çà ! mais! qu'est-ce qu'il vous prend ? dit Lagnel en s'arrêtant.

Les autres s'arrêtèrent également et, à ses paroles courroucées, répondirent sur un ton doucereux.

Il démêla dans leur discours : *sahib* et *Marseille.*

— Ah oui ! Vous voulez faire un tour à Marseille, comme le sahib ? Après tout, si le cœur vous en dit !

Et Lagnel sortit du camp, accompagné par les deux boys, dont les visages, dans le soir qui venait, s'assombrissaient encore.

Avenue du Prado, un tramway passait. Il le prit. Les Hindous se trouvèrent debout à ses côtés.

— Ces messieurs sont avec vous? demanda la receveuse.

— Il paraît! maugréa Lagnel en payant les trois places.

Il descendit sur la Cannebière. Les boys en firent autant. Graves et le pas élastique, ils le suivaient sans jamais le perdre de vue. Insensibles aux spectacles de la rue, aux lumières des magasins qui s'allumaient, aux passants qui se pressaient, ils s'attachaient à lui comme deux chiens fidèles et il les sentait toujours dans son sillage.

Lagnel parcourut ainsi une fois ou deux la Cannebière et la rue Saint-Ferréol.

C'était l'heure où la foule envahit les cafés, défile devant les étalages, prend d'assaut les tramways, s'agite, bavarde et déferle, comme une mer vivante prolongeant l'autre qui s'endort, là-bas, au ras des quais devenus sombres et silencieux.

Lagnel n'éprouvait pas à sa promenade le plaisir qu'il espérait.

— Ce sont ces escogriffes qui m'embêtent, se disait-il.

Il songea qu'il était descendu en ville pour dîner et il s'achemina vers un restaurant du cours Belzunce.

Sur la porte, qu'incendiaient des globes électriques, les deux Hindous s'arrêtèrent et parurent se consulter, les yeux clignotants.

Leur hésitation fut de courte durée et Lagnel, qui se croyait enfin débarrassé d'eux, les vit s'installer à sa table, toujours graves, mais donnant bientôt des signes d'un violent dégoût.

Un garçon venait de passer près d'eux avec une assiette de viande fumante.

Ce dégoût se renouvela chaquefois que Lagnel leur f présenter des aliments. A la vue des portions découpée ils faisaient d'horribles grimaces, ouvraient la bouch comme s'ils allaient vomir et repoussaient tout ce que l garçon leur tendait.

— Mangez, voyons, mangez, disait Lagnel.

— Du ragoût de mouton, disait le garçon, rien de mei leur.

Les Hindous se tortillaient sur leurs chaises pour s soustraire au voisinage et à l'odeur des plats, mais sans s résoudre à quitter Lagnel.

Celui-ci, comme les clients s'amusaient beaucoup d ses bizarres convives et de son embarras, se hâta d'expé dier son repas et de lever le siège.

Les deux autres le lâchant moins que jamais, il résolu de les semer.

Il eut beau, dans cette intention, presser le pas, se per dre dans la foule, traverser un café : les Hindous, san paraître s'apercevoir de son manège, se précipitèrent à s suite, le retrouvèrent au plus épais d'un attroupement e le rejoignirent à sa sortie du café

Tous trois arrivèrent ainsi au bas de la Cannebière

Lagnel, de guerre lasse, s'était résigné à la compagni des deux boys. De les sentir toujours derrière lui, il avai perdu toute envie de se distraire. Il se dirigeait machina lement, par le quai des Belges, vers les vieilles rues d quartier de la mairie. Mais ni leur animation, ni les appel des filles, ni le flamboiement des bars ne parvinrent chasser sa mauvaise humeur. La joie des bandes de mate lots et de soldats qui chantaient en montant du Port l fit trouver plus maussade sa promenade :

— Il n'y a pas moyen de s'amuser, ronchonnait-i quand on traîne avec soi des animaux pareils.

Une dernière fois, il se retourna et vit les yeux arden des boys braqués sur lui.

Cela devenait une obsession.

Il décida de rentrer au parc Borély.

Sur le tramway, comme à l'aller, les Hindous furent debout à ses côtés et, quand il pénétra sous sa tente, ils s'y glissèrent sans bruit.

XXIII

UN IMBÉCILE

Lagnel dormit mal, cette nuit-là.

A chaque instant, il croyait voir briller dans l'ombre les yeux des Hindous dont il devinait la présence sur les lits de Sénectaire et d'Angelelli.

Il avait pris la précaution de rouler sa veste, qui contenait son argent, sous sa tête. Mais il n'était pas rassuré et c'est avec soulagement qu'il vit le jour se lever.

Les deux boys reposaient paisiblement, enveloppés, tout habillés, dans une couverture, et leurs figures sombres enfouies à moitié dans leurs turbans.

Au premier mouvement de Lagnel, ils furent debout et le saluèrent d'un obséquieux :

— *Talaam, sahib !*

— *Salaam ! salaam !* répondit Lagnel.

Tout en s'habillant, il les dévisageait.

Depuis la veille qu'il les traînait avec lui, il n'avait remarqué aucune différence entre l'un et l'autre, tant, par le costume, la taille, la couleur de la peau ils lui paraissaient semblables.

— Il faut pourtant, se disait-il, que je sache à qui j'ai affaire.

Il fit un effort pour se rappeler les noms que le « transport officer » avait prononcés et demanda :

— Kirpal ?

Aussitôt, l'un des boys tressaillit, eut une grimace qui voulait être aimable et répondit :

— Sahib ?

— Ah ! Ah ! fit Lagnel. Voilà donc Kirpal.

Un nouvel effort de mémoire et l'autre nom lui revin

— Abdul Razad ?

Grimace du second boy, qui proféra :

— Sahib ?

— Ça va bien. Maintenant, je vous reconnaîtrai.

Il avait constaté que Kirpal avait le teint un peu pl olivâtre que son compagnon et qu'il lui manquait deu dents à la mâchoire supérieure.

Pendant que Lagnel achevait de s'habiller, Kirpal Abdul Razad s'absentèrent à tour de rôle, pour faire le prière matinale et pour s'équiper d'un sac tyrolien, q paraissait fort lourd et qui contenait leurs provisions. I prirent aussi un bâton, un manteau caoutchouté et u couverture.

Bientôt tous trois quittèrent le camp, montèrent e tramway et gagnèrent la gare.

Avant d'entrer, Lagnel jeta un coup d'œil sur l'arb au pied duquel le lieutenant Smith l'avait trouvé. Il m beaucoup de gratitude dans ce regard. N'était-ce pas qu'avaient commencé les événements qui le ramenaien aujourd'hui à la gare ?

Il fit timbrer sa feuille de route et prit place dans u wagon de troisième classe du train d'Aix.

Le compartiment était déjà occupé par trois tirailleu algériens, chéchias rouges sur des crânes rasés, vest bleues à parements jaunes, et par un fantassin français, barbe grisonnante, qui lisait le journal, dans un coin.

Les tirailleurs et les boys, assis les uns en face des au tres, s'étaient départis de leur impassibilité habituel pour s'examiner avec étonnement. Arabes et Hindou s'apercevaient que, malgré la différence de la race et d costume, ils avaient les mêmes croyances, puisque leu barbes étaient taillées suivant les prescriptions du Pr phète.

Le plus âgé des tirailleurs, dont une balafre déchira

a joue et dont la poitrine s'ornait de deux médailles coloniales, dit, à la fin :

— *Insh'allah !*

— *Insh'allah !* répétèrent les Hindous.

Alors, les uns et les autres se tendirent la main droite, se la serrèrent, la portèrent à leur bouche, puis rentrèrent dans leur indifférence.

Le train siffla et s'ébranla.

Le soldat français à barbe grisonnante, qui lisait dans son coin, se tourna à ce moment vers Lagnel et, désignant de la tête les Hindous :

— Ils sont avec toi, ces deux-là ? dit-il brusquement.

— Oui, répondit Lagnel, en considérant son interlocuteur, dont l'œil bleu, sous des sourcils en broussaille, avait une expression à la fois soupçonneuse, rude et bonne.

Celui-ci reprit d'un trait, avec un fort accent provençal :

— On en verra de toutes sortes, pendant cette guerre. Moi, je dis que, si ça continue, on se demandera où sont passés les Français. Je viens de traverser Marseille. Rien que des étrangers, coquin de sort, des noirs, des jaunes, de toutes les couleurs ! Sur le port, dans les rues, tu entends toutes les langues, excepté la nôtre. J'ai failli manquer mon train parce qu'une file interminable d'Asiatiques traversait la Cannebière. Avec leurs chapeaux pointus et leurs petits paquets sur le dos, ils viennent, paraît-il, prendre nos places dans les usines. Si c'est ça qu'on a voulu obtenir, on a réussi : La France n'est plus la France ! Elle est aux Sénégalais, aux Annamites, aux Chinois ou aux Arabes, mais pas aux Français !

A ces derniers mots, le plus âgé des tirailleurs, qui paraissait absent comme ses compagnons, darda des yeux de flamme, ouvrit la bouche et, découvrant de redoutables dents pointues sous sa courte moustache noire :

— Dis donc, toi ? Fais attention. Les Arabes so
Français autant que toi !

L'autre se dérida :

— Bravo, l'Arbi ! Tu as raison. Je parle des étrange
qui viennent travailler, enlever le pain des Français, pe
dant que nous nous battons. Toi, tu es soldat, c'est diff
rent.

— Ah ! bon ! Je suis *tiraillour* de Charleroi, tu saura
Tiens, regarde, coup de baïonnette boche.

Il montrait sa joue où, dans la chair brune, sa balaf
s'empourpra.

— Mon vieux, tu es un brave. D'ailleurs, je peux t'e
montrer autant.

Et, dégrafant le haut de sa capote, le soldat mit le doi
à la naissance du cou, sur une cicatrice à peine fermé

— Souvenir de Dieuze, dit-il, négligemment.

Puis, s'adressant à Lagnel :

— Et alors, tu reviens de là-haut, toi aussi, comme le
copains ?

— Moi ? Pas du tout.

— Ah ! Je croyais. Est-ce que, par hasard, tu n'y sera
pas encore allé ?

— Non, pas encore.

— C'est bien ça ! Moi qui suis vieux, père de famill
je suis au front et un gaillard comme toi, on le garde
l'arrière !

— C'est pas ma faute.

— *Vaï !* Je sais bien : en France, c'est la faute à pe
sonne !

Et, tandis que les stations défilaient, il se répandit e
récriminations, critiquant tout, le gouvernement, les d
putés, la société, la conduite de la guerre, et les homme
et les femmes.

— Tu m'as l'air d'un fameux rouspéteur, lui dit L
gnel, à un moment.

— Un imbécile ! Je te dis ! Un imbécile !

Se penchant, il ajouta :

— Ecoute-moi. Entre nous, j'ai tort de me plaindre. Je pouvais rester bien tranquille. Personne ne me demandait rien. Je suis employé dans une usine, à Gardanne, et de la classe 88. On m'aurait peut-être mis pour garder les voies. Eh bien ! je n'ai pas voulu. Je me suis engagé dans un régiment d'active, pour me battre, mon vieux, oui, pour me battre ! J'ai fait la Lorraine, l'Alsace, la Meuse. Je suis entré à Mulhouse, j'en suis ressorti. Je serais encore quelque part, là-haut, si mon emphysème ne s'était réveillé. Me voilà évacué, à présent. Mais tout ce que je vois à l'arrière me dégoûte. Je vais embrasser la femme et les enfants et puis je repars. Je suis un imbécile ! Je te dis ! Un imbécile !

Il se rejeta dans son coin, se plongea dans la lecture de son journal et ne dit plus mot jusqu'à Gardanne.

Là, avant de descendre, il secoua la main de Lagnel qui s'installait dans le coin qu'il quittait :

— Ce n'est pas ici, *pichoun*, qu'il faut prendre ma place, fit-il bourru.

Et Lagnel le vit, qui, dans la foule, sur le quai, élevait jusqu'à sa barbe grisonnante un enfant qui se débattait.

XXIV

L'ARRIVÉE A AIX

Il était dix heures du matin, quand Lagnel, flanqué de ses deux gardes du corps, sortit de la gare d'Aix et prit, devant lui, l'avenue bordée de platanes dénudés à travers lesquels le ciel rayonnait.

L'automne avait éparpillé sous ses bourrasques les petits tas de feuilles mortes amassées au pied des arbres. Les pas craquaient sous ce tapis mouvant. C'était le seul bruit qui troublât l'avenue.

— Décidément, Aix n'a pas changé, se disait Lagnel.

Les boys, accoutumés au mouvement et au fracas des

rues de Marseille, regardaient avec étonnement cette vi
qui paraissait à peine habitée et comme endormie da
le silence.

Les trois voyageurs allaient arriver sur la place de
Rotonde, quand un troupeau de bœufs, que des toucheu
et des chiens dirigeaient vers l'abattoir, passa en coura
dans un nuage de poussière. L'un de ces bœufs, de
queue, frôla les Hindous.

Aussitôt les boys, pris d'épouvante, s'enfuirent du cô
de la route de Marseille.

Lagnel eut beau les appeler :

— Kirpal ! Abdul Razad !

Les deux autres continuaient à galoper de toute
vitesse de leurs jambes.

Ils s'arrêtèrent enfin, à l'entrée de la route, et, quan
Lagnel les rejoignit, il les trouva, qui, le turban appu
contre le tronc d'un platane, le dos penché, vomissaie
tripes et boyaux.

— En voilà une histoire ! Qu'est-ce que vous avez
Parce qu'un bœuf vous a touchés ?

Mais, comme ils avaient encore l'air égaré, qu'ils
retournaient sans cesse pour voir si les bœufs ne rev
naient pas et que leurs mains tremblaient, il les lais
tranquilles et tous trois reprirent leur marche.

Lagnel se rendait à sa chambre de la rue Vendôme,
il voulait se débarrasser de ses musettes.

Il traversa la place de la Rotonde et s'arrêta un insta
devant la Fontaine Monumentale qui, par suite des plui
d'automne, laissait tomber de sa vasque de bronze d
gerbes d'une eau rougie par les terres ocreuses des collin
Au milieu d'un bassin de pourpre, les lions de pierr
bonasses et accouplés, pressaient sous leurs pattes d
coquillages entr'ouverts, d'où des flots de carmin s'écha
paient. Les dauphins ruisselants soufflaient des jets inca
nats par-dessus la tête des enfants nus qui, à califourch
sur leurs cygnes, jouent de la conque.

Tout en haut, dominant de la sérénité de leur marbre s bruissements et les jaillissements, les trois femmes llégoriques rêvaient dans le bleu du ciel : l'Agriculture, vec son soc et ses épis faisant face à Arles, la Navigation vec son ancre, regardant Marseille, et la Justice, tour-ant sa balance vers Aix.

Les Hindous, qui s'étaient arrêtés en même temps que agnel, contemplaient aussi cette fontaine qui versait tarissablement du sang.

Derrière la Fontaine Monumentale, Lagnel donnait un oup d'œil au cours Mirabeau, où le soleil, l'été, ne pénètre mais, tant sont épaisses les frondaisons de ses platanes où trois autres fontaines s'élèvent, vêtues de mousses.

La vision de ces allées, là-bas, lui rappelait bien des âneries, bien des causeries, pendant les soirées de la belle ison, quand on s'attardait, entre amis, à écouter jaser Fontaine du Roi René, la Fontaine d'Eau Chaude ou Fontaine des Neuf Canons.

Autour de Lagnel et des deux boys des gamins s'étaient ttroupés et, le doigt tendu, ils se désignaient Kirpal et bdul Razad :

— *Vé ! Vé !* Des Indiens !

Lagnel repartit.

En passant près du kiosque de la musique, il avisa eux figures de connaissance. C'étaient ses amis Suffren Titou qui, assis sur un banc, bien à l'abri, et le dos au oleil, lisaient paisiblement le journal. Ils avaient leur ernelle pèlerine et leur grand chapeau.

Quand il se planta devant eux, les deux Aixois levè-nt les bras au ciel :

— François ! Pas possible ! Mais d'où sors-tu ? Et uelle est cette tenue ? Nous te pensions là-haut.

— Comme vous voyez, je n'y suis pas encore, répondit agnel, avec un rire gêné. J'ai trouvé à m'occuper à Mar-eille. Je suis avec les Hindous.

— Avec les Hindous ? Alors ces deux-là sont avec toi ?

Suffren et Titou montraient les boys qui, à quelque pas, attendaient Lagnel, appuyés sur leurs bâtons.

— Oui, ces deux-là sont avec moi.

Il leur fit signe d'approcher.

Kirpal et Abdul Razad s'avancèrent, obséquieux, l main au turban en disant :

— Sahib ?

— Vous voyez ? reprit Lagnel, d'un air satisfait.

— Est-ce qu'ils comprennent le français ? demand Suffren.

— Non, pas un mot.

— Ah ! tant mieux !

— Pourquoi ça ?

— Parce que, mon vieux François, entre nous, je n voudrais pas les fâcher, tes Hindous, ni toi non plus. Mai ça ne m'amuserait pas de les rencontrer au coin d'un bois

— Oui, appuya Titou, ils ont deux belles têtes de ban dits.

— On voit que vous ne connaissez pas les Hindous répliqua Lagnel, qui s'assit auprès de ses amis et qui leu servit quelques-unes des phrases retenues des discours d M. Ducange.

Les deux Aixois ne furent pas convaincus. A traver leurs réticences, on sentait qu'ils avaient le plus gran mépris pour tout ce qui les déroutait et en horreur tout nouveauté.

— Ah ! Vous êtes bien de votre pays ! fit, à la fin Lagnel impatienté.

— Que veux-tu ? Nous n'aimons pas les étrangers, di Suffren.

— Merci !

— Il ne faut pas prendre ça pour toi, dit Titou.

— Non, reprit Suffren. Il ne s'agit pas de toi, mais de Joyeux et des Arabes qu'on a mis à Aix en garnison. Ce gens-là rendent la ville inhabitable. Ils chassent no femmes et nos filles dans les rues, ils se battent entre eux

quand ils n'ont plus de civils à bousculer. Aix n'est plus Aix. C'est une cité d'Afrique, où le militaire est roi. Le soir, à cinq heures, quand les chéchias, par les rues du Louvre et d'Italie, envahissent le cours Mirabeau, tu peux te garer. Adieu, les promenades à petits pas sous les platanes. Adieu, les verres de bière et limonade au café d'Apollon. Les tirailleurs et les Joyeux tiennent tout. Il faut leur céder le pavé. Mais laissons-les tranquilles. Parlons plutôt de toi. Dis-nous un peu ce que tu viens faire à Aix.

— Moi ? me balader !

— Pas possible ! dirent à la fois les deux autres.

— Me balader, en cherchant des chèvres.

— Ah ! c'est pour ça que tu as le béret et le bâton, comme un *cabraïré* ? demanda Titou.

— Pour ça.

Et Lagnel donna des détails sur son nouveau métier.

— Pour un veinard, tu es un veinard ! conclurent ses amis.

Lagnel s'était levé :

— Au revoir, dit-il. Nous blaguerons mieux cet après-midi. Je vais d'abord chez moi, rue Vendôme. Où serez-vous, à deux heures ?

— Au jeu de Mail. On n'y joue plus, depuis la guerre. Mais nous allons y prendre le soleil.

— C'est entendu. Au Jeu de Mail.

— Mais, François, et Clara ?

— Eh bien ?

— Faut-il lui dire que tu es ici ?

— Pas la peine. Je veux la surprendre.

Lagnel serra la main de ses amis et s'éloigna, suivi des deux Hindous, tandis que Suffren et Titou reprenaient sur le banc leur lecture interrompue.

XXV

RUE VENDOME

Pour atteindre la rue Vendôme, Lagnel n'avait que le Cours Sextius à franchir. Mais ce court trajet lui suffit pour se rendre compte des effets de la guerre sur ce coin, jadis l'un des plus animés de la ville. Toutes les boutiques étaient fermées. Les auberges de rouliers, toujours pleines auparavant de cris, de claquements de fouets et d'allées et venues d'attelages, étaient silencieuses et leurs remises s'entre-bâillaient sur l'ombre comme des tombeaux.

Quand il eut tourné la maison, ornée d'une Sainte-Vierge dans sa niche, qui fait l'angle du Cours Sextius et de la rue Vendôme, Lagnel ralentit sa marche.

Il avait devant lui, dans son entier, la petite rue inondée de soleil. Tout au fond, un mur doré paraissait la barrer. A droite, les branches d'un jardin retombaient sur un autre mur. A gauche, des maisons anciennes la bordaient. Au milieu, une femme était assise, épluchant des légumes, et deux enfants jouaient, accroupis près du ruisseau.

Une impression de calme venait de cette vieille rue où jamais une voiture ne devait passer. Lagnel éprouvait toutes sortes de sentiments qu'il ne pouvait définir à fouler de nouveau ces pavés, à retrouver ces maisons, à sentir ce soleil.

Il s'arrêta devant sa porte.

Les deux enfants, qui avaient tendu sur le ruisseau une aiguille à tricoter dont le milieu traversait un bouchon muni de palettes en carton, et qui contemplaient avec ravissement leur moulin improvisé, levèrent le nez :

— *Té ! vé ! Moussu* François !

— Bonjour, Miu ! Bonjour, Zidore ! dit Lagnel en leur tendant la main.

Mais les petits, effrayés par les Hindous qui leur souriaient d'un sourire terrible, se jetèrent dans les jupes de leur mère en criant !

— *Mama ! Mama !*

La femme, qui avait tenu la tête jusqu'alors penchée sur ses légumes, fixa les arrivants :

— Par exemple ! *Moussu* François ! C'est bien vous ?

— C'est bien moi, madame Florent. Comment vous portez-vous ?

— Oh ! moi, je vais bien. Mais...

Et la femme baissa les yeux sur ses vêtements de deuil, tandis que ses mains palpaient les tabliers noirs des enfants.

— Vous avez perdu quelqu'un ?

Elle fit oui de la tête.

— Florent ?

Deux grosses larmes roulèrent sur ses joues et ses bras serrèrent plus fort les enfants contre ses jupes.

— Excusez-moi, reprit Lagnel. Je ne savais pas.

Miu et Zidore, voyant leur mère pleurer, éclatèrent en sanglots :

— Papa ! Papa ! criaient-ils.

Lagnel, hésitant, demanda :

— Et... il est mort... là-haut ?

— Oui, des premiers.

— Quel dommage ! Un si brave homme !

— Ah ! vous pouvez le dire !

De nouvelles larmes envahirent les yeux de Mme Florent qui ajouta, d'un ton changé :

— Mais vous, vous revenez, comme ça ?

— Oh ! pas pour longtemps ! Je suis de passage.

— Aussi, je me disais ! C'est pas possible...

La veuve regardait Lagnel et, devant le muet reproche de ce regard, il ouvrit la porte et monta chez lui.

Son premier soin, en entrant dans sa chambre, fut de

se débarrasser sur une chaise de ses musettes, de sa couverture et de son bâton.

Puis il jeta un coup d'œil autour de lui. Rien n'avait bougé. Une fine poussière couvrait seulement les « mallons » rouges, la table et l'armoire. Mais la tapisserie à fond bleu et losanges dorés était toujours la même, ainsi que son lit sur lequel était étendue la couverture faite par Clara à l'aide de carrés d'étoffe de toutes les couleurs.

L'air sentait à la fois le renfermé et la lavande, dont des bouquets achevaient de se dessécher dans des vases de verre sur la cheminée.

Lagnel ouvrit la fenêtre.

Il avait hâte de revoir cet horizon familier devant lequel il s'attardait, les soirs d'été, avant la guerre. Là, non plus, rien n'avait changé. L'automne avait seulement éclairci le paysage. De l'autre côté de la rue, le jardin de la maison Baille s'offrait comme auparavant, puis, cette maison, puis, les toits du pavillon Vendôme, enfin la grande allée de platanes de la montée d'Avignon qui se perdait dans la campagne et dans le ciel.

Un violent courant d'air l'arracha tout à coup à sa contemplation.

Il se retourna et, sur la porte, il vit Kirpal et Abdul Razad. Les deux boys attendaient, légèrement courbés en avant, les yeux mi-clos, la bouche en cœur, en proférant leur éternel :

— Salaam, sahib !

— Ah ! c'est vrai ! dit Lagnel, pris d'une subite colère. Vous voilà encore, vous autres ? Vous ne pouvez donc pas me laisser tranquille un instant ? Je vous avais bien oubliés !

Les deux autres refermèrent la porte et déposèrent leurs sacs sur la table.

— C'est ça, ne vous gênez pas ! Installez-vous ! Vous êtes chez vous ! continuait Lagnel.

Les boys, sans s'émouvoir autrement, tiraient de leurs

sacs toutes sortes d'objets. Kirpal plongeait ses longues mains et tendait des boîtes et des paquets à Abdul Razad qui soufflait, chaque fois, sur la table et y procédait à de savants alignements.

— *Atta !* disait Kirpal, en passant à son camarade des morceaux de viande de chèvre, tout saignants et soigneusement entourés d'un linge.

— *Dhal !* reprenait-il, en manipulant des paquets de légumes secs.

Il sortait ensuite des boîtes en fer blanc hermétiquement soudées :

— *Ghi !*

Du sucre, dans du papier :

— *Gur !*

Du safran, en petits sachets :

— *Curcuma !*

Venaient encore de la farine pour le *chouppatti*, des racines blanches de gingembre, du thé, du sel, des piments dans une enveloppe fine et friable, et les ustensiles les plus divers : fioles, bâtons, rouleaux, entonnoirs, marmites de fer et gobelets de cuivre.

Devant cet amoncellement, qui faisait ressembler sa table à un étalage, la mauvaise humeur de Lagnel était tombée. Il ne pouvait s'empêcher de sourire à l'idée du contraste que formaient sa chambre et les deux Orientaux.

Ceux-ci, tout en dégonflant leurs sacs, surveillaient chaque mouvement de Lagnel. Maintenant que leurs objets étaient rangés sur la table, ils jetaient des regards inquiets autour d'eux, non pour détailler le mobilier, mais pour trouver un coin où se soustraire au voisinage de Lagnel.

Soudain, leurs yeux de bêtes traquées changèrent d'expression. Ils venaient de voir, du côté opposé au lit, une petite porte vitrée. Kirpal se précipita, l'ouvrit et interpella joyeusement son compagnon en lui montrant une

cuisine qui prenait jour sur la cour. Dans la cheminée basse, un trépied soutenait une marmite, des fagots de bois étaient entassés dans un coin et des casseroles pendaient aux murs.

En un clin d'œil, les Hindous prirent la table chacun par un bout et la transportèrent dans la cuisine. Là, fermant la porte, ils se mirent à préparer leur repas, sans plus s'occuper de Lagnel.

Un moment interloqué, celui-ci se rappela ce que l'interprète lui avait dit sur les ennuis qu'il aurait avec les Hindous pour la nourriture.

— Après tout, s'ils veulent s'enfermer pour manger, qu'ils s'enferment ! Je vais en profiter pour les lâcher.

Et, tandis qu'à travers la vitre, il voyait les boys apprêter leurs aliments, allumer le feu et écraser sous un rouleau de bois des piments, du riz et des lentilles dont ils faisaient une sorte de pâte, Lagnel prit son bâton et gagna la porte.

XXVI

LA MEMSAHIB

En bas, Lagnel revit les petits Miu et Zidore, qui, leur mère rentrée, s'étaient remis à faire tourner sur le ruisseau le bouchon à palettes de carton autour de l'aiguille à tricoter.

— Eh bien ! ça marche, le moulin ?

— Y a pas assez d'eau, autrement il *virerait* plus fort, répondit Miu.

Il leur donna deux sous à chacun.

— *Marci, moussu* François !

Lagnel alla manger dans une auberge de rouliers du cours Sextius, où il se trouva seul à la vaste table de chêne, sur laquelle sonnaient, naguère, tant de poings armés de verres débordants. Le patron et le garçon étaient soldats. Il ne restait que la patronne qui se tenait invisible, à la cuisine, et une servante maussade.

— Où sont passés les habitués ? demanda Lagnel.

— Où voulez-vous qu'ils soient passés ? répondit la servante. Ils sont à la guerre, pardi !

Son repas expédié, Lagnel se dirigea vers la place de la Rotonde. Il voulait y voir Clara, qui ne pouvait manquer de la traverser, lorsque la sirène de la manufacture d'allumettes sifflerait, à deux heures moins le quart, pour la rentrée des ouvrières.

Il avait encore devant les yeux la scène de la gare d'Aix et, dans les oreilles, les mots aigres-doux échangés à la buvette et sur le quai. Mais il espérait que son amie serait revenue à de meilleurs sentiments et qu'elle manifesterait quelque plaisir de le retrouver.

Il s'assit sur un banc de pierre, à côté de la grande croix de la Mission et regarda un instant le long Christ blanc effondré sur la croix rouge. Déjà, autour de lui, quelques allumettières, à pas comptés, descendaient vers la manufacture.

Il n'y avait plus, avec elles, ces bandes de jeunes gens qui papillonnaient, riant, chantant et plaisantant. En cheveux, quelques-unes vêtues de deuil, elles se donnaient le bras et bavardaient, mais sans l'entrain d'autrefois.

— *Té ! Vé !* Lagnel ! s'écria l'une d'elles.

Lagnel, qui avait vu Clara au milieu d'un groupe, s'était levé et s'avançait.

Clara, à l'exclamation de sa compagne, avait reconnu à son tour son ami et, très étonnée, elle le regardait venir.

— Bonjour, Clara, dit Lagnel.

— Toi, à Aix ? répondit l'allumettière en se campant devant lui, les mains sur les hanches.

Elle était en tablier de travail, un réticule passé au bras, ses peignes scintillant au soleil dans son casque de cheveux noirs, l'œil enflammé et les narines frémissantes.

— Mais oui, moi, à Aix, répondit Lagnel, en s'efforçant de sourire et de garder un ton conciliant. Ça te surprend ?

— Ça me suffoque !

Sa voix vibrait de colère et les autres allumettières, surprises de la tournure que prenait la conversation, s'étaient écartées.

— Tu es donc toujours fâchée ? reprit Lagnel.

— Certainement.

— Pourtant...

— Dis-moi un peu ce que tu viens faire ici. Il me semble que ce n'est guère ta place.

— Je viens chercher des chèvres.

— Des chèvres ?

— Oui, des chèvres pour l'armée hindoue.

— Allons donc ! Tu me prends pour une *fadade* (1) ?

— Je t'assure...

— Ce n'est pas un métier de soldat.

— Mais si ! Je suis envoyé par les Anglais pour ramener des chèvres aux Hindous qui sont à Marseille.

— C'est pour ça que tu as le béret et le bâton, comme les *cabraïré ?*

— C'est pour ça.

— Eh bien, pour être complet, il te manque quelque chose.

— Quoi donc ?

— Le fifre, pardi ! Mais, tu n'en as pas besoin. Tu es assez fifre toi-même !

Clara éclatait d'un rire sarcastique et montrait du geste à ses compagnes Lagnel interloqué.

— Regardez-le, ce long pendu, ce saute-aux-prunes, ce dépendeur d'andouilles ! Il vient à Aix pour chercher des chèvres ! Pendant que nos frères, nos maris, nos amis sont là-haut, en train de souffrir, de mourir peut-être, monsieur se promène, la canne à la main ! Tu n'as pas honte, dis ?

— Clara, je t'en prie...

Lagnel, qui sentait la colère le gagner, mais qui voulait se contenir, essayait encore d'amadouer son amie. Il

(1) Idiote.

voyait sur lui les yeux moqueurs des allumettières, qui se poussaient du coude.

— Ecoute-moi, Clara...

— Rien du tout ! Quand on est taillé comme toi, ce n'est pas pour conduire des chèvres !

A ce moment débouchèrent du cours Sextius, guidés par Miu et Zidore qui galopaient devant eux et suivis par d'autres gamins qui piaillaient, les deux Hindous.

Dès qu'ils aperçurent Lagnel, ils manifestèrent leur joie en gesticulant et en disant :

— Talaam, Sahib !

Comme ils virent que Lagnel parlait à une femme, ils s'inclinèrent profondément devant elle et la saluèrent d'un guttural :

— Talaam, memsahib !

Les allumettières se détournèrent, en se bousculant, avec des rires étouffés.

— Qu'est-ce qu'ils veulent, ces deux-là ? dit Clara.

— Ils te disent bonjour, répondit Lagnel.

— D'où sortent-ils ?

— Ce sont mes aides. Ils m'accompagnent dans mes voyages.

— Tes aides ? *Bé vaï !* Ils sont jolis, tes aides ! j'aime encore mieux les turcos !

Elle examinait d'un œil méprisant Kirpal et Abdul Razad, leurs minces jambes noires dansant dans les pantalons khaki coupés court au genou, et leurs têtes olivâtres appesanties par le turban.

— Talaam, memsahib ! répétaient les Hindous.

Tout à coup, la sirène de la manufacture lança son appel qui se répandit en hurlant au-dessus de la ville.

Les allumettières se pressaient sur la place, de tous les côtés. Bras dessus, bras dessous, elles descendaient l'avenue de la gare des marchandises, se hâtant vers les ateliers dont les toits rouges s'allongent au bord de la voie du chemin de fer.

Superbe, dédaigneuse, Clara lança vers Lagnel, avec une moue de dégoût :

— *Buaï* (1) pour toi et pour tes aides !

Puis, elle rejoignit ses compagnes et, toutes ensemble, elles partirent d'un grand éclat de rire en voyant Lagnel, furieux, planté près de ses Hindous.

Les derniers groupes d'allumettières disparurent au tournant de l'avenue et, bientôt, le soleil fut seul sur le chemin.

Kirpal et Abdul Razad s'étaient assis sur les marches de la croix de la Mission et, impassibles, les coudes aux genoux, les mains jointes et les yeux tournés vers Lagnel, ils attendaient, sans se soucier des gamins, qui, autour d'eux, se poussaient pour mieux les voir.

Lagnel fit signe à Miu et à Zidore qui vinrent auprès de lui :

— Pourquoi, petits morveux, me les avoir amenés ?

— Ils vous cherchaient, *moussu* François, répondit Miu, qui était l'aîné. La *mama* nous a dit : « *Moussu* François doit être au Jeu-de-Mail. Faites voir le chemin à ces turcos. » Alors, moi et Zidore, nous sommes partis avec eux.

— C'est bon. Une autre fois, il faudra les laisser se débrouiller tout seuls.

Et, sans se retourner, Lagnel prit, à gauche, la route de Marseille, à l'entrée de laquelle, près d'un petit bois, s'ouvre le Jeu-de-Mail.

XXVII

AU JEU-DE-MAIL

Les deux boys, comme un seul homme, s'étaient dressés et avaient emboîté le pas à Lagnel.

Celui-ci, pour échapper à l'agacement de les sentir sur ses talons, franchit rapidement la porte du Jeu-de-Mail,

(1) Pouah !

qui est toujours ouverte, dans un mur ébréché. Tout de suite, il se sentit apaisé.

Il était deux heures et le soleil faisait régner, dans ce coin abrité, une tiédeur presque estivale. Personne, pas même un promeneur.

Lagnel suivait le terre-plein du milieu. De chaque côté, en contre-bas, courent deux petits chemins réservés aux joueurs et dont les sinuosités, la terre dorée et les moindres cailloux lui rappelaient une foule de souvenirs.

Il se revoyait, par un après-midi semblable, les manches de la chemise retroussées, nu-tête, le maillet à la main, poussant la boule dans un des chemins creux, tandis que, sur le terre-plein,le groupe compact des amateurs et des parieurs l'accompagnait, l'excitant ou le critiquant :

— *Ben pica, pichot* (1) !

— *As paù dei bocho, Chichois* (2) ?

La partie avait commencé là-bas, au delà d'une borne blanche qui se dresse sur le fond sombre des pins. Il était suivi d'un homme qui portait sur son dos, dans un filet, des boules de toutes les grosseurs et, à la main, un faisceau de maillets de toutes les tailles.

Nul ne connaissait mieux que Lagnel les pièges du chemin, ses pierres, ses rigoles, ses poussières, ses pentes et ses montées. Quand il tenait devant lui, à ses pieds, prête à être poussée, une boule qu'il caressait de son maillet, il sentait que la respiration des parieurs était en suspens.

Bien d'aplomb sur ses jambes écartées, il levait alors les bras en arrière. Le maillet plongeait dans l'azur, où son manche se courbait, puis, avec un sifflement, il redescendait et un coup net claquait sur la boule qui s'envolait dans un petit flocon de poussière et retombait, après une belle courbe, à la place qu'il avait fixée. Là, obéissant

(1) Bien frappé, petit !
(2) Tu as peur des boules, François ?

toujours à la volonté du joueur, la boule rebondissait, évitait les pierres, franchissait ou suivait les rigoles, sautait les racines, reprenait force en roulant sur une pente, puis ralentissait, s'apaisait et s'en allait mourir en vue de l'autre borne.

Comme tout cela était loin !

Pourtant, les chemins creux et le soleil invitaient toujours à manier le manche flexible du maillet et, dans l'air léger, on s'attendait à entendre le baiser sonore de la boule et du marteau de bois.

Lagnel fit encore quelques pas, puis s'arrêta en un point d'où la vue sur le Jeu-de-Mail, sur la ville et sur les collines est incomparable.

Il regardait, avec une tendresse inconsciente, les pins tordus et toujours verts, les maisons d'Aix sous leur couronne de platanes, les cercles des coteaux offerts comme des pétales au soleil et, dominant tout, le mont de la Victoire et sa fière cime éblouissante.

Lagnel ne pouvait guère analyser la beauté qui était ainsi devant lui. Mais elle le pénétrait, confondue avec le bien-être.

Son contentement était tel qu'il en oubliait les ombres de Kirpal et d'Abdul Razad projetées près de la sienne, et qu'il eut l'impression de se réveiller d'un rêve quand une voix fit derrière lui :

— Eh bien ! l'ami ! On est mieux ici que dans les tranchées ?

C'était *Moussu* Mus, un rentier aixois, un des plus fidèles parieurs du Jeu-de-Mail, qui l'interpellait. Énorme, le visage rasé retombant en plis sur sa poitrine, *Moussu* Mus, la canne à la main, venait faire son tour quotidien. Lagnel lui serra la main.

— Bonjour ! *Moussu* Mus. Toujours bien portant ?

— Comme vous voyez. Tant que je viendrai au Jeu-de-Mail, ça sera bon signe. On respire ici.

Et *Moussu* Mus, selon son tic bien connu dans la ville,

avala sa lèvre inférieure et une partie de son menton, avec un bruit de déglutition, puis les ressortit et cracha par terre.

— Mais vous, poursuivit-il, mon garçon, parlez-moi de la guerre. Vous avez été blessé ?

— Non, *Moussu* Mus ! Je n'y suis pas encore allé.

— Pas possible ! Vous êtes pourtant plus jeune que mes trois neveux et que tant d'autres, qui y sont? Qu'est-ce que vous faites ici ?

— Je suis venu, avec ces deux Hindous, chercher des chèvres.

— Des chèvres ? Vous plaisantez ?

— Pas du tout, *Moussu* Mus. Je suis attaché à l'armée hindoue comme meneur de chèvres.

— Et où ça ?

— A Marseille.

— Eh bien! mon garçon, je ne vous félicite pas. J'attendais autre chose d'un bon joueur de mail comme vous. Si j'avais votre âge, je ne serais sûrement pas là. En septante, tel que vous me voyez, je suis parti volontaire. Ah ! non, je ne vous félicite pas !

Le bon *Moussu* Mus, très empourpré, avala encore une fois sa lèvre inférieure et une partie de son menton, avec un bruit de déglutition, puis les ressortit et cracha par terre.

Enfonçant d'un coup de poing son chapeau mou et frappant le sol de sa canne, il laissa là Lagnel et continua sa promenade sous les pins.

Lagnel le regarda filer, haussa les épaules, et, prenant à gauche, se dirigea vers le petit café où, la partie finie, il avait l'habitude de boire l'apéritif avec ses amis.

Il suivait, autrefois, ce même chemin, à l'ombre de ces mêmes pins. Mais il était alors entouré, comme un consul de l'ancienne Rome, de ses partisans et de ses adversaires qui discutaient à haute voix ses mérites. Les parieurs détaillaient chacun de ses coups, louaient, blâmaient.

Lui, son dernier maillet à la main, un peu las, marchait au milieu, avec, derrière lui, l'homme qui portait les boules dans un filet, sur son dos, et, à la main, un faisceau de maillets, comme un licteur.

A l'entrée du petit café, les commentaires s'apaisaient, les comptes se réglaient, les pièces blanches s'échangeaient, et toute la troupe, bourdonnante encore, s'asseyait à la terrasse qui domine un vélodrome autour duquel les pins font cercle.

Aujourd'hui, tout était calme, tout était désert. La ronde silhouette de *Moussu* Mus avait disparu sous les basses branches, au loin, et, sur la terrasse du petit café, deux consommateurs, seuls, se tenaient en plein soleil.

C'étaient Suffren et Titou qui attendaient leur ami.

— Déjà là ! dit Suffren. Nous pensions que Clara te retiendrait.

— Clara ? Ne me parlez plus d'elle. Cette fois, c'est bien fini entre nous, répondit Lagnel, sur un ton qui n'admettait pas de réplique.

— Bon, bon.

Les boys s'étaient assis à une table voisine. Titou remarqua :

— Ils te suivent comme des caniches.

Puis la conversation des trois amis roula sur le Jeu-de-Mail et les parties de naguère. Quelques coups de maillet fameux furent évoqués.

— Tout ça est fini, conclut Suffren. Il n'y a plus personne pour tenir le mail. Les jeunes comme toi sont partis au front.

Lagnel crut sentir dans les derniers mots de Suffren un reproche indirect.

Tous trois se regardèrent.

A côté de Suffren, pâle et chétif, qui était boulanger de son métier, mais que sa santé obligeait, pendant le plus clair de son temps, à se reposer, et à côté de Titou, quasiment bossu, qui ne pouvait guère exercer qu'une vague

représentation d'on ne savait quel commerce, Lagnel éclatait dans sa force.

— Et alors, ne put s'empêcher de dire Titou, on garde des gaillards tels que toi à Marseille ?

— Toi aussi, comme Clara, tu voudrais peut-être que j'aille me faire casser la figure pour toi ? dit Lagnel agressif.

— Je n'ai pas dit ça.

— Seulement tu l'as pensé...

Ils se turent. Le patron du café apportait une bouteille de rhum et des verres.

XXVIII

L'ESPRIT DU RHUM

— Tiens, François, te voilà revenu ? fit le patron en reconnaissant Lagnel.

— Comme vous voyez.

— Je l'avais toujours dit que tu étais un veinard.

Malgré son sourire de commande, le visage du patron, un brave homme d'une cinquantaine d'années, moustache et cheveux gris, exprimait une si claire réprobation que Lagnel répliqua :

— Rassurez-vous, maître Pascal, je n'ai pas fini.

— Ah ! bon ! Ce serait malheureux si l'on renvoyait des soldats, alors qu'il y en a tant qui tombent ! Nous entrons dans une guerre terrible, une guerre d'extermination. J'espère bien qu'un poilu tel que toi y jouera sa partie comme les autres.

— On fera son possible.

Le patron regardait, étonné, les deux Hindous assis un peu en arrière, à une table voisine.

— Ces messieurs sont peut-être avec vous, demanda-t-il ?

— Oui, répondit Titou. Donnez-leur des verres.

— Ce n'est guère la peine, dit Lagnel, ils ne boivent que de l'eau.

Mais le patron avait déjà placé deux verres devant Kirpal et Abdul Razad et Titou les avait remplis.

Tandis que maître Pascal rentrait dans le café et que les trois amis buvaient à petits coups et causaient entre eux, les Hindous s'agitaient sur leurs chaises.

Les verres de rhum posés devant eux, et qui scintillaient comme de l'or au soleil paraissaient beaucoup les incommoder.

Abdul Razad, à un moment, tourna la tête vers les collines du Montaiguet pour échapper sans doute aux effluves qui se dégageaient du liquide et que ses narines dilatées respiraient malgré lui.

Kirpal, constatant que son compagnon ne le voyait pas, se pencha brusquement sur la table, saisit un petit verre et l'avala d'un trait. Il tourna ensuite la tête de l'autre côté, et parut contempler le mont de la Victoire.

Abdul Razad, qui, en réalité, guettait Kirpal du coin de l'œil, se pencha, lui aussi, brusquement sur la table, saisit l'autre petit verre et l'avala d'un trait.

Titou, Suffren et Lagnel avaient vu leur comédie.

— Pour des gens qui ne boivent que de l'eau, ils ne sifflent pas mal le rhum, dit Titou, en riant.

Il remplit de nouveau les verres des Hindous, et ceux-ci, comme la première fois, succombèrent à la tentation.

Les trois amis s'amusant de leurs ruses enfantines, les petits verres se succédèrent. Maintenant Kirpal et Abdul Razad se gênaient à peine pour boire la liqueur défendue, qui semblait être tout à fait de leur goût.

— Ce n'est pas tout ça, dit Lagnel, à la fin. Ces oiseaux-là ne sont pas venus avec moi pour lamper du rhum, mais pour m'aider à ramener des chèvres. Si nous y songions un peu ? Vous avez toujours à Aix, au moins, deux troupeaux qui passent dans la ville et qui s'arrêtent de porte en porte ?

— Il n'y en a plus qu'un, dit Titou. Le père Garcin, du quartier Saint-Jean, a tout vendu depuis que son gendre est mort à la guerre. Il reste le père Isouard, à la rue Esquicho-Couide. C'est lui seul qui parcourt la ville avec son troupeau, son fouet d'une main, son ocarina de l'autre. Si tu veux, nous pouvons aller le voir.

Ils se levèrent et s'acheminèrent vers la sortie du Jeu-de-Mail.

Lagnel, Titou et Suffren marchaient devant. Kirpal et Abdul Razad les suivaient. L'esprit du rhum commençait à les travailler tous. Ils parlaient fort, gesticulaient, mais les deux Hindous paraissaient les plus agités.

Les bonnes gens qui s'en venaient prendre le soleil sur la route de Marseille regardaient, un peu surpris, ce groupe houleux composé de deux civils, ordinairement plus calmes, d'un soldat, que tous ne reconnaissaient pas, et de deux Hindous.

Au bas du cours Mirabeau, Lagnel, qui ne voulait pas être en reste de politesse avec ses camarades, les invita à prendre un verre au café du coin :

— C'est ma tournée, dit-il. Vous ne pouvez pas me refuser.

Titou et Suffren ne refusèrent pas. Kirpal et Abdul Razad non plus.

Les deux boys n'avaient plus dans les yeux leur flamme sauvage, mais une joie un peu hébétée. Ils riaient sans cesse et ne s'effarouchaient pas de se trouver au milieu d'infidèles, le verre à la main, ne sachant plus au juste ce qu'ils faisaient.

Les autres, très éméchés eux-mêmes, s'amusaient à trinquer avec eux, histoire de les faire boire.

Soudain, venue du haut du Cours Mirabeau, une musique étrange s'éleva. C'était un bruit sourd dominé par une note nasillarde :

— La nouba des tirailleurs !

— Un départ !

Tout le café fut bientôt dehors.

Dans l'allée centrale, un long convoi de tirailleurs, précédé de leur musique, ondulait comme un champ de coquelicots. A une allure endiablée, en quelques instants, ils furent au bas du Cours. Leurs visages bruns, sous la chéchia, étaient brillants de sueur. Un sac formidable les dominait. Les tambours avaient un roulement profond, continu, tragique, qui vous prenait aux entrailles. Les notes aigres de la nouba volaient au-dessus et précipitaient la marche.

Ils passèrent en trombe, tournèrent à gauche et s'éloignèrent vers la gare, dans la poussière et dans un flot de gens qui les suivaient.

On ne les voyait déjà plus, mais on entendait les tambours et les fifres et le rythme de leur piétinement accéléré.

— Ce qu'ils sont pressés ! dit Lagnel. Rentrons au café, je paye encore une tournée.

Mais, ni cette tournée, ni une autre, ne lui rendirent la gaîté. Au contraire, au plus il buvait, au plus il sentait le fond de sa nature remuer et des bulles de mélancolie monter à la surface.

Ce passage de tirailleurs, cette chair ardente et noire offerte, elle aussi, au dieu de la guerre, cette musique barbare qui retentissait encore à ses oreilles et dans sa poitrine avaient réveillé toutes ses inquiétudes.

Il pensa, de nouveau, dans un éclair et en frémissant, à la guerre, à la mort. Il sentait l'une et l'autre présentes auprès de lui, malgré les apparences, et son visage perdit sa sérénité. Un pli se creusa sur son front, entre ses yeux, et son cœur se mit à battre avec la même violence qu'aux plus mauvais jours d'angoisse de Digne.

— Qu'est-ce que tu as, François ? demanda Suffren. Tu ne dis plus rien. Serais-tu malade ?

— Moi ? Pas du tout !

Et il s'efforçait de plaisanter.

Suffren et Titou, sous l'effet de l'alcool, s'épanouissaient. Ils ne cessaient de rire et de bavarder.

Quant aux deux Hindous, auxquels le départ des tirailleurs avait donné sans doute des idées guerrières, ils se racontaient des histoires de brigands de leur pays, mimant les scènes, tirant des coups de feu imaginaires et se précipitant l'un vers l'autre pour se saisir à bras le corps et rouler entre les chaises.

— Bravo, les Indiens ! criait-on dans le café, en se groupant autour d'eux.

Leur excitation devenait si dangereuse que Lagnel écouta les observations du patron et que, faisant signe aux Hindous de le suivre, il décida de quitter le café.

— Vous venez, les amis ? dit-il à Suffren et à Titou.

— Où ça ?

— Chez le père Isouard.

— A cette heure, il fait sa tournée. Nous restons ici. Nos verres ne sont pas finis.

— Comme vous voudrez.

Sans insister autrement, Lagnel sortit. Kirpal et Abdul Razad le suivirent.

XXIX

LE PÈRE ISOUARD

L'air du dehors permit à Lagnel de s'apercevoir de deux choses : la première, qu'il maintenait difficilement son équilibre ; la seconde, que les Hindous étaient, eux, tout à fait ivres. Gesticulant et vociférant, ils essayaient une danse effrénée et jonglaient avec leurs bâtons. Déjà, des gens s'assemblaient et des officiers de tirailleurs, attirés par le bruit, se dirigeaient vers eux.

Lagnel comprit qu'il fallait éviter tout scandale, et que le mieux était de renoncer à se rendre, dans ces conditions, chez le père Isouard.

— Rentrons rue Vendôme, dit-il aux boys.

Comme ceux-ci ne comprenaient pas et voulaient continuer à danser, il les prit chacun par un bras et, aussi fermement que tous trois le pouvaient, ils se mirent en route.

Le chemin fut long.

Lagnel eut la force de résister à l'invitation des buvettes du Cours Sextius qui tendaient insidieusement vers lui et ses compagnons leurs petites tables sous les platanes.

Ils parvinrent ainsi, sans trop d'encombres, à la rue Vendôme.

Miu et Zidore étaient seuls, dans la rue, réparant leur petit moulin à eau dont les palettes s'étaient détachées du bouchon.

Quand ils virent arriver les trois hommes, qui tenaient toute la rue, ils se précipitèrent vers leur maison en criant :

— *Mama ! Mama !* Ils sont *empégués* (1) !

Mme Florent et une autre commère parurent sur leurs portes :

— *Bou dieù ! S'aco's poussible !*

— *Avès pas crento, moussu François ?*

Moussu François avait honte, à la vérité, mais il avait aussi et, de plus en plus, toutes les peines du monde à se tenir debout, ainsi que ses compagnons.

Il ne répondit rien et s'efforça de monter l'escalier de sa chambre.

Ce ne fut pas chose facile, les vieilles maisons provençales n'ayant ordinairement pas de jour dans l'escalier.

Derrière lui, les Hindous heurtaient également les marches, en manquaient quelques-unes et juraient dans leur langue.

Enfin Lagnel trouva la porte de sa chambre, l'ouvrit et, sans se déshabiller, s'allongea sur son lit.

Il vit tourner autour de lui les « mallons » rouges du

(1) Ivres.

parquet, mêlés aux losanges dorés de la tapisserie, puis il ferma les paupières. Il entendit vaguement les boys pousser la porte et bousculer les chaises.

Quand il se réveilla, il faisait jour et il lui fallut consulter sa montre pour se rendre compte que toute une nuit s'était écoulée.

Au milieu de la chambre, enveloppés dans leurs couvertures, la tête enfouie dans leurs turbans, les jambes dans leurs sacs, et leurs manteaux caoutchoutés jetés sur eux, Kirpal et Abdul Razad dormaient profondément.

Lagnel se rappela les événements de la veille et comment le rhum lui avait fait oublier les raisons de son voyage à Aix.

Il résolut aussitôt de réparer le temps perdu et, se levant avec précaution, il laissa les boys continuer leur somme et sortit sur la pointe des pieds.

— Je n'ai pas besoin d'eux, ils me gêneraient, se dit-il.

La rue Vendôme, à cette heure, était froide et sombre, mais ses toits, touchés du soleil, étaient dorés. Des oiseaux piaillaient dans les branches du jardin voisin. Quelques chats frileux, seuls, la traversaient.

Lagnel se dirigea vers la maison du père Isouard.

Toutes les portes, toutes les fenêtres, sur son passage, étaient fermées. Il se souvenait d'avoir laissé ce quartier populaire grouillant d'enfants, encombré de commères. Il le retrouvait mort.

Il arriva bientôt à la rue Esquicho-couide, ainsi nommée parce qu'elle est si étroite qu'on ne peut y passer sans serrer les coudes.

Au bout de la rue, sur une petite place, au ras du sol, une étable était entre-bâillée. Des tintements de clochettes, des bêlements et des bruits de chaînes en sortaient, ainsi qu'une chaude odeur de litière.

Lagnel poussa l'un des battants et entra. Les tintements de clochettes, les bêlements et les bruits de chaî-

nes redoublèrent. Dans l'obscurité, il ne distingua rien tout d'abord.

— Hé ! là ! Personne ? fit-il en s'avançant avec précaution sur la paille.

Une porte de côté s'ouvrit et, dans le flot de jour qui coula jusqu'au fond de l'étable, il aperçut une vache et une douzaine de chèvres qui tiraient du fourrage des râteliers.

En même temps, une voix, venue du même côté que le jour, demanda sur un ton impératif :

— *Qué voulè ?*

Lagnel se dirigea vers la clarté et vers la voix. Il pénétra dans une petite pièce qui donnait sur la rue voisine. Au milieu de la pièce se tenait le père Isouard, en train de transvaser du lait. Autour de lui, par terre, sur la table, aux murs, on ne voyait que des mesures en fer blanc de toutes les tailles.

— *Qué voulè ?* répéta le père Isouard, sans interrompre son travail, le dos penché.

— Je venais voir si vous vouliez me vendre quelques chèvres, dit Lagnel.

Le père Isouard lâcha sa mesure et tourna sa vieille tête à barbe blanche :

— *Coumo ?* dit-il, en fronçant les sourcils.

— Oui, reprit Lagnel, je suis chargé de vous acheter vos chèvres pour le compte de l'armée.

Le père Isouard vit bien que Lagnel ne plaisantait pas. Alors, redressant sa courte taille et rassemblant tout ce qu'il savait de français :

— *Nani, moussu*, dit-il, mes chèvres sont pas à vendre.

— Je paierai ce qu'il faudra.

— Quand même vous me les *pagueriez* cent écus pièce, vous entendez, *moussu*, je les garde! Des bêtes si braves qu'on dirait des gens ! Est-ce qu'on vend sa famille ? Non, pas vrai ? Et bien, mes chèvres, c'est ma famille à moi ! Quand je les mène par la ville, pas besoin, allez,

de les guider ! Elles connaissent le chemin mieux que moi. Elles savent pourquoi nous sortons, le matin et le soir, et elles s'arrêtent toutes seules aux portes des pratiques. Si je leur parle, elles me répondent. Parfaitement, *moussu* ! Nous nous comprenons ! Ah ! vous pouvez dire à l'armée qui vous envoie qu'on n'enlève pas comme ça ses chèvres au père Isouard ! Le père Isouard ne vend pas ses chèvres ! *Nani ! Nani !*

Le vieux hochait la tête et sa barbe blanche s'agitait au vent de sa colère, sur sa blouse bleue.

— Vous en achèterez d'autres, avec l'argent, dit Lagnel.

— *Nani ! Nani !* Je tiens à mes bêtes et mes bêtes tiennent à moi ! Elles sont toutes nées dans cette étable et c'est dans cette étable qu'elles rendront leur âme à Dieu, le plus tard possible. Acheter d'autres chèvres ? Jamais de la vie ! On voit bien que vous ne connaissez pas ces bêtes. On n'en fait pas trafic ! Ou alors, on ne les aime pas !

— Pourtant, les chèvres, ça se vend !

— Oui, au marché ! Si vous tenez à en acheter, mon bon *moussu*, eh *bé*, allez donc au marché aux bestiaux ! C'est justement aujourd'hui qu'il se tient. Là, vous en trouverez des bêtes qui n'appartiennent à personne, des bêtes qui n'ont pas de nom, des bêtes qui n'ont pas d'étable ! Mais vous n'aurez pas les miennes !

— C'est votre dernier mot ?

— Mon dernier.

Le père Isouard , les mains tremblantes, se remit à mesurer son lait, le dos penché, tandis que Lagnel traversait une fois encore l'étable et s'en allait au milieu des tintements de clochettes, des bêlements et des bruits de chaînes.

XXX

L'ANNONCIATEUR

Le père Isouard avait raison : Lagnel n'avait qu'à

aller au marché aux bestiaux situé du côté de l'Hôpital, vers le haut de la ville.

Il en prit donc le chemin et sortit du dédale des petites rues groupées autour de la cathédrale, la rue du Griffon, la rue Campra, la rue Littéra.

Dans la rue Jacques-de-la-Roque il croisa l'adjoint au maire, un confiseur de la rue des Cordeliers, lequel, vêtu de noir et des papiers à la main, regardait le numéro d'une maison.

— Bonjour, monsieur Bonnard.

— *Té, vé !* Bonjour, Lagnel. En permission ?

— Non, en mission

— Ah ! Tant mieux ! Tant mieux !

M. Bonnard, l'air préoccupé, cherchait parmi les papiers qu'il tenait dans ses mains.

— Et vous, monsieur Bonnard ? Il ne vous est rien arrivé ? Je vous vois tout en noir.

— A moi ? Non. Seulement, mon brave, en ma qualité d'adjoint, j'ai un bien triste devoir à remplir. C'est moi qui suis cha gé par M. le Maire de prévenir les familles en cas de malheur à la guerre. Depuis quelque temps, tous les jours, j'ai deux ou trois visites de ce genre à faire. Où allons-nous, si ça continue ? Où allons-nous ?

L'adjoint ayant trouvé le papier qu'il cherchait, serra la main de Lagnel et s'avança vers une porte. Il souleva le marteau de bronze et toute la maison retentit comme un tombeau.

Lagnel s'éloigna.

En traversant le boulevard Notre-Dame, il songea que son dernier patron, maître Escande, le charron, ne serait pas content s'il passait près de son atelier sans lui dire bonjour.

Il l'apercevait justement, là-bas, sous les arbres, qui réparait les jantes d'une roue.

Maître Escande, la barbiche grise toujours agitée, des lunettes sur ses yeux pétillants, était la plaisanterie

même. Avec lui on ne s'ennuyait jamais et tout le boulevard s'amusait de ses facéties.

Il accueillit Lagnel à sa manière :

— Ah, te voilà, bandit ? Comment, tu es encore en vie ? Il n'y a de chance que pour la canaille !

Et mille autres choses aimables, débitées tout en cognant ferme à coups de marteau sur la roue.

Une petite brunette qui passait, sa cruche d'une main, relevant de l'autre sa robe et laissant voir ses jambes nues, car elle n'avait sans doute pas encore eu le temps de mettre ses bas, dit :

— Bonjour, maître Escande.

— Bonjour, mademoiselle Lucie. Ecoutez un peu.

La brunette s'arrêta, mais sans poser sa cruche :

— Je suis pressée, je vais à l'eau.

— Un simple renseignement.

— Lequel ?

— Voulez-vous m'indiquer la marchande où vous avez acheté une si belle paire de bas ? Je serais heureux d'en commander les pareils.

Mlle Lucie éclata de rire et, s'en allant :

— La marchande, c'est ma maman. Vous pouvez vous adresser à elle.

— Je n'y manquerai pas.

Comme le charron se retournait vers Lagnel et s'apprêtait à lui poser des questions, Lagnel le prévint :

— Et le fils, maître Escande ? Avez-vous de bonnes nouvelles du fils ?

Le eharron s'appuya des deux mains sur son marteau, un pied sur la roue, et, devenu subitement grave, répondit :

— Le fils ? Ça, c'est autre chose. Depuis trois semaines, il n'a plus écrit. C'est pas naturel, car il nous écrivait tous les jours. A la guerre, le proverbe n'est pas vrai : pas de nouvelles, mauvaises nouvelles.

A ce moment, M. Bonnard, l'adjoint au Maire, tout

vêtu de noir, tournait le coin de la rue Jacques-de-la-Roque et s'avançait sur le boulevard Notre-Dame.

Maître Escande s'était arrêté de parler et, les yeux agrandis derrière ses lunettes, ses mains serrant son marteau, il regardait venir l'Annonciateur.

Lagnel avait suivi la direction du regard du charron et, voyant M. Bonnard qui traversait le boulevard juste devant l'atelier, ses papiers à la main, il avait compris.

— C'est pour moi, cette fois, M. Bonnard? dit maître Escande, dont la voix était ferme encore.

— C'est pour vous, mon pauvre Escande.

Alors le charron laissa tomber son marteau et les verres de ses lunettes se voilèrent d'eau.

L'adjoint lui tendit les bras, les deux hommes s'étreignirent, puis, l'un soutenant l'autre, ils entrèrent dans l'atelier où le point d'or de la forge brûlait dans l'ombre comme un cierge.

Lagnel était resté cloué sur place, courbant la tête. Quelles consolations aurait-il pu offrir à maître Escande ? Tout remué et sentant au fond de lui un inexplicable remords, il n'avait pas le courage d'affronter cette douleur.

Un troupeau de moutons qui passaient sur le boulevard et dont les pieds soulevaient une lourde poussière, lui rappela qu'il était près du marché aux bestiaux.

A pas rapides comme s'il était poursuivi, il prit le Cours de l'Hôpital et entra bientôt au marché.

Partout, sous les halles et le long des murs, séparés par des claies ou attachés à des traverses, des moutons et des bœufs étaient parqués. Des odeurs de fiente et de suint se mêlaient aux bêlements et aux meuglements. De tous côtés des chiens couraient, des enfants, à coups de bâtons, pressaient les bêtes, et des marchands à longues blouses allaient et venaient.

D'abord, dans l'enchevêtrement des charrettes et des animaux, Lagnel ne vit pas de chèvres. Il parcourut tout le marché. Dans un coin, près de l'endroit où l'on faisait

chauffer sur un brasier des fers pour marquer les moutons, il finit pas découvrir un lot d'une vingtaine de chèvres et de chevreaux, frileusement accroupis au soleil.

Devant les bêtes, un marchand se tenait.

— Ces chèvres sont à vous ? demanda Lagnel.

Le marchand, qui, le bord de son chapeau de feutre rabattu sur les yeux, et son bâton à bout ferré derrière le dos, fumait sa pipe en se promenant à petits pas, s'arrêta.

Il examina Lagnel et répondit d'un ton peu engageant :

— Parfaitement.

— Combien en voulez-vous ?

— Ça dépend.

— Mais encore ?

— Pour qui est-ce, d'abord ?

— C'est pour moi.

— Pour vous ?

— C'est-à-dire pour l'armée.

— Ce n'est pas la même chose. Si c'est pour l'armée, naturellement, ça sera plus cher.

— Vous en avez combien ?

— Vous pouvez les compter, il y a quinze chèvres et cinq chevreaux, trois des chèvres sont pleines.

— Ça m'est égal. Dites-moi votre prix.

— Vous les prenez toutes ?

— Toutes.

— C'est sérieux ?

— Quand je vous le dis.

Le marchand quitta sa pipe, cracha, cligna de l'œil et, d'un air bonhomme et d'une voix doucereuse :

— Eh bien voilà, dit-il. Par le temps qui court, comme vous savez, le bétail se fait rare, on n'en trouve plus. Vous pouvez faire un tour en Camargue comme en Crau, vous n'en verrez pas plus que sur ma main. On a tout enlevé pour les Hindous. Aussi vous faites bien de profiter de l'occasion.

— Je vous remercie. Mais tout ça ne me dit pas votre prix.

— Eh bien, puisque vous y tenez et parce que c'est vous, nous mettons le troupeau à mille francs.

— Cinquante francs par tête, les chevreaux comme les chèvres ?

— Mais oui, mon garçon. Ce sont des bêtes superbes, de belle race. Je n'en suis pas embarrassé. Si vous ne les voulez pas, je les mène à Marseille. Les Hindous seront contents de les avoir à ce prix-là. C'est à prendre ou à laisser.

— C'est entendu. Je prends.

— Touchez-là, mon brave, et les bêtes sont à vous !

Le marchand tendit sa large paume ouverte. Lagnel y mit la sienne en la faisant claquer.

Le marché était conclu.

XXXI

VOLEUR ET Cie

Le marché était conclu, mais tout n'était pas fini.

Quand Lagnel tira de sa poche un chèque pour payer, le marchand se récria :

— Un chèque ? *Qu'es aco ?*

— C'est comme un billet, vous n'aurez qu'à vous présenter à la Banque et vous serez réglé.

— Nous autres, dans les bestiaux, nous n'employons jamais ça. Nous ne connaissons que l'argent. S'il fallait se fier au premier venu qui met sa signature au bas d'un papier !

— Le premier venu ! Le trésorier de l'armée anglaise !

— Vous êtes dans l'armée anglaise ?

— Mais oui, j'achète des chèvres pour les Hindous.

— Si j'avais su !...

— Quoi donc ?

— Eh bien, je vous les aurais vendues un peu plus cher ! Quel dommage que l'affaire soit faite !

— Merci !

— Les Hindous, ça paye sans compter.

— En tous cas, vous pouvez accepter leur chèque.

— C'est une autre paire de manches. Je regrette. Mais, je vous l'ai dit, nous autres, dans les bestiaux, nous n'employons jamais ça. Nous préférons les espèces. Quand nous les sentons sur nous, alors, seulement, nous sommes tranquilles.

Le marchand releva sa blouse et montra une sacoche qui pesait à son flanc :

— Il y a encore de la place, fit-il avec un gros rire.

Puis il ajouta, en rabattant sa blouse :

— Un bon conseil, mon garçon : si vous voulez emporter vos chèvres, allez vous-même à la banque, avec votre papier. Moi, je reste ici à fumer ma pipe.

Lagnel comprit qu'il n'y avait pas d'autre moyen de terminer la discussion.

Il descendit sur le cours Mirabeau, à la Banque de France, et revint peu après au marché où il retrouva le marchand qui se promenait à petits pas devant les chèvres.

— Cette fois, lui dit Lagnel, vous allez être content.

— Cette fois, répondit l'autre, quand il eut vérifié et enfermé dans sa sacoche dix rouleaux de pièces de cinq francs, nous sommes d'accord.

— Il me manque pourtant quelque chose, dit Lagnel.

— Quoi donc ?

— Un reçu.

— Un reçu ? Nous n'en donnons jamais, nous autres, dans les bestiaux. Toutes nos affaires se traitent sur parole.

— Je ne dis pas, mais je vous ai payé mille francs pour quinze chèvres et cinq chevreaux, et le trésorier de l'armée anglaise me demandera un reçu.

— Vous lui direz que ce n'est pas la coutume. D'ailleurs, je ne sais ni lire, ni écrire.

— Si vous ne me donnez pas de reçu, rendez-moi du moins un service.

— Je ne demande pas mieux. Lequel ?

— Celui de surveiller les chèvres encore un moment. Le temps d'aller chercher mes deux aides pour les emmener.

— Où sont-ils vos aides ?

— Rue Vendôme, à côté.

— Bon. Je vous attendrai. Je ne suis pas plus pressé que ça.

Et le marchand reprit sa promenade, la pipe à la bouche, devant les chèvres, tandis que Lagnel s'éloignait.

Rue Vendôme, Lagnel trouva Kirpal et Abdul Razad toujours endormis.

— Hé! là! Ne vous gênez pas! Sacrés soulards! Allons, levez-vous!

Ils s'étirèrent, bâillèrent, enfin se décidèrent à défaire leurs couvertures et à sortir leurs jambes des sacs.

Une fois debout, le souvenir des libations de la veille les assaillit sans doute, car, ôtant leurs turbans et se frappant la poitrine, ils se prosternèrent tout d'un coup, la mine effrayée et le front sur les carreaux. D'une voix suppliante, ils invoquaient Allah, levaient les bras, puis les abattaient, les paumes en avant, la tête suivant, comme s'ils plongeaient dans un abîme de remords.

Lagnel les regardait, amusé par l'accent plaintif de leurs prières et par les toupets qui s'agitaient sur leurs têtes rasées.

Comme ils continuaient, il s'impatienta :

— Dépêchez-vous, voyons.

Les boys ne l'entendaient pas. Leurs voix se faisaient implorantes, leurs prosternations plus humiliées.

Ils s'arrêtèrent, cependant. Mais, ce fut pour procéder à leurs ablutions. Ils se versèrent sur la tête et sur les

mains le contenu de leurs gourdes, éclaboussant tout autour d'eux.

Quand ils s'estimèrent suffisamment rafraîchis, ils déplièrent leurs turbans et se mirent en devoir de les enrouler autour de leurs crânes.

Lagnel maugréait toujours.

— Dépêchez-vous donc, sapristi ! Les chèvres nous attendent !

Sérieux et muet, chaque boy tendait puis tordait l'étoffe de son turban de la main droite sur le front et la passait à la main gauche qui la tordait sur l'occiput.

Quand leurs turbans eurent le nombre de volutes traditionnel, Lagnel put enfin emmener les boys.

En passant boulevard Notre-Dame, il vit que l'atelier de maître Escande était fermé. Des voisines s'assemblaient devant la porte et il les entendit qui répétaient, en hochant la tête :

— *Moun Dieù ! Qué malur !*

Il gagna rapidement le marché aux bestiaux.

L'animation n'y était plus la même. Les transactions tiraient à leur fin. Des charrettes vides reprenaient le chemin de la campagne, tandis que des troupeaux de moutons et de bœufs descendaient vers l'abattoir.

A la vue des bœufs, Kirpal et Abdul Razad ne manquèrent pas d'être saisis d'un violent tremblement. Lagnel les retint par la manche, au moment où ils allaient une nouvelle fois s'enfuir.

— N'ayez pas peur, bon Dieu !

Il se dirigeait vers le coin du marché où le marchand devait l'attendre avec les chèvres.

Les bêtes y étaient, frileusement accroupies au soleil. Mais, pas de marchand.

— Voilà qui est bizarre, dit Lagnel.

Un soupçon lui vint aussitôt. Il compta les chèvres. Il y en avait quinze, mais seulement deux chevreaux.

— Ça, c'est trop fort !

Il avisa un autre marchand qui était en train, à quelques pas de là, d'atteler sa jardinière :

— Vous ne sauriez pas où sont passés trois chevreaux que j'ai achetés ce matin ?

— Quels chevreaux ?

— J'en avais cinq dans ce troupeau. Il n'y en a plus que deux.

— Vous avez bien regardé, demanda le marchand, d'un air narquois, en laissant son cheval et sa voiture et en s'avançant.

— Voyez vous-même.

Le marchand se rendit compte d'un coup d'œil.

— Parbleu, fit-il, goguenard, vous avez trois chèvres pleines : ils sont rentrés dans le ventre de leurs mères !

Lagnel ne goûta pas la plaisanterie et se dirigea vers le garde d'octroi qui, dans une petite guérite, surveille, à la porte, les entrées et les sorties.

— Vous n'avez pas vu un marchand de bestiaux avec trois chevreaux ?

— Un marchand de bestiaux, il en passe tant ! S'il fallait faire attention à tous !

— C'est un grand,gros, avec la blouse et le bâton ferré.

— Mais, mon brave, ils sont tous grands, gros et ils portent tous la blouse et le bâton ferré. Si vous saviez son nom !

— Il s'est bien gardé de me le dire ou de me le signer. N'empêche qu'il m'a volé trois chevreaux.

— Moi, je n'ai rien vu. Et puis, trois cabris, c'est bien petit. Si c'était trois chèvres, je pourrais peut-être vous dire. Mais, trois cabris, ça se cache sous des sacs, au fond d'une voiture et, fouette cocher, ni vu ni connu !

Lagnel revint vers l'autre marchand.

— Vous savez, du moins, comment s'appelle le camarade qui m'a vendu ces chèvres, ce matin ?

— Vous m'excuserez, mais c'est la première fois que

je viens au marché d'Aix. Je n'y connais, autant dire, personne.

Et notre homme, prudemment, retourna à sa jardinière.

Lagnel était furieux :

— Ici, s'écria-t-il, c'est voleur et Cie !

XXXII

LA VILLE DU SILENCE

Que pouvait-il faire ? Porter plainte ? Lagnel répugnait à mêler la police à ses affaires.

Il se résigna à rassembler ses bêtes pour les conduire à la gare aux marchandises.

Aidé des boys, il détacha les chèvres, qui se prirent à bêler lamentablement, puis, se plaçant en tête du cortège, il fit comprendre aux deux autres de se mettre à la queue.

Au départ, tout alla bien.

Les animaux se rangèrent d'eux-mêmes selon un certain ordre. En premier, venaient les plus fringants, qu'une longue immobilité avait fatigués et qui sautillaient derrière Lagnel. Au milieu, se tenaient les plus âgés, dont les pis tendus entravaient la marche et autour desquels couraient les deux cabris. En dernier, les trois chèvres pleines.

Au tournant du cours de l'Hôpital, il y eut grande confusion dans le troupeau. Il prit fantaisie au premier rang de ne plus suivre Lagnel. Celui-ci dut marcher à reculons en tenant une chèvre par les cornes. Les autres, sous les coups de bâton des Hindous, se bousculèrent, essayèrent de s'enfuir, puis, finalement, repartirent en bêlant.

Devant le jardin de Grassi, dont le portail toujours ouvert laissait voir quelques verdures dans ses carrés, les chèvres ne résistèrent pas à la tentation. Il fallut les pourchasser, crier, siffler, lancer des pierres et manœuvrer encore le bâton.

Quand le troupeau passa devant la rue Vendôme, il avait à peu près repris son ordonnance du départ.

Justement, Miu et Zidore se trouvaient au coin, sous la statue de la Vierge bleue, et, dès qu'ils aperçurent Lagnel, ils coururent à lui :

— *Moussu* François, nous allons avec vous, *qué ?*

Mais Lagnel, que son rôle de berger, jusqu'alors, avait diverti, commençait à en éprouver de l'embarras. Il se sentait vaguement honteux de se montrer ainsi dans Aix, à la tête d'un troupeau, et il ne souhaitait pas être rencontré par quelqu'un de connaissance. Il imaginait les sarcasmes dont Clara, par exemple, l'accablerait et les mines narquoises de ses amis Suffren et Titou.

Miu et Zidore subirent le contre-coup de son état d'esprit.

— Voulez-vous me ficher le camp, petits morveux ! dit-il, en les menaçant de son bâton.

Les enfants, effrayés, rebroussèrent chemin, en regardant d'un œil d'envie les cabris sautillants et qu'ils eussent si volontiers caressés.

Un peu plus loin, au bas de la rue des Cordeliers, les bêtes, qui mouraient de soif, se jetèrent avec avidité contre la fontaine. Montées les unes sur les autres, pressées, haletantes, elles tendaient à l'eau fraîche leurs museaux pointus, leurs dents jaunes et leurs langues blanches d'écume.

Kirpal et Abdul Razad tournaient autour des chèvres, qui buvaient. Leurs bâtons s'abattaient sur leurs échines soyeuses et sur leurs flancs aux os saillants.

— *Djilda ! Djilda !* (1) criaient-ils.

Mais les chèvres continuaient à tremper leurs barbes dans la fontaine. Enfin, désaltérées, elles reprirent leur marche et arrivèrent à la gare des marchandises.

Là, grâce à son ordre de transport, Lagnel eut tout de

(1) Dépêchons ! Dépêchons !

suite un wagon à sa disposition. L'embarquement terminé et les chèvres reposant, résignées, sur une mince couche de paille, le wagon fut fermé.

— Voilà, dit un employé à Lagnel. Vous n'aurez qu'à prendre le train de trois heures, nous accrochons vos biques derrière.

Il allait être midi. Lagnel se hâta pour ne pas être enveloppé par la sortie de la manufacture d'allumettes, et pour ne pas se rencontrer une nouvelle fois avec Clara.

Tandis que les Hindous mangeaient à leur façon rue Vendôme, il retourna à son auberge de rouliers, puis, poussé par ses souvenirs et l'habitude qu'il avait de les ruminer tout en fumant, il parcourut, au hasard, les quartiers d'Aix où il avait travaillé.

Il traversa ainsi la place de l'Archevêché où un atelier de menuiserie, sous les platanes, l'avait retenu quelque temps. L'atelier était fermé, mais les arbres étaient toujours là, ainsi que la fontaine et la cathédrale d'où s'échappaient autrefois, comme d'une volière, les chants des enfants de la Maîtrise. Au fond, le palais archiépiscopal dressait toujours sa façade dorée par le soleil.

Aux alentours d'une autre église, celle de Saint-Jean-de-Malte, qui groupe autour d'elle des demeures anciennes et des jardins tranquilles, Lagnel s'arrêta devant une cour plantée d'antiques marronniers.

Un vieux menuisier, sculpteur et tapissier à l'occasion, y avait installé ses établis. Rien n'y avait bougé, ni les rabots, ni les scies, accrochés sous l'auvent, ni les fragments de moulures et de placages cloués au mur, ni les planches entassées, ni le vieux menuisier lui-même, courbé sur sa varlope et auréolé de copeaux.

Lagnel regarda longuement ce coin paisible et, sans oser le troubler, poursuivit sa promenade, dans ce quartier où tout le silence de la ville paraît s'être réfugié, prenant garde de ne pas faire grincer ses souliers ferrés sur les pavés des rues sonores.

Il rendit visite encore, au bout de la rue d'Italie, à une maison de charpente, dont le chantier étalait, derrière un petit mur, des monceaux de poutres et de solives. Le chantier était désert. Il l'avait connu bourdonnant des chansons des compagnons et retentissant du choc des herminettes.

A évoquer ces temps enfuis, Lagnel eût volontiers oublié qu'il était soldat. Mais des officiers de tirailleurs, sortis de la caserne voisine, le rappelèrent à la réalité. Il salua quand ils passèrent. Puis il songea que l'heure du train pour Marseille s'avançait et il rentra rue Vendôme.

Il trouva Kirpal et Abdul Razad qui achevaient leurs préparatifs de départ. Les boys rangeaient dans les sacs leurs ustensiles et ce qui restait de leurs provisions. Une forte odeur de cuisine épicée flottait dans l'air.

Lagnel s'occupa de rassembler ses affaires dans ses deux musettes. Ce fut vite fait.

Comme les boys n'en finissaient pas, il guigna vers eux et il les vit qui essayaient vainement de boucler leurs sacs démesurément grossis.

— Tiens, tiens, tiens !

Il s'aperçut en même temps que la couverture à carreaux, œuvre de Clara, avait disparu du lit et que la porte de l'armoire était entre-bâillée.

— Ah çà mais ! Mes braves !

Se jetant sur les boys, il leur arracha les sacs des mains et, dans un pêle-mêle, jaillirent, par terre, des torchons, des mouchoirs, des chaussettes et la couverture à carreaux de Clara, parmi les boîtes et les ustensiles.

— Voleurs ! Voleurs ! criait Lagnel en désignant ce qui lui appartenait.

Kirpal et Abdul Razad baissaient la tête, si honteux d'être pris, qu'on ne voyait plus que le milieu de leurs turbans.

— Ramassez vos saletés et partons !

Comme s'ils eussent compris, les boys ne se le firent pas dire deux fois. En un clin d'œil, ils eurent trié ce qui était à eux et, leurs sacs aisément bouclés cette fois, ils dégringolèrent l'escalier, avec la crainte que Lagnel ne les accompagnât à coups de pied dans le derrière.

Resté seul, Lagnel reprit son bien en pestant contre les Hindous :

— C'est la première et la dernière fois ! On ne m'y prendra plus, avec ces moricauds !

Il remit la couverture sur le lit, le linge dans l'armoire, chargea ses musettes, ramassa son bâton et, prêt à partir, regarda sa chambre.

— Qui sait si je reverrai jamais tout cela !

Une appréhension venait de l'envahir.

Le temps d'un éclair, l'angoisse dessécha sa gorge, mouilla ses yeux devant ces humbles choses : la fenêtre claire, verte et bleue, toujours posée comme un cadre sur un tableau familier, les « mallons » rouges, la tapisserie à losanges, le lit, la table, l'armoire, les chaises, les vases de verre sur la cheminée.

— Adieu ! murmura-t-il.

Brusquement, comme un fou, il prit la fuite et descendit en courant l'escalier.

Dans la rue, devant les boys, qui, leurs sacs posés par terre, entre leurs pieds, l'attendaient, il revint à lui et haussa les épaules en se disant :

— Suis-je bête !

Il fit signe aux Hindous de le suivre.

La rue Vendôme était vide.

Miu et Zidore, depuis que Lagnel avait levé le bâton sur eux, n'osaient plus s'aventurer dehors quand ils l'apercevaient. Cachés sous le rideau de bourras de leur porte ils montraient à peine le bout du nez et disaient à leur mère, à l'intérieur :

— *Moussu* François et les turcos qui s'en vont, *mama!*

Arrivé au coin, sous la niche de la Vierge bleue, Lagnel se retourna et, dans un long regard, se sépara de la rue Vendôme qui, étroite et calme, entre ses maisons et son jardin, continua son rêve au soleil.

PAUL SOUCHON.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

René Descharmes : *Autour de Bouvard et Pécuchet, Etudes documentaires et critiques* (Librairie de France). — Louis Bertrand : *Flaubert à Paris ou le Mort vivant*, Les Cahiers Verts, Grasset. — *Centenaire de Gustave Flaubert. Cérémonies du 12 Déc. 1921* (Renouard). — Paul Bourget : *Gustave Flaubert.* (Les Amis d'Edouard, Champion.) — Antoine Albalat : *Comment il ne faut pas écrire*, Plon. — Baudelaire : *Les Fleurs du Mal, avec une préface d'Ernest Raynaud.* Collection des Classiques, Garnier. — Louis Morpeau : *Anthologie Haïtienne des Poètes contemporains.* (A. Héraux, Port-au-Prince). — *Le VIIIe Livre des « Stances » de Jean Moréas.* Editions de la Douce France. — Edmond Rostand : *Honoré d'Urfé et Emile Zola* (Champion).

Dans ce gros volume : **Autour de « Bouvard et Pécuchet »**, M. René Descharmes a concentré toutes ses recherches et analyses critiques, psychologiques et philosophiques sur cette œuvre des dix dernières années de Flaubert. Dans l'ensemble de l'œuvre de Flaubert, écrit-il, chacun fixe où il l'entend ses préférences... « Je crois bien que *Bouvard et Pécuchet* ne réunira jamais l'unanimité des suffrages. Dès son apparition, les jugements de la critique, à quelques rares exceptions près, se sont montrés assez peu favorables, et on peut dire à peine qu'il se soit produit depuis lors un revirement sensible. »

Ce revirement s'est déjà produit dans quelques cerveaux d'élite. Remy de Gourmont (qui relisait ce roman tous les ans, et toujours avec le même plaisir) écrivait : « *Bouvard et Pécuchet*, une œuvre telle qu'il n'y en a pas une seconde, même *Don Quichotte*, qui puisse lui être comparée. » Je pense qu'on relira de moins en moins *Salammbô* et de plus en plus *Bouvard et Pécuchet* qui est pour ainsi dire la somme de la bêtise humaine.

Parmi toutes les questions que traite M. Descharmes dans sa remarquable étude, la question du 2e volume de B. et P. est une des plus troublantes : avec quelle intention, dans quels sentiments, les deux Bonshommes s'installent devant leur pupitre et se mettent à copier. On a cru, on a écrit que ce second volume eût été constitué par le *Dictionnaire des idées reçues*. Mais non, le

Dictionnaire apparaît à M. Descharmes comme « le résumé des notes prises par l'écrivain », en vue d'établir la psychologie de ses personnages, la quintessence de son observation des mœurs, du milieu, du caractère « bourgeois », le canon des gestes, des attitudes, des manies, des opinions, qu'il imposera aux héros de ses livres pour en créer des types également représentatifs de l'esprit « bourgeois »... une sorte de carnet, un répertoire de documents prêts à être « mis en style ».

Il n'a été dressé spécialement pour aucun ouvrage, il exprime la substance de Homais, de Charles Bovary, de Frédéric Moreau, de Bouvard et Pécuchet.

Admettre que les deux Bonshommes entreprennent de composer le *Dictionnaire des idées reçues*, c'est admettre que les deux commis ne font plus qu'un avec Flaubert, écrit M. Descharmes, et que l'auteur, « renouvelant soudain la psychologie de ses personnages, leur ait prêté son esprit, son admirable puissance de généralisation synthétique, son scepticisme, ses indignations, sa haine de la bêtise ».

Ce qu'auraient copié Bouvard et Pécuchet, ce n'est pas le Dictionnaire, nous dit M. Descharmes, mais seulement l'*Album*. Sur cet albumde vingt quatre feuillets sont notées quelques-unes des énormités relevées par Flaubert chez différents auteurs de valeur inégale. M. Descharmes nous cite des joyeusetés dans le goût de celles-ci :

— L'eau est faite pour soutenir ces prodigieux édifices flottants que l'on appelle des vaisseaux. (Fénelon.)

— Les inondations de la Loire sont dues aux excès de la presse et à l'inobservation du dimanche. (Evêque de Metz, *Mandements*, décembre 1846.).

—Je remarque sur les poissons que c'est une merveille qu'ils puissent naître et vivre dans l'eau de la mer, qui est salée, et que leur race ne soit pas anéantie depuis longtemps. (Abbé Gaume, *Catéchisme de persévérance*.)

Bouvard et Pécuchet auraient donc fait collection d'inepties « imputables aux grands maîtres autant qu'aux écrivains obscurs ». Ils y auraient trouvé, écrit M. Descharmes, un moyen constant de se démontrer à eux mêmes leur propre supériorité intellectuelle. « Ayant souffert par la bêtise, ils veulent se venger d'elle ».

Il y a, conclut M. Descharmes, un trait de son caractère que Flaubert a laissé passer dans son œuvre, par l'effet de cette sympathie inconsciente qui a fini par l'attirer vers ses personnages, après dix ans passés en leur compagnie : « Bouvard et Pécuchet confectionnant un *Album* de « bourdes », comme aboutissement de tant de déboires et de désillusions intellectuelles, sont un peu de sa propre caricature ».

§

Flaubert à Paris ou le mort vivant, que M. Louis Bertrand publie aux « Cahiers Verts », est une amusante satire de notre société littéraire par un Flaubert ressuscité et qui assiste lui-même aux fêtes de son centenaire : « Mon centenaire, s'écrie le vieux maître, ils vont célébrer mon centenaire... quelle truculente facétie ! Savez-vous que ça va être une chose énorme, *hénaurme !* » Mais c'est M. Bertrand lui-même qui se charge de dire leur fait aux centenairistes professionnels :

Car il ne suffit pas à ceux-ci d'avoir, lorsqu'il vivait, abreuvé le malheureux grand homme de toutes les amertumes imaginables, de l'avoir réduit à la gêne et à la pauvreté, d'avoir fait le silence et la solitude autour de lui, de l'avoir injurié, moqué, nié autant qu'ils ont pu, — il faut encore, lorsqu'il est mort, qu'ils se ruent sur son cadavre, qu'ils le déchiquettent et qu'ils s'en repaissent, — qu'ils soient décorés sous le patronage et en quelque sorte par la faveur du pauvre écrivain auquel ils ont chipoté un bout de ruban, qu'ils soient bombardés académiciens, en se faufilant dans la gloire du misérable auquel maintenant ils ne donneraient pas leur voix, s'il leur faisait l'honneur de la solliciter.

Les bénéficiaires de ces petites fêtes d'immortalité, — qu'il s'agisse de Flaubert ou d'un autre, — c'est M. Dambreuse, le financier, qui a offert son obole avec fracas, pour le monument ; c'est Martinon, l'avocat, aujourd'hui député, demain ministre probable, qui prononcera le discours ; c'est Hussonnet, le journaliste, l'auteur gai, qui fera le compte rendu ; le professeur Dumouchel, qui donnera la conférence, — c'est enfin Bouvard et Pécuchet, M. Homais, Charles Bovary lui-même qui feront les mouches du coche dans un comité et qui trouveront bien le moyen, en récompense, d'obtenir le ruban rouge, l'aubergine ou le poireau.

Mais il faut lire ce livre aussi comme un petit roman d'aventures où l'auteur nous mène, en compagnie du maître, à l'Académie chez M. Frédéric Masson, à Médan, chez l'abbé X..., l'ami de Huysmans et de tous les écrivains même païens, enfin chez Paul Bourget. Il est difficile de résumer en quelques lignes les mots

d'esprit et les jugements littéraires que M. Louis Bertrand prête à son héros et à ses illustres interlocuteurs. Je noterai seulement que G. Flaubert, en sortant de chez l'abbé X..., est sur le point de se convertir, ce qui n'étonnera personne.

Et voici une plaquette de luxe : le **Centenaire de Gustave Flaubert**, qui reproduit les discours prononcés à la cérémonie du 12 décembre par MM. E. Haraucourt, Paul Bourget et Albert Mockel. « Aux temps classiques de Louis XIV, prononce M. A. Mockel, de bons auteurs français, exilés en Hollande, connurent les traîtrises du « style réfugié ». Les malheureux n'écrivaient plus : ils rédigeaient. Or, conclut-il, nous voulons écrire ; et parce que nous voulons écrire, nous nous adressons à Flaubert pour lui demander des conseils. » Car, écrire, dit-il, c'est voir et c'est faire voir.

Quant au discours de M. Paul Bourget : **Gustave Flaubert** le voici en un des petits volumes des « Amis d'Edouard ». M. Bourget évoque l'image de Maupassant qui fut son ami et lui parla souvent de Flaubert, mais il exprime le regret que ce ne soit pas ce cher disciple du maître qui soit là aujourd'hui pour rendre hommage au grand romancier. M. Paul Bourget se substitue donc à Maupassant, et en profite pour déformer la pensée de Flaubert, en bon psychologue catholique qu'il est devenu. Louis Bertrand, Paul Bourget, tentant de faire rentrer le grand sceptique qu'était Flaubert dans le giron de l'Eglise, quelle splendide ironie, et comme Flaubert en eût ri d'un rire énorme ! Il faut se méfier des admirateurs des grands écrivains ; ils ne les aiment que pour les déformer, les adapter à leurs petites conceptions philosophiques et religieuses.

§

M. Antoine Albalat avoue avoir enseigné *l'art d'écrire*, par la méthode directe, c'est-à-dire par « le métier et les procédés ». Je voudrais bien connaître les jeunes écrivains formés par cette méthode directe, qui est une méthode indirecte en somme, puisque ce n'est en réalité que la méthode de Bouvard et de Pécuchet qui se remettent à copier.

Mais M. Albalat, encouragé par le succès de son premier livre (il est tentant, en effet, de devenir un écrivain, en vingt leçons) continue et nous donne aujourd'hui un codicille à sa méthode : **Comment il ne faut pas écrire**. Pour nous montrer com-

ment il ne faut pas écrire, M. Albalat, en bon professeur qui, en fait de style, en est resté à Bossuet, critique et corrige, avec quelle platitude, les « devoirs » des élèves Goncourt, Daudet, Brunetière... etc. Quelle besogne vaine que d'éplucher les ouvrages de Brunetière ; il semble bien que tout le monde soit fixé sur son style rocailleux. Et pourtant, la phrase de Brunetière, alourdie de *qui* et de *que*, ne peut être corrigée, car elle est la traduction de la pensée même de Brunetière. S'il écrit : « On ne saurait douter *de* l'influence *de* Balzac sur la dernière manière de George Sand », ce n'est pas élégant, mais c'est encore préférable à cette platitude, correction de M. Albalat : « On ne saurait mettre en doute l'influence de Balzac sur George Sand. » Cette dernière phrase n'est plus d'aucun style, ni bon ni mauvais : c'est du style neutre et châtré de toute virilité. Mais si M. Albalat s'attaque à des écrivains tels que Fromentin, il faut arrêter sa main sacrilège. Fromentin, affirme-t-il, a eu tort d'écrire : « Le paysage, de rose qu'il était, est déjà devenu fauve », et il eût été préférable, in-con-tes-ta-ble-ment, de mettre : « Le paysage, qui était rose, est déjà devenu fauve. » Eh bien non ! non ! la phrase de Fromentin est d'un artiste et d'un visuel, celle de M. Albalat est d'un instituteur de province. Mais il faudrait toute une suite au « Problème du style » pour réfuter les théories de M. Albalat sur les tendances et les tournures nouvelles de notre langue. Il n'y a pas à critiquer les tournures nouvelles qui sont des faits et correspondent à des nuances nouvelles de notre sensibilité. Je ne puis même pas donner raison à M. Albalat pour son chapitre sur les « ravages du style philosophique ». Certes, quelques philosophes abusent de leur jargon spécial, mais de là à vouloir écarter de notre langue littéraire des mots comme « noumène, phénomène, émotivité, mentalité, thème, antinomies, etc. », il y a une certaine distance, et M. Albalat pousse jusqu'à la phobie la haine des mots qu'on ne trouve pas dans les « Oraisons funèbres ». La haine des mots et la haine des idées. Il n'y a, dit-il avec une assurance déconcertante, « aucune espèce de profit littéraire à tirer *de* la lecture *des* ouvrages philosophiques... Fuyez comme la peste cette manie des idées générales... », contentez-vous de copier et recopier comme Pécuchet. On ne saurait être trop sévère contre de telles affirmations : il faut, au contraire, encourager les jeunes écrivains à se tenir au courant de toutes les nouvelles hypothèses philosophiques

et scientifiques, afin que la littérature s'enrichisse d'idées neuves et d'expressions neuves.

Je n'ai plus que quelques lignes pour signaler : l'édition intégrale et critique que M. Ernest Raynaud vient de nous donner aux éditions *classiques* de Garnier des **Fleurs du Mal**, de Baudelaire, dont « l'influence grandit de jours en jours » ; une curieuse *Anthologie* haïtienne des **Poètes contemporains** (1904-1920) qui nous prouve, comme l'écrit M. Louis Morpeau « qu'il y a une littérature haïtienne », de langue française, et cette littérature nous apporte un parfum nouveau. Il faudrait citer bien des noms, à côté de Louis Morpeau lui-même qui a cueilli cette gerbe, et de Massillon Coicou, le poète fusillé qu'on n'a pas oublié à Paris ; **Le VIIIe Livre des « Stances » de Jean Moréas**, qui est un pastiche un peu sacrilège, et enfin, d'Edmond Rostand, un essai de jeunesse qui ne manque pas de finesse sur **Honoré d'Urfé et Emile Zola**. Cette étude nous prouve que Rostand avait lu l'*Astrée* et qu'il ne l'avait pas lue en vain.

JEAN DE GOURMONT.

LES POÈMES

Germain Nouveau : *Valentines et autres Vers*, préface d'Ernest Delahaye, Messein. — Paul Drouot : *Poèmes choisis*, avec une notice biographique par Albert Doysié et un portrait par Maurice Savignon, Arthème Fayard. — Gabriel-Tristan Franconi : *Poèmes*, « La Renaissance du livre ». — Léo Loups : *les Apparences et les Nombres*, Messein. — Léon Vérane : *Images au Jardin*, « Les Facettes ». — Albert Erlande : *le Poème Royal*, « Librairie de France ». — Jean Lebrau : *Le Cyprès et la Cabane*, « le Divan ». — Albert Bausil : *La terrasse au Soleil*, Edit. du « Coq Catalan », Perpignan. — Maurice Betz : *Scaferlati pour troupes*, poèmes suivis de *la Malemort de Jean Lefranc*, « Sous la marque de la Grappe Rouge ». — André Fontainas : *Récifs au Soleil*, avec un portrait gravé par A. Rassenfosse, Edgar Malfère, Amiens.

Si, comme il en avait été question, vers 1861, les **Valentines et autres Vers** de Germain Nouveau, — mises à part *les Cathédrales*, signées du nom d'Humilis, — avaient été publiées à l'heure qu'elles venaient d'être écrites, le souvenir en fût demeuré sans doute comme d'un recueil précieux, étrange et amusant. Qui sait si l'on n'eût pu en emporter un souvenir d'émotion ? C'est le malheur des poètes dont la bohème s'est pliée aux tics et aux dehors d'un milieu fantaisiste déterminé, de n'apparaître plus, au bout de quelques années, que pareils à des

jongleurs plus ou moins adroits, dont la dextérité ne réserve aucune surprise, dont la virtuosité n'est pas attachante. Le renom de Germain Nouveau surnagera, en raison de l'étrange aventure de sa vie, en raison surtout des grandes amitiés qu'ont eues pour lui Rimbaud, Verlaine et, sans doute, Ponchon et Richepin, plutôt qu'il ne préservera de l'oubli son œuvre. On peut, à la lecture de quelques strophes fortes, d'expression ferme, plutôt qu'à la lecture pénible de ce qui est le fond de ces poèmes, les saillies un peu grosses, recherchées et lourdes, on peut surtout, à la lecture de tels morceaux, *Mendiants*, *Dompteuse*, *A ma Sœur Laurence*, *A Madame Veuve Verlaine*, *Prière*, *Autour de la jeune Eglise*, *Saintes Femmes*, *Mon Cœur Stupide... Aux Saints* même, morceau écrit tandis que Nouveau était interné à Bicêtre, savoir gré à M. Ernest Delahaye d'avoir mis sa piété fervente à publier ces vers inspirés, imités de ses grands amis, peut-être aussi de Corbière, sa figure était plus grande du mystère dont elle était entourée, c'est moins au poète que notre admiration ira qu'à celui pour qui Pauvre Lélian renia des remerciements ou des souvenirs et conserva une affection sincère, sa vie durant.

Des **Poèmes Choisis** de Paul Drouot, au lendemain de la publication de son douloureux roman poétique, *Eurydice deux fois perdue*, que dire en quelques mots hâtifs, sinon pour en signaler le recueil composé avec goût par M. Abel Doysié ? Il serait temps qu'une étude d'ensemble, que des lectures répétées attirassent l'attention du public ami des lettres sur le nom et l'œuvre de Paul Drouot. Lui, à ses débuts, pour quelques tours périssables dont il a marqué un nombre de vers très peu considérable, semblait entravé par des manies ou des modes de son temps. On peut rouvrir à présent les volumes du poète : *Sous le Vocable du Chêne*, *la Grappe de Raisin*, même *la Chanson d'Eliacin*, c'est à peine si, à deux ou trois reprises, des taches de cette nature se découvrent, — et qui donc s'en pourrait prétendre exempt ? — L'œuvre se dégage dans la pureté d'une pensée ardente, vive, sereine à la fois, et d'une matière verbale très personnelle, classique également, éternelle et vibrante.

Gabriel-Tristan Franconi n'a publié de son vivant d'autres volumes que *un tel de l'Armée Française* et *Bisbur au Democratic Palace*. Pour la première fois, par les soins de sa veuve et de

ses amis, ses **Poèmes** sont réunis dans ce livre d'une centaine de pages. Le plus ancien de ces poèmes date de 1906 :

> Sous le vent, dans la nuit, je m'en vais lamentable,
> Et je ne sais pas où ; je m'en vais en souffrant.
> Mais je songe parfois à des soirs redoutables,
> Des soirs d'explosion sous le ciel fulgurant...

Ainsi chante le gueux, et sa misère est grande, car elle n'est point matérielle uniquement. Elle est faite de la souffrance des autres, et de l'irréalisable vœu de vivre sans entraves et sans soumission aux lois absurdes et desséchantes. L'immense amour de la liberté, quand l'âge un peu plus prêt à mûrir — il avait 31 ans lorsque l'a abattu un obus allemand ! — lui eût enseigné plus de patience et l'eût incliné à la sérénité, n'en continuait pas moins à embraser son cœur, à exalter de fièvre son cerveau. C'est ainsi qu'il mérita, durant la guerre, ces belles et nombreuses citations à joindre à l'affectueuse et chaleureuse préface où son ami, M. Fernand Divoire, retrace sa physionomie de franchise brusque et tendre, de dévouement et de haute vitalité. Une des pièces les plus fortes et les plus nobles qu'il ait écrites, adressée à sa femme, *Prière à la Française*, lui était consacrée cinq jours seulement avant sa mort. Il songe en même temps à elle et à sa mère :

> Quand la vapeur de soufre et les éclairs des flammes
> Calcineront ce cœur qui vous a tant aimées,
> Qu'il repose à jamais sur vos seins frémissants.
> Ne laissez pas la boue ensevelir nos âmes :
> Il serait dur qu'en vain fût versé votre sang.
> Veuillez le recevoir en vos mains parfumées.

Lettre du 17 juillet 1918. Hélas, un vrai poète, le 23 juillet, était frappé...

Inquiet des nombres, des rythmes, des lois, se débattant au mirage des inconstantes apparences, M. Léo Loups les évoque, au gré de ses méditations et de ses visions, les prétend saisir au passage, et les magnifier dans son cœur, dans sa pensée, **les Apparences et les Nombres**, qui s'amplifient les uns par les autres, ou plus souvent se font obstacle. M. Léo Loups laisse l'imagination des couleurs, de la forme et du rythme vivifier suivant la brise changeante des heures le souvenir serein des spectacles qui, en Kabylie, dans le Tell, à Aïn-Sefra, à Miliana, à

Alger même, ou bien en Gascogne, dans la terre où il est né et où vivent ses frères, enchantent ses regards, parfument sa mémoire. On croirait parfois qu'il voudrait contre ce don poétique se défendre : son esprit oscille de la spiritualité quand même plastique de Léonard ou de Ronsard à je ne sais quelles billevesées de creuse métaphysique. C'est la source des faiblesses de son livre, mais ses paysages aérés et lumineux, ses nostalgies contradictoires des contrées barbaresques et gauloises, son délicieux *Dimanche au Village*, ses méditerranéennes invocations à Artémis et à la Gloire vibrent et éclatent en plein air pur, sans taches ni repentirs.

Plus modeste dans ses desseins, non moins souple et, au fond, très sûr dans ses réalisations, M. Léon Vérane dresse dans un esprit de piété pensive et fervente ses belles **Images au Jardin**. Il dresse à la mémoire de Stuart Merrill ou d'Emile Despax la stèle de ses strophes d'enchantement admiratif. Il consacre à l'amitié de purs et allègres poèmes votifs, et, comme plusieurs de ses amis sont MM. Tristan Derême, Francis Carco, Vincent Muselli, Théo Varlet, Roger Frêne, Marcel Martinet, Lucien Christophe, Francis Eon, entre autres, et, parmi de plus âgés, le délicat et trop réservé Albert Saint-Paul, les vers qu'il leur offre sont, à chaque fois, dignes des beaux poètes auxquels il les voue, et doivent conquérir leur assentiment, lui assurer leur gratitude affectueuse. Oh, le joli et tendre jardin de sérénité douce, au bord de la mer parfumée : quel rêve de sage ne s'y plongerait, et ne tirerait sa gloire de la félicité d'y vivre, à l'abri des tournants de l'inclémente saison non moins que de l'absurde vie des villes ! M. Vérane est ce sage ; s'il est mal de l'envier, du moins on l'en peut ardemment louer, comme on le loue d'avoir écrit de si frais, de si charmants poèmes.

Certes, l'ambition de M. Albert Erlande se révèle à qui a lu **le Poème Royal**, plus vaste et plus passionné. *Le Poème Royal*, le titre s'applique à l'enchaînement de ces morceaux successifs qui disent avec véhémence l'emportement de l'amour, du désir, le magnétisme impérieux et sans doute souhaitable de la Mort fondue à l'Amour, les mouvements et la beauté de l'inspiratrice, le tourment chaleureux et effréné de celui qui n'est que fièvre, enthousiasme, abandon. On y rencontre à plusieurs reprises, selon l'appellation traditionnelle, si elle ne fut périmée, le *chant*

royal, à forme fixe et constante, cette amplification pour la rigueur du développement symbolique et pour la matérialité du métier, de la ballade de Marot ou de Villon. M. Albert Erlande en a réservé, je crois, l'un des premiers, sinon le premier en notre temps, la forme, avec fougue, avec une magnificence abondante et aisée. Qui parmi les vivants a composé un chant royal? Si M. Erlande en a composé trois qui sont inclos en ce poème, je n'en connais qu'un d'un autre poète, mais, il est vrai, inédit, bien qu'il ait été écrit en 1919. Ce dernier ne se permet, au jeu des rimes et dans l'enlacement des strophes, aucune licence. La sûreté de M. Erlande eût dû le détourner de ces fautes, car, après tout, pourquoi reprendre de tels rythmes si ce n'est pour en triompher en dépit de leurs plus rigoureuses difficultés? Est-ce chercher chicane à ce très admirable poète qu'exprimer ce regret? Je ne pense pas qu'il l'imagine, car je l'assure de mon entière, profonde sympathie, de toute ma joie exaltée par ce magnifique *Poème Royal*, aussi beau que sa récente *Niobé*.

Agréable petit livre, recueil alerte et délicatement pensif d'épigrammes, comme frileusement blotties dans des recoins d'amour de foi et de tendre sagesse, **Le Cyprès et la Cabane**, de M. Jean Lebrau, exige, pour être goûté, une heure de recueillement et de loisir enchanté. Le vers évolue subtilement et l'image, frêle fleurit dans la région qu'ont entr'ouverte, dans le passé familier, les muses d'Henry Bataille, avant que l'eût accaparé le théâtre, et M. Francis Jammes, où se plaignent à présent nombre de jeunes poètes à qui répugnent la déclamation et l'étalage vain des grands sentiments.

La Terrasse au soleil, quel lieu plus propice, dans les jardins du Roussillon, pour se livrer à la douceur des songeries. Selon que s'y affirment peu à peu les clartés et la chaleur du jour, que s'embrasent de beauté plus ardente les heures pleines de l'après-midi, ou que s'alanguissent avec plus de tristesse les ombres venues de la nuit, M. Albert Bausil y prolonge les échos du souvenir, et son âme tendrement module le chant atténué de ses espérances passées, les regrets, la grâce des nonchaloirs, la fugace animation des amours défuntes, ou les amitiés, les unes fidèles, d'autres évanouies. Avec un soin précieux il mène l'harmonie de ces strophes et de beaux vers se groupent en molles et chaudes cadences, où il célèbre les bois, les monts, la plaine, le charme des fleurs

pures et paisibles. Sans doute le sursaut de soudains embrasements manque un peu à cette poésie calme et souriante, qui sait être grave aux moments de méditation plus profonde ou mélancolique. A d'autres moments, des images un peu désuètes ou usées prennent une vaine naissance. Mais ce sont des lassitudes ou des négligences rares, et M. Bausil se souvient d'être un poète charmant, serein et ferme à presque toutes les pages de son livre «où chante, rit ou rêve» l'adolescent qui les a composées, fidèle à son petit pays, fidèle à ses sentiments familiers.

Ce sont impressions de troupiers au cours de la grande guerre, ces menus ou ces larges poèmes, obéissant tour à tour à des rythmes précis ou relâchés en vers libres. M. Maurice Betz a ressenti ces émotions, mené ces rêveries lentes, indécises et parfois plus véhémentes, en savourant en pipes ou en cigarettes l'éternel **Scaferlati pour Troupiers**. **La Malemort de Jean Lefranc** en résume la pensée, la mélancolie, la discrète épouvante, partout épandue, mais qui ne s'exprime point parmi les poèmes en vers aussi bien que dans ces tableaux, — poèmes en prose, où l'émotion sinistrement monte et saisit le lecteur. Les vers de guerre sont rarement aussi dépouillés d'attitudes conventionnelles, de morceaux à allures héroïques.

Peut-être, à en croire les lignes d'introduction qui précèdent le nouveau volume **Récifs au soleil**, qu'orne un beau portrait gravé par Armand Rassenfosse, et que publie, dans sa «Bibliothèque du Hérisson», l'excellent éditeur Roger Malfère, à Amiens, « est-il superflu d'expliquer un recueil de vers, et d'attirer l'attention du lecteur bénévole sur sa signification, sur sa structure intime ». Du moins, sied-il, sans doute, qu'en soit signalée à son heure, ainsi que tout autre, l'apparition récente. C'est ce dont s'acquitte ici, comme il le fit naguère pour *l'Allée des Glaïeuls*, son auteur, sans insister davantage, sinon en se révélant par sa signature, qui est celle aussi du chroniqueur.

ANDRÉ FONTAINAS.

THÉATRE

Méditation sur l'industrie théâtrale. — Bilan de trois mois. L'importance du comédien. — THÉATRE EDOUARD VII : *Une petite main se place*, pièce, en 4 actes de M. Sacha Guitry (4 mai). — THÉATRE MARIGNY : *Un péché de jeunesse*, pièce en 3 actes de M. Gerbidon (5 mai). — THÉATRE DES NOUVEAUTÉS : *Dicky*, pièce en 4 actes, de MM. Armont et Gerbidon (6 mai). — THÉATRE DES MATHURINS :

Saison de la « Chimère ». — Un Portrait d'un comédien par M. Tristan Bernard. — M. Courteline et le *Misanthrope*. — Mémento.

Le soir du 4 mai, vers neuf heures, je me présentais au contrôle du théâtre Edouard-VII. Je tenais à la main un «coupon» portant la date et l'heure que je viens de dire, et, par surcroît, la signature autographe de M. Franck, directeur, dont je me croyais l'invité. Sous la voûte du théâtre, je vis devant moi se dresser une espèce de gendarme en smoking, qui formait à lui seul un barrage :

— Où allez-vous ? demanda cet homme.

— Je vais voir jouer **Une petite main se place**, la nouvelle comédie de M. Sacha Guitry.

— Montrez vos coupons.

J'obéis. Le noir satellite au plastron de porcelaine fit alors entendre un reniflement goguenard, et, en rendant mes billets :

— Demain, dit-il, cette date, que vous voyez, a été imprimée là par erreur. La seconde représentation, à laquelle vous êtes convié, aura lieu seulement demain... Vous ne lisez donc pas les journaux ?

Je confessais que, dans les feuilles publiques, je cherchais moins, à cette heure, le nom d'Edouard VII que celui de Lloyd George. Je dis aussi qu'un billet daté et paraphé, un taxi payé, un critique habillé formaient, à mon avis, un ensemble de circonstances qu'on appelle invitation ; j'invoquais droits et devoirs, carte rouge et ministre des finances... Vaines paroles ! Le fâcheux de M. Franck ne fléchit point et les agents commençaient, subséquemment, à me regarder de travers... Je pris donc le parti de rentrer chez moi, ce que je fis en pestant contre M. Sacha Guitry, lequel n'était pour rien dans mes tribulations. J'eusse mieux fait de m'adresser au tenancier du théâtre et de lui dire que, s'il invitait la critique comme il convient aux répétitions générales, ces malentendus seraient évités. J'en veux à cet homme de m'avoir privé de la *Petite main qui se place*, mais je lui dois une soirée d'utile méditation, que j'ai passée dans mon fauteuil...

Trois mois de voyages. Je reviens à Paris. Qu'a-t-on joué durant mon absence, que je puisse regretter de n'avoir point vu ? Si j'écoutais les confrères des auteurs représentés, je ne regretterais rien du tout. A les entendre, l'événement de la saison fut l'interprétation du rôle d'Alceste par M. Lucien Guitry. Ils pour-

raient sur ce point n'avoir pas tout à fait tort. Le vieux d'Aurevilly eût volontiers donné tous les ouvrages d'un hiver dramatique pour une « composition » de Frédérick-Lemaître. On ne peut, à distance, s'empêcher de penser de même. Je tire, au hasard, le tome III (1869) du *Théâtre contemporain* (1). Que jouait-on, en 1869, à Paris ? On jouait : *La fièvre du jour, le Filleul de Pompignac, la Parvenue, le Cachemir X. B. T., la Vie de château, Mademoiselle Karoly, les Cosaques, Poterie, la rue des Marmousets.* Qu'est-ce que cela dit, je vous le demande ? Ces titres, qui « firent courir tout Paris », n'évoquent même pas, à la façon d'un chromo ou d'un vieux numéro de journal, le souvenir mélancolique d'un temps passé ; en lisant ces affiches oubliées, on ne pense ni aux divans d'ottomane, ni aux chaînes-benoîton, ni aux dernières crinolines, ni aux poufs de plumes, ni aux coffrets-solferino, ni au capitaine *Rageac* .. On ne pense à rien. Ces titres n'ont plus de sens, ce sont des mots cadavres, des noms enterrés, retournés au néant. Mais nous savons, par les chroniques de Barbey, qu'en cette année 1869 Frédérick-Lemaître reparut, après une courte retraite, dans la salle des Menus-Plaisirs, et que ce fut un « foudroiement de joie pour tout le monde ». A la bonne heure ! Frédérick-Lemaître, cela signifie quelque chose, même pour nous qui ne connaissons de lui que des portraits échevelés, où le comédien nous montre un visage pétri par l'invisible main du génie dramatique, une bouche amère et large, une cravate dénouée sur un cou de taureau... N'en doutez pas, la saison de 1922 s'en ira, elle aussi, de la mémoire des hommes. Aux gens de 1970, il sera tout à fait impossible d'imaginer le plaisir que mes contemporains ont pris à la *Montée vers l'amour*, de M. Schiff, à la *Diane au bain*, de M. Coolus, à l'*Heure du berger*, de M. Bourdet, que l'on jouait sur le boulevard, tandis que je me promenais en Orient. Mais les gens de 1970 pourront savoir qu'en février 1922 M. Lucien Guitry sut donner aux vers du *Misanthrope* une résonance inouïe.

Ce sont là de cruelles observations. Sans doute, les auteurs n'accepteront point volontiers que l'on donne sur eux le pas aux acteurs. Mais le moyen de faire autrement ?

En vérité ceci m'amène à l'essentiel des réflexions que je fis

(1) Barbey d'Aurevilly : *Le théâtre contemporain*, Edition du Centenaire, Stock, 1909.

l'autre soir, cependant que M. Sacha Guitry jouait pour d'autres sa comédie. Le théâtre moderne accorde, dit-on, une trop grande pace aux comédiens ; le public ne connaît qu'eux ; n'est-ce point, linique? Je le croyais, mais j'ai changé d'avis. C'est en voyant ces choses d'un peu loin qu'on les juge mieux. Neuf fois sur dix, le succès d'une pièce, à Paris, ne tient qu'à ses interprètes ; et non point seulement à cause de leur notoriété et de l'engouement du public, mais parce qu'en vérité le talent de l'acteur domine presque toujours celui du dramaturge. Qu'on ôte le comédien, *la commedia è finita.*

Voyons plus loin, voyons les efforts de ceux qui essaient de désembourber le char. Ce sont efforts de comédiens, rien autre. La preuve en est que ces travaux pèchent, dans un sens ou dans l'autre, selon le tempérament comique des hommes qui les conduisent. On reproche à Copeau sa sécheresse, à Gémier sa facilité, à Lugné-Poe son goût de l'exotique et du compliqué, à Dullin l'excès de ses recherches techniques. On ne saurait mieux dire de ces artistes qu'ils transportent au plan de la « mise en scène » leurs mérites respectifs de comédiens. Comment pourrait-il en être autrement ? Il est toutefois curieux d'observer que notre théâtre, au lendemain de la guerre, est dominé par des recherches d'un ordre presque exclusivement plastique. Chacun y collabore : peintres électriciens, costumiers, architectes. Il n'est pour s'en désintéresser que les auteurs dramatiques. Et ceux-ci, de quoi se préoccupent-ils donc ? D'argent, rien que d'argent. Ils en sont à surpasser les directeurs eux-mêmes. Il ne s'agit plus, en vérité, que d'une industrie, où rien ne manque, ni la « taylorisation », ni l'emploi des sous-produits, ni les budgets de publicité, ni le contentieux , ni le groupement en consortiums. C'est au point qu'on se demande par quel préjugé, — en somme assez élégant, — ces messieurs tolèrent encore l'existence de la critique. Ceux d'entre eux qui envoient du papier timbré à leurs censeurs ne font qu'obéir exactement à l'esprit dont tous se réclament ; on peut dire, toutefois, que ceux-ci se montrent plus francs que leurs collègues ; ils sont commerçants et ils s'en remettent aux tribunaux du soin de protéger leur marchandise. Ce sont là des procédés beaucoup moins révoltants, après tout, que l'organisation des « combines » entre auteurs, directeurs et collaborateurs, où tout est subordonné à des affaires de gros sous. Que penser, en effet, des progrès ac-

complis dans l'art de piper la confiance publique par le jeu des signatures ? Tel auteur signe des ouvrages dont il ne connaît que le titre, et tel autre, beaucoup plus malin, fait endosser, par des dramaturges de paille, certaines pièces qui, sous sa firme, pourraient déconcerter la clientèle. La plupart des directeurs exigent, en dépit de la loi, qu'une partie des droits d'auteur reste dans leurs caisses; des cabotins en renom montrent les mêmes exigences. On cite des cas où le 10 o/o légal se trouva partagé entre une dizaine de personnages, sans que le plus mal partagé de tous : l'auteur, n'y trouve rien à redire, tant il est vrai que la littérature dramatique nourrit bien ses hommes.

Ces mœurs ne datent pas d'hier (qu'il suffise de rappeler la collaboration de La Fontaine et de Champmeslé). De tout temps elles ont, — ni plus ni moins que le mauvais goût de la foule, — contribué à l'avilissement du théâtre. L'essor du cinéma offre au moins ceci de bon qu'il nous permet d'observer, dans un grossissement quasi fabuleux, des manigances identiques. Grâce à lui, nous sommes fixés. Prenons-en notre parti. Et gardons toute notre estime à ceux, de plus en plus rares, qui essaient de se conduire comme des artistes et non comme des marchands de vieux dentiers, — même brisés.

§

Un groupe d'auteurs et de comédiens s'est réuni sous l'enseigne « la Chimère ». Il a donné ses premiers spectacles, qui rencontrent une certaine résistance. Bon signe ! Rien de plus fâcheux que l'éloge unanime pour un théâtre d'avant-garde. Demandez à Antoine ! La presse, dans son ensemble, n'a changé ni de goûts, ni de ton, ni même de préjugés; quant au public de 1922, il ressemble sans aucun doute à son père qui mena les chahuts du Théâtre-Libre. C'est pourquoi M. Gaston Batty et ses compagnons peuvent beaucoup attendre et beaucoup prétendre, surtout s'ils mesurent, par la suite, la qualité de leur effort à son impopularité. Je pense étudier leur saison dans son ensemble. A demain les objections ! Pour l'instant je ne désire qu'exprimer à ces chimériques le vœu très fervent, que les sots essaient d'étrangler leur chimère.

M. Gerbidon a fait jouer le 2 mai, au théâtre Marigny, **Un péché de jeunesse**, que je lui pardonne volontiers. Trois jours plus tard, ce M. Gerbidon, aidé de deux complices, produisait,

au théâtre des Nouveautés, un petit truc en quatre actes, intitulé **Dicky** dont je ne dirai rien, parce que, si je ne le goûte point, ce n'est pas une raison pour en dégoûter les autres. M. Max Dearly y fut d'ailleurs excellent.

§

J'ai lu, dans un livre que vient de publier M. Tristan Bernard (1), ce portrait d'un comédien :

Florent avait d'excellentes qualités physiques. Il lui manquait peut-être un rien de taille ; il rattrapait cela avec des talonnettes, ce qui lui donnait un joli pied cambré. Il avait les traits réguliers avec quelques marques, très légères, de petite vérole. La voix était bonne, et se soutenait bien dans les passages de force. Il avait de la chaleur et de l'émotion. Pas mal de gens, en l'écoutant, se demandaient ce qui lui manquait pour arriver à la grande réputation. Pourquoi n'avait-il pas la même situation que d'autres, qui ne le valaient peut-être pas ? En somme, s'il était difficile de voir en quoi il pouvait leur être supérieur, on ne voyait pas non plus qu'il leur fût inférieur...

Comme tous les personnages que M. Tristan Bernard s'amuse à dessiner, ce Florent ressemble à un grand nombre de modèles très vivants et très quotidiens. La présente saison nous a révélé quelques-uns de ces Florent. Ils sont venus, ils sont repartis ; et leur sort est, je pense, plus douloureux que celui de Brichanteau, car ils souffrent en silence et sans le réconfort d'une confession emphatique. Quoi qu'il en soit, le portrait mérite d'être accroché. En quelques lignes, toutes pleines d'une maîtrise nonchalante, l'auteur de *Daisy* offre au syndicat des comédiens son plus utile sujet de réflexions.

Georges Courteline, qui publie une nouvelle édition de sa *Philosophie* (2), se confesse en ces termes :

Dans la *Conversion d'Alceste*, j'ai représenté Célimène devenue maîtresse de Philinte ; niaiserie attendrissante et d'invention facile, sur laquelle je pleure aujourd'hui des flots de larmes repentantes. On parle toujours trop vite...

Ces propos modestes d'un grand écrivain sont suivis des réflexions suivantes :

Mise au monde pour attiser, tenir en haleine chez l'homme le désir du baiser de la femme, Célimène n'a ni cœur ni sens. Elle est « le

(1) *Le jeu de Massacre* (Flammarion, éditeur).
(2) Flammarion, édit.

monstre » par définition. L'amusement qu'elle pourrait prendre à faire du chagrin à Alceste compenserait donc insuffisamment le regret qu'elle éprouverait de donner de la joie à Philinte. Du reste, je la crois vierge, épousée petite fille (comme Blanche de Cambry par le duc de Parthenay) par on ne sait quel ostrogoth, dont elle n'entendit plus parler et qui disparut peu après, sans laisser trace de son passage.

En deux siècles, l'Académie et la Sorbonne réunies n'en ont pas dit aussi long sur le *Misanthrope*.

MÉMENTO. — THÉATRE DE L'ODÉON : *Le Songe d'une nuit d'été*, féerie en 4 actes de Shakespeare, adaptation de M. G. de la Fouchardière, musique de Mendelssohn (27 avril). — THÉATRE DES MATHURINS (Saison de la Chimère) : *La Farce de Popa Gheorgé*, pièce en 4 tableaux de M. Adolphe Orna ; *Césaire*, drame en 2 actes de M. Schlumberger ; *Martine*, pièce en cinq tableaux de M. J.-J. Bernard ; l'*Intimité*, pièce en un acte de M. J.-V. Pellerin.

HENRI BÉRAUD.

HISTOIRE

Pierre Champion : *Procès de condamnation de Jeanne d'Arc*. Texte, Traduction et Notes, I. — Texte, latin, II. — Introduction, Traduction et Notes, Edouard Champion. — Jules d'Auriac : *La véritable Jeanne d'Arc*, Fasquelle. — Jane Dieulafoy : *Isabelle la Grande, Reine de Castille*, 1451-1504. Avec 38 planches hors texte, Hachette — Mémento.

Ce mois de mai, où tombe la fête nationale de Jeanne d'Arc, ne se passera point sans que nous ayons, avec un retard involontaire dont nous nous excusons, apporté l'hommage d'un compte rendu, qui, à défaut d'autre valeur, a celle que lui confère la publicité du *Mercure*, au grand et beau labeur de M. Pierre Champion sur **Le Procès de Condamnation de Jeanne d'Arc**.

M. Champion déclare que « la besogne d'un nouvel éditeur du Procès était bien facilitée par l'édition de Quicherat qui est, en vérité, un monument incomparable d'érudition et de bon sens ». Mais son entreprise, est-il besoin de le dire ? ne fait pas double emploi avec l'œuvre de Quicherat. En ce qui concerne seulement le travail sur les textes, M. Champion a pu introduire des améliorations. M. Champion a, de plus, sous le texte latin du Procès (qui, on le sait, est la version latine et définitive de Thomas de Courcelle), reproduit intégralement ce qui reste de la version française du manuscrit d'Urfé, version qui est un fragment de la minute originale, rédigée par le notaire Guillaume Manchon,

greffier du Procès de condamnation. Ce précieux fragment commence p. 71 du tome Ier. Quicherat l'avait déjà donné, mais non sans quelques lacunes. On trouve aussi des éclaircissements sur divers points du Procès demeurés obscurs. Enfin, en ce qui concerne les notices sur les personnages, M. Champion les a complétées, et, à vrai dire, a fait ici œuvre à peu près nouvelle. Il a bénéficié, sous ce rapport, d'éléments qui n'existaient pas du temps de Quicherat : les investigations de Charles de Beaurepaire sur les juges et les assesseurs du procès de condamnation de Jeanne d'Arc, et les travaux du père Denifle et d'Emile Chatelain, bibliothécaire de la Sorbonne, sur le monde universitaire et clérical de l'époque. Il faut ajouter les propres recherches de M. Champion à la Bibliothèque Nationale et aux Archives.

On trouvera ces précieuses notices dans le tome second (le premier tome contient, avec le texte latin du Procès, une Notice critique sur les sources et les manuscrits, étude beaucoup plus condensée que celle de Quicherat sur le même sujet). C'est dans ce deuxième volume également que prend place la traduction française du Procès par M. Champion, traduction pour la première fois complète. Vallet de Viriville et Joseph Fabre avaient, dans la leur, omis certaines parties, de peu d'importance, il est vrai. « Il m'a fallu un certain courage, dit le traducteur, pour faire passer en français cette redondante phraséologie latine, où une mauvaise cause, une conviction peu sincère se parent des artifices d'une vide rhétorique. » M. Champion, qui recherche la couleur de l'époque, s'est inspiré aussi des fragments en français du Procès mentionnés plus haut.

Enfin, un apport nouveau, et tout à fait original, est, en tête du tome II, la savante, colorée, libre et compréhensive Introduction où, en plus de cent pages, M. Pierre Champion replace le procès dans l'atmosphère mentale de l'époque. Après avoir remué toutes les affaires de cet infernal Procès, l'on tâche de nous suggérer cette spéciale et mémorable psychologie historique.

Eh bien ! l'impression est affreuse. Textes, Notices biographiques, et maintenant Introduction originale, on entrevoit dans tout ceci un monde horrible et sinistre, implacable, démoniaque. Il est là, ce monde étudié par un homme de science dans sa réalité morale. Et vous restez transi d'un froid de mort jusqu'au fond de l'âme !

Je prends au hasard, dans le trésor des Notices biographiques, ceci : « Italien de nation, Anglais de cœur, surtout humaniste, l'avis qu'il (Zanon de Castiglione, évêque de Lisieux) adressa sur Jeanne, daté de Bayeux, est plein de mépris. Cet évêque politique n'était pas chrétien, mais il était très lettré... ». Plein de mépris ... C'est bien cela. Ils étaient tous pleins de mépris, ces universitaires, ces prêtres, ces mandarins de la Scolastique! Pleins de mépris pour le génie naturel et pratique, pour l'être simple et fécond, pour Jeanne d'Arc ; et ils l'envoyèrent fort juridiquement au bûcher.

Et tous ces gens continuèrent leur carrière, leur *cursus honorum*, ralliés à Charles VII (après avoir vu décidément qu'il n'y avait pas moyen de devenir Goddams, Godons comme disait Jeanne), pourvus, promus, ambassadeurs, légats, cardinaux, respectés, considérés, vénérés ! Et l'on n'osait plus prononcer le nom de la Martyre qui sauva la France! Je sais bien : il y eut, vingt-cinq ans après, le procès de réhabilitation. Mais Jeanne, en fait, n'en avait pas moins été damnée par le monde ; et damnée au point de vue du monde, elle le demeurait, au fond, pour les puissants de ce monde, toujours pleins de « mépris ». Qu'importait à la cendre jetée au fleuve que l'image céleste de la Sainte dût naître un jour dans les consciences ? O cendre ! ô néant! ô douleur ! Iniquité! Il en serait de même aujourd'hui, au cas de quelque autre aventure suréminente. Et il n'y aurait même plus de « réhabilitation ».

M. Jules d'Auriac, désireux de savoir ce qu'était **La véritable Jeanne d'Arc**, a écrit un livre bien fait, très diligemment renseigné de toutes mains. Montrer la « véritable » Jeanne d'Arc, c'est une façon de parler. Il semble pourtant qu'on pourrait ranger M. d'Auriac parmi les historiens positivistes, — positivistes et non sceptiques. Il parle en termes de psycho-physiologie de Jeanne d'Arc en tant que « miraculée ». Sa critique scrute non sans pénétration les faits de la carrière de Jeanne et les conditions dans lesquelles elle s'accomplit, cette carrière unique. Parmi ces conditions, les plus habituelles (à cette époque) paraissent être pour l'auteur les plus suggestives, — mais sans qu'il nous soit permis de croire que M. d'Auriac soit porté à diminuer l'héroïne. Au contraire, les caractéristiques de celle-ci ne s'en dégagent que plus extraordinaires, parce qu'elles sont ainsi plus prouvées. Extraordinaires, mais non surnaturelles toutefois. La théologie

mystique du temps, qui d'ailleurs a coopéré à l'œuvre abominable de la condamnation capitale, a pu refuser (pour des raisons de discipline surtout) d'accepter le miracle des apparitions. (Mais, ô Jeanne ! s'il n'y avait pas d'anges autour de vous, c'était bien vous-même qui étiez l'ange !) M. d'Auriac s'arrête à la conception d'une « femme d'un génie supérieur » (mais qu'est-ce que le génie ?). Il a habilement adapté cette conception au cadre de la société du xv[e] siècle.

Feu Madame Jane Dieulafoy, célèbre par ses voyages, a pu, tout naturellement, dans ces voyages, qui furent fructueux pour l'archéologie entre autres, acquérir la capacité d'écrire l'Histoire. L'Espagne, notamment, fut son pays de prédilection, elle l'a aimée, habitée, sentie, et elle a dû en connaître très bien l'histoire, sans doute étudiée sur place. Toutefois, on se trouve un peu empêché devant un livre qui, comme celui-ci, sur **Isabelle la Grande**, se présente sans aucune référence. Il n'y a pas une seule note, — je dis pas une seule, — au bas des quelque cinq cents pages de cet octavo. Pas une seule mention n'accompagne les nombreux extraits donnés. On relève bien, çà et là, des noms notables : page 23, Palencia, qui a laissé des « Décades » ; page 46, Ziruta, auteur d'Annales de la Couronne d'Aragon ; Pulgar, qui introduisit le style humaniste dans sa chronique de Ferdinand et Isabelle (Cf. Ed. Fueter, *Histoire de l'Historiographie moderne*, pages 280, 284, 290) (1) ; on sent bien aussi que M[me] Dieulafoy cite les pittoresques chroniqueurs médiévaux, dont on reconnaît la couleur dans maint endroit ; mais, disons-nous, on n'en est pas moins embarrassé devant un livre dont on ne peut dire comment il a été fait. Seuls des spécialistes de l'Histoire d'Espagne, comme Morel-Fatio, pourraient, à première vue, dire cela. Il y a bien à la fin une liste bibliographique : mais aucun éclaircissement n'est donné quant aux rapports de cette liste avec l'ouvrage. Encore une fois, rien sur les conditions scientifiques de l'œuvre. Cette longue et patiente narration n'en est pas moins très intéressante. Signalons notamment les pages sur Christophe Colomb.

MÉMENTO. — *Revue Historique* (Janvier-Février 1922). Ch. Terlinden.

(1) A signaler aussi, pp. 327, 329, dans le corps du récit, un exposé bibliographique relatif aux travaux de l'historien anglais Bergenroth sur le mariage projeté de la princesse Catherine avec le prince de Galles (le futur Henri VIII).

La politique économique de Guillaume Ier, roi des Pays-Bas, en Belgique (1814-1830). (Les causes du soulèvement de la Belgique n'ont pas été seulement religieuses et linguistiques. M. Terlinden décrit la politique économique qui l'a non moins produit.) Ludovico Frati. La mort du maréchal Biron (1602). (M. Frati reproduit le texte d'un ms. de l'Université de Bologne, relation sur le supplice de ce personnage, qui complète l'étude de M. Combes ; mais il déclare ne pas connaître la source à laquelle a puisé l'informateur.) Commandant Herlaut. Les enlèvements d'enfants à Paris en 1720 et en 1750 ; 1re *partie* (Description circonstanciée et curieuse des mouvements populaires auxquels donnèrent lieu ces enlèvements, véritable fléau dont l'auteur nous dira ultérieurement les causes exactes). Bulletin historique. Histoire byzantine Publication des années 1917-1921, par Louis Bréhier. Comptes rendus critiques. Notes bibliographiques. Recueils périodiques et Sociétés savantes. Chronique.

Revue des Etudes historiques (Janvier-Mars 1922). L. Mouton : Les violences du duc d'Epernon. (On connaissait notamment les querelles de l'irascible Duc avec Sourdis, archevêque de Bordeaux. M. Mouton décrit deux ou trois autres algarades, antérieures à celle-ci, sa dispute avec le désagréable Sully, etc.) Baron de Baye : Un peintre russe du XVIIe siècle : Chibanoff (Un portrait inédit de Catherine II est joint à cet article). P. Marmottan : Le Cardinal Maury et les Bonaparte. (Relations du Cardinal Maury avec Napoléon qui, on le sait, le favorisa et auquel il parut dévoué. Il écrivit, au moment du Concordat, à Louis XVIII, pour lui conseiller l'abstention. Détails curieux sur les rapports du Prélat avec le Prétendant). B. Combes de Patris : Louis XV, la Légende et l'Histoire. (A propos de deux ouvrages récents, on s'efforce de donner une analyse psychologique de Louis XV aussi approchée que possible. Le Roi, dit-on, ne fut pas seulement l'homme de plaisir de la légende ; en réalité il fut, lui aussi, un Roi laborieux, etc.) M. Marion : Un historien des finances révolutionnaires : Saint-Aubin (Pages intéressantes sur ce publiciste peu connu, et à tort. Il fut un des premiers à dénoncer le danger du papier-monnaie, l' « inflation », dirions-nous.) Comptes rendus critiques. Chronique des Etudes historiques. Revues. Livres nouveaux.

La Révolution française (Octobre-Novembre-Décembre 1921). Le Jeu de Paume de Versailles, de 1783 à 1804, par F. Evrard. (Intéressante monographie de « la sainte masure »). L'état civil aux colonies pendant la Révolution, par F. Lévy. (Le style révolutionnaire y est de même en vigueur pour les prénoms. L'état civil des mariages présente diverses bizarreries et joyeusetés). L'assistance publique dans la Dordogne, pendant la révolution, par de Cardinal. (Etude des applications de la législation révolutionnaire.) A la Bibliothèque nationale : innovation et pauvreté,

par A. Aulard. (« A la Bibliothèque nationale, on n'a pas le sou, et on s'ingénie. » L'impression du Catalogue général, — qui n'en est qu'à la lettre H, — est arrêtée. On sait que le Catalogue manuscrit ne commence qu'à 1894, si je me souviens bien. « Avec ce qu'a coûté une seule journée de l'expédition de Syrie, dit M. Aulard, on pourrait achever le catalogue »... et éclairer la salle, qui n'est pas très claire ; en hiver, par les jours sombres, le travail devient très difficile dès 3 heures après-midi. Pourquoi la Bibliothèque nationale n'est-elle pas éclairée, alors que les autres Bibliothèques le sont? Mystère !) L'Ecole des Etudes urbaines de la ville de Paris. Bibliographie.

Annales Révolutionnaires (Novembre-Décembre 1921). Maurice Dommanget. Le culte décadaire et la théophilanthropie à Beauvais. (On ne se doute pas de tout ce qu'il y eut d'intrigues, plus ou moins liées avec la politique, sous ces petites religions révolutionnaires. La théophilanthropie marquerait cependant plutôt un retour à la tolérance.) Albert Mathiez : La mort de Marat et le vote de la loi sur l'accaparement. (M. Mathiez montre comment la disparition de Marat laissa le champ libre aux Enragés, qu'il intimidait jusque là.) Pierre Belperron. Les levées de volontaires à Besançon en 1791 et 1792. (Il y eut enthousiasme. « Il semble qu'on peut en croire » les documents. La fuite du roi avait produit à Besançon une grande émotion). Mélanges. Glanes. Bibliographie.

EDMOND BARTHÈLEMY.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Auguste Lumière : *Rôle des colloïdes chez les êtres vivants* ; essai de biocolloïdologie ; nouvelles hypothèses dans le domaine de la biologie et de la médecine, Masson. — J. Danysz : *la Genèse de l'énergie psychique* ; essai de philosophie biologique, avec une lettre-préface de Jules Payot, J.-B. Baillière. — A.-L. Marchadier et A. Goujon : *les Poisons méconnus*, Bibliothèque de philosophie scientifique, E. Flammarion.

M. Auguste Lumière, qui n'est pas médecin, vient d'écrire un livre, le **Rôle des colloïdes chez les êtres vivants**, qui intéresse autant les médecins que les biologistes.

On est bien obligé de reconnaître avec l'auteur que les progrès réalisés dans la science d'Hippocrate depuis l'antiquité sont loin d'être en rapport avec le merveilleux essor de la plupart de nos autres acquisitions scientifiques. Si le génie de Pasteur a jeté une vive lumière sur la pathogénie des maladies microbiennes, on sait encore bien peu de choses sur les causes des maladies de la nutrition. Et il semble bien que l'on doive « faire table rase des idées classiques, des conceptions stériles d'Ehrlich et de ses élèves, qui prennent les propriétés des corps pour des substances et nous

ramènent au temps du phlogistique de Stahl ». Il est temps que l'on cherche à baser la médecine directement sur la physique et la chimie.

C'est précisément ce qu'a tenté M. Auguste Lumière. Son « essai de biocolloïdologie » est l'exposé d'une théorie, que son auteur considère lui-même comme une simple hypothèse. Mais les idées, si originales, du savant de Lyon ouvrent un vaste champ d'investigation et tracent des voies nouvelles pour les expérimentateurs.

Les tissus des êtres vivants sont constitués, en grande partie, par des *colloïdes*, et les réactions dont ils sont le siège et qui conditionnent la croissance, la nutrition, la maladie et la mort, obéissent aux lois qui règlent l'évolution de ces colloïdes.

Tout colloïde est formé de particules solides animées de mouvement brownien, les *micelles*, qui demeurent en suspension dans un liquide. Chaque micelle présente une organisation complexe : une masse centrale, le *noyau* ou *granule*, amas de molécules insolubles et inertes, et une sorte de revêtement, la *couche périgranulaire*, qui est la portion active de la micelle.

La surface de contact des micelles avec le milieu liquide dans lequel elles demeurent est d'autant plus grande que ces micelles sont plus petites. Cette surface, au niveau de laquelle s'effectuent les échanges vitaux, est immense ; elle correspond pour l'homme adulte à plus de deux cents hectares.

Mais les micelles évoluent : petit à petit les granules grossissent, « mûrissent », s'accolent les uns aux autres, et finissent par précipiter, par « floculer ». La sénilité et la mort seraient des conséquences du mûrissement et de la floculation des micelles. En effet, à mesure que les micelles grossissent, l'activité cellulaire, fonction de la surface des micelles, diminue ; et dès que la cellule est le siège de précipités, elle est bien près de mourir.

Les tissus épithéliaux sont atteints plus rapidement que les tissus conjonctifs, ce qui explique la prédominance de ces derniers chez les individus âgés.

Les colloïdes, indépendamment de leur évolution normale, qui conduit fatalement à la mort des individus, peuvent être soumis accidentellement à des influences qui coagulent certains d'entre eux. Cette coagulation qui, elle, pourrait être évitée, expliquerait maints états pathologiques. Le choc anaphylactique, en-

tre autres, serait dû à une brusque floculation de certains éléments du sérum. Les médecins liront certainement avec beaucoup d'intérêt les considérations de l'auteur sur la genèse des maladies.

§

La Genèse de l'énergie psychique est intitulée par M. J. Danysz un « essai de philosophie biologique ». Ce livre est aux confins de plusieurs rubriques du *Mercure*, et c'est ce qui en fait l'intérêt.

M. Danysz a consacré de longues années, dans les laboratoires de l'Institut Pasteur, à des recherches difficiles, exigeant beaucoup de patience. On lui doit plusieurs livres sur l'évolution des maladies. Comme beaucoup de Slaves, il sait s'intéresser aux problèmes les plus variés, laissant errer son esprit à la recherche de points de vue incessamment renouvelés.

M. Danysz s'efforce de retracer l'évolution de la matière et de l'énergie, de l'éther à l'homme. Pour lui, l'univers tout entier tend vers la pensée.

L'auteur invoque constamment la physique et la chimie ; il parle de la constitution et des propriétés des atomes, des colloïdes, des micelles albuminoïdes, des amino-acides, des vitamines, etc. Il part des éthérons et des électrons et aboutit à la matière cérébrale ; il cherche dans l'attraction universelle de l'électricité les secrets de la vie et de la pensée. L'intelligence humaine se serait d'abord développée lentement durant l'immense période de la préhistoire. Depuis que les inventions se sont multipliées, ce développement serait devenu considérable et rapide : l'homme actuel ne serait qu'un stade dans la conquête de l'énergie spirituelle. Il sera dépassé, et les hommes dans l'avenir seront aussi supérieurs à l'homme actuel que celui-ci l'est à l'homme de l'époque des silex taillés ; l'évolution intellectuelle, déjà rapide, le deviendra de plus en plus, et M. Jules Payot, qui préface l'ouvrage, s'en réjouit.

Pour ma part, je pense que la théorie de la *constance intellectuelle* de Remy de Gourmont est plus près de la vérité. La marche incessante vers le progrès apparaît de plus en plus comme une erreur darwinienne. Les êtres vivants, l'intelligence humaine, ne sont pas indéfiniment perfectibles.

M. Danysz a également tort d'invoquer la *sélection* comme facteur d'évolution et de progrès.

L'auteur se demande si les énergies nerveuses, en quelque

sorte « métaphysiques », ont joué un rôle dans l'évolution, et d'autre part il envisage les problèmes de l'immortalité, de l'âme, de la télépathie.

§

On est un peu surpris, au premier abord, de voir figurer le livre de MM. Marchadier et Goujon, **les Poisons méconnus**, dans la Bibliothèque du Dr Gustave Le Bon, car il ne s'agit guère de philosophie scientifique. Mais, cet ouvrage, bien documenté et d'une lecture attachante, en dévoilant les causes des maux redoutables dont souffrent et meurent les populations modernes, a certainement une haute portée sociale.

Les auteurs dirigent le Laboratoire municipal du Mans, et y font l'analyse des aliments falsifiés. On frémit à la pensée des dangers qui, à chaque instant, menacent notre santé et notre vie. Certes, les fraudes auxquelles donnent lieu le pain, le lait, le vin, sont assez bien connues. Mais on ne craint pas assez la toxicité de maints aliments, même à l'état de pureté. Sait-on que le chocolat, si l'on en mange dans une même journée des doses massives, peut provoquer des accidents graves et même mortels ? Il contient un alcaloïde, la théobromine, qui, malgré son nom (aliment des dieux), est un poison assez actif. Mme de Sévigné écrivait à sa fille au sujet du cacao : « Il vous flatte pour un temps, puis il vous allume le corps d'une fièvre continue qui vous conduit à la mort. » Le miel joua un très grand rôle dans l'antiquité : c'était à la fois un aliment, un remède et un présent infaillible pour calmer la colère des dieux ; chez les Goths, les nouveaux conjoints buvaient de l'hydromel, boisson faite avec du miel fermenté, pendant les trente jours qui suivaient leur mariage, d'où l'expression lune de miel. Mais il y a des miels vénéneux ; c'est le cas lorsque les abeilles ont butiné sur des fleurs d'Aconit, de Belladone, de Digitale, voire d'Azalée, de Rhododendron, de Genêt, de Cytise. La Vanille, par l'huile qu'elle contient, peut provoquer des accidents à forme érysipélateuse qui atteignent d'abord les mains pour gagner ensuite les autres parties du corps, plus particulièrement la face et le cou.

Les propriétés toxiques des plantes sont d'ailleurs toutes relatives. Ainsi le Haricot, qui donne en Europe une graine comestible estimée fournit, dans les îles de la Sonde, une graine souvent très riche en acide cyanhydrique. Au contraire, l'Aconit par-

ticulièrement vénéneuse dans nos contrées, perd de sa nocivité, à mesure qu'elle se rapproche des régions septentrionales ; Linné rapporte même qu'en Suède, en Norvège et en Laponie, les jeunes pousses de cette plante sont comestibles. On a observé des cas de mort, chez des Chiens et des Furets, à la suite de piqûres par l'Ortie dioïque ; or les accidents mortels sont toujours produits par des pousses jeunes et vigoureuses, issues de pieds frappés et meurtris, les traumatismes accroissant considérablement l'activité du poison révulsivant.

MM. Marchadier et Goujon regrettent que, à la suite des retentissantes découvertes de Pasteur, on s'occupe, en hygiène et en médecine, trop exclusivement des microbes.

La phobie du microbe, maladie de trop nombreux maniaques de notre siècle, qui nous pousse à rechercher dans une stérilisation à outrance un brevet de longue vie, ne nous fit-elle pas, se demandent ils, plus de mal que de bien ? Dès maintenant ils seraient tentés de l'affirmer. Une chaleur excessive tue bien tous les microbes, mais dénature aussi nos aliments. Les propriétés organoleptiques ne semblent nullement modifiées... mais les vitamines sont détruites.

On lira avec intérêt le chapitre sur les *vitamines*. Sait-on que le déficit en certaines vitamines peut entraîner la cécité ?

GEORGES BOHN.

QUESTIONS ECONOMIQUES

Le marasme de la construction immobilière. — Dans une série d'articles parus dans le *Temps* (28 mars et 3 avril) M. Ed. Julia fait justice des palliatifs proposés en vue d'accélérer la construction des immeubles à loyer et d'enrayer ainsi la crise du logement qui menace de devenir, à Paris surtout, un véritable fléau.

Le dernier né de ces remèdes, proposé par M. Paul Reynaud, député des Basses-Alpes, consiste à appliquer une sorte de « péréquation » aux loyers, en percevant sur les propriétaires actuels une taxe (répercutée bien entendu sur leurs locataires) dont le produit servirait à subventionner la construction d'immeubles nouveaux.

Avec bon sens, M. Julia démontre sans peine que ce système aurait pour conséquence de maintenir indéfiniment les hauts

prix de la construction et que le remède, dont l'apparence démocratique et égalitaire était bien faite pour tenter un député, serait pire que le mal.

Au surplus, le système de la péréquation, appliqué en grand sur les matières premières pendant la guerre, et notamment sur le charbon, a été jugé et condamné, encore que cette application ait été relativement facilitée par la nature même des opérations qui lui donnaient lieu. La péréquation n'est qu'un expédient, bon pour une période de dictature comme la guerre. Elle va à l'encontre des lois économiques; c'est une atteinte à la liberté, supportable en période extraordinaire, mais inadmissible en temps normal.

A notre avis, il faut s'attaquer au problème, franchement. Le seul mal étant le prix de revient élevé des immeubles, le seul remède est d'en abaisser le prix. Ceci a l'air d'être une vérité de La Palisse et cependant, on aura beau tourner le problème dans tous les sens, il n'y a pas d'autre solution satisfaisante.

Ce vieil esprit de routine, dont nous avons déjà dénoncé les méfaits (1), reparaît encore. On pose comme principe que les immeubles de 1922 doivent être forcément construits sur les plans de 1914 parce que... eh bien! parce qu'on les a toujours construits ainsi.

Le prix de revient d'un immeuble se décompose en deux parties : matériaux et main-d'œuvre. Mais les matériaux, tels qu'ils arrivent sur le chantier, ont déjà été ouvrés pour la plupart avant d'y parvenir, et dans leur prix d'achat se trouve également incluse une certaine quantité de main-d'œuvre. Si bien qu'en définitive, dans le prix de revient global, la somme totale de main-d'œuvre dépasse largement le prix des matériaux bruts entrant dans la construction. Il est assez difficile de faire la proportion exacte qui dépend évidemment de la qualité et du luxe de la construction, mais on peut affirmer que cette proportion est d'au moins 60 à 70 o/o pour la main-d'œuvre.

Si nous voulons réduire le prix de revient, il est évident que nous n'aurons aucune action sur le coût des matériaux bruts qui, quoiqu'on fasse, sera toujours en harmonie avec la situation économique du moment. Mais, par contre, la dépense de main-d'œu-

(1) Voir *Mercure de France* du 15 nov. 1921 : « L'esprit de routine dans l'invention des engins de transport ».

vre, de façonnage et de mise en place de ces matériaux dépendra essentiellement des procédés de construction. Comme cette dépense représente une fraction très importante du prix de revient total, toute économie réalisée sur ce point deviendra très sensible.

Une seconde source d'économie peut provenir de modifications à apporter au plan des immeubles actuels dont l'effet sera de diminuer le prix de revient par logement.

Enfin une troisième économie, — indirecte celle-là, — consistera à aménager l'immeuble de telle façon que les commodités mises à la disposition des locataires entraînent pour eux une diminution de leurs frais généraux leur permettant de supporter plus aisément un gros loyer.

Le problème s'éclaircit donc et il suffit maintenant d'examiner ces trois points en détail.

§

Sur le premier point, il n'est pas difficile de s'apercevoir que nos maisons sont établies suivant des traditions antiques et vénérables et construites par des moyens barbares sans aucun esprit de méthode.

Considérons par exemple, dans les immeubles les plus récents, les portes et les fenêtres. Elles sont, d'un immeuble à l'autre et souvent dans la même maison, toutes différentes et établies avec un luxe de moulures et de panneaux parfaitement inutiles et d'ailleurs le plus souvent laids. Est-il donc absolument nécessaire pour les fenêtres de s'en tenir à la forme rectangulaire et ouvrante par battants ? La fenêtre à châssis serait peut-être plus économique. On peut faire la même remarque pour le dispositif de fermeture des baies, qui n'est jamais le même : volets en bois, en fer, à rideau, jalousies, etc.

Dans chaque maison, la hauteur des étages diffère suivant les errements de l'architecte. Les murs et les plafonds de nos appartements sont couverts d'une « pâtisserie » coûteuse, d'un goût plus que douteux, véritable nid à poussière et à microbes. Quel besoin est-il de ces corniches de plâtre alors qu'il suffirait de raccorder le plafond par une doucine arrêtée par une simple baguette courant à quelques décimètres du plafond. Cette disposition faciliterait l'éclairage artificiel par réflexion, le plus économique, et diminuerait la dépense de papier.

Les escaliers sont réjouissants de diversité. C'est à croire qu'on

en fait un modèle spécial pour chaque maison, sauf si, par hasard, c'est le même architecte qui a construit tout un pâté d'immeubles. Je laisse de côté les décorations extérieures qui ne font pas oublier les façades simples et belles d'autrefois.

Le papier peint coûte des prix fous parce que la clientèle réclame mille dessins nouveaux. Il y a des modes pour le papier, ce qui n'abaisse pas son prix. Il faudrait s'en tenir résolument à une série de papiers de teintes plates égayés par une frise suffisamment large.

Rien n'est semblable, d'ailleurs, d'un immeuble à l'autre. Les cloisons, les chambranles, les appareils hygiéniques, les crémones, les targettes, les gonds, les serrures, les placards, tout est différent.

La conclusion première, on la devine. Il faudrait « standardiser » tout cela de façon à pouvoir produire en grande série ces éléments dont le prix de revient se trouverait ainsi fortement abaissé.

Rien ne saurait empêcher l'extension de ce principe à l'édification sinon du gros œuvre, mais tout au moins des œuvres secondaires du bâtiment. L'art de l'architecte consistera dès lors à assembler ces divers éléments-type pour en tirer des immeubles variés et adaptés à leur destination. Uniformiser les éléments-type ne veut pas dire que nous habiterons, dans l'avenir, des cellules toutes semblables les unes aux autres.

Ce procédé a déjà reçu des applications pendant la guerre pour la construction des bâtiments en bois et aussi, récemment, dans un ordre d'idées tout à fait différent. Le jeu de « Meccano », si connu des enfants, en est un exemple humoristique. Mais on en trouve la réalisation dans l'ameublement. Une grande maison moderne a créé un petit nombre de meubles-type de lignes simples qui, en se combinant les uns aux autres, forment autant de meubles différents et vraiment esthétiques. On tire de ces éléments aussi bien un buffet de salle à manger qu'une penderie, une desserte, une bibliothèque, un secrétaire ou une armoire.

Il n'y a vraiment aucune raison pour ne pas créer des pièces détachées pour maisons dont l'assemblage peut être varié et donner lieu à mille formes différentes. On réaliserait ainsi des économies énormes, et sur l'ouvrage du matériau, et sur sa mise en place.

Le second stade de cette évolution serait la rénovation ra-

dicale des procédés de construction du gros œuvre. Tout d'abord le prix de revient se trouvera fortement abaissé si on envisage la construction simultanée ou successive d'un grand nombre d'immeubles dont les lignes générales seront homologues, de façon à pouvoir employer partout les mêmes éléments : fer ou armatures de ciment armé. De nombreux essais ont été faits dans cet ordre d'idées, mais toutes les sociétés qui tentent actuellement de construire des maisons en série s'acharnent sur le problème impossible de la maison individuelle.

Nous verrons tout à l'heure pourquoi le citadin de la classe moyenne devra se résigner à vivre dans un logement qui tiendra le milieu entre l'hôtel et la maison particulière.

Le confort minimum qu'il réclame, la question de la domesticité ne lui laisseront pas le choix de la solution. Malgré la construction en série, la maison isolée coûtera toujours trop cher pour les petits budgets et ne sera pas suffisamment commode pour les classes moyennes.

La multiplicité des solutions proposées prouve que le problème n'est pas résolu, mais tout fait prévoir qu'il pourra l'être pour les grands immeubles à loyers.

Dans cette construction, tout devra être organisé pour éviter une dépense de main-d'œuvre et il n'est pas d'autre moyen que de spécialiser les entreprises. Cette spécialisation, jointe à une longue série de travaux semblables à exécuter, permettra aux entrepreneurs de s'outiller d'appareils mécaniques perfectionnés pour tous les travaux de terrassement, de levage et de montage où les ouvriers spécialisés acquerront évidemment l'habileté maximum.

§

Une seconde source d'économie consisterait à utiliser mieux le terrain en faisant des maisons plus hautes. Il deviendra nécessaire de modifier les règlements partout où cela sera possible, dans les quartiers neufs pourvus de voies larges. Une ventilation et un éclairage bien compris obvieront aux inconvénients des hautes maisons dans les bas étages, qui d'ailleurs seront presque toujours réservés au commerce. La disposition en retrait des étages supérieurs, déjà appliquée, dans certains cas, sera aussi un palliatif suffisant.

Sans aller jusqu'aux gratte-ciels américains on peut concevoir que la maison moderne aura une douzaine d'étages. Il n'est pas

besoin de démontrer que le prix de revient et les frais généraux de chaque appartement seront réduits.

La distribution même des pièces devra être modifiée, car la surface de nos appartements actuels est mal utilisée. Il sera indispensable de réduire le nombre de divisions pour diminuer l'importance des cloisons et le nombre de portes.

Actuellement, tout est sacrifié aux appartements de réception qui sont peu ou pas habités ; on rogne sur le cube des chambres au grand dam de l'hygiène et on met la salle de bains, quand il y en a une, dans un placard.

Si, avec un budget modéré, nous voulons encore jouir d'un certain confort, il sera indispensable de simplifier notre existence en supprimant la façade, dispendieuse et inutile, pour réserver nos ressources à notre bien-être personnel.

J'imagine que l'appartement moderne, j'entends celui destiné à la classe moyenne qui peut mettre à son loyer une somme variant entre 1.500 et 6.000 fr., délaissera le faux luxe et le trompe-l'œil. Il sera constitué par une grande pièce baptisée suivant le goût de l'occupant : hall, studio, ou salle commune et qui sera en réalité, si on me pardonne ce néologisme, un « vivoir ». A la fois salle à manger, salon, bureau, bibliothèque, cet endroit sera le lieu de réunion habituel de la famille.

Quel besoin y a-t-il, sinon celui d'une puérile ostentation qui d'ailleurs ne trompe personne, d'immobiliser une pièce appelée salon, généralement impersonnelle, fade et triste, garnie de sièges hostiles et de meubles qui veulent singer un style dont les originaux ne sont plus accessibles qu'aux nouveaux riches ?

La salle à manger a également dans nos appartements une importance excessive. Un philosophe reconnaîtrait, dans la persistance de cet usage à consacrer un lieu spécial aux repas, l'hommage ancestral de l'homme des cavernes au dieu de la nourriture. M. Bergeret, en ne découpant pas son poulet, encourait l'opprobre de sa servante, offusquée de cet abandon des prérogatives du chef de la maison, dispensateur de la viande. M. Bergeret refusait de faire ainsi l'office du grand-prêtre, mais il conservait néanmoins le temple, puisqu'il mangeait dans un cadre de faux Henri II.

Une table dans un coin de la pièce centrale, au besoin protégée par un paravent, transformera momentanément le lieu en salle

à manger. Le couvert enlevé et le paravent replié, le décor redeviendra celui d'un studio intime, baptisé salon les jours de réception. Ainsi les femmes ingénieuses ont découvert récemment les robes à transformations qui sont à volonté, en modifiant des pans d'étoffe, trotteurs du matin ou robes de soirée.

Les chambres s'ouvriront sur cette pièce. Elles seront tracées de façon à pouvoir toujours orienter le lit parallèlement aux fenêtres. Une simple baie, fermée par un rideau limitera sur un des côtés un cabinet de toilette garni de penderies et pourvu d'un lavabo à eau froide et chaude. Une salle de bains ayant les dimensions d'une pièce ordinaire sera attenante à la chambre principale contrairement à l'usage parisien qui la relègue dans le coin le plus éloigné de l'appartement, de façon à dégoûter les locataires de prendre un bain au saut du lit.

Le chauffage central à eau chaude étant la règle, les cheminées seront supprimées et remplacées par de simples conduits de ventilation.

Mais la cuisine se simplifiera en devenant une sorte d'office pour serrer la vaisselle, les objets ménagers et le linge de maison. Tout au plus y verra-t-on un réchaud à gaz ou électrique. Le luxe d'une cuisinière attachée à la famille deviendra en effet radicalement inaccessible à la classe moyenne qui, déjà maintenant, se contente des vagues cuisines élaborées sans art par la bonne à tout faire. Il faudra bien en venir au restaurant coopératif, installé dans les sous-sols et qui enverra les plats chauds par un monte-charge à chaque repas. Le « marché » se réduira au pain et aux boissons, livrés à domicile et à l'achat des hors-d'œuvre et des desserts dont une maîtresse de maison peut raisonnablement se charger.

Les sous-sols recèleront encore une buanderie coopérative installée avec des appareils modernes. Ce sera un organe indispensable à créer. Le coût du blanchissage effectué à l'extérieur est devenu tellement prohibitif que nombre de maîtresses de maison de la classe moyenne font à domicile une partie de leur lessive, sans s'en vanter et dans des conditions d'inconfort qui leur font maudire les exigences des blanchisseuses.

§

Remarquons d'ailleurs qu'une maison moderne ainsi convenablement agencée permettra de réduire la domesticité au mini-

mum et l'économie réalisée pourra être reportée entièrement ou en partie sur le loyer.

Quand on trouvera dans une maison le chauffage central, une distribution permanente d'eau chaude et froide dans toutes les chambres et à l'office, la lumière électrique, une prise de vide dans chaque pièce fonctionnant à des heures déterminées, le téléphone pour éviter les courses et faire les commandes, la cuisine et la buanderie coopératives, un tube d'évacuation des ordures ménagères, un ascenseur qui pourra servir à monter les colis pesants quoi qu'en puisse penser le concierge, les travaux domestiques se borneront, en dehors des soins personnels et de ceux à donner aux enfants, à faire des lits et à passer chaque jour dans l'appartement la brosse aspiratrice de poussière.

G. H. Wells, dans ses *Anticipations*, qui datent de 1901, a déjà traité le problème de la vie domestique de l'avenir. Sa vision, qui pouvait paraître un peu utopique il y a vingt ans, l'est beaucoup moins aujourd'hui, car, enfin, toutes les réformes et améliorations que nous préconisons peuvent se réaliser sans inventions nouvelles. Tout fait prévoir que la maison moderne sera sans domestiques, ou tout au moins avec une domesticité réduite à un employé nettoyeur et aux bonnes d'enfants pour les ménages un peu fortunés.

Or, la suppression d'une seule domestique entraînera un allègement considérable du budget familial. Les gages actuels varient de 1. 500 à 2. 000 fr., somme à laquelle il faut ajouter la nourriture, l'entretien et le blanchissage qui représentent au bas mot 3. 000 fr. par an, le tout sans compter l'anse du panier, la dévastation des souillons de campagne, forces obscures de la nature jetées en travers de notre civilisation citadine, et le soulagement de la maîtresse de maison, qui perdra par contre un sujet de lamentations bien commode les jours de réception. Voici donc 4 ou 5.000 francs tout trouvés pour parer à l'augmentation inévitable des prix de loyers sur les taux d'avant guerre.

Il y a 40. 000 appartements à aménager à Paris. Quels sont les hommes d'affaires entreprenants qui, sans compter sur l'appui des pouvoirs publics, voudront rompre avec les traditions du passé et commencer l'édification de la cité moderne ?

PHILIPPE GIRARDET.

LES REVUES

La Nouvelle Revue Française : la vérité sur la fuite de Léon Tolstoï : opinion de M. Charles Salomon ; fragment du journal de l'auteur de « La Guerre et la Paix » ; récit du paysan Novikov. — Naissances : *La Bourgogne littéraire et scientifique.* — *Dés.* — Mémento.

La Nouvelle Revue Française (1er mai) publie des « documents sur le départ et sur la mort de Tolstoï » que lui a communiqués M. Charles Salomon. Ce sont : une lettre que lui a écrite « Marie Nicolaïevna Tolstoïa, sœur du comte, entrée en religion » et le récit « de la dernière nuit à Iasnaïa Poliana », rédigé peu après la mort de l'écrivain, par « le paysan Novikov ». M. Ch. Salomon avait passé quelques jours à Iasnaïa Poliana, fin juillet 1910. « Je suis reparti avec le sentiment bien net que je quittais un foyer détruit, déclare-t-il, et détruit par cette présence » : celle de M. Vladimir Tchertkov.

M. Charles Salomon expliquera peut-être un jour le drame qui provoqua le départ de Tolstoï, si impressionnant à l'époque, et où l'on croyait voir un exemple suprême du grand homme à l'humanité qu'il rêvait d'améliorer. Dès maintenant, M. Salomon s'explique ainsi la fuite du romancier :

en quittant Iasnaïa Poliana, Léon Nicolaïevitch voulait s'éloigner aussi bien de certains amis que de sa maison.

Développer l'amour et la paix autour de lui avait été son constant souci. Sa présence n'était plus une cause d'amour et de paix, il se sentit l'objet d'un âpre et tragique débat. Et enfin il est parti pour ne pas compromettre en lui et autour de lui l'effort de toute une vie.

Avant de quitter pour toujours Iasnaïa Poliana, Léon Nicolaïevitch voulut dire adieu à l'une de ses disciples, la vénérable Maria Alexandrovna Schmit. Il lui confia son projet. Elle lui dit : « Eh bien ! c'est une faiblesse. » Et le Comte lui répondit d'un mot, mot de demi-acquiescement : « *Pojaloui.* » « Peut-être avez-vous raison. »

Je puis vous l'affirmer, Madame Schmit, une sainte femme, voyait comme moi en la Comtesse Tolstoï une malade. Comme moi elle la plaignait. Au matin du départ elle se portait à son secours et restait à son chevet. Quant au Comte, son maître, vous le voyez aussi, elle le jugeait capable de faiblesse.

Pourquoi vouloir, comme certains, faire du Comte Tolstoï un héros et un saint ? Pourquoi voir dans ce douloureux départ une sorte de fuite au désert ?

Les faiblesses d'un homme de génie, les souffrances d'une femme, ne

peuvent que les rapprocher de nous : comprendre et aimer l'homme de génie, plaindre la femme nous est d'autant plus facile que l'un aura été faible et l'autre malheureuse.

Les extraits du journal de Tolstoï confirment pleinement cette opinion personnelle de M. Salomon. Ils sont d'un homme excédé de vivre sous une continuelle et hostile surveillance que la nuit même ne suspend pas. La nuit de son exode, il note : « La veille, elle (sa femme) avait demandé, exigé que je ne ferme pas les portes. Ses deux portes sont ouvertes de sorte que le plus léger mouvement que je fais est perçu d'elle. Il faut que de jour comme de nuit tous mes mouvements, toutes mes paroles lui soient connus et que je sois sous sa surveillance. »

C'est le 28 octobre 1910. Il est 3 heures du matin :

Je ne sais pourquoi cela provoque en moi un irrésistible mouvement de dégoût, de révolte. Je voulais m'endormir. Je ne puis. Je me retournai dans mon lit une heure environ. J'allumai la lampe et m'assis.

La porte s'ouvre, entre S.A. [sa femme] s'informant de ma « santé », et exprimant sa surprise que j'eusse de la lumière qu'elle avait vue chez moi

Le dégoût et la révolte augmentent. J'étouffe, je compte mes pulsations : 97. Je ne puis rester couché et tout d'un coup je prends la résolution ferme de partir.

Je lui écris une lettre ; je commence à emballer les objets les plus nécessaires, que je puisse seulement partir. Je réveille Douchan (1), puis Sacha, ils m'aident à faire mon paquet. Je tremble à l'idée qu'elle pourra entendre, sortir de sa chambre, — scène, crise de nerfs, — avant déjà, pas de départs sans scènes.

A 6 heures tout est à peu près emballé. Je vais à l'écurie donner l'ordre d'atteler. Douchan, Sacha, Varia (2) terminent les paquets. Il fait nuit, on n'y voit goutte. Je perds le chemin qui mène à la dépendance, je m'égare dans un fourré, je me pique, je me heurte à un arbre, je tombe, je perds mon bonnet, je ne le trouve pas, je me tire de là avec peine, je vais à la maison, je prends un bonnet et à l'aide d'une

(1) Douchan Pétrovitch Makovitski, tchèque, médecin et disciple de Tolstoï, son plus sûr et fidèle compagnon. Parfaitement désintéressé, aimé et apprécié de toute la famille Tolstoï, il recueillait au jour le jour les moindres propos de son maître.

(2) Varvara Vassilievna Téocritova, placée par V. G. Tchertkov à Iasnaïa Poliana, en qualité de secrétaire dactylographe, elle était toute à sa dévotion et très liée avec Alexandra Lvovna.

lanterne je gagne l'écurie, je donne l'ordre d'atteler. Arrivent Sacha, Douchan, Varia. Je suis tout tremblant, dans l'attente d'une poursuite. Mais enfin nous sommes partis. Nous attendons une heure à Chtchekino et chaque minute j'attends qu'elle surgisse. Mais nous voilà en wagon, le train marche.

La peur s'en va. Un sentiment de pitié pour elle m'envahit, mais pas un sentiment de doute sur la question de savoir si j'ai fait ce qu'il fallait. Peut-être est-ce que je me trompe en me donnant raison, mais il semble bien que j'ai sauvé,— non pas Léon Nicolaiévitch, mais que j'ai sauvé ce quelque chose qui, si peu que ce soit, existe en moi...

29 octobre. — Chamordino... En wagon, je n'ai cessé de penser à l'issue de la situation, de la mienne comme de la sienne et je n'ai pu en trouver aucune : et cependant il y aura une issue, qu'on le veuille ou non, il y en aura une, et ce ne sera pas l'issue prévue. Et puis il ne faut penser qu'à ceci : ne pas pécher. Advienne que pourra. Ce n'est pas mon affaire. J'ai trouvé chez Machenka le « Cycle de Lectures », et voilà que, en lisant la lecture du 28, j'ai été frappé de trouver la réponse directe que comporte ma situation : il me faut l'épreuve, c'est bienfaisant pour moi.

Le récit de la « Dernière nuit à Iasnaïa Poliana » (21 octobre 1920), écrit par Michel Novikov « paysan », est à lire en entier. L'auteur était pour Tolstoï « un disciple et un confrère ». Il a publié des contes populaires « dont la fraîcheur naïve séduisit le grand écrivain ». Celui-ci lui aurait déclaré, lors de cette dernière nuit : « J'ai quelque idée que les célibataires ont moins d'ennuis que d'autres. »

Tout d'un coup, il me dit : « Et je n'ai jamais été vous voir au village. »

« Bien des fois vous m'avez promis votre visite et vous avez oublié votre promesse. »

« Eh bien, dit-il, maintenant, je suis libre et je puis la tenir n'importe quand. »

Je crus qu'il plaisantait et je dis : « Vous souvenez-vous, Léon Nicolaïévitch, qu'il y a deux ans vous avez répondu à mon appel :« Même si je le voulais, je ne pourrais aller vous voir. » Je n'ai pas compris, jusqu'à présent, pourquoi vous ne pouviez pas. » Léon Nicolaïévitch m'arrêta, plaisantant : « C'était à une époque, époque de sévérité. Mais maintenant nous avons une Constitution. J'ai fait la part des miens, — ou comme on dit chez vous, n'est-ce pas : je suis sorti de la famille. Je suis de trop ici maintenant, comme vos vieux quand ils atteignent mon âge ; par conséquent, je suis complètement libre. »

Il remarqua que je prenais la chose en plaisanterie et que je l'écoutais sans conviction. Quittant alors le ton de la plaisanterie, il dit : « Si, si, croyez-moi. Je vous parle sincèrement. Je ne mourrai pas dans cette maison. J'ai résolu de partir pour un lieu inconnu où on ne saura qui je suis et j'irai peut-être tout droit à votre chaumière pour y mourir. Seulement, je le sais d'avance, vous me rudoierez : nulle part on n'aime les vieux. J'ai vu cela dans vos familles paysannes, et je suis devenu si incapable de tout, si inutile! » Sa voix tombait en disant ces derniers mots.

Il lui fallut un grand effort pour retenir ses larmes.

« Ici, on m'appréciait en roubles et on disait que je ruinais la famille », est encore un grief de Tolstoï, que rapporte Novikov. Le 26 octobre, il recevait une lettre de Tolstoï, datée du 24, lui demandant l'hospitalité dans son village. Il y répondit avec quelque retard.

Jamais je ne me pardonnerai la négligence que j'ai apportée à y répondre. On a su depuis que cette réponse, il l'attendit 48 heures. Lorsqu'il la reçut, il était couché, malade dans la gare d'Astopovo. Sans cela peut-être, qui sait, sa vie aurait été prolongée de quelques années: la chaumière chaude et propre était libre ; il semblait qu'elle attendît son hôte. Cher Léon Nicolaïévitch, tu me pardonneras, car tu l'as toujours su, je t'aimais, j'étais franc avec toi et si j'ai tardé à répondre, c'est sans arrière-pensée.

Je le voyais vieux, débile, tout à fait impuissant, — il le disait lui-même, et je devais reconnaître qu'un changement de toutes les conditions extérieures de sa vie le tuerait du coup : sacrifice inutile en soi et sans utilité pour personne. C'est en ce sens que je lui répondis le 27 au soir ; ce soir même où, en se cachant des gens de sa maison, il faisait son paquet et se préparait à passer du monde de la vie dans un autre monde. Je lui disais que ce « départ » aurait eu une signification dix ou vingt ans auparavant. A l'heure actuelle, ajoutais-je, vous ne faites qu'abréger vos jours.

Et voici que cet homme qui était grand et que tous aimaient n'est plus. Son rêve, — vivre encore un peu, loin du monde et de ses rumeurs, mourir dans la chaumière du paysan, — son rêve, à quelques jours de sa réalisation, s'est brisé.

§

Nouveautés.

La Bourgogne littéraire et scientifique, revue régionaliste mensuelle, 17 *bis*, avenue de la Gare, à Autun, a paru le 15 avril pour la première fois. Son but : « Entretenir, et, si

possible, éveiller autour de nous l'amour et le goût des choses de l'esprit. »

Dés, recueil mensuel, a son nº 1 daté d'avril. M. Pierre Mac Orlan le présente par une agréable fantaisie sur les « dés », qui est un exemple de style ferme et de logique dans l'invention, dont feront peut-être leur profit MM. Tzara, Elluard, Marcel Arlan (le directeur de *Dés*) et la plupart des collaborateurs de ce nº 1. L'administration de la revue a son siège : Villa Andréa, à Meudon-Val-Fleury. *Dés* « reprend » et « modifie » une tentative risquée « avec une revue : *avènture* », lisons-nous. « On ne trouvera ici que tentative et contradictions. » « Les idées ont trop peu d'importance pour qu'on s'y maintienne. » Quelques idées valent mieux que cela. Nous souhaitons à *Dés* d'en découvrir une, de temps en temps. A moins qu'il ne s'agisse uniquement de lancer un *dédéisme* sans dieu ni musique de Christiné.

§

Mémento. — *Action* (mars-avril) : « Pitoëff », par M. J. Bucher. — Poèmes de MM. A. Salmon, Max Jacob, J.-V. Pellerin, R. Radiguet, A. Artaud, etc. — « Homicide par imprudence », de Vlaminck.— « Virtuosité, tu n'es qu'un mot... », par Mme Jane Mortier, une des grandes artistes du piano d'aujourd'hui et qui écrit fort intelligemment sur la rage actuelle de virtuosité.

Le Correspondant (25 avril) : « Oswald Spengler », par M. E. Vermeil.

La Revue mondiale (1er mai) : « Le dernier autocrate (la mode) », par le regretté Jean Finot, qui vient de mourir, un esprit généreux, très savant et original. — « Lettres à Victor Hugo », de Mme de Girardin.

La nouvelle Revue (1er mai) : « Stevenson jugé par son beau-fils », par M. P.-L. Hervier. — « La jeunesse de Martine », par M. Boyer d'Agen.

Revue de l'Amérique latine (1er mai) : M. A. Fontainas : « M. J. Supervielle ». — Javier de Viana : « La chasse au tigre ». José Santor Chocano : « Ode Sauvage ».

Les Lettres (1er mai) : « Molière et l'Eglise », par M. Jean Monval.

Revue de la Semaine (28 avril) : M. Ch. du Bos : « Réflexions sur l'œuvre critique de Paul Bourget ». — Correspondance inédite de Mme Flore Singer et de ses amis, principalement Emile Olivier.

Revue hebdomadaire (29 avril : M. A. de Tarde : « Le maréchal Lyautey ». — M. Emile Henriot : « La chartreuse de Parme corrigée par Stendhal ».

Revue de France (1er mai) : « Hugo Stinnes », par M. A Gauly. — « L'appel ardent » poème, de M. Alfred Droin.

Choses de Théâtre (mai) : « Comment j'écris une pièce », par M. H. R. Lenormand. — « Pour l'indépendance de la critique », par M. Gaston Sauvebois. — « F. Crommelynck », par M.-L. Ruth. — « Maurice de Féraudy », par M. Ch. Oulmont.

Le Monde nouveau (1er mai) — « Vers la Russie nouvelle », par M.-J. H. Cohen Stuart.

La Revue Universelle (1er mai) : Suite des souvenirs de M. Francis Jammes; de « Einstein et la relativité », par M. L. Dunoyer; et fin du roman de M. E. Pilon : « Mlle de la Maisonfort ».

Le Crapouillot (1er mai) : « Le Salon des artistes Français », par M. Robert Rey. — « Livres de Poètes », par M. René Kerdyck. — « La leçon d'amour sur un gratte-ciel », un bien joli conte de M. Maurice Dekobra.

Le Bulletin de la vie artistique (1er mai) donne de nouveaux fragments d'un vaudeville d'Henri Rousseau, le douanier : « Un voyage à l'exposition de 1889 », — d'une imbécillité plate !!

La Renaissance (29 avril) : M. Henry Béranger : « Grave menace navale de l'alliance germano-bolchevick ». — « Les Unions civiques », par M. le Colonel Romain. — « Cabarets et cafés », par M. Marc Varenne.

Revue des Deux Mondes (1er mai) : « La jeunesse d'Octave Feuillet, d'après une correspondance inédite », par M. Henry Bordeaux. — La suite du journal intime de M. Paléologue, si édifiant ! — « Les drôles d'idées des Goncourt », un des plus justes et des plus malicieux articles qu'ait écrits M. André Beaunier.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

ART

Le Salon des Artistes Français. — Le Salon des Artistes Français se modernise. Est-ce une lame de fond qui vient troubler la quiétude intellectuelle et l'idémisme de ces peintres tranquilles et le plus souvent routiniers ? Est-ce une sévérité du jury, qui, pour une fois inclément aux sujets d'école, en a balayé le Grand Palais ? Peut-être il y a-t-il une part de vérité dans l'une et l'autre hypothèse. La présence de plus en plus drue de femmes peintres explique que des sujets simples, femmes à la toilette, jardins souriants, animés de silhouettes féminines soient fréquemment traités. Aussi les peintres répugnent-ils actuellement à de grands efforts, à l'établissement de toiles décoratives ou à sujets histori-

ques de grandes dimensions qui resteraient, durant des années, roulées dans un coin de l'atelier. La plupart des pontifes, moins sûrs des commandes d'Etat que par le passé, se cantonnent dans une fructueuse spécialité de portraitistes et là, au moins, ils sont modernistes dans le costume. Quoi qu'il en soit, le changement du ton général, en ce Salon, ne tient pas à un recrutement nouveau parmi les forces jeunes; ce sont les mêmes peintres qui recourent à des procédés plus neufs ou plus exactement imitent de nouveaux maîtres. Les pseudo Henri Martin, les dérivés de Guillonnet ne manquent point; on retrouve souvent le babillage courant de Renaudot. Les jeunes paysagistes se sont mis au courant de l'impressionnisme et de Cézanne, et les grands pompiers passeraient inaperçus, sans le vernis rance de leurs harmonies colorées. Mais chez tous il y a effort de rénovation et même M. Didier-Pouget abandonne un instant ses bruyères pour essayer de rendre le tumulte et les lumières d'une station de chemin de fer. Il n'y a qu'un tableau pour célébrer la grande armée et ses héroïques maréchaux, qu'une joyeuse entrée de roi ou de reine, dédiée à Anne de Bretagne, à grand renfort de figurants ; très peu de tableaux de la dernière guerre, et leur rareté les fait paraître moins sinistres, même lorsque M. Gervex mobilise un ange de justice qu'un troupier allemand semble écouter d'une oreille dure dans une ville en feu.

Cette amélioration de l'apect général équivaut-elle réellement à un progrès ? Oui, mais si restreint qu'on ne saurait encore s'en féliciter. L'aspect de jeunesse réelle de ce Salon est d'ailleurs compromis par la fréquence de lamentables hors concours. Les erreurs du passé se paient dans le présent et dans l'avenir.

Il ne faudrait d'ailleurs pas être persuadé que cette orientation des peintres du Salon des Artistes Français vers les scènes familières, les intérieurs, les natures-mortes, vers aussi un peu plus de recherche de luminosité, soit exactement un progrès. C'est précisément au moment où les peintres bien doués ne voulaient pas refaire l'impressionnisme, tendent au tableau composé, qu'une manière de post-impressionnisme sévit au Salon. Être à rebours du mouvement, ce n'est pas une présomption certaine qu'on soit en meilleure tendance.

§

Henri Martin occupe la première place parmi nos décorateurs.

Il a au plus haut degré l'entente du grand tableau. Il en équilibre admirablement les masses et les revêt des harmonies les plus variées. Une série d'études pour les trois peintures murales destinées au Conseil d'Etat montrent avec quelle admirable conscience il recherche ses contrastes et ses parallélismes de couleurs et de gestes ; ses tableaux sont des modèles d'ordonnance et de technique impressionniste autour des personnages très dessinés et très vivants de vibrations lumineuses. Ces qualités seraient insuffisantes à créer des œuvres parfaites, si ne s'y joignait un sentiment très profond de la vie moderne ; le port de Marseille, qui s'éveille dans un rutilement, parmi la foule diaprée de ses travailleurs et de ses passants, est une vigoureuse évocation du labeur ouvrier, en face de cette moisson sous le ciel bleu où se synthétise la vie rurale.

Au troisième panneau, sous une pinède à l'éclat mat d'automne, un rêveur passe, ou quelque juriste méditatif (puisque c'est pour la salle de délibérations du Conseil d'Etat que cette décoration a été établie),et c'est un grand sentiment d'isolement calme et joyeux, de recueillement parmi le silence bruissant des choses, que cette page dédiée à la pensée. Nul doute que le quatrième panneau qui complètera l'ensemble de cette grande décoration n'en maintienne le ton éclatant et la belle formule sobre et forte, et ce sera un des chefs-d'œuvre de la peinture contemporaine. Le port de Marseille qui en fait partie est peut-être la plus belle page qu'ait signée Henri Martin.

Guillonnet, qui a toujours été tenté par les pays de soleil et par les harmonies du corps humain encadrés de féerie, cherche aux confins de la plastique et de la musique son terroir de rêve. Avec une grande richesse de moyens, dominée par un style rigoureux, il atteint à de grands effets d'éclat dans la sobriété. Mais ce parti pris d'unité ne l'empêche point de faire concourir à son luxe décoratif tous les éléments que lui offre la nature. Il n'abrège pas. Il se refuserait à éluder, sous prétexte de synthèse, comme tant de peintres actuels, les magnificences du spectacle qu'il a résolu d'évoquer. Voici un coin de jardin et sur une table de marbre traitée comme une grande gemme, comme un fidèle miroir à tout reflet qui passe, le jaillissement, presque l'envol d'une grande touffe de tournesols. Un second tableau : dans la nuit bleue, les faunes de bronze d'un parc enchanté s'animent, et leur force de

désir devient de la vie passionnée, et leur étreinte enveloppe les belles rêveuses en robes à volants, amenés par la beauté de l'heure à goûter tout ce calme ombreux et passionné. Aux dessins, Guillonnet expose deux pages véristes, d'un bel accent, deux portraits, celui de notre éminent confrère Tabarant et celui de M. Carrier ; dans ces études d'une véracité de primitif la mentalité affleure au regard et l'effigie nette comme une médaille a toute la vibration de la vie.

Victor Charreton excelle à noter toute la vie du paysage. A une construction très solide il donne le revêtement miroitant de toutes les diaprures où se plaît la lumière. Est-ce pour dépasser ses qualités et s'accuser en force ? son grand paysage d'hiver est volontairement dépouillé de tout ce charme multiple dont ses dernières œuvres étaient revêtues. Il affecte à un paysage sévère des harmonies simples et résumées. Plus austère que de coutume, mais plus pénétrant, « paysage de neige », ce creux de vallon, sur lequel les collines bleues rabattent la lumière, est parfaitement réalisé dans une sorte de grandeur nue. Des pelouses florées rappellent le faire éclatant, la notation à la fois concentrée et détaillée et très diaprée de ses précédents tableaux.

On aimerait voir aux *Baigneuses* de Balande, d'une si parfaite ordonnance et si vraiment classiques, des masques plus poussés, puisque urel'he,qu'indique si harmonieusement son tableau,n'implique pas d'ensoleillement qui vienne noyer les détails dans la lumière, mais les courbes du corps svelte jouent bien joliment dans le beau décor barré de peupliers jaunissants, près de l'arbre vert sombre sous lequel devisent deux couseuses, d'un très délicat arrangement de couleur et de lignes.

Sur un fond de coron triste, où s'allume l'or des lumières, Jules Adler décrit le geste monotone et régulier de la *Hercheuse*. La figure est d'un beau mouvement ; on est étonné de voir ce bon peintre de foules se réduire presque à un personnage principal pour signifier un épisode du travail collectif.

La Société Nationale a Willette et Forain, les Artistes Français ont Léandre. Ainsi, des deux côtés, l'humour garde ses droits. L'humour de Léandre demeure discret, robuste et soigneux. Léandre est très curieux de jolis effets de lumière dont il encadre les personnages qu'il note sans bienveillance, ou avec une ironie dans la bienveillance qui demeure du caractérisme. Il est cruel

avec joliesse. Son grand tableau, *les Premières victimes*, n'émeut pas, mais ses mariées sont marquées d'un trait incisif, du bon Léandre...

§

Ne cherchons point d'autres œuvres très rares ou très curieuses. Comme toujours les chefs d'Etat, les maréchaux, les belles dames, quelques écrivains, de belles comédiennes parent les cimaises de leur beauté, de leurs toilettes, de leur sourire officiel ou d'une sorte d'abandon voulu, pas du laisser aller, mais absence de morgue. Certains paraissent venir saluer comme le *Pétain* de Patricot, ou se carrent dans une allure familière tel le *Millerand* de Baschet. Mieux vaut encor ces recherches de simplicité conventionnelle que telles transcriptions complaisantes des empanachements féminins. La *Fête Nocturne* de M. Flameng emprunte à la formule des gravures de mode et à la science du musée. M. Jean-Gabriel Domergue possède à un haut degré le sens de l'arrangement et de la mise en décor éclatante, empourprée et un peu japonaise. C'est avec cette somptuosité très accentuée qu'il nous présente de Mlle Spinelly une image, certes, véridique. Son portrait de Mme Marthe Régnier, plus simple, est plus attrayant.

Peinture claire orientée vers l'impressionnisme: Du Gardier avec une mer bleue, Mlle Blanche Camus qui peint des jardins du Midi bien diaprés, qu'elle anime de jolies présences de fillettes. M. Devillario avec des harmonies séduisantes, Mlle Damart, Thibésart qui était plus intéressant quand il était plus rugueux et plus accentué, Tapissier, avec un jardin clair encadrant trois bonnes études de femmes. Mlle Drouet Cordier, avec un agréable *Pergola*. Mme Marie Réal, une notation d'aurore de jolie qualité; Henri Brémond, Mlle Jouclard, dont le talent se fait robuste avec peut-être un peu la tentation de bien montrer l'aspect de vigueur dans son *Labourage*, d'une couleur d'ailleurs intéressante. Allard l'Olivier, bon décor, personnages un peu académiques.

§

Parmi les vétérans du paysage, Quost, avec une église et son parvis planté d'arbres grêles, planté aussi d'une figuration de dames trop pareilles, répétant le même modèle de distinction provinciale; un village, le soir, qui aurait pu être une très jolie rêverie, si moins confus. Gagliardini, toujours volontaire et ensoleillé, un peu empâté cette année. Pointelin, dont les terrains un

peu trop sombres reçoivent une lumière mourante, plus terne que de coutume et Nozal et Foreau, de belle tenue.

Quelques bons tableaux : de M. Caputo, dont la vision romantique dans une jolie lumière offre des lignes élégantes, des vues de Paris de Franck Boggi, un *anachorète* de Bucci, de ton très personnel, personnage bien silhouetté, la peau sèche sur l'ossature saillante, campé avec force, mais sans déclamation parmi un paysage triste et purulent d'eaux mortes dans des terres stériles ; un très bon portrait, de Jacques-Martin Ferrières, cherché dans le caractère de la physionomie et du mouvement, en simplicité de toilettes et d'accessoires ; du même, des fleurs d'un bel accent. Mlle Cormier nous montre d'excellents portraits de femmes, d'une jolie vraisemblance et très sobrement mis en page, avec un beau travail à traduire le regard, et des effigies très plausibles de Marocaines ; de M. Tony Georges Roux, un cyprès de belle allure ; de M. Pierre Prunier, un retour de golf d'un humour aimable, et de Synave, un portrait d'un joli modernisme et une amusante divette de beuglant ; la présentation est simple et ingénieuse ; de M. Lucien Lièvre, un bon tableau : la Terrasse, de Mlle Jeanne Blois, une très spirituelle gouache, une écolière en sarrau noir, de caractère sobre et bien défini ; de Marcel Bain, des églises et des paysages barrés de minces peupliers aux feuillages d'automne. M. Sarluis évoque les Dieux de l'Olympe, facture savante et entente certaine de l'imagerie d'après le Musée, aussi, avec une certaine violence bien à lui, dans la sensualité, c'est frémissant et contenu, et l'accent est très individuel. M. Narbonne n'est pas égal à son tableau de l'an dernier. M. André Strauss interprète largement Menton et sa *Femme à casaque jaune* est d'un curieux effet.

Il y a un effort intéressant dans la toile de M. Caniccioni : *Bacchus triomphe*. Dans cette grande et claire beuverie bien des gestes sont conventionnels, et certains groupes un peu théâtraux, mais il y a de la lumière, de l'aisance, de la joie de peindre et de la force, c'est loin d'être indifférent ; c'est ce que parmi les jeunes académiques le Salon nous offre de mieux, c'est meilleur que les tableaux de M. Jonas, ou l'auditoire de concert, travaillé, consciencieux, mais sans grand relief de M. Joets, ou le tableau militaire vague et froid de M. Gustave Pierre. Il faut s'arrêter devant l'excellent portrait de femme de Mme Jué-Wolff,

d'une pénétrante suavité, devant *Musique* de M. Mathurin. Citons encore l'agréable port au clair de lune de Hirschfeld, les paysages de Ponchin, Morchain, Moisset, les portraits de jeunes femmes traités en scènes d'intérieur d'un agencement élégant et sobre et d'une couleur harmonieuse par Mlle Yvonne Brudo. M. Lautier, dont les souvenirs de voyage sont présentés avec une ampleur décorative intéressante. M. Oswald Birley pour un portrait mondain de Lucien Guitry. M Joron : un bon portrait, M. Charles Contel, peintre averti des vieilles rues provinciales des pays normands et angevins. M. Dupuy, dont le grand tableau *Commœdia* présente une belle ordonnance des personnages molièresques en route vers le rire. MM. Fougerat, Duffaud, Mlle Dinkès, M. Fouard, M. Jules Monge avec un portrait de Willette. M. Fernand Maillaud évoque, avec ses joliesses de ton et son pittoresque relief, une foire dans une ville du centre et des paysages délicats : voici encore MM. Duvocelle, Fougerat, Larramet Lop (un bon portrait). Mme Leuze-Hirschfeld, M. Capgras, M. Malterre aux luminosités nombreuses et bien juxtaposées, Henry d'Estienne, André des Fontaines, etc...

Une salle a été donnée aux orientalistes, à certains orientalistes, car, au cours de l'enfilade des salles, on rencontre, parmi les portraits et les intérieurs bien parisiens, Mlle Cormier et Ackein. Il y a donc une salle arbitrairement algérienne dont M. Dabat fait le point central avec un de ces tableaux ronds et décoratifs, d'une belle harmonie, de lignes un peu vagues avec des nus de courtisanes fardées jusqu'aux genoux, qui sont, plutôt que de la peinture orientaliste, du rêve d'Orient ; mais ce n'est point désagréable. Les paysages de M. Dabadie sont d'une belle fraîcheur, M. de Buzon se souvint trop de Maurice Denis devant les paysages d'Afrique ; mais son défilé de cavaliers parmi les arbres verts est d'une jolie tonalité, et ce paysage qu'il développe autour de trois femmes Kabyles, il en fait sentir la grandeur. M. Bouviolle peint curieusement le marché de Ghardaïa, incendié de soleil. M. Paul-Elie Dubois note ingénieusement le décor d'un cimetière arabe... et puis il y a M. Bridgeman, et des peintres qui lui ressemblent, et aussi très mal placé, mis à contre-jour dans le pourtour, à l'abri de tous les regards, un intéressant tableau de M. Naghy, un jeune peintre égyptien qui célèbre la renaissance de l'Egypte, en une toile douée de belles qualités, qui sont une élégance certaine

de composition, une entente du style décoratif, et un mélange heureux des techniques nouvelles et des souvenirs du vieil art égyptien. Tentative assez savoureuse et qui vaut qu'on s'arrête un moment devant l'œuvre.

§

A la sculpture M. Landowski et un buste de Millerand, un *Aviateur*, haut-relief de pierre et des portraits d'enfants de M. Bouchard, une *Victoire* de M. Max Blondat, d'un bon mouvement; une *Victoire*, aussi, de très belle allure, de M. Octobre, le Fabre de M. Maillard, un Pallas au rameau d'olivier de M. Sarrabezolles, au mouvement et à l'expression heureux et de belle ligne, une Bretonne de granit de Renaud, la statue de Bonnat, assez médiocre, de Sagoffin, un bon buste de M. Benneteau, le portrait d'Henri Mayer par M. Feitu, la *Mitraille*, un bon groupe, haut-relief de M. Gaston Broquet, des bas-reliefs d'un bel accent, de Mme Berthe Girardet, le *Joffre* de M. Injalbert, une intéressante maquette d'Arc-de-triomphe pour la route de Bar-le-Duc à Verdun, de M. Moreau-Vauthier; deux bustes cherchés dans le caractère et très vivants, de M. Niclausse; le monument aux morts de M. Proszinsky. MM. Pina, Desruelles, Pimienta, et Mme Martin avec une *Maternité* d'une grâce désinvolte.

§

Les Artistes Français ont appelé cette année les décorateurs. Ils ont répondu à l'appel, de sorte que, dans cet asile de l'art académique, voici André Mare et Sue, et Dufrène, et Follot et autres meubliers qui jadis se consacraient à la gloire du Salon d'Automne. On lui a concédé le bon tiers du grand hall, et c'est autant de mauvaise scuplture de moins. En plus de ce résultat, quelques peintres qui, sans cette occasion, n'exposeraient pas à ce Salon, sont représentés dans des ensembles, et décorent des parois, tels Jeanés, Zarraga, qui orne un ensemble de Domin; Zingg, P.-E. Colin et Dufy apparaissent comme illustrateurs. Ainsi que Galand Deslignières et Pierre Charbonnier. Il y a de très bons meubles de Pierre Chareau, des céramiques d'Avenard, des meubles de Gallerey, salles à manger en noyer de son goût sobre et sûr, des vitraux de Gruber, des bois de Lebedeff, des coupes de Mayodon, des *Bâtiks* de Mme Pangon, de très beaux tapis de Silva-Bruhns et une robe de Mme Madeleine Vionnet. Tout l'art décoratif moderne entre d'un large essor. Signe de renouveau. Une rétrospective : des

dessins de Rosa Bonheur ; quelques esquisses sont parées de mouvement et de fraîcheur. Les grands tableaux ont vieilli dans leur ordonnance un peu simple et l'excessive tranquillité du faire.

GUSTAVE KAHN.

CINÉMATOGRAPHIE

Don Juan, film non signé. — Films documentaires et films d'enseignement.

Nous savons que *don Juan* a été réalisé par Marcel l'Herbier, mais ne portera pas sa signature. Marcel l'Herbier, cinégraphiste, a une personnalité accusée : son talent vaut mieux qu'un paraphe et nul ne s'y trompera. Cette manifestation a donc pour but de nous faire connaître que Marcel l'Herbier proteste contre les remaniements qu'on lui a imposés pour des raisons commerciales. Ainsi se décharge-t-il justement de certaines responsabilités et met en danger la critique.

Pour moi, j'imagine seulement ce que ce film eût été, en présence de ce qu'il est ; et dressant son bilan, je constate que la balance s'établit sur un « actif » considérable : jeu prestigieux des lumières, et subtil comme on ne peut davantage; variété habile dans les plans donnant au sentiment un rendement maximum; détails précis, et précis avec une volonté qui ne refuse rien à un goût difficile et rare; connaissance extrême des possibilités photogéniques, d'un paysage, d'un costume ou d'un accessoire, aussi bien que d'un visage; sensibilité qui s'exprime en mille nuances profondes; trouvailles techniques; force qui sait bousculer le sentiment quand il le faut; originalité qui ne s'égare plus et va où elle sait et sait où elle va.

Le « passif » ? Manque d'équilibre général, rythme incertain et hasardeux (*conséquences* certainement), excepté dans quelques scènes qui restent complètes, telles que le duel de don Juan et du Commandeur, la fête chez don Juan, ou la scène finale du retour en Dieu ; départ un peu lent surtout (*conséquence* ou erreur ?) ; énigme des amours d'Elvire (*conséquence* encore, sans doute) ; faiblesse du fantastique qui manque d'excessif dans les scènes chez Faust (erreur certaine) ; surtout absence générale d'émotion.

La psychologie du *don Juan* de Marcel l'Herbier ne se discute pas, elle se subit et il m'importe peu qu'elle soit ou non d'accord

avec la vérité historique. Il m'importe seulement qu'elle me charme. Des influences on ne peut rien dire. Elles prouvent seulement que *le Lys brisé*, *le Cabinet du docteur Caligari* et... *El Dorado* « furent » avec beauté et que Marcel l'Herbier les aime et les admire justement. Nous ne lui rendrons jamais assez grâces de nous montrer par delà tant d'images parfaites tout le devenir possible et inouï de l'écran. Ciné, le grand miracle !

Ne séparons point d'une telle œuvre les interprètes. En tête : Jaque-Catelain, puis Marcelle Pradot et Philippe Hériat. Nous avons suivi avec une joie vive les progrès constants de ces artistes. Il y a loin du Jaque-Catelain un peu fragile du *Torrent* à celui du *don Juan*. Dans la deuxième partie surtout il se montre remarquable par la variété vraie de son jeu, sa justesse et sa mesure, la richesse de son émotion dans la douleur. Effort considérable de composition et composition où pourtant jamais on ne sent l'effort. Création qui classe définitivement un artiste. Les premiers plans de Marcelle Pradot jouent d'émotion avec ceux de Jaque-Catelain : charme incisif, finesse avide et perfection plus absolue dans la scène finale. Philippe Hériat s'est engagé avec une lucidité décisive dans un chemin rempli de pièges à loup et de chausses-trappes, et il a couru d'un souffle égal jusqu'au bout du drame. Bravo ! Les autres rôles sont bien tenus et contribuent à l'homogénéité du film. Vanni Marcoux est un grand tragédien lyrique, — son interprétation du rôle de Faust le confirme. Johanna Sutter a de beaux yeux et grands à contenir bien du tragique de la vie. Marcel Vallée, Madeleine Geoffroy, Noémi Scize, Deneubourg, Michel Duran et André Daven ont un sens juste du cinéma. Seul, Lerner est vulgaire et l'outrance de son jeu convient mieux à la rampe indulgente qu'au « sun light » implacable.

§

Il semble que depuis un an la question du film d'enseignement et celle du film documentaire aient été l'objet d'une certaine mise au point. Après avoir beaucoup parlé à tort et à travers, après s'être enfin renseigné sur ce qui avait été déjà expérimenté à l'étranger, notamment en Belgique et en Hollande, on commence à discerner une orientation pratique possible. Ces efforts premiers ont abouti, comme il fallait s'y attendre, à un congrès, à Paris, et aussi à l'établissement de quelques films auxquels il convient de s'arrêter.

On a longtemps confondu le film documentaire et le film d'enseignement proprement dit auxquels des buts nettement définis imposent pourtant des différences de conception et d'exécution fondamentales. Le film documentaire est né avec l'appareil cinématographique lui-même. L'arrivée du train de Vincennes et l'arroseur municipal qui nous ont tant stupéfiés aux temps héroïques de la révélation, étaient des « documentaires ». Le film d'enseignement vient seulement de naître. Ce n'est pas qu'on n'ait compris très vite sa nécessité et sa puissance. Des apôtres comme MM. Collette et Bruneau ont, dès la première heure, répandu la bonne parole et prêché par des actes. Mais le problème posé par le film d'enseignement n'était pas seulement pédagogique : il eût suffi de grouper quelques compétences techniques et quelques compétences universitaires pour le résoudre. Le problème était surtout d'ordre industriel : l'amortissement du film d'enseignement étant actuellement impossible et le prix du support trop élevé. L'amortissement est impossible en raison de la hausse considérable du prix de revient et de l'immobilisation du capital employé. Et, même, en admettant que cet amortissement fût réalisable, les industriels ne sauraient courir le risque de détérioration de la pellicule par suite de l'incapacité ou du manque de soin des instituteurs : les copies étant nécessairement très nombreuses et le support étant très cher. De là le « documentaire » qui peut être donné dans les salles publiques ordinaires (donc amorti) et également dans les écoles ; mais, sorte de compromis, un tel film ne saurait satisfaire complètement ni le public, ni les élèves.

Il y a bien une solution : c'est que l'Etat prenne à sa charge les risques de non amortissement, mais cette initiative coûteuse est de ce fait peu probable. La découverte d'un support nouveau, solide et très bon marché faciliterait singulièrement le problème. Peut-être cette question purement industrielle est-elle sur le point d'être réglée grâce à la fabrication d'un support en cellulose pure qui, non inflammable, d'une résistance mécanique très grande, et d'un prix de revient relativement bas, a été présenté à l'exposition du cinématographe qui vient d'avoir lieu à Paris.

L'appareillage qui avait pendant longtemps arrêté les initiatives est actuellement parfaitement au point.

Jusqu'à présent l'Etat s'est contenté de fonder une « cinéma-

thèque » au Musée de l'Enseignement, mais sans méthode ni directions, en achetant des kilomètres de pellicule qu'on ne sait comment utiliser. La ville de Paris, elle, a au moins consenti un effort, en faisant exécuter à ses frais un film d'orientation professionnelle, en réalité le premier film d'enseignement: *Le fer forgé*. Parfaitement réalisé par M. Jean Benoît-Lévy, sous la direction de M. A. Bruneau, professeur à l'Ecole des Arts Décoratifs, dans les ateliers de l'Ecole Dorian, à Paris, il constitue le premier fait pratique.

Ainsi le film doit pouvoir, désormais, remplir le rôle considérable qui lui est réservé comme *auxiliaire* de l'enseignement.

En ce qui concerne les films documentaires, dont il semble que nos industriels du cinéma veuillent tout à coup accroître la diffusion, il faut signaler le danger qu'il y a à mêler aux projections animées des projections fixes. L'œil ne saurait s'accommoder de cette rupture brusque du mouvement. Faute grossière qui risque de compromettre le succès d'un film. Il est peut-être des cas où la projection d'un cliché photographique est nécessaire, mais cela ne saurait être qu'exceptionnel. Et surtout qu'on nous épargne ces maquettes qui ne sont qu'une grossière caricature de la vie. Le succès de l'*Expédition de Shakleton* et de ce voyage *chez les Anthropophages*, que nous voudrions bien revoir ne doit pas abuser nos « exploitants ». Avant de « lancer » un documentaire, qu'ils s'assurent de ses qualités proprement cinématographiques et de son constant intérêt. Sans cela ils connaîtront bien des déboires et seront les premiers à s'en étonner, ne comprenant pas que, là encore, leur bêtise aura été la seule coupable.

LÉON MOUSSINAC.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Au Musée du Louvre : exposition du jubilé de la Société des Amis du Louvre : le nouveau Dürer. — L'exposition Prud'hon au Petit-Palais. — Mémento bibliographique : *Les Fresques de Fra Angelico au couvent de Saint-Marc de Florence*.

Bien souvent, dans ces chroniques, nous avons eu à louer les heureuses initiatives de la **Société des Amis du Louvre** dont la générosité dotait le musée de pièces capitales que l'état de ses finances ne lui aurait peut-être pas permis d'acquérir. Fondée en 1897 dans ce but d'enrichissement de nos collections nationales, elle fête aujourd'hui son vingt-cinquième anniversaire

La direction du Louvre, en témoignage de reconnaissance, a voulu, elle aussi, célébrer ce jubilé en montrant, dans une exposition d'ensemble, tout ce que notre grand musée doit à ses Amis ; depuis le 1er mai on peut admirer au Louvre, dans la vaste salle occupée habituellement par la céramique italienne, la réunion des nombreuses pièces dues à leurs libéralités. La première en date (1899) fut la charmante *Madone avec l'Enfant Jésus*, attribuée d'abord à Piero della Francesca, mais qui, en réalité, est de Baldovinetti. Vint ensuite, en 1901, la magnifique tapisserie flamande du commencement du xvie siècle, *Le Jugement dernier*, qui occupe le fond de la salle. Puis ce furent : en sculpture, les colonnes romanes, si curieusement historiées, provenant de l'abbaye de Coulombs ; les statues tombales du roi Charles IV et de la reine Jeanne d'Evreux ; le charmant petit *Ange aux burettes*, marbre de notre école française du xive siècle ; le grand bas-relief de l'*Annonce aux bergers*, du xiie siècle, provenant de l'église Notre-Dame de la Couldre de Parthenay (représenté, comme les colonnes de Coulombs, car on ne pouvait songer à les déplacer, par des photographies) ; la maquette en terre cuite de la statue de la *Vérité*, destinée par le Bernin à un grand groupe, *Le Temps découvrant la Vérité*, qui ne fut jamais réalisé ; — en peinture, l'admirable *Pietà* provenant de l'hospice de Villeneuve-lez-Avignon et le délicieux *Enfant en prière*, chefs d'œuvre de notre école française du xve siècle ; le *Portrait de Pierre Quthe* par François Clouet ; la grande et superbe miniature de la *Bataille de Cannes* par Jean Fouquet ; les quatre scènes du *Martyre de saint Georges*, d'un artiste espagnol (probablement Jaime Huguet) du xve siècle ; les *Funérailles de Phocion* de Poussin, dernière contribution de la Société à l'enrichissement du département des peintures ; le célèbre *Bain Turc* d'Ingres, l'*Intérieur d'atelier* de Delacroix (la Société devait participer également à l'acquisition du grand *Atelier* de Courbet) ; le *Crispin et Scapin* de Daumier ; des aquarelles de Delacroix pour les *Massacres de Scio* et pour les plafonds de la bibliothèque de la Chambre des députés et de la Galerie d'Apollon ; d'autres aquarelles de Daumier, Millet, Daubigny, Th. Rousseau, J. Dupré, Carpeaux, la magnifique série des 40 dessins de Claude Lorrain ayant fait partie de la collection Heseltine ; deux fins portraits en médaillon par Ch.-N. Cochin ; la jolie miniature d'Augustin représentant Mlle *Fanny Charrin*,

etc. L'antiquité n'était pas oubliée : un grand bas-relief de l'ancien Empire, puis une *Tête d'enfant* en marbre de l'école de Praxitèle et une plaque en antique en bronze et argent venaient s'ajouter aux collections égyptiennes et grecques, et les séries orientales et extrême-orientales s'enrichissaient, à leur tour, de précieuses céramiques, parmi lesquelles un magnifique bol de Rhagès, d'un vase chinois archaïque en bronze, de masques japonais, et d'une peinture de Hiroshighé. La section des meubles et objets d'art s'accroissait aussi de quelques pièces hors ligne : les bureaux de Colbert, de Choiseul, de Vergennes, chefs-d'œuvre de nos ébénistes que recélaient les ministères de la Marine et de la Justice, une écuelle et un plateau en vermeil ciselés par Thomas Germain. Enfin, c'est à la Société qu'on doit le rentoilage des fresques de Chassériau provenant de la Cour des Comptes. Nul doute qu'une si magnifique réunion d'œuvres d'art, qui fait tant d'honneur à ceux qui en ont fait bénéficier nos collections nationales, ne vaille à la Société des Amis du Louvre, avec la reconnaissance du public, de nouvelles adhésions (1).

Le visiteur du Louvre, après avoir admiré cet ensemble, devra porter ses pas jusqu'à la salle Denon pour y voir le **nouveau Dürer**, dont nous avions annoncé, ici même, il y a un an, l'entrée au musée : le portrait où il s'est représenté adolescent, dans un costume d'une élégante recherche, une fleur de chardon à la main, avec une expression de sérieuse attention et de juvénile fierté qui fait de cette effigie une des plus touchantes qu'un peintre ait données de lui-même. Provenant de la collection de Villeroy mise sous séquestre pendant la guerre, ce tableau avait été retenu pour notre musée moyennant la somme, qui n'est pas excessive, de 300.000 francs ; désormais, le Louvre, si pauvre jusqu'ici en œuvres du maître de Nuremberg, aura la joie et l'orgueil de posséder enfin une des créations les plus belles de son pinceau.

§

L'Exposition Prud'hon, que nous avions annoncée dans

(1) Le siège de la Société est au pavillon de Marsan, 107, rue de Rivoli ; la cotisation est de 20 francs par an et la carte de la Société donne droit à de multiples avantages, parmi lesquels *la gratuité d'entrée au Louvre* quand la visite en deviendra payante au 1er juillet prochain, des réductions sur le prix des gravures de la Chalcographie, des moulages, des catalogues, des grandes revues d'art, etc., sans compter d'autres privilèges comme la visite de certains monuments, hôtels particuliers, collections privées, etc., peu accessibles.

ıotre dernière chronique, s'est ouverte au Petit Palais le 9 mai, ɔour durer jusqu'au 15 juin. Très joliment présentée par ᴍ. Henry Lapauze et ses adjoints, elle réserve aux admirateurs le ce maître séduisant de nombreuses et délicates jouissances. l y revit sous tous ses aspects, grâce à des peintures (au nom-ɔre de 80), des études au crayon, des lithographies et gravures ɔar où, d'après lui, des projets de décoration, des esquisses et lessins d'art industriel, des souvenirs et des autographes, soit ɔrêtés par des musées (le Musée Carnavalet et le Musée de Cluny, 'Ecole des Beaux-Arts de Paris, les musées de Dijon, de Beaune, le Chartres, de Chateauroux, de Cherbourg, de Nancy, d'Orléans, le Troyes), soit par des collections privées, comme les collections Chévrier (héritière des richesses de l'ancienne collection Marcille), Desfossés, Mir, Jean de Castellane, duchesse de la Rochefou-cauld-Bisaccia, Wildenstein, etc.). Cette exposition est le digne pendant de celle qu'organisa, en 1874, à l'Ecole des Beaux-Arts, au profit de la fille de Prud'hon qui vieillissait alors dans la nisère, l'homme admirable qui s'était voué au culte et à la glorifica-ion du maître et qui en avait réuni nombre des plus belles œuvres lont une grande partie est de nouveau exposée aujourd'hui : Eudoxe Marcille. Elle nous fait respirer tout le parfum, déjà enclos dans les oiles que conserve le Louvre, du génie de ce peintre attirant, héri-ier des grâces et de la sensibilité du dix-huitième siècle, initiateur, en outre, de bien des maîtres du dix-neuvième (Ricard, Corot, Hen-ner par exemple), et qui, formé à l'école du Corrège et de l'art grec, ut, dans ses compositions mythologiques, ses allégories, ses illus-rations de *Daphnis et Chloé*, le Chénier de l'art français, rajeu-nissant et transcrivant en musique nouvelle les pensers et les thè-mes antiques : voyez plutôt ces toiles charmantes que sont la *Vénus au bain*, *L'Innocence séduite par l'Amour*, le *Zéphire se balan-çant* (de la collection Mir, dont l'exemplaire de la collection Schli-chting au Louvre n'est qu'une réplique), la délicieuse esquisse de *Vénus et Adonis*, la *Vénus*, *l'Hymen et l'Amour*, et tous ces dessins vaporeux, ces blondes académies d'où s'exhale une si tendre adoration du corps féminin, ce *Pàris et Helène*, cette *Andromaque pleurant sur le sort d'Astyanax*, ce *Sommeil de Psyché*, ces esquisses au crayon de *Minerve emportant le Génie des arts au séjour de l'immortalité*, composition pour un plafond du Louvre, du *Triomphe de Racine*, de la nonchalante *José-*

phine à la Malmaison, de *la Reine Hortense avec ses e fants* sous les mêmes ombrages, les études d'après son am *Constance Mayer à sa toilette*, ou d'après son modèle favo Marguerite, et cette exquise *Tête de Vierge*, prêtée par le mus de Dijon, tant d'autres encore... Le portraitiste, cependant, av son métier plus ferme et ses notes plus graves, n'est pas moi remarquable (quoique rien n'égale ici le charmant portrait de jeu homme du Louvre), dans des effigies comme celles de *M. d Mornay*, ancien président du Parlement de Besançon, du *Bar de Joursanvault*, de son maître à l'Ecole de Dijon le peintre *Devo ges* et du sculpteur *Nicolas Bernier*, professeur à la même Ecol de *Lavallée*, secrétaire des Musées sous Napoléon, de *M. Mme Revon de Franois*, *de Mme Péan de Saint-Gilles*, d *Mme de Talleyrand* et de *Talleyrand* lui-même. Mais Prud'ho dessinateur reste encore supérieur à Prud'hon peintre; so crayon, dont il faut admirer toutes les productions réunies ici su parer de grâce jusqu'aux vignettes allégoriques officielles q lui étaient commandées par la Révolution et l'Empire et trouv pour la décoration des meubles destinés à Marie-Louise (do plusieurs, une pendule et des sièges provenant de Compiègn sont ici) et des services impériaux les innovations les plus cha mantes, qui mettent comme un sourire sur ces formes austères Le berceau du roi de Rome, aimablement prêté par le gouve nement autrichien, qui l'avait déjà envoyé à l'Exposition Un verselle de 1900, et qui constitue une des principales « attractions de cette exposition (1), est une des plus belles parmi ces création

Mémento. — L'art, comme la religion, a ses lieux sacrés, somme situés en plein ciel, où le génie humain éploie toutes grandes ses ail éblouissantes, où les âmes communient dans l'adoration fervente de Beauté parfaite : l'Acropole, l'Hôpital Saint-Jean à Bruges, la chapelle d Scrovegni à Padoue, la Chapelle Sixtine.... Le couvent de Saint-Marc Florence, décoré par l'Angelico, est de ces endroits privilégiés. « S

(1) Le gouvernement autrichien a prié de le faire assurer pour la somm d'un million de francs or. Puisque l'Autriche a besoin d'argent et que ses co lections artistiques ont été, il y a deux ans (V. *Mercure de France*, 15 av 1920, p. 510 et 511) déclarées constituer le gage des avances qui lui seraie faites, et puisque, dernièrement suivant une information publiée par le corre pondant à Vienne de l'*Illustration* (numéro du 4 février 1922), la Commission d réparations a accordé au gouvernement autrichien l'autorisation de négocier Londres un emprunt qui serait gagé par la magnifique collection de tapisseries tapis orientaux du château de Schœnbrunn, ne pourrait-on entreprendre d pourparlers en vue d'acquérir cette pièce historique, si précieuse pour nous ?

Marco, séjour de pauvreté nue et d'incomparable beauté ! San Marco, murs, voûtes, longs corridors, simples cellules, où flotte si poignante et si douce la pensée d'une âme exquise ! » écrivait le regretté Alfred Pichon dans son livre délicieux sur Fra Angelico. « *Beata pacis visio* », écrit à son tour M. André Pératé dans la préface d'un ouvrage que sa science d'historien de l'art italien, mise au service de sa ferveur d'artiste et de croyant, vient de consacrer à cet ensemble avec le concours d'un éditeur de grand goût (*Les Fresques de Fra Angelico à Saint-Marc de Florence*, reproduites en couleur par André Marty, commentées par André Pératé ; Paris, Emile-Paul ; un vol. in-folio, 43 planches doubles, IV. 20 p. de texte ; 750 fr.). « Sitôt franchi le seuil du couvent, nous sommes dans un cloître qui est un jardin. Des touffes de fleurs chatoient comme aux marges d'un missel ; un vaste cèdre, au centre, lève ses rameaux épais à la hauteur des cellules. » Dans ce cadre charmant que venait de construire Michelozzo, le bienheureux Fra Giovanni de Fiesole, de 1438 à 1445, a évoqué sur les murs du cloître de la salle capitulaire et des cellules des moines, pour l'édification de ses frères en saint Dominique, les scènes les plus touchantes de la vie du Sauveur et de la Vierge en des compositions tranquilles et pures, aux colorations douces, où s'exhale toute la tendresse de son âme virginale. Accompagnées des figures de *Saint Pierre martyr*, de *Saint Dominique*, de *Saint Thomas d'Aquin*, c'est successivement *Le Christ en Croix*, *L'Annonciation*, *La Vierge avec L'Enfant entre des saints*, et puis encore *L'Annonciation*, *Le Christ apparaissant à Madeleine*, *La Mise au Tombeau*, *La Nativité*, *Le Calvaire*, *La Transfiguration*, *La Résurrection*, des épisodes de la Passion, *La Cène*, *Jésus crucifié*, *Le Coup de lance*, etc. Comment les oublier, ces visions de majesté, de paix, de douleur et d'amour, quand on les a vues, quand on en a respiré le délicieux parfum ? Qu'on aurait voulu emporter enfermé en soi le subtil arôme ! Ce rêve des pieux pèlerins de San Marco vient de se réaliser. Grâce aux incomparables méthodes de reproduction de M. André Marty, dont nous avons eu plaisir bien souvent, et tout récemment à propos des dessins de Claude Lorrain, à louer la science et le goût, voici fixées à jamais sur le papier, pour la joie de nos yeux et de nos cœurs, ces suaves visions : « Je n'aurais pas cru possible », écrit M. Pératé, « de rendre jusqu'à l'illusion la délicatesse infinie des bleus et des gris lumineux et l'aspect, en quelque sorte la matière même de la fresque ; à tenter cette traduction jusqu'ici tous les efforts de la photographie en couleurs avaient misérablement échoué ». Cependant, M. Marty y a réussi, à tel point que, devant les détails donnés à la grandeur de l'original, il semble qu'on ait devant les yeux un morceau détaché de la muraille. Grâce à ce respect, à cette fidélité, l'âme angélique du peintre dont les effusions nous parlent au cloître et aux cellules de Saint-Marc

demeure vivante aux pages de ce magnifique album, surtout si l'o
complète la vision de ces images par le commentaire savant et én
dont les a accompagnées M. André Pératé.

AUGUSTE MARGUILLIER.

ARCHITECTURE

L'Art monumental au Salon des Artistes Français.

L'Art monumental, s'il tient une place encore honorable a
Salon des Artistes Français, a été peu avantagé cette année. On l
dissimulé derrière des expositions d'ameublements, des projets d
vers de salons, boudoirs, etc... et il faut non seulement le che
cher, mais en demander le chemin. On doit dire également qu
n'apporte pas, cette année encore, une œuvre de véritable intérê
s'il offre des choses fort honorables ; et, en somme, il ne constitue pa
un ensemble comparable à ceux des anciennes expositions ; on
sent peser toujours les suites de la guerre, — et le désarroi conti
nue. — Naturellement, on y peut voir divers monuments au
Morts, — toutefois d'un intérêt meilleur que ceux dont les ges
ticulations poursuivent le visiteur lorsqu'il traverse la section d
sculpture, — des inventions commémoratives, échafaudages
entassements de motifs divers, cénotaphes et tombeaux magn
fiant le sacrifice de ceux qui sont tombés pour la bonne caus
Toutefois et si plusieurs s'efforcent, — se donnent du mal
tendent au sublime, — si le mot n'est pas trop ambitieux! l'in
térêt général est assez faible. Le chef-d'œuvre du genre, en somm
n'a pas encore été inventé.

L'archéologie gréco-romaine, qui expose quelques détails, d
aquarelles de côté et d'autre, nous a offert cependant une œuv
remarquable ; c'est de M. Formigé, le relevé des édifices gallo
romains de la ville d'Arles, — travail honorable s'il a la froideu
habituelle de ce genre de manifestations, et qui a le caractère de
expositions qui se trouvent annuellement récompensées. — D'u
autre intérêt pour l'étude du Moyen Age et de la Renaissance s
trouvent divers relevés comme celui de M. Maier sur l'église d
Sézannes (Marne) ; la chapelle Saint-Jean de l'ancien évêché d
Périgueux, par M. Louis Charles ; mais on pourra s'arrêter de
vant les planches surtout remarquables de M. J. Montariol sur l
château de Pau, avec de délicieux détails de décorations comm
des ensembles de grande allure. — Mais, en somme, les travau

de ce genre sont assez peu nombreux cette année, si l'on peut y ajouter des envois comme celui de M. Jean Reyer sur Saint-Emilion, — « quelques vestiges des XIIIe et XIVe siècles » recueillis dans une ville qui mériterait une étude abondante. On peut aussi convenir que, dans plusieurs des salles, le placement à contre-jour, ou entre les fenêtres, et la mauvaise lumière, empêchent de distinguer clairement nombre d'envois ou de lire leurs rubriques. — Je dois indiquer ainsi, presque de confiance, l'intérêt d'une planche de M. Maurice Clauzier sur les précieuses cryptes de Jouarre et leurs tombeaux mérovingiens. Parmi les études fragmentaires il faut citer de même les relevés de vitraux (XVIe siècle) de l'église Saint-Etienne-du-Mont, de M. H. Bloch ; des études sur la cathédrale de Reims, de M. Maurice Cretelle, — la façade ; le coin nord du portail, que dégrada surtout l'incendie du grand échafaudage appliqué contre l'église lors du bombardement, et où je me souviens d'une curieuse gargouille à bec de perroquet, — maintenant disparue, — et qui achevait, lors de notre passage, de dégobiller l'eau d'une averse descendue des hauteurs de l'église sur la tête des passants. — A côté, le même exposant a donné une très belle planche sur le sépulcre de Saint-Mihiel, qui est une des œuvres principales du grand sculpteur Ligier Richier. — M. G. Bricmont a relevé, à côté de cela, l'état des édifices religieux dévastés par l'invasion dans les environs de Reims et il en donne une excellente étude architecturale.

§

Parmi les dessins, croquis, aquarelles, etc., — dont l'abondance autrefois était un des interêts, et l'on pourrait même dire le charme du Salon d'Architecture, — car on y retrouvait toute la fantaisie, l'imprévu, le charme, l'agrément des promenades dont elles gardaient le souvenir, — il y a divers envois à mentionner, sinon l'ensemble abondant des années disparues. Il faut ainsi indiquer l'envoi de M. Pierre L'Homme, qui expose toute une série relative aux coins et aspects de « Rouen pittoresque » : la rue d'Enfer, l'impasse du Petit-Salut, la rue Damiette, la rue Malpalu, la rue du Hallage, l'impasse des Hauts Mariages, la rue des Matelets (eaux-fortes) ; l'aître de Saint-Maclou et la place du même nom (aquarelles), — des bicoques et ruelles des vieux âges qui subsistent par chance et donnent à la ville une grande partie de son intérêt. A propos de Rouen, on peut mentionner encore

la très belle planche de M. Fernand Feuzy sur l'escalier des orgues de la même église Saint-Maclou. M. H. Prud'homme a envoyé des aquarelles sur la Bretagne, — vieilles maisons, navires, porche de la Cathédrale de Dol; M. A. Hamayon, des impressions de voyage relatives à la même région ; M. William Cargili, une délicieuse aquarelle donnant un coin des remparts de Fontarabie (Espagne) ; M. Maurice Mulard, une autre aquarelle montrant les travaux de réparations entrepris sur la Grande-Place d'Arras après les déprédations des Allemands; M. Maurice Lemainque, de jolies aquarelles encore donnant des coins de l'hôtel de Sens, — débarrassé maintenant du bric-à brac et de la confiturerie, qui contribuaient à sa dégradation, — et dont M. Charles Forget également montre l'aspect, avec une jolie tourelle d'angle sur la rue de l'Hôtel-de-Ville. L'exposition de M. Charles Forget est d'ailleurs fort intéressante et, parmi les choses envoyées, on doit encore mentionner la façade de Saint-Séverin, prise de la rue des Prêtres, et, avec d'autres coins du vieux Paris, l'accès de la rue Saint-Julien-le Pauvre du côté du quai avec la très belle perspective de Notre-Dame comme toile de fond.

§

Il me reste à mentionner la série des dessins, aquarelles, eaux-fortes, etc., qui se rencontrent à l'étage et surtout au pourtour du hall ; mais, s'il y a de ce côté des œuvres remarquables, — et même de très belles œuvres, — la série n'en est pas très nombreuse et les envois relevant de l'art monumental se trouvent assez clairsemés.

M. A. Renaudin a envoyé une peinture de la curieuse porte des Allemands, à Metz; Mme Lucy Garnot, une très belle lithographie sur un des coins les plus délicieux de Bruges, le quai du Rosaire avec le Beffroi qui domine toute la ville ; M. Henri Voisin, une très belle eau-forte sur la crypte de l'Aquilon, au Mont Saint-Michel ; M. L. Jouas-Pontrel, la place des Arts, à l'ombre de Saint-Maclou de Rouen, très belle eau-forte. De M. Aimé Dallemagne on peut voir encore trois eaux-fortes sur des églises : Sainte-Catherine d'Honfleur ; Saint-Aubin d'Ecrosville (Eure) et l'église d'Envic (Finistère), et de M. Charles Pinet, une très belle eau-forte, encore sur le porche de Saint-Maclou, à Renon, tandis que M. Camille Fonce montre l'intérieur de la Cathédrale, le côté du chœur avec les tombeaux des cardinaux d'Amboise. —

M. John Rowe a envoyé deux lithographies, l'une sur la cathédrale d'Anvers après le bombardement de 1914 et l'autre sur le petit porche de Saint-Etienne-du-Mont à Paris. On pourra remarquer encore une aquarelle de M. Fourmaintraux-Winslow donnant le Beffroi de Boulogne et ses approches ; d'autres de M. G. Capgras sur de vieux logis d'Alsace ; de Mlle Elise Molyneaux sur la jolie petite église de Moret. De M. Charles Forget on peut indiquer encore un dessin sur la rue Grande-Mesure à Rouen ; de M. Marcel Libert, des aquarelles encore donnant trois coins de la Chartreuse de Villeneuve-lez-Avignons, et une autre enfin de Mlle Suzanne Labouret, une curieuse porte, juchée sur un escalier, à l'Ara Cœli de Rome.

C'est à peu près tout ce que nous avons remarqué au Salon d'Architecture des Artistes français. Malgré diverses œuvres de valeur que nous signalons pour la plupart, on n'y sent pas encore, en somme, l'intérêt d'un renouveau qui semblait proche les années précédentes. Il y a sans doute bien des causes au malaise d'ailleurs général de la période actuelle. Mais il n'en est pas moins vrai que l'exposition de 1922 se trouve en somme une exposition d'attente.

CHARLES MERKI.

BIBLIOTHÈQUES

Les bibliothèques d'Algérie. — On nous écrit :

Monsieur le Directeur,

Dans l'article sur *la Province d'Algérie* de M. Evenou-Norvès paru au *Mercure* du 1er avril 1922, on lit, en haut de la page 23, les lignes suivantes : « Les bibliothèques, dont quelques-unes possèdent un riche fonds, sont comme abandonnées et ne s'alimentent plus. » L'auteur ajoute en note : « Il faut excepter toutefois la magnifique Bibliothèque Nationale d'Alger. » Il est intéressant de mettre en regard de cette information ce qu'écrit M. Esquer dans la revue l'*Afrique Latine* du 15 mars 1922, page 231 : « Depuis deux ans, un effort,— le premier sérieux depuis bien des années, — a été réalisé à Alger. » Parlant de nos bibliothèques municipales cet auteur précise :

Mais depuis deux ans, disons-nous, le chiffre des entrées d'ouvrages a dépassé largement un millier. De plus, une bibliothèque de prêt, — dite populaire, — a été ouverte dans le quartier de Bab el Oued ; elle est maintenant fréquentée par près de trois cents personnes ou familles différentes. Une bibliothèque semblable existe rue de Constantine, qui compte près de 900 emprunteurs. Cet effort

pour mettre des livres à la disposition du public mérite d'être signalé et en- couragé.

L'effort dont parle M. Esquer a été exactement de 2.757 volumes e[n] deux ans, mais lui seul peut apprécier la valeur d'une telle tentativ[e] de rénovation, parce qu'il est du métier, étant conservateur de la sus- dite Bibliothèque Nationale d'Alger. M. Evenou-Norvès fait connaîtr[e] l'Algérie dans le *Mercure* par d'intéressants articles, fort bien docu- mentés d'habitude. Comment se fait-il que, connaissant Alger, puisqu'[il] parle de la Bibliothèque Nationale, il ne sache rien du susdit effor[t] commencé il y a deux ans pour les bibliothèques de prêt municipales (1) Eh bien, Evenou-Norvès est parfaitement excusable, parce que seul u[n] homme du métier, un homme qui va aux chiffres peut comprendre. J'e[n] arrive ainsi à un fait général, intéressant pour la physiologie des bi- bliothèques de prêt. Si je n'avais pas eu à le relater et à le commente[r] je ne serais pas venu ennuyer les lecteurs du *Mercure* avec des ques- tions locales parfaitement oiseuses pour eux. Ceci a la force d'un théo- rème : « Plus un effort en faveur des bibliothèques de prêt aura réussi plus il est destiné à rester ignoré. Moins il aura réussi, mieux il ser[a] connu. » Pour faire comprendre cela je ne puis mieux faire que d[e] transcrire une conversation avec un vieux monsieur. Je prends ce vieu[x] monsieur comme interlocuteur, parce que c'est lui que je vois le mieu[x] dans ma mémoire ; j'aurais pu prendre quelqu'un d'autre, cela aurai[t] été à peu près la même chose. J'ai eu la même conversation bien de[s] fois avec d'autres personnes.

Le vieux monsieur. — Monsieur le Bibliothécaire, je viens de visite[r] vos deux bibliothèques populaires. Voulez-vous me permettre de vou[s] communiquer mes impressions ?

Le bibliothécaire. — Mais, monsieur, avec plaisir, asseyez-vous donc

Le vieux monsieur. — Eh bien, votre petite bibliothèque du quartie[r] Bab el Oued est très bien. C'est un plaisir pour l'œil ces jolies reliure[s] fraîches, vertes, rouges, noires. Mais l'autre bibliothèque, celle des quar- tiers sud ! Quel délabrement ! La municipalité ne fait donc rien pour elle ? J'ai bien vu là un millier de volumes en assez bon état, les livres d'étu- des, les livres de fonds, mais le reste ! Des Georges Ohnet usés à la corde des Cherbuliez dans le même état, quelques Henri Bordeaux et Ren[é] Bazin, mais que de vieilleries ! Pas de nouveautés, et où sont les Al- phonse Daudet, les Zola, les Loti, les Flaubert, les Anatole France, etc.

Le bibliothécaire. — Une bibliothèque, monsieur, est une chose vivante plus ou moins vivante. La bibliothèque qui vous plaît tant commence à peine sa vie. Elle a été créée il y deux ans, les livres y sont neufs. Ell[e]

(1) J'ajoute que dans les trois salles de la bibliothèque centrale d'Alger-Mai- rie, bibliothèque ouverte toute l'année, nous avons tous les jours de 70 à 8[0] clients en moyenne.

me plaît moins qu'à vous, parce qu'en deux ans les livres n'y ont pas été assez usés à mon goût. Pour vous, le principal, c'est le joli aspect d'une bibliothèque, parce qu'alors vous voyez l'effort de dépense qui a été fait. L'autre bibliothèque qui vous apparaît délabrée est en pleine vie, elle vit même trop. Savez-vous qu'au cours des trois dernières années nous avons acheté pour elle seule près de douze cents volumes ? Où sont-ils ? Où sont les Alphonse Daudet, etc... On voit bien de vieux Mayne-Reid usagés, mais où sont les nouveautés étrangères, les Jack London, Stevenson, Upton Sinclair, etc...

Le vieux monsieur. — Mais c'est à vous qu'il faut demander cela ! Où sont-ils ?

Le bibliothécaire. — Pour comprendre, monsieur, retenez un fait capital. Vous n'êtes pas seul au monde ! Tout est là ! Cette bibliothèque de prêt à domicile est fréquentée par près de 900 personnes ou familles. A deux volumes par personne cela fait dans les dix-huit cents volumes dehors. Or ce sont les volumes neufs et nouveaux sur lesquels le public se précipite ; la dame bibliothécaire n'a même pas besoin de les remettre sur les rayons. Tenez, voici cent volumes qui viennent de m'arriver de notre atelier de reliure municipal. Ils iront ce soir à cette bibliothèque. Allez-y après-demain. Vous n'en trouverez plus un seul ! Le public, en général, prend tout ce qui lui paraît nouveau de par la reliure du volume, et laisse les vieux ouvrages. Georges Ohnet n'est plus lu, sauf le *Maître de Forges*, qu'il faut toujours remplacer. Cherbuliez est abandonné tout à fait. Vous voyez Henri Bordeaux et René Bazin sur les tablettes, parce que le public les trouve soporifiques, à part quelques vieilles demoiselles. Tous les auteurs que vous ne voyez pas sont en circulation. Cette bibliothèque a 3 exemplaires de *Salammbô* et de *Madame Bovary*. Vous ne les verrez jamais si vous ne les retenez pas à l'avance. Et si elle en avait 10 exemplaires vous ne les verriez pas plus ! D'avoir acheté pour elle près de douze cents volumes en 3 ans cela a fait passer le chiffre de la fréquence des lecteurs de 200 à 900. On aime beaucoup lire à Alger ; si nous avions pu acheter deux ou trois mille volumes nous aurions probablement 1200 personnes au lieu de 900, et peut-être encore plus. Comprenez-vous maintenant pourquoi plus l'effort fait réussit, plus il reste ignoré ?

Le vieux monsieur. — Je vous remercie de ces explications, mais ne pourriez-vous pas cacher les volumes usagés, aux dos sales ? Vous avez des armoires dont le bas est à panneaux pleins, vous pourriez les y faire mettre. Et puis quelques reliures neuves feraient bien. Je viens d'en voir ici même dans vos rayons d'histoire de France, ce sont de beaux livres à dos rouge.

Le bibliothécaire. — Je comprends votre sentiment, vous n'aimez pas

vous promener rue d'Isly avec un parent pauvre, mal habillé, au faux-col crasseux ; moi non plus du reste !

Je pourrais vous donner satisfaction et aussi pour les beaux livres à dos rouge. Je devine facilement de quoi vous parlez, ce sont les œuvres de Frédéric Masson. Elles sont là sur les tablettes depuis 8 à 10 ans, presque aussi fraîches que si elles venaient d'arriver de chez le relieur. Aux époques où Napoléon revient à la mode, cela m'intéresse d'en proposer la lecture. On me rapporte toujours le volume dans les vingt-quatre heures. Il n'y a que *Napoléon et les femmes* que certains lecteurs gardent un peu plus longtemps, espérant y trouver des cochonneries. Vous voyez combien l'état de fraîcheur ou de fatigue et d'usure d'un livre est instructif.

Ainsi prend fin la conversation, et, pour faire plaisir au vieux monsieur, j'ai envoyé tout *Napoléon et sa famille* à l'une de nos deux bibliothèques de prêt. — Je répète que ce que dit ce vieux monsieur, je l'ai entendu maintes fois. Encore, lui, est arrivé à comprendre ! Mais si c'est une dame, il n'y a rien à faire ! En voici une qui vient, indignée : « Je voulais relire *le Marquis de Villemer*, et voici ce que je trouve ! Un vieux livre usé et sale, heureusement qu'il n'y manque pas de pages, par miracle sans doute ! » Il est parfaitement inutile de vouloir lui faire comprendre qu'on ne peut pas racheter pour elle toute seule un livre qui sera demandé une fois tous les trois ou quatre ans. Elle ne voit qu'elle, elle se croit seule au monde !

La morale de tout cela c'est que pour juger d'un effort fait il faut aller aux chiffres : demander le catalogue, le nombre de volumes achetés par an, le nombre des lecteurs en ville, etc... etc...

Pour certaines villes d'Algérie autres qu'Alger, Evenou-Norvès pourrait bien avoir raison, si j'en juge d'après le travail de M. Esquer cité plus haut. Ce dernier, qui est inspecteur des bibliothèques, écrit page 230 (*ibid.*).

> Lorsqu'une grande ville, — qui n'est pas Alger, — dont le maire se flatte qu'elle est à la tête de toutes les œuvres d'enseignement en Algérie, alloue à sa bibliothèque un budget qui, en quatre années, lui permet d'acquérir neuf volumes, le moins qu'on puisse dire est qu'il y a désaccord entre la parole et l'acte.

Veuillez agréer, etc.

V. CORNETZ.
Bibliothécaire de la ville d'Alger.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

A propos du chien Citron. — La « Variété » publiée dans le *Mercure de France* sous ce titre, le 16 février 1919, avait la prétention d'identifier le Chien Citron des *Plaideurs* (1668) en

s'appuyant sur certain passage d'un livre de Le Pays (*Amitiés, Amours, Amourettes*, 1664) et sur un sonnet d'Agrippa d'Aubigné. Or, cette « Variété » contenait quelques erreurs que l'auteur croit de son devoir de rectifier, puisqu'il les découvre par hasard en feuilletant les *Morceaux choisis des grands écrivains du XVIe siècle*, d'Auguste Brachet (Hachette, 1875), livre qu'il aurait bien fait de consulter tout de suite plutôt que d'égarer ses recherches sur *Citron* dans Marty-Laveaux, Darmesteter et Hatzfeld, Romanes, Littré, Brunot, Huguet, etc. — et jusque chez Pierre Larousse !

Brachet (pp. 90 et 263) nous apprend ou nous rappelle que :

1° Le sonnet d'Agrippa d'Aubigné commence par ces deux vers :

> Sire, vostre Citron qui couchoit autrefois
> Sur vostre lit sacré, couche ores sur la dure

et non :

> Sur votre lit paré...

2° Que le *Citron* nommé dans ce Sonnet n'appartenait pas à Charles IX, mais bien à Henri IV et qu'on le mit « sur le passage du roi, lorsque celui-ci vint à Agen (Voy. *Confession de Sancy*, I, V.) ; on avait attaché au cou du chien ce sonnet qui fait allusion à l'ingratitude du roi devenu catholique, envers ceux de ses anciens coreligionnaires qui l'avaient le mieux servi ».

Et Brachet ajoute cette phrase, qui fait apparaître comme singulièrement osé tout essai d'identification exacte du Citron des *Plaideurs* :

> Le nom de Citron resta longtemps populaire comme nom de chien, puisqu'on le retrouve encore dans *les Plaideurs*.

L'autorité d'Auguste Brachet ne saurait être mise en doute. L'auteur de la « Variété » du 16 février 1919 n'a donc qu'à déplorer humblement d'avoir émis devant les lecteurs du *Mercure* des hypothèses aussi vaines qu'inconsistantes.

Il se console en pensant qu'il avait comme compagnon de malchance M. Jean Bonnerot, l'érudit bibliothécaire à la Sorbonne, qui avait, lui aussi, consacré ses veilles à des recherches sur Citron et avait omis de consulter Brachet.

Du moins M. Jean Bonnerot avait-il découvert cette phrase, dans Saint-Simon :

> Son père s'appelle Castille comme un chien Citron (Saint-Simon, tome XII, édition des Grands Écrivains, p. 3, année 1705).

Ce qui indiquait déjà que le mot Citron devait être, à cette époque, une appellation communément employée pour désigner un chien.

Indication confirmée par ailleurs dans ce dialogue :

ARLEQUIN (valet de Cassandre). — Holà ; Isabelle, Isabelle !...

ISABELLE (fille de Cassandre), en entrant donne un soufflet à Arlequin. — Voyez un peu cet insolent qui m'appelle Isabelle comme on appelle un chien Citron.

Cette réplique est la dernière de la Scène III d'une parade intitulée : *Le Bon-Homme Cassandre aux Indes*, et se trouve à la page 205 du second volume du « Théâtre des Boulevards » (Réimprimé pour la première fois et précédé d'une Notice par Georges d'Heylli chez Edouard Rouveyre, 11, rue des Saints-Pères, Paris, 1881, Edition in-12 ; l'édition originale est de 1756 à Mahon à l'imprimerie de Gilles Langlois, à l'Enseigne de l'Estrille).

L'auteur des vingt-six parades de cet ouvrage est un substitut du procureur du roi au Parlement de Paris, Thomas Simon Gueullette, qui vécut de 1685 à 1766 (Racine est mort en 1699 et *Les Plaideurs* sont de 1668). A noter que Vapereau attribue ces courtes pièces à Sallé, Moncrif, Piron, Collé, Fagan, etc.

Mais ces parades sont imitées de celles que Gueullette avait vu jouer, en 1711, à la foire de Saint-Laurent.

A cette époque Gueullette était reçu chez un grand avocat du nom de Chevalier et, en compagnie de la fille de celui-ci et de jeunes gens amis, y jouait la comédie ; c'est ainsi qu'il eut l'idée, après avoir entendu les parades de la foire, de les retenir, de les récrire et de les interpréter.

Gueullette donne donc, en 1756, des pièces écrites par lui à partir de 1711, mais beaucoup plus vieilles en date. Les parades de Tabarin ont été éditées en 1622. La foire de Saint-Laurent est du XIIe siècle. On en peut conclure qu'à cette foire on parlait probablement du chien Citron bien avant 1668.

Il serait intéressant de le rechercher dans Tabarin.

Autre conclusion provisoire et prudemment énoncée cette fois... Ce mot Citron devait être une appellation populaire pour désigner un chien pelé, galeux, absolument comme on dit aujourd'hui argotiquement un cabot, un clebs ; et Racine, pour nommer le chien qui vole un chapon l'appelle Citron, ce qui paraît être une manière d'injure, d'après la parade de Gueullette.

LÉON DEFFOUX.

NOTES ET DOCUMENTS ARTISTIQUES

Le Salon de la Nationale et l'Art moderne en France. — Nous vivons en pleine crise artistique, ce qui semble d'ailleurs assez dans la note de l'époque. A part les polémiques sans fin entre cubistes, ingristes, indépendants, néo-classiques, impressionnistes de la dernière heure et autres, nous entendons parler à chaque instant de différends entre les élèves de l'école des Beaux-Arts — l'institution pédagogique la plus attachée à ses conventions primitives — et leurs officiels professeurs.

Chacun se souvient de l'opinion alarmée des membres de l'Institut au sujet de la sculpture envoyée l'année passée, suivant les règlements, par les pensionnaires de la villa Médicis (1) ; il y a à peine deux mois, nous avons pu suivre la révolte des graveurs entrant en loge contre leurs juges, à cause des sujets imposés (2).

Il suffit, je pense, de ne citer que ces deux faits, d'ailleurs de notoriété publique, grâce aux revues et aux journaux, pour découvrir à l'Ecole une atmosphère aussi chargée que celle qui règne à *la Nationale* et dont l'incident suivant va donner la mesure : plusieurs sociétaires de ce Salon se sont abstenus d'exposer cette année, pour protester contre les décisions d'une majorité réactionnaire qui nuit à la prospérité de la jeune Ecole française.

§

Quand, en 1890, fut fondée, sous la paradoxale présidence de Meissonier, la *Société Nationale des Beaux-Arts*, un Dalou, un Carolus-Duran, un Puvis de Chavannes surtout et un Auguste Rodin qui se connaissaient en adversité esthétique, désiraient à tout prix ouvrir les portes d'un Salon aux innovateurs mécontents et aux jeunes, pendant la même période de l'année où exposent les confrères fidèles à l'académisme hermétique des *Artistes Français*, chez qui, soit dit en passant, les choses, cette année, ne marchent pas non plus comme jadis.

Quelques-uns parmi eux ne viennent-ils pas, voilà un mois, de mettre en circulation une lettre signée par plusieurs hors concours et prix de Rome (3), afin de protester contre certains jurés

(1) Rapport de M. Widor, secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts (1921).
(2) Sujet de concours pour le prix de Rome, gravure taille-douce (1922).
(3) Ces protestataires présentent les motions suivantes :
1° Aucun professeur ne peut faire partie d'un jury.

qui semblent avoir préféré, aux envois sérieux des aigles, les tableautins de leurs élèves, parmi lesquels on compte des colombes de quatorze ans? Je note ceci sans prendre parti, bien entendu, et uniquement pour démontrer une fois de plus que partout, dans le royaume des beaux-arts, règne le mécontentement et le désarroi.

Pour en revenir à la Nationale, au moment donc où, décision grave, ses fondateurs quittent le Salon centenaire, père de tous les Salons de l'Europe et des Etats-Unis, remarquons qu'elle adopta et qu'elle a toujours gardé depuis, pour son vernissage, la même date, à quinze jours près, que les Artistes Français! Cela se comprend; car il est indiscutable, premièrement, que pendant les mois d'avril, de mai et de juin, notre ville immense reçoit la visite d'un contingent important de provinciaux et d'étrangers, appartenant à l'élite de tous les pays du monde. (Parmi ces derniers se trouvent quantité d'amateurs, de connaisseurs, d'acheteurs professionnels.) Secondement, personne ne niera que la lumière et l'atmosphère du printemps parisien soient plus spécialement favorables aux manifestations d'art plastique. Comparez à ce sujet le bel éclairage, par exemple, de ces jours-ci dans les halls de sculpture des Champs-Elysées, à celui qui éteint les plans, obscurcit les formes, efface les lignes lors du Salon d'Automne.

Sans insister sur l'avantage d'une température moins rigoureuse, dont profitent, une fois le mois de mars passé, les expositions au Grand Palais (qu'on ne peut chauffer que difficilement et à frais ruineux), voilà donc deux raisons péremptoires pour lesquelles tout individu faisant métier de peintre, de sculpteur, de graveur doit nécessairement préférer soumettre au public les productions qu'il souhaite montrer, voire vendre, en la jeune saison où renaît le soleil.

Il serait injuste que, seule, une partie de nos artistes et artisans pût se présenter à toute une foule attentive et intéressée tandis que les autres n'auraient que le gris novembre ou le noir hiver pour faire valoir leur labeur, leur effort et leurs derniers essais personnels. Laissons complètement de côté ce qui s'est passé depuis 1890 jusqu'en 1919; mais qu'il nous soit, du moins, permis, sans dé-

2° Les membres du jury seront tirés au sort chaque année parmi tous les hors-concours.

3° Chaque exposant, quels que soient ses titres et récompenses, ne pourra exposer plus de deux œuvres.

passer notre droit de critique, de poser la question suivante : « En quelle mesure les peintres et autres adeptes de la Nouvelle Ecole trouvent-ils aujourd'hui l'occasion de montrer au moment propice de l'année leurs travaux et leurs progrès ? » La réponse sera absolument défavorable aux intéressés.

Car, si ce n'était chez les marchands de tableaux modernes, on ne verrait exposée, d'avril à juillet, aucune toile ni statue de tous ceux, à de rares exceptions près, qui ont apporté des éléments frais et imprévus dans le domaine de la beauté. Et pourquoi ? Parce que le seul édifice de la capitale destiné par le gouvernement aux grands Salons reste, à cette époque, occupé par des sociétés qui, bien que reconnues *d'utilité publique*, s'obstinent — peu importe en fin de compte pour quelles raisons — à n'admettre comme œuvres d'art que celle conçues selon les théories en honneur dans les ateliers du quai Malaquais. Pour elles, la peinture d'un Henri Matisse, une de nos gloires actuelles la moins discutée au dehors, d'un Marquet et d'un Maurice Vlaminck n'existe pas ! A une réunion qui eut lieu peu avant l'ouverture de *la Nationale* il apparut que, dans les milieux directeurs, on ne connaissait même pas de nom l'émouvant peintre Rouault.

Pour les deux Salons, sans distinction d'origine, la seule peinture française commence après Clouet et même après Louis XIII; Fouquet reste un primitif — cela veut dire un apprenti qui promet — et l'on ne peut se défendre de l'impression que si, demain — je l'ai déjà écrit il y a huit ans — un humble génie venait demander une petite place pour l'*Homme au verre de vin*, une des plus formidables pièces de notre Musée national, son tableau serait refusé au Grand Palais, du côté est comme du côté ouest. Comment serait-il donc possible qu'un jury où règnent de telles préventions et un semblable parti pris fasse un geste heureux vers la plus large tradition française que, depuis longtemps, on voit dominer, par exemple, dans l'œuvre d'un André Derain ? Celui-là n'a guère hésité à prendre comme point de départ, non pas les nègres et les cubes ou les Italiens et les anecdotes, mais bien la magnifique période que nous persistons à appeler ridiculement *gothique*, seul style caractérisant définitivement l'esprit même du pays, sans influences nordique ni méditerranéenne.

§

Il ne s'agit du reste ici aucunement de choisir entre les principes

latins et ceux exclusivement français — qui, quoi qu'on en pense, ne sauraient jamais se confondre — ou bien d'opposer des opinions scolastiques à un robuste pragmatisme. Non. La question se pose sur un terrain purement pratique.

Etant donné qu'actuellement les jurés tirés au sort ne peuvent, vu l'état d'esprit de leur grande majorité, se prononcer dans un sens qui permettrait d'élargir le champ d'influence de la *Nationale*, qu'au contraire leurs décisions ne cessent de le restreindre vers la droite comme vers la gauche, il s'agissait donc, pour quelques esprits clairvoyants et épris de justice, d'empêcher la prolongation d'une erreur qui n'avait que trop duré, et, d'autre part, de conjurer la mort lente de la société elle-même. Car, détail curieux, il s'y produit un double émiettement. A l'instar du peintre Gervex et du statuaire Injalbert, plusieurs sociétaires, loyalement ennemis de toute tendance opposée à l'enseignement légué par les Delaroche et les Bouguereau, ont pris la porte mitoyenne qui mène chez les *Artistes Français*, comme d'autres ont émigré au *Salon d'Automne* ou aux *Indépendants*.

Or, voici ce qui s'est passé à la réunion orageuse du comité à laquelle nous avons fait allusion plus haut : une dizaine de peintres et de sculpteurs, parmi lesquels le président de la section de peinture lui-même — M. Aman-Jean s'est souvenu probablement d'avoir été jeune et incompris, — l'intègre et grave artiste qu'est le sculpteur Despiaux, Charles Guérin qui, avec feu, défendit les propositions que nous allons voir, appuyé solidement par Charles Dufresne et Desvallières, par Boutet de Monvel et Lebasque, par Louis Dejean et Henri Arnold, tous ceux-là, et j'en oublie peut-être, proposèrent, dans l'espoir de rendre à l'ancien *Champ de Mars* son rôle de défenseur de talents nouveaux, de nommer notre célèbre Monet président d'honneur et d'inviter, cette année, à exposer, sans naturellement qu'ils fussent soumis à un jury, Guillaumin, Puy, Bonnard, Vuillard, X. Roussel, Vlaminck, Friesz, Raoul Dufy, Jean Marchand, Manguin, Marquet, Matisse et plusieurs autres.

Certains allaient plus loin et suggérèrent d'offrir à ces hôtes, ayant tous une réputation solidement établie, d'office le rang de sociétaire. Cela n'aurait été qu'un commencement. En 1923 une sélection de cadets, moins connus et au talent moins affirmé, aurait été, à son tour, conviée à la fête Eh bien, malgré de nom-

breuses palabres, d'interminables discussions publiques et privées, le plan des *renflouleurs* — que l'on me passe l'expression — a échoué lamentablement... Que Jean Béraud ou Le Sidaner n'aient rien voulu savoir, cela s'explique. Mais d'autres !

Je ne suis pas de ceux qui à Maurice Denis, le pieux et pathétique successeur de l'immortel Puvis, à Bartholomé, le puissant ouvrier du lyrique monument du Père Lachaise, au musical Cottet et à Ménard, dont le *Vieux savant dans sa bibliothèque* du Luxembourg a été une des plus douces révélations de ma jeunesse, à un Simon, à un Besnard, à un Raffaëlli ne rendent pas le tribut de respectueuse appréciation qui leur est dû. Ils ont eu, eux aussi, le courage de leur opinion, des amitiés et des préférences hautement désintéressées.

Mais les Vlaminck, les Derain, les Segonzac, les Jean Marchand sont mes contemporains, sont mes amis, et non pas d'hier ou d'avant-hier : il y a parmi ceux de la nouvelle école un ou deux noms que j'ai été un des premiers à prononcer avec la conviction de leur importance future. Je veux dire qu'aucune inimitié ne m'anime quand je relate simplement le fait qu'un malentendu impardonnable rejette en dehors de la *Nationale* des forces agissantes, les seules en outre où elle pourrait puiser le suc essentiel à sa prospérité.

§

Il y a quelque quinze ans, un nouveau groupement se forma. N'attendant pas l'après-guerre pour s'apercevoir des manquements de la *Nationale* envers les préoccupations primordiales de ses inspirateurs — Rodin ne se gênait pas pour le laisser entendre — le premier *Salon d'automne* ouvrit enfin ses portes. Les raisons de sa fondation n'apparaissaient pas clairement dès l'origine. Je ne crois pas que personne à présent doute de son utilité. C'est lui qui, dorénavant, allait se charger de ce que le *Champ de Mars* aurait dû accomplir. Ses créateurs, qui promirent le plus grand libéralisme dans le choix des œuvres annuellement retenues, sont restés fidèles à leur parole dans une mesure on ne peut plus large.

Mais alors, à côté de la question formulée au début de cet article, ne s'en pose-t-il pas une deuxième? « Pourquoi la *Société du Salon d'Automne*, qui remplace dans ses attributions vitales le *Salon de la Nationale*, ne profiterait-elle pas des privilèges qu'on accorde vainement à ce dernier? »

A un moment donné de vagues bruits d'une fusion des deux Salons ont circulé : c'était évidemment un arrangement idéal. Je ne crois pourtant pas que jamais l'éventualité d'une telle association ait été franchement envisagée. Il aurait fallu trop de souplesse de la part des partis engagés. Pouvait-on reconnaître que les formules académiques ne sont pas indispensables aux coloristes, aux statuaires ? Allait-on faire amende honorable à une légion de refusés ? Et, de l'autre côté, le *Salon d'Automne*, il faut bien l'avouer, ne représentant pas comme les *Indépendants* une manifestation dont le goût et le but s'élargissent en définitive au delà de toute limite, le *Salon d'Automne* aurait été obligé de renier quelques-uns de ses membres pour qui la peinture semble actuellement être le dernier des soucis. Je me garderai bien d'inscrire leurs noms où que ce soit ; on ne les connaît que trop ; ennemis de l'art et des plus nobles efforts, ils ne persévèrent que dans la dérision.

Cependant une solution s'impose au nom de la simple logique, si ce n'est de la simple équité ; du reste, si l'on ne s'entend pas de bon gré, elle finira par se réaliser par la force des circonstances et aux dépens de ses pires adversaires. Ce qui ne veut pas dire que même l'accord le mieux établi satisfasse tout travailleur du pinceau. Pour ce qui est des envois sortant des cadres des deux seuls Salons possibles, — un de droite et un de gauche, — ils seraient à leur place au sein de l'exposition où l'on accroche ses tableaux contre le seul paiement d'une cotisation. Sans médire aucunement des *Indépendants*, association qui a rendu et rendra encore d'inappréciables services, il s'avère que, ne répondant guère à l'idée de Salon au sens établi du mot, elle ne devrait accepter que les candidats exclus par un jury, en plus de ceux qui, volontairement, s'abstiennent de se soumettre, *à priori*, à l'opinion de leurs pairs.

§

Vue dans son ensemble, la question de la *Nationale* s'achemine ainsi doucement vers le terrain administratif. Ne regarderait-elle peut-être pas dès demain le ministère intéressé à qui incomberait la recherche d'un terrain d'entente et des moyens pratiques propres à résoudre le problème ?

Une décision heureuse serait aussi intéressante pour les artistes désavantagés, que pour les disciples de la rue Bonaparte qui ne trouveraient plus à tout jugement auquel ils ont à se soumettre, ni les mêmes suffrages des mêmes censeurs, ni un tribu-

nal composé exclusivement d'adversaires de l'Ecole ou du moins de gens qui, avec plus ou moins de passion, se plaisent à l'ignorer.

Encore une fois, une entente serait pur gain pour tous, y compris le public, qui, lui, n'aspire qu'à sortir d'une confusion où il se perd et que seules entretiennent, au profit d'un clan constitué par une étroite minorité autocratique, des conventions qui ont fait leur temps.

VANDERPYL.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

Exposition Frans Courtens (Cercle artistique). — Exposition Rik Wouters (Galerie Giroux). — Livres belges : Pierre Nothomb : *La Rédemption de Mars*, Plon. — Henri Davignon : *Aimée Collinet*, Plon. — Georges Virrès : *A côté de la Guerre*, A. Dewit. — Emile van Arenbergh : *Les médailles*, Robert Sand. — Paul Prist : *Poussière d'or*, « La Vie intellectuelle ». — Jean Delville : *Les splendeurs méconnues*, Oscar Lamberty.

En nous offrant, à quelques jours d'intervalle, une **exposition Frans Courtens** et une **exposition Rik Wouters**, le Cercle Artistique et la Galerie Giroux nous ont permis de confronter deux esthétiques et d'apprécier d'irréfutable manière l'évolution de notre école de peinture. Une génération sépare Courtens de Wouters : l'un, sorti de l'Ecole de Tervueren et disciple d'Hippolyte Boulanger, reste fidèle à la facture de son maître. L'autre, issu d'Ensor et repris par Cézanne, cherche sans trêve à surprendre, au cours de sa trop courte vie, les aspects multiformes de la chimère qu'il porte en lui.

Qu'il peigne une marine, un paysage ou un portrait, Courtens, dont le métier se rit des difficultés, ordonne avec une sagesse finaude et un emportement mesuré ses jeux d'ombre et de lumière.

Habile metteur en scène, il n'ignore rien des effets de théâtre et plie aux exigences de sa palette ses matins et ses crépuscules, ses automnes et ses printemps.

Largement brossées, ses toiles ont souvent, par l'éloquence plus que par le choix des images, par la fougue plutôt que par la distinction de leur style, cette opulence un peu sauvage, fort en honneur chez les peintres de sa génération, sans atteindre cependant au lyrisme que certains d'entre eux imprimèrent à leurs œuvres maîtresses.

Certes, Courtens possède de remarquables dons et on ne peut lui dénier une déconcertante habileté.

Tels de ses tableaux, comme le *Sous-bois*, appartenant à M. A. B., et *le Givre*, se font valoir par leur faste ou leur recueillement, mais il leur manque néanmoins cette mystérieuse émotion et ce sens des correspondances qui sont l'apanage d'artistes moins soucieux du « beau morceau » que de la répercussion de leur pensée et de leur rêve.

Rik Wouters, au contraire, est tout lyrisme. Parti de la sculpture, où il manifesta d'abord son génie audacieux, il sut allier, dans son œuvre picturale, l'élan de la ligne et le sens des volumes à l'allégresse de la couleur.

Mort à 33 ans, après un effroyable calvaire de plusieurs mois, il s'imposa, dès ses débuts, par une sorte de fiévreuse inquiétude que tempérait ironiquement une impatiente joie de vivre.

Un fruit, une fleur, un visage ami, un corps de femme, une vue de ville ou de forêt lui sont prétextes à fêtes sonores aussitôt fuies pour de nouvelles fêtes que suscitent comme à plaisir d'autres fruits, d'autres fleurs ou d'autres visages.

En révolte contre la fugacité de l'heure il l'emprisonne avec une rage joyeuse dans l'éternité de l'œuvre, heureux de ses incessantes métamorphoses et désespéré de n'en pouvoir surprendre que les moins éphémères. On le devine sans cesse à leur poursuite, leur arrachant au passage un pan de manteau, une perle de collier ou un joyau de couronne. Dans sa hâte à surprendre leurs secrets, il en oublie métier et formules. Que lui importe une clameur trop forte ou un geste maladroit, puisque tous deux concourent à exprimer sa joie et à préciser ses conquêtes ? Parfois, son enchantement se prolonge et il se plaît à choyer amoureusement la victoire comme dans *les Champignons* et les *Fleurs d'anniversaire*. Parfois une seule ligne, mais impérieuse, emporte dans son envolée l'œuvre tout entière qui, libérée soudain d'inutiles accessoires, s'inscrit dans une véhémente et stricte allégresse. Si bien que ses toiles les plus achevées comme ses moindres croquis retentissent d'un double écho : celui de l'heure qui passe et celui, plus secret, d'une âme en perpétuel devenir qui, pour notre malheur, s'est tue avant son ultime réalisation.

C'est aussi pour son inquiétude spirituelle qu'il faut aimer le récent roman de M. Pierre Nothomb.

Le poète de *Marisabelle* imagine l'arrivée de deux hommes dans la planète Mars. Ils y découvrent des êtres angéliques, voués

à un éternel bonheur qu'enténèbre, seule, l'attente d'une rédemption toujours différée.

Parce que leurs yeux s'illuminent du reflet de Dieu, les deux voyageurs sont accueillis avec une déférence qui les trouble autant qu'elle les étonne.

L'un, de qui la foi ne résiste pas longtemps aux délices de la chair et qui s'abandonne à l'amour de la plus pure des vierges, sans se douter de l'angoisse qu'il éveille en elle, se sent repris, après la révélation au peuple assemblé du mystère de Dieu, par la nostalgie des nuages et des larmes.

L'autre, dur esclave de la science qui lui permit d'aborder la planète et pour qui Dieu n'est que l'hypothèse désespérée d'une humanité en mal d'absolu, initie ses hôtes à l'horreur exquise du péché.

Et l'on voit bientôt ce peuple ineffable, s'offrant en holocauste à la souffrance et au crime, dans l'espoir d'une rédemption plus proche et s'efforçant de mériter Dieu, par l'abandon de sa divine innocence à tous les péchés des hommes.

Il ne faut chercher sous cette ingénieuse affabulation que le symbole, maintes fois figuré, des impossibles noces de la chair et de l'esprit.

L'absolu n'est concevable que par l'âme et se réduit à un vain simulacre dès que la raison s'efforce d'en interpréter le mystère.

A la vérité, Mars vivait en Dieu et il suffit de la venue de deux hommes pour le déposséder de la présence divine.

M. Nothomb a paré **La Rédemption de Mars** d'un style étincelant d'images auquel on pourrait reprocher parfois une certaine monotonie.

On peut regretter aussi qu'il n'ait pas jugé dignes de plus d'ampleur les pages où son héros révèle aux Martiens les beautés de la religion chrétienne.

Mais son livre n'en reste pas moins un des plus remarquables ouvrages parus depuis longtemps en Belgique.

Henry Davignon, qui comme M. Nothomb appartient au mouvement littéraire catholique, ne franchit pas les espaces interstellaires, pour nous intéresser à ses héros. **Aimé Collinet**, son nouveau roman, est l'histoire d'une petite Belge de Stavelot, que les hasards de la guerre ont faite infirmière en Angleterre, où elle épouse un jeune aviateur britannique, tué tôt après dans un raid

sur l'Allemagne. Jamais elle n'oubliera la fugitive image de son mari d'un jour, et tous les trésors de tendresse qu'elle lui eût prodigués, elle les vouera à son pays blessé et aux terres rédimées de Malmédy, dont elle assure la résurrection.

Tout cela est conté avec émotion, dans la note aimable et souple des précédents récits de M. Davignon.

A côté de la guerre est le journal de M. Georges Virrès pendant l'occupation. M. Georges Virrès est un romancier qui s'est assuré une place éminente parmi les écrivains de son pays.

Mais il est aussi bourgmestre du village limbourgeois de Lummen, qui fut en butte à la terreur allemande.

« A côté de la guerre » est donc le mémorandum d'une personnalité à double visage.

Le bourgmestre s'y avère héroïque, le romancier ardent et pathétique. Mille traits pittoresques y intercalent de mémorables images et l'épisode de la communion des enfants dans un bois nocturne, sous des rafales de mitraille et des lueurs d'incendie, est de ceux que l'on n'oublie pas.

Avec MM. Van Arenbergh, Prist et Delville nous retrouvons des poètes ou, pour mieux dire, des aligneurs de strophes.

Il est des héros infortunés et des sites malchanceux qui, depuis les âges les plus reculés, fournissent aux sonnettistes matière à rimes aussi somptueuses qu'inévitables.

Le lever du soleil, le Couchant, la Mer, la Jeune fille, Chérubin, le Laboureur, le Parc abandonné, le Pêcheur, Eros, la Nymphe, Salamine, la Mort d'Abel, la Chapelle, Dante, Fra Angelico, Pétrarque et Laure, Ophélie, le soir d'une bataille, Alain Chartier, la Bayadère, la Fantasia, la Guerre sont autant de personnages et de décors asservis aux volontés d'un écrivain doué d'application et propriétaire d'un bon dictionnaire des rimes.

M. Van Arenbergh, qui est de l'Académie, a mis quarante ans à parfaire ses poèmes. Certains ont de la vigueur, d'autres accusent une lassitude compréhensible.

Quoi qu'il en soit, **Les Médailles** brimbaleront sans trop de désavantage, au bout d'une chaîne en simili, sur l'abdominale ampleur d'un abonné des « Annales ».

M. Paul Prist a plus de faconde. Il part en guerre, au nom de l'Idéal, contre tous les moulins dédaignés par Don Quichotte.

Aussi les

ventres lisses, d'avoir rampé dans la poussière, et les cœurs vides sous des peaux sordides d'Arlequins,

prennent-ils quelque chose pour leur grade.

Il me semble parfois que la marche dérange
Je ne sais quoi d'obscur et de lourd à mon dos,

s'écrie M. Prist dans le poème liminaire de **Poussières d'or.**

Et l'on se trouve un peu surpris de cette gibbosité chez Alcide.

Eprouver le tourment de peindre ou de définir, en même temps que la souffrance d'écrire, est une expérience intime qui tient parfois du drame.

Ainsi s'exprime, dans la préface de **Les Splendeurs méconnues** M. Jean Delville, peintre et poète.

Lorsqu'il peignit son *Ecole de Platon*, M. Delville ressentit, à n'en pas douter, le tourment dont il parle.

Aussi l'*Ecole de Platon* n'est-elle pas loin d'être un chef-d'œuvre.

Peut-être a-t-il éprouvé aussi quelque souffrance en écrivant ses poèmes.

Dans ce cas il faudrait le plaindre doublement et souhaiter qu'il reprenne au plus vite ses pinceaux, qui sont les meilleurs, sinon les seuls interprètes de ses nobles rêves.

Mémento. — Après quelques représentations fort applaudies de *l'Avare* par la troupe de Charles Dullin, le théâtre du Marais vient de représenter, avec un grand succès, *le Commissaire est bon enfant, la Chance de Françoise* et *le Carrosse du Saint-Sacrement.*

GEORGES MARLOW.

LETTRES ESPAGNOLES

Le génie d'Antonio Machado. — V. Blasco Ibañez: *Les morts commandent*, trad. par Berthe Delaunay, Flammarion. — Antonio Hoyos y Vinent, marquis de Vinent : *La Vieillesse d'Héliogabale*, trad. par C. Barthez, « La Revue Mondiale ». — Mémento.

Il n'y a aujourd'hui aucune occasion de parler d'Antonio Machado. Ce solitaire ne publie que de temps à autre quelques brefs poèmes dans des revues. C'est en 1917 qu'il a publié lui-même le volume de ses *Poesias Completas* (Recidencia de Estudiantes, Madrid). Mais le fait qu'il est notre contemporain et que l'on s'accorde à le considérer, depuis la mort de Rubén Darío, comme le plus grand poète écrivant en langue espagnole, suffit à ce

qu'on s'occupe de lui et qu'on le signale aux poètes français.

Je crois être un des rares, sinon le seul, à l'avoir déjà fait et à avoir traduit de ses poèmes. C'est d'ailleurs une tâche extrêmement difficile. Antonio Machado est un poète très profond : j'entends que tous les éléments qui font la beauté de son art sont cachés et comme autant d'impénétrables secrets. La musique de ses poèmes est sourde et échappe à toute analyse : la liberté de son vers s'adapte à la pensée, voilà tout ; c'est une harmonie qu'il faut sentir. Antonio Machado n'a rien qui flatte ou qui subjugue. Il faut l'aimer tout simplement. Il n'offre aucune surface, je répète que c'est un poète tout en profondeur. On peut disséquer une phrase de Cervantes sans arriver à découvrir ce par quoi elle enchante ; une phrase de Cervantes peut être plus ou moins bien faite, peu importe ! mais certains esprits trouvent dans cette sobriété cordiale et chaude, dans cette façon robuste et noble de s'exprimer une rare délectation. De même il faut, d'âme à âme, goûter ce que dit Antonio Machado.

Essayons néanmoins de donner une idée de ses poèmes. Ce sont des poèmes courts qui n'évoquent aucun décor idéal, mais seulement celui où vit le poète, et tout juste pour dégager une nostalgie d'un autre lieu ou d'un autre temps : les rues d'une de ces petites villes espagnoles, tristes, écrasées par le soleil, un patio abandonné, une nuit ardente, ivre et bizarre, une campagne brûlée. Et là, des impressions de rêve, un appel, un soupir, un frôlement de main aussitôt brutalement interrompus.

Ce poète n'a pas vécu. Il fait partie de ce qu'on a appelé la génération de 98, il a reçu les leçons du maître athée Giner de los Rios, il a été professeur de français dans la petite ville de Baeza, il aime lire et se promener. Rien de plus nu, de plus austère que cette existence. Aussi dans ses vers passe-t il parfois un cri vers des héroïsmes et des sentimentalités impossibles. Sa jeunesse n'a pas été vécue, et « la pauvre louve » hurle. Que reste-t-il au poète solitaire et vieillissant hors son rêve ?

Il n'est d'aventures et de découvertes que celles que fait le poète dans la nuit de son monde intérieur. Là il retrouve les fées silencieuses qui, dans son enfance, l'ont pris dans leurs bras, l'ont mené à une belle fête sur la place de sa petite ville provinciale. Là il traduit la chanson des fontaines dans les patios désertés, au pied des citronniers poussiéreux.

Les poèmes d'Antonio Machado mêlent ainsi à des nostalgies toute la mélancolie d'une passion insatisfaite, des souvenirs d'enfance transformés peut-être par le besoin que nous avons de nous créer notre propre légende; ceux « qui ont été élevés dans les contes d'Andersen », comme dit Barrès, savent inventer le monde féerique et singulier qui les a formés et ils en retrouvent des traces dans toute leur destinée humaine. Ainsi dans sa solitude et ses rêves, Machado retrouve des voix, des aspirations, une vieille histoire qu'il avait oubliée... On a la plus grande peine à rendre l'atmosphère d'angoisse et de sortilège de ces poèmes.

Solitude et rêve : c'est l'éternel leit-motiv de la littérature espagnole, de Góngora et de Cervantes, de Sainte Thérèse et de Calderón.

Rêver, c'est là mon mal,

disait Rubén, et Antonio Machado se livre avec ivresse aux mêmes divagations intérieures. Il y a là un fond commun dans lequel il communie avec tous les poètes de sa race. Aussi Rubén a-t-il pu lui dédier ce grave poème où il disait de lui :

Mystérieux et silencieux, — il allait et revenait. — Son regard était si profond — qu'on le distinguait à peine. — Quand il parlait, il avait un air — de timidité et d'orgueil,

... Il chantait en vers profonds — dont le secret était à lui. — Monté sur un étrange Pégase — un jour vers l'impossible il s'en fut. — Je prie mes dieux pour Antoine — qu'ils le gardent toujours. Amen.

Ces dieux, je les ai nommés : ils sont ceux du songe et de la solitude. Dans ces songes et ces solitudes des nuits d'Espagne, il se dégage une exaltation dont aucun poète d'une autre race ne peut avoir idée. Ainsi se forme un art dépouillé, sombre et magique. Celui qui a senti les vers d'Antonio Machado ne pourra se défaire de leur tristesse plus que de la suggestion de la guitare andalouse.

Il faut accompagner Antonio Machado à cet *enterrement d'un ami*, « par une horrible après-midi du mois de juillet » :

Un coup de cercueil par terre est quelque chose
de parfaitement sérieux.

Il faut l'avoir suivi dans ses vagabondages, « pauvre et mal vêtu », cherchant aux balcons fleuris des images de jeunes filles démodées. Et puis, hors de cette sèche réalité, comme on suit

sainte Thérèse dans ses sept Demeures, il faut le suivre dans ses *solitudes* et ses *galeries*. Là, des ombres passent dans des miroirs, et ce qui peut se révéler du plus secret de notre inconscient est révélé.

Cet indéfinissable, intraduisible poète occupe une place unique dans la littérature espagnole. Certes le plus grand respect entoure sa dignité et sa solitude, mais je ne sais si l'on est vraiment persuadé déjà qu'il est un des poètes les plus profonds et les plus singuliers qu'ait produits la profonde et singulière Espagne.

§

Pour revenir à une actualité plus agissante et à des événements, il me faut signaler le dernier roman de Blasco Ibañez dont la traduction, *les Morts commandent*, par Mme Berthe Delaunay a paru chez Flammarion. L'action se passe aux Baléares et mêle les mœurs des *chuetas*, descendants de Juifs convertis, au souvenir romantique de Chopin et de George Sand, les pèlerins de la chartreuse de Valdemosa. Une autre traduction d'un roman espagnol a paru aux éditions de la « Revue Mondiale » : *La vieillesse d'Héliogabale*, d'Antonio Hoyos y Vinent, traduit par C. Barthez. M. Hoyos y Vinent est un marquis, assez peu « divin », dont les romans rappellent le cosmopolitisme et le satanisme frelatés de Jean Lorrain. Le traducteur a gardé dans sa traduction quelques mots espagnols comme « toro », en les mettant entre guillemets. Les mots en français dans le texte comme « chic » sont en italiques. Quant aux mots anglais comme « smart », ils sont aussi en italiques.

Mémento. — Alejandro de la Sota : *Rosalia en Paris*. Publicaciones de Editorial Vasca. Paris vu par des basques, voilà ce que nous présente, dans ce petit livre, le bon chroniqueur d'*Hermes*, qui connaît Paris, ses traditions, ses salons, ses rues, ses cabarets, ses bêtes et ses gens et les aime. — Fernando Maristany : *En el Azul* ; *La Dicha y el Dolor*, Editorial Cervantes. Deux volumes de vers d'un catalan qui écrit, d'agréables vers castillans. Le premier volume a été préfacé par le poète portugais Teixeira de Pascoaes. — E. de Gorbea Lemmi : *Magerit*, Calleja. M. de Gorbea Lemmi commence, sous le titre des *Mil Anos de Elena Fortun* un cycle romanesque qui reconstitue l'Espagne du *Cantar de Mio Cid*. — Jose A. Sanchez Pérez : *Biografias de matematicos arabes*, Impresa de Estanislao Maestre. — J. Francos Rodriguez : *Dias de la Regencia*, Calleja. Une promenade à travers les journaux des premières

années de la Régence de Marie-Christine, c'est-à-dire du temps où tout Madrid fredonnait *la Gran Via* et *Cadiz*, du temps des luttes oratoires de Castelar, Canovas, Pi y Margall, Salmeron, de la rivalité tauromachique d'Espartero et Guerrita et du couronnement de Zorrilla. — Gomez Carrillo : *El Evangelio del Amor*, la Novela Semanal.

JEAN CASSOU.

LETTRES POLONAISES

Remarques préliminaires. — La continuité de la vie littéraire en Pologne. —L'actualité permanente du romantisme.— Les « réactions » (positiviste, utilitariste, naturiste, parnassienne).— Quelques noms représentatifs.— La Jeune Pologne comme renouvellement et élargissement de la tradition romantique. — Caractère général de l'œuvre de la Jeune Pologne : dramatisme, vision tragique de la réalité polonaise.

Après quelques années de « silence inexpressif », la chronique littéraire de Pologne va reprendre sa place au *Mercure*. Notre tâche sera, bien entendu, de signaler promptement et brièvement — *in statu nascendi*, pour ainsi dire,— les faits essentiels de la vie littéraire de la Pologne contemporaine. Il nous faudra cependant maintes fois tourner les yeux vers le passé récent et refaire ainsi une partie au moins du chemin parcouru par la Pologne littéraire depuis l'explosion de 1914. Dans l'un et l'autre cas il s'agira d'ailleurs d'une même catégorie d'œuvres vivantes et d'une *actualité* certaine surtout, si on prend ce mot d'actualité dans son acception la plus large et dans son sens étymologique à la fois. Il y a en effet différents, degrés et divers modes d'être littérairement actuel — depuis une simple impression éphémère et fluide qui éblouit un instant, jusqu'à cette présence constante et toujours active de chefs-d'œuvre dont l'impulsion continue dessine parfois les lignes essentielles d'évolution d'une littérature nationale tout entière.

Ici une constatation s'impose : *l'actualité permanente du romantisme dans la littérature polonaise du dix-neuvième siècle et jusqu'à nos jours*. Il s'agit, bien entendu, du romantisme *polonais*, c'est-à-dire de cette vaste expérience individuelle et collective cristallisée dans l'œuvre des Mickiewicz, Slowacki, Krasinski, Malczewski (1), Goszczynski, B. Zaleski, Brodzinski, Moch-

(1) Redécouvert en quelque sorte tout récemment et réintégré parmi les plus grands poètes romantiques polonais de la première heure, grâce à un travail vraiment révélateur de J. Ujejski : *Antoni Malczewski, Poeta i poemat*, Varsovie, chez Trzaska, 1921.

nacki, sans oublier Norwid, cet ironiste ardent et mélancolique, fils attardé du mouvement (1). Or cette œuvre d'une complexité luxuriante, saturée d'héroïsme et de, révolte n'a jamais cessé de vivre intensément, assourdissant même parfois les cris des nouveaux venus. A l'encontre de la tradition littéraire française, où — malgré un élégant et harmonieux équilibre d'éléments — semble pourtant dominer le ton du classicisme du XVIIe siècle — les lettres polonaises ont gardé beaucoup de l'attitude intérieure de l'école dite « romantique », mais qui en réalité a singulièrement dépassé le cadre de ce qu'on est habitué en France d'appeler le « romantisme ». Mais si le « romantisme » de Mickiewicz et de Slowacki peut jouer ce rôle de *punctum organum* de la littérature polonaise, s'il projette sans cesse cette lumière enveloppant l'avenir, cette lumière que les plus tenaces révoltes « positivistes » et « naturalistes » n'ont jamais réussi à éteindre, — c'est qu'il absorba aussi en grande partie les éléments vivants de la tradition nationale èt (dans une certaine mesure) de la littérature de l'ancienne Pologne. Dans les vastes épopées mystiques et historiosophiques d'un Slowacki (*Krol Duch : le Roi Esprit*) dans ses interprétations du *liberum veto* (*Zborowski : Ganezis z Ducha — la Genèse par l'âme*), dans les conceptions du patriotisme et de l'individualisme (*Ksiegi Pielgrzymstwa — Le livre des pélerins* de Mickiewicz), dans l'utilisation artiste enfin de toute l'existence pathétique et grouillante de la noblesse (*Pan Tadeusz* de Mickiewicz et *Marja* de Malczewski) — on assiste à cette *incorporation du passé* parmi le somptueux édifice du rêve romantique. C'est à cette circonstance, disons-le entre parenthèses, qu'il faut attribuer le délicieux et transparent réalisme de quelques œuvres « romantiques », dont l'une est même un chef-d'œuvre d'une portée universelle : *Pan Tadeusz*.

Né dans une atmosphère incandescente de catastrophes nationales, le romantisme polonais est devenu lui-même un foyer ardent de transfiguration des éléments du passé en des valeurs actuelles. Mais avec son cri puissant de révolte contre le destin usurpateur, la littérature polonaise de cette époque exprime de la ma-

(1) 1821-1883. Méconnu quasi complètement de son vivant, C. Norwid fut exhumé littérairement par Miriam (Zenon Przesmycki) vers le commencement de ce siècle et est devenu l'inspirateur de la « Jeune Pologne » et un lien entre elle et le « romantisme classique ».

nière la plus saisissante une tendance générale de la vie européenne. *Elle est devenue alors la force morale représentative de ce profond courant européen qui tendait à organiser le monde selon la loi du plein individualisme national* : indépendance politique de tout peuple conscient de sa personnalité. C'est ce qui distingue précisément le romantisme polonais, c'est ce qui ajoute à ses ivresses de cœur et d'imagination un sens plus général et qui rattache tout le mouvement au grand fleuve de l'existence morale européenne.

De cette universalité et « étendue » littéraire du romantisme polonais ainsi que de son strict « ajustement » aux conditions essentielles de la vie nationale pendant un siècle, il résulte que les réactions « antiromantiques » en Pologne ne ressemblent point à ces crises haletantes et abruptes provoquées dans d'autres littératures, précisément dans le sens inverse, par des « fièvres » et des « tempêtes » romantiques : — leur violence en Pologne est atténuée toujours par une large nappe de sensibilité romantique qui enveloppe la vie et amortit les chocs de l'esprit rationaliste.

La « réalisation » complète de l'attitude romantique fut l'insurrection de 1863. Après l'échec sanglant de cette héroïque entreprise dans le plan de la vie, une vaste « réaction antiromantique » s'ensuivit. Ce fut d'abord une réaction d'impuissance et d'abattement, puis de méfiance et de circonspection propre aux convalescents. On peut constater ce changement général du potentiel de la sensibilité dans la personnalité noble et vigoureuse d'Adam Asnyk, un des chefs (heureusement rescapé) du mouvement insurrectionnel et le chef poétique incontestable en cette période de trouble et de transition : du messianisme romantique il glisse, semble-t-il, au scepticisme amer, à l'ordonnance rationaliste, sur les ailes alourdies du désastre. Une évolution parallèle est subie par le romancier ultra-fécond J.-I. Kraszewski (1812-1887), dont l'œuvre inégale de valeur littéraire réfléchit fidèlement toutes les transformations de l'esprit publique. Pas très loin de Kraszewski, mais déjà en plein « positivisme » est campée la figure virile de T. T. Jez (Milkowski ; 1824-1915), cet « utilitariste-idéaliste » dont quelques beaux et sobres romans comme *Uskoki* ou *Szandor Kowacz* ont eu une fortune assez brillante dans les pays balkaniques. Alexandre Swietochowski, né en 1849, est un « positiviste » de tempérament ; « libre penseur » et penseur

libre à la fois il débuta en polémiste étincelant de verve et raffiné. Ses drames (le cycle de *Duchy*, les *Esprits*), d'une grande élévation intellectuelle et d'une tenue littéraire impeccable, ses contes sobres et élégants font de lui une sorte de « parnassien prosateur » un peu distant de la vie quotidienne et qui aime promener sa mélancolie hautaine dans les solitudes bleuissantes des lointains intellectuels. A la même génération littéraire que Swietochowski appartiennent, bien qu'incomplètement, Mme Orzeszkowa et Boleslas Prus, que nous avons déjà signalée aux lecteurs du *Mercure* (1), et Adolphe Dygasinski (1839-1902), nature intensément artiste et tempérament de vrai poète caché sous l'armure d'un « naturaliste » et d'un pédagogue. Ses *Gody Zycia* (*Les Noces de la Vie*) élèvent un chant solennel et ardent à la « multiple splendeur » de l'existence. Dygasinski a refait en quelque sorte, mais en sens inverse, le chemin d'Adam Asnyk : parti de la pure négation du romantisme, il aboutit vers la fin de sa carrière sinon au romantisme, du moins à la *Jeune Pologne*, qu'on appelle aussi parfois le *Néo-romantisme*. Car, malgré le règne apparent du « naturalisme » avec Sygietynski et Mme Zapolska, des torrents jaillissent déjà nombreux aux sources d'inspiration traditionnelle et tous comme sur des plans inclinés, convergent vers le fleuve du romantisme. Déjà H. Sienkiewicz, dont la mentalité n'est point exempte de « servitude » positiviste, frappe de plus en plus fort sur la corde sonore du « sentiment national », de « l'amour du passé » et laisse vagabonder l'imagination de ses lecteurs en des aventures rolandesques. On classe parfois, il est vrai, Ladislas Reymont et Venceslas Sieroszewski parmi les disciples attardés et plus ou moins fidèles de Zola. Mais le « naturalisme » naturel, je veux dire, spontané et délicieusement inconscient de Reymont correspond assez exactement au « réalisme romantique » mickiewiczien (2). Quant à Sieroszewski, il emploie, certes, comme d'ailleurs Zeromski et même parfois Weyssenhoff, quelques procédés plus ou moins naturalistes. Mais son œuvre saisissante de vérité et de beauté sobre est d'une tonalité générale toute différente. Nous aurons l'occasion d'en parler plus longuement.

Si les tendances parnassiennes ont fait dans la poésie polonaise

(1) *Mercure de France*, 1er octobre 1920.

(2) Voir l'article cité plus haut paru au *Mercure*.

une figure assez effacée, c'est que l'attitude impassible du Parnasse cadrait mal avec la réalité polonaise et avec le rythme toujours ardent mais très « individualisé », très « chopénien » (je pense à son *tempo rubato*) des cœurs polonais. Un Gomulicki, Asnyk en partie, parfois Mme Konopnicka, cette âme généreuse inspirée des « vérités vivantes » de la terre de Pologne, Tetmajer et plus tard aussi Staff, mais alors d'une manière magistrale, Mirjam (Przesmycki) enfin, dont l'effort admirable de ténacité et de sagesse va se concentrer, comme celui de Witkiewicz, peintre enthousiaste de la vie montagnarde du *Tatra*, sur la grande tâche d'éducation artiste (honni soit qui mal y pense) de la « Jeune Pologne ». Ses traductions des poètes français (1), anglais, allemands, italiens, tchèques, amoureusement fidèles et dont la fidélité n'obscurcit point la beauté originelle, son éclectisme ardent et sain dans la recherche des hautes valeurs littéraires et esthétiques, toute son attitude enfin sincèrement, profondément religieuse, parfois un peu sacerdotale en face de l'Art, ont fortement contribué à élever le niveau des « ambitions » artistes, le sens du style et de la forme chez les « Jeune Pologne », dont la *Chimera*, somptueuse revue éditée et dirigée par Mirjam, fut la maison de prédilection et le foyer hospitalier. Les dernières années du siècle passé apportent, en effet, une nouvelle cristallisation artistique et littéraire. Les survivances de l'ancien romantisme, toutes les « poussées » parnassiennes, naturalistes, impressionistes et symbolistes plus ou moins importées de l'étranger se rencontrent, se croisent et s'entre-pénètrent un moment. Sous je ne sais quel souffle chaud de la terre éveillée au printemps elles se fondent toutes en un courant large et multiple, mais d'une unité de rythme intérieur incontestable. La « Jeune Pologne » littéraire est née. Nous aurons mainte occasion de parler dans cette chronique de ses représentants, de leur activité passée et présente dont la crise mondiale ne semble pas avoir sensiblement déformé le caractère ni éteint l'ardeur. Deux d'entre eux disparurent déjà avant la guerre : Stanislas Wyspianski, le chef le plus expressif de tout le mouvement, et Stanislas (Léopold) Brzozowski, l'interprétateur profond, véhé-

(1) Vient de paraître précisément le premier volume de ce pieux pèlerinage à travers la poésie européenne du XIXe siècle et de temps plus récents. Ce premier volume est consacré exclusivement aux poètes « latins ». Mirjam, *U Poetow* (Chez les poètes), Varsovie, 1922.

ment, parfois injuste mais toujours passionnant des tendances essentielles de la « Jeune Pologne ». M. Gaiffe a consacré à Wyspianski, dans le *Mercure de France*, un article vibrant de sympathie (1). La figure inquiète et énigmatique, crispée de douleur et comme ravagée par un feu intérieur de Brzozowski demanderait elle aussi un moins bref commentaire. Passons donc, aujourd'hui, silencieusement devant cette longue théorie d'écrivains si profondément divers : Kasprowicz, Przybyszewski, Sieroszewski, Reymont, Zeromski, Berent, Tetmajer, Weyssenhoff (un peu en dehors du mouvement), Irzykowski, Lemanski, Nowaczynski, Lesmian, Orkan, Micinski, Staff, Marcinowska, Strug, Mme Ostrowska, Wyrzykowski, Wroczynski, Ruffer... Nous les retrouverons tous travaillant avec leurs cadets dans la « Maison libre déjà de la présence humiliante de l'étranger ». Contentons-nous pour l'instant d'ajouter ici quelques brèves remarques d'ordre général.

Le mouvement de la « Jeune Pologne », considéré dans toute son ampleur, accuse moins peut-être une nouvelle orientation de sensibilité qu'il ne profite d'une intensité accrue des émotions longtemps comprimées et comme assourdies par le souvenir de la défaite. Cette sorte d' « inertie sentimentale » s'explique, littérairement parlant, par un contact toujours vivant avec le romantisme « classique » de Mickiewicz (interprétation pathétique de l'œuvre de Mickiewicz par Arthur Gorski), de Slowacki et de Norwid, ainsi que par une attention éveillée pour la littérature de l'ancienne Pologne du XVIe siècle avant tout : — l'effort éducateur et scientifique des Chlebowski et Chrzanowski, leur tendresse amoureuse pour l'œuvre du passé y contribuèrent dans une large mesure. Mais la cause plus profonde de cette unité de ton général des lettres polonaises jusqu'à la grande guerre fut certainement la persistante acuité du problème primordial de l'existence même de la nation. Plus on s'efforçait de fuir — eût-on dit — cette obsédante *réalité nationale*, de s'isoler dans les régions inaccessibles de l'art pur, — plus elle semblait s'obstiner à visiter les solitudes des écrivains et des artistes. Peu à peu, cependant, — et sans que les liens souples de cette fondamentale unité se desserrent — les différences, les traits caractéristiques du nouveau mouvement s'accusent. Ces différences proviennent d'abord du spectacle même de la vie, où toute une

(1) *Mercure de France*, mars 1918.

série d'éléments extérieurs à la littérature ont fait une brusque irruption : émancipation de la classe paysanne la plus forte désormais, développement de l'industrie et des « villes tentaculaires », émancipation de la femme, surpopulation et émigration consécutive, problème juif, régionalisme fécond en découvertes artistiques (l'art de Zakopane). Enfin l'attitude intérieure des Jeune-Pologne et la tonalité morale de leur œuvre furent influencées sinon transformées par une cause plus profonde. Le temps, la durée même de l'état anormal de l'existence collective a pesé sur les consciences en y créant une sorte de perpétuelle expérience de révolte, de colère impuissante, de soumission et de mépris. Disons simplement : l'attitude du romantisme « classique » en face de la vie fut avant tout lyrique,— lyrique et pathétique, si l'on veut. Chez les « Jeune-Pologne » elle devait être nécessairement dramatique et tragique. En effet, tous les silences, tous les espaces libres de Dziady (les Aïeux), ce « drame national » de Mickiewicz, remplit un flux lyrique véhément et révolté, mais prompt à se résoudre en des gestes immenses et définitifs. Les trois visions de la réalité polonaise des « Jeune-Pologne », qui coexistent d'ailleurs également dans les deux mouvements — vision lyrique (Kasprowicz), vision épique (Zeromski-Reymont) et vision dramatique (Wyspianski) — toutes les trois semblent enveloppées du souffle tragique de l'incorruptible destinée. Seul Reymont se dérobe à la souffrance et sourit à la terre...

Après le paroxysme libérateur de la guerre quelle sera l'orientation nouvelle des lettres polonaises ? Que subsistera-t-il de l'ancienne existence morale si intensément, si profondément vécue par quelque trois ou quatre générations ? — Les faits littéraires nous répondront mieux que toutes les prophéties.

Z.-L. ZALESKI.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

Divers : *Les Conséquences de la Guerre*, conférences de l'Ecole des sciences politiques, Alcan. — A. von Margutti : *Vom Alten Kaiser*, Leipzig, Leonhardt.

Les cinq conférences réunies sous le titre **Les Conséquences de la Guerre**, et qui furent prononcées en 1919, auraient dû être publiées à ce moment-là ; aujourd'hui elles datent. Mais pour être surtout rétrospectif, leur intérêt n'en est pas moins réel.

Conséquences militaires. — Sur notre front à nous, M. Henry Bidou insiste sur l'importance décisive de l'occupation des ponts permanents du Rhin, ceux qui peuvent donner passage au gros matériel. Le jour où ces ponts seront revenus aux mains des Allemands, soit quinze ans après l'exécution du traité de Versailles (laquelle, il est vrai, n'a pas encore commencé), le danger sera pour nous aussi grave qu'en 1914. Ici l'intérêt n'est pas seulement rétrospectif, il est « futurospectif », qu'on permette le mot qui serait bien utile.

Sur le front d'Orient, M. le général Malleterre demande l'organisation du Levant. Cette organisation se fait, mais pas tout à fait comme il le souhaitait ; les circonstances, c'est-à-dire ici l'âpreté extensive des Anglais, la négligence passive des Français et la folie offensive des Grecs ont brouillé les cartes ; et il aurait été plus facile de mettre de l'ordre dans la maison d'Orient à l'armistice que maintenant.

Conséquences économiques. — M. André Liesse explique fort bien, au point de vue production, comment celle-ci a été terriblement réduite par la guerre qui a consommé une effroyable quantité de richesses et a détruit une non moins énorme quantité d'outils matériels ou vivants de richesses, ainsi que par l'après guerre qui nous a valu la loi de huit heures et la hausse des prix de revient, et il démontre non moins bien que le seul moyen de sortir de la crise, c'est le travail et l'épargne ; toutes ces considérations n'ont rien perdu de leur valeur depuis deux ans, au contraire ! et la politique de restriction des dépenses s'impose plus que jamais.

Quant au point de vue financier, M. Guebhard complète très pertinemment M. Liesse en insistant sur l'importance de l'inflation financière, qui est, plus encore que la guerre, la cause de la cherté de vie ; aux Etats-Unis, où cette inflation ne joue pas, puisqu'on y est revenu à la monnaie d'or, les prix n'ont augmenté que de 50 %, tandis que chez nous ils ont monté de 333 % et beaucoup plus en Europe centrale et orientale, surtout en Russie, où ils n'ont plus de limite. Le premier point pour assainir notre situation c'est de supprimer le papier monnaie, et nous avons commencé à le faire en remboursant deux milliards l'an dernier à la Banque de France ; si nous continuons, et nous devrons continuer, nous reverrons la monnaie d'or dans huit ou dix ans, ce qui est long,

sans doute, mais ce à quoi il faut se résigner. Sur tout ceci il n'y a rien à changer aux prévisions du conférencier, même il y a à appuyer, M. Guebhard parlait au moment où M. Klotz était ministre des Finances; avec lui, et même un peu avec ses successeurs, nous avons beaucoup perdu de temps ; la situation financière d'aujourd'hui ne serait pas si grave si le ministère Clemenceau formé pour « faire la guerre » avait, une fois la guerre finie, passé aussitôt la main, mais à une équipe plus énergique que celles que nous avons vues; l'état de la France aurait légitimé la nomination d'un dictateur fiscal.

Peut être en faudrait-il un aujourd'hui encore. Pour rétablir la situation, on devrait réduire ou les dépenses des services publics, ou celles de la dette publique, ou celles des reconstructions; il semble qu'il n'y a qu'un dictateur qui puisse décider et exécuter, car chaque sacrifice soulèvera de telles clameurs qu'un simple ministre oscillera. Le choix des sacrifiés est d'ailleurs troublant en lui-même et exigera l'*æs triplex circa pectus*. Mais, d'autre part, qui sait si une dictature, même seulement fiscale, n'aurait pas des inconvénients pires que la lenteur et l'imperfection de nos méthodes présentes? Faisons donc confiance à l'équipe actuelle, peut-être pourra-t-elle éviter les Charybdes et les Scyllas et nous amener à la région des mers calmes !

HENRI MAZEL.

§

Les **Souvenirs sur François-Joseph Ier** du feldmaréchallieutenant Albert von Margutti, à la différence de la plupart des livres sur la guerre publiés en Allemagne et en Autriche, sont une œuvre *sincère*, écrite avec un évident souci de l'exactitude. De décembre 1900 jusqu'à la mort de François-Joseph, Margutti fut le subordonné du colonel général comte Paar, « le plus fidèle » des serviteurs de cet empereur et qui mourut 6 jours après lui, frappé d'apoplexie. Durant tout ce temps, Margutti prit de nombreuses notes sur ce qu'il apprenait et son livre en constitue le résumé.

Margutti trace du maître qu'il a aimé le même portrait que ceux qui s'en sont occupés avant lui. Sur la noble dignité, la courtoisie, l'assiduité à remplir ses devoirs, la ponctualité et l'expérience de François-Joseph, tous sont d'accord, mais pour beaucoup, il était égoïste. Margutti, au contraire, ne cesse de vanter

sa bonté. Il est certain que personne n'a attribué à François-Joseph la dureté d'un François-Ferdinand.

Margutti donne de la mort de l'archiduc Rodolphe une version qui n'est pas nouvelle, mais qu'il appuie sur des témoignages *probants*. Rodolphe, qui vivait en mauvaise intelligence avec l'archiduchesse Stéphanie, sa femme, s'était amouraché, au carnaval 1887, de la jeune baronne Marie Vetsera, qui avait 19 ans. Leurs rendez-vous furent facilités par la comtesse Larisch, filleule de l'impératrice Elisabeth, mère de Rodolphe. La comtesse avait jadis visé à se faire épouser par Rodolphe et cherchait à se venger de son échec en facilitant ses plaisirs pour ruiner son union avec Stéphanie. A la fin de 1888, Rodolphe, cédant aux instances de la Vetsera, sa maîtresse depuis un an, résolut de renoncer à son rang et de se marier avec elle. Il s'adressa au pape pour faire annuler son mariage. Le Pape ne put faire autrement que de demander l'avis de François-Joseph. Celui-ci, furieux, fit venir le Kronprinz et lui déclara de la façon la plus brutale qu'il ne tiendrait aucun compte de son projet insensé. Le monarque avait été si bouleversé par l'intention du Kronprinz qu'il eut après cette scène un évanouissement dont on ne le tira qu'avec peine. Ainsi rebuté par son père, qui sans doute lui avait dit : tu peux t'amuser, mais tu ne dois pas compromettre les espérances de ta famille et de ton peuple, Rodolphe résolut de rompre avec la Vetsera, le lui annonça par une lettre et s'en alla à son château de chasse de Mayerling. Une nouvelle fantaisie l'y attirait : le principal garde-chasse avait une femme superbe et Rodolphe voulait la posséder. Pour ne pas être gêné par le mari, il lui donna un ordre qui devait l'éloigner beaucoup et le retenir longtemps absent. Mais le garde, qui avait déjà prévenu Rodolphe de ne pas faire la cour à sa femme et qui soupçonnait quelque chose, revint inopinément, et, après une lutte terrible, tua Rodolphe. Son cadavre, porté devant la maison du garde, fut trouvé le lendemain dans la neige et rapporté au château. Pendant ce temps Marie Vetsera était venue à Mayerling pour avoir une entrevue avec Rodolphe et le faire changer de détermination. Soit qu'elle n'y soit pas arrivée, soit qu'elle ne l'ait pas trouvé et ait compris où il était, elle se suicida dans sa chambre (poison et revolver). Elle était morte depuis des heures, quand Rodolphe tomba sous les coups du mari jaloux.

Margutti, avant d'être attaché à François-Joseph, avait été souvent le commensal de François-Ferdinand, alors commandant la 38e brigade d'infanterie à Budweiss. Cet archiduc, « qui s'occupait avec intensité de la politique », était alors russophile et nullement italianophobe. Comme François-Joseph lui-même, il n'avait d'aversion que pour la France en qui il voyait le principal facteur de la décadence de l'Autriche. En ce qui concerne la politique intérieure, son idée maîtresse était qu'il fallait un changement fondamental, sinon la Monarchie périrait par la Hongrie. Il voulait donc transformer le dualisme en fédération de 10 à 12 petits Etats, autonomes comme ceux des Etats-Unis. Une forte administration centrale et la langue allemande devaient servir de ciment pour en former un conglomérat solide. François-Ferdinand protestait qu'il n'avait pas l'intention d'appeler au trône après lui les enfants qu'il avait eus de Sophie Chotek, mais Mgr Marshall, évêque coadjuteur de Vienne, n'y croyait pas et disait : « Il nous faut toujours faire les mêmes expériences pénibles avec nos princes. Ils sont toujours jaloux de maintenir leurs prérogatives, mais ne s'inquiètent jamais de leurs devoirs... Les ambitions de la comtesse de Hohenberg escaladent le ciel et son intelligence peu ordinaire lui fera trouver les moyens de les réaliser... Elle prétend qu'une grande mission dans l'intérêt de la Monarchie lui a été destinée par la Providence. » Cet évêque blâmait François-Joseph d'avoir autorisé le mariage de l'archiduc et l'empereur avait conscience de son erreur : quand Paar lui annonça l'assassinat de François-Ferdinand, il s'écria : « Effroyable : le Tout-Puissant ne se laisse pas provoquer... Une puissance supérieure a rétabli l'ordre que je n'avais pas su maintenir. »

Margutti reconnaît que, jusqu'à l'assassinat d'Alexandre et de Draga, le 13 juin 1903, les relations de la Serbie et de l'Autriche furent excellentes et qu'à partir de ce moment, « on se complut à de petites humiliations de la Serbie ». Toutes les tentatives de rapprochement de celle-ci furent rejetées. Dès juin 1903 avaient d'ailleurs commencé les invitations allemandes à occuper la Serbie et Margutti croit que ce fut le moment le plus favorable et que Goluchowski eut tort de le laisser passer. Margutti dit aussi que M. Crozier, notre ambassadeur, « s'éleva jusqu'à une position de confiance auprès de l'Empereur ; pendant la crise de l'annexion (1908-1909), François-Joseph le consulta plusieurs fois, et

cela d'autant plus qu'il reconnut vite que Crozier soutenait avec force et persuasion à Paris le point de vue autrichien. Si la guerre fut évitée alors, ce ne fut pas dû en dernier lieu à la collaboration de François-Joseph avec Crozier », ce qui n'empêcha pas François-Joseph de dire à table, en mai 1911, à Gödöllö : « Tous nos efforts pour la paix échoueront si la France ne cesse de prêter à la Russie. La France est l'épouvantail de la paix européenne. C'est d'autant plus fâcheux pour nous qu'une guerre ainsi provoquée pourrait finir par notre anéantissement complet. »

« Comment François-Joseph a-t-il pu, en 1914, dévier de ses principes pacifiques ? Ce sera toujours une énigme », dit Margutti. Dans l'entourage de l'Empereur on ne croyait pas que l'assassinat de François-Ferdinand pût avoir « des conséquences politiques ». On y fut bien surpris le 20 juillet quand on y connut l'ultimatum. La consternation y fut générale quand on apprit que Giessl avait déclaré la réponse serbe insuffisante. Quand Margutti l'annonça, le 26, à 19 heures, à François-Joseph, celui-ci dit : « La rupture des relations diplomatiques n'est pas toujours l'équivalent d'un conflit. » Le même soir, d'ailleurs, Berchtold affirma à Paar que l'on n'aurait affaire qu'avec la Serbie, ce qui stupéfiait Margutti, car les attachés militaires russes, en 1909 et 1913, lui avaient dit le contraire. Le 27, Giessl arriva, dit que les Serbes étaient frappés de panique et pourraient à peine mettre sur pied 100.000 hommes. La guerre ayant été déclarée le 28 à la Serbie, Paar la justifia le 29 en disant que « l'Empereur y avait été contraint, des troupes serbes ayant pénétré en Bosnie et en Hongrie ». « Voilà ce que je ne puis croire, dit Margutti... On a accusé Berchtold de ce faux, c'était naturel, mais cela n'a pu être démontré. »

Dès le 18 août 1914, François-Joseph disait que tout indiquait que la guerre ne serait pas heureuse. Quelques jours après, on apprit que les Slaves du nord désertaient par groupes. Même les succès postérieurs ne parvinrent pas à dissiper la tristesse de François-Joseph. Après la fuite du roi de Monténégro, il dit : « Pauvre vieux, je le plains ! *Hodie tibi, cras mihi.* » En juillet 1916, il annonça son intention de faire la paix au printemps 1917 pour empêcher l'Allemagne de commencer la guerre sous-marine sans merci et de convertir en ennemis les Etats-Unis sur

l'intervention desquels il comptait pour obtenir la paix, mais, fin octobre, son catarrhe bronchial s'aggrava ; le 20 novembre il expira.

ÉMILE LALOY.

A L'ETRANGER

Belgique.

MM. Theunis et Jaspar a la Conférence de Gènes. — MM. Theunis et Jaspar ont su prendre à Gênes une attitude de premier plan, et manœuvrer avec une netteté que l'histoire enregistrera.

J'éprouve d'autant plus de joie à souligner leur rôle fécond que j'ai souvent, et très vivement, critiqué la politique de notre ministre des Affaires Etrangères. Toute la Belgique est maintenant derrière M. Jaspar qui doit éprouver l'intense satisfaction d'être devenu en quelque sorte, avec M. Theunis, une incarnation de notre sentiment national, du bon sens et de la probité qui forment l'essence du peuple belge. Nous ne voulons pas que les soviets nous dépouillent, nos alliés et nous; nous n'entendons pas nous prêter à la tricherie des hommes de Moscou et d'Israël. Cette aversion pour la tricherie est peut-être le trait dominant du caractère belge, celui qui s'était manifesté si puissamment en 1914 quand les Allemands avaient fracturé notre porte pour pénétrer en France par une voie frauduleuse.

Ce qui inspire actuellement la Belgique est moins un fétichisme absolu pour la propriété privée, sujette à évoluer comme toute institution humaine, qu'une notion très saine des droits acquis en Russie par l'initiative et le travail de nos nationaux. Une bande noire cherche à nous dépouiller de ces droits contre un « argent frais » dont la caisse vide des soviets aurait le plus pressant besoin. Ce n'est pas de jeu et nous ne l'admettons pas. Au cours des pourparlers de Gênes, M. Henri Jaspar a montré beaucoup de finesse et de doigté, et l'on peut dire qu'il a pris les forbans dans ses filets, car, enfin, si les gouvernements alliés et neutres ne nourrissent aucune arrière-pensée, n'encouragent aucune manigance ou flibusterie financière, pourquoi ont-ils commencé par se refuser à l'invitation de M. Henri Jaspar de s'engager à interdire l'acquisition par leurs ressortissants respectifs de biens en Russie ayant appartenu régulièrement à d'autres étrangers? Quelle duperie

écœurante serait pour la Belgique le fait par exemple de voir nos gisements pétrolifères et nos mines en Russie passer aux mains de quelques-uns de nos singuliers voisins de Hollande, dont le moins que nous puissions dire est que leur attitude, pendant la guerre, a manqué de bienveillance envers nos alliés et nous-mêmes.

M. Henri Jaspar avait apporté un soin louable à dépouiller ses interventions de tout verbalisme vain comme de toute intransigeance ; il se serait parfaitement contenté d'une promesse simple mais formelle des gouvernements représentés à la Conférence. Ne parvenant pas à obtenir cette promesse, n'était-il pas fondé à déclarer qu'il ne signerait pas un protocole dont l'effet serait de couvrir d'un semblant de régularité la frustration de la Belgique

Il est regrettable que le représentant de la France ait mis plus de temps que le délégué belge à s'apercevoir de la manœuvre dolosive des soviets et de leurs complices, cependant que certains neutres, les Suisses notamment, se répandaient en déclarations et en interviews tout à fait inconvenantes. M. Motta, le délégué suisse, eût mieux fait de se taire, il n'a pas à juger la Belgique. La Suisse a perdu ce droit en 1914 quand elle n'a pas trouvé un mot de protestation à élever contre la violation de notre neutralité garantie, alors qu'elle ne doit son existence parmi les nations qu'à un pacte analogue à celui que les Allemands commirent le crime de fouler chez nous aux pieds de leurs armées. Pour nous être offerts en holocauste à la foi jurée et aux obligations internationales, Bruxelles, notre capitale, méritait de devenir au jour de la Paix le siège de la Société des Nations ; mais cet honneur nous fut enlevé pour être conféré à Genève, dont le vieux fonds momier agréait au Président Wilson. Chaque peuple entend sa dignité nationale selon son tempérament et nous n'avons pas à intervenir dans la vie nationale suisse, mais ce que nous ne saurions admettre sans protester, c'est que M. Motta, porte-parole officiel de la Confédération Helvétique, se permette de parler de nous avec une condescendance pharisienne et déclarer qu'après le « geste chevaleresque » de la France à notre égard, nous eussions mieux fait de ne pas persévérer dans notre attitude.

Non, monsieur Motta, il n'y a pas eu de « geste chevaleresque » de la France envers nous, et, dans cette grave affaire de Gênes, tout sentimentalisme a été banni. M. Jaspar a parfaitement remis les choses au point quand M. Barthou, mieux renseigné, vint lui ap-

porter de Paris l'appui complet du Gouvernement français. « Ce n'est point par sentiment, a-t-il déclaré en substance, que la France se range à nos côtés ; c'est par raison, c'est parce que notre cause est juste et que la menace portée par les soviets à un principe d'honnêteté élémentaire est un danger pour les intérêts français comme pour les intérêts belges. »

Ainsi M. Jaspar a contribué à percer de quelques mots tranchants le nuage de tartuferie, de faux humanitarisme et de pacifisme mercantile où se complaisaient trop de délégués genois. On s'aperçoit trop bien que le problème des réparations à la France et à la Belgique non seulement n'intéresse pas la plupart des autres nations, mais qu'encore celles-ci préféreraient voir rentrer dans le courant des affaires fructueuses qu'elles espèrent renouveler avec l'Allemagne et la Russie les sommes qui reviennent légitimement à la France et à la Belgique. Le geste de MM. Theunis et Jaspar a eu le grand mérite de ramener nos deux pays à une notion concrète de leurs véritables intérêts, à mettre en lumineuse évidence la nécessité d'une alliance de plus en plus étroite entre elles, à faire pénétrer dans l'esprit de M. Lloyd George notre volonté commune et inébranlable de nous faire rendre justice.

Je ne veux rien écrire de désagréable à l'adresse de l'Angleterre, mais il est évident que la politique de M. Lloyd George produira un effet opposé à l'effort séculaire d'Albion pour nous soustraire à l'influence française. S'il persévère à manœuvrer plus ou moins ouvertement en vue de la revision du traité de Versailles, c'est vers la France que nous nous tournerons pour en obtenir l'exécution ; si les biens de nos nationaux continuent à être confisqués par la sinistre bande bolchévique, c'est d'accord avec la France que nous en poursuivrons la défense et la protection. Nous ne sommes plus un pays neutre comme la Suisse de MM. Hoffmann, Schulthess et Motta : nous sommes une petite nation de population dense ; nous possédons une armée respectable et nous sommes libres de contracter des traités militaires, politiques et économiques, selon nos convenances.

Longtemps M. Jaspar avait poursuivi une politique de conciliation entre la France et l'Angleterre et trop souvent son désir de maintenir l'unité diplomatique du front allié l'avait induit à aller loin dans la voie des concessions aux exigences anglaises.

Ce nous est une vive satisfaction de constater qu'il a su s'arrêter dès qu'un intérêt vital belge s'est trouvé en péril. Il a su donner au monde l'impression que nous possédions une personnalité propre, énergique et décidée. M. Henri Jaspar à grandi moralement notre pays. Il ne faut cependant pas oublier que c'est de Bruxelles, par l'organe de M. Theunis, Premier Ministre, que lui sont parvenues les instructions formelles de tenir bon.

GUSTAVE FUSS-AMORÉ.

§

Egypte.

La Controverse Soudanaise. — Au cours de sa tournée annuelle d'inspection dans le Soudan « Anglo-Égyptien » (21 mars-début de mai), le Field-Marshal Lord Allenby, s'étant arrêté à Khartoum, Sayed *Sir* Aly el Morghani, chef de la *Tarika* (1), amena en sa présence trente des cheikhs les plus considérables des peuplades soudanaises. Dans la harangue qu'il adressa à ces députés sombres et crépus, le Haut-Commissaire (2) de S. M. B. en Égypte se montra tout particulièrement soucieux de dissiper « la crainte qui semblait exister dans l'esprit des populations soudanaises d'un relâchement dans l'étroite association de la Grande-Bretagne et du Soudan ». Ce n'était nullement l'intention du gouvernement de M. Lloyd George, affirma solennellement Sa Seigneurie, en foi de quoi elle récita un passage du discours que le Premier britannique avait prononcé aux Communes, le 28 février.

Aussitôt que Lord Allenby se fut tu, sur un signe de Sayed *Sir* Aly el Morghani, le chœur des trente cheikhs éleva la voix pour déclarer à l'unanimité que « le Soudan était une contrée distincte de l'Egypte, douée d'une nationalité nettement déterminée, et qu'il fallait lui permettre de se développer selon ses propres aspirations ; qu'il espérait que ce droit lui serait reconnu, etc. » (3).

Ces déclarations, dans les circonstances troubles où elles sont intervenues, ont eu l'effet immédiat d'exaspérer les Égyptiens. Saisissant très exactement le sens et la portée de la nouvelle ruse

(1) Sorte de franc-maçonnerie religieuse.

(2) Il est curieux de noter que le correspondant du *Times* conserve toujours son ancien titre à Lord Allenby.

(3) Les trente cheikhs recitèrent là, textuellement, l'opinion émise par Lord Milner en son *Report of the Special Mission to Egypt*, III, D. Sudan, pp. 32-33.

britannique, ils ont frémi d'indignation et de colère. Désemparés dans la soudaine tourmente par l'absence du Haut-Commissaire de S. M. B., les libéraux indépendants du Cabinet Saroît perdirent la tête et avec elle tout souvenir des ordres précis de Lord Allenby. Pour apaiser les passions furieusement déchaînées, ils obéirent aux injonctions des « extrémistes ». C'est ainsi qu'à l'instigation des ministres mêmes du roi Fouad Ier, la Commission chargée d'élaborer la « constitution » du récent « royaume », bien qu'à cet égard dûment chapitrée et prévenue que la question du Soudan était une question « réservée », osa, dans son rapport, ériger en dogme que le Soudan forme une partie inséparable de l'Egypte sous la souveraineté et l'allégeance du Roi d'Égypte, qui doit prendre le titre de Roi d'Égypte et du Soudan.

La surprise de cette riposte, son audace, sa gravité semblent embarrasser prodigieusement le gouvernement de M. Lloyd George. Le voilà pris, en effet, et si tôt, à son propre piège. Et sans doute ne pourra-t-il s'en dégager qu'au prix d'une nouvelle crise ministérielle. Saroît et ses collègues paieront de leurs portefeuilles leur légèreté coupable, leur manque d'initiative et d'énergie. Mais le Haut-Commissaire sera fort en peine de leur trouver des successeurs, même parmi les « libéraux indépendants » disponibles. Par là, la situation de l'Angleterre, déjà passablement précaire, se trouvera davantage compromise. Au Soudan, toutefois, ses actions viennent de gagner en solidité ce qu'elles ont perdu en Égypte même. Le protectorat dont les Égyptiens ne veulent pas, les Soudanais le sollicitent. Ainsi le mouvement séparatiste combiné avec l'aide de Sayed *Sir* Aly el Morghani prend, en quelque sorte, en écharpe les revendications des Egyptiens quant au Soudan. Bien plus irrémédiablement que ne le fit l'insurrection mahdiste (1884-1898), cette opération hardie pourrait amputer l'Égypte des conquêtes de Méhémet-Ali et d'Ismaïl. Ce n'est pas par pure malice et pour leur rendre la monnaie de leur pièce que Lord Allenby cherche à forcer les Égyptiens à reconnaître aux Soudanais, effectivement en ce qui les concerne, cette indépendance que le gouvernement de M. Lloyd George leur a, nominalement, concédée à eux-mêmes.

Le coup de Khartoum a été directement déclenché par l'ingé-

nieux système à bascule qui commande aux diverses questions d'Égypte. Car il n'y a pas, à y regarder de près, *une* question d'Égypte, mais un plexus de questions encastrées les unes dans les autres comme l'engrenage des roues dans un mouvement d'horlogerie, et toutes reliées au ressort central que *Downingstreet* règle à son gré. Ainsi, sans parler de la question de l'indépendance, il y a une question des Capitulations, une question du canal de Suez, une question du Soudan. Cette dernière figurait au tout premier plan des revendications du « nationaliste » Moustafa Kamel. Avec l'évacuation de l'Egypte, il réclamait celle du Soudan, et fondait sur la conquête les droits de la nation égyptienne à la possession exclusive de ces contrées. On sait, en effet, que « séduit par tous les contes que lui faisaient les marchands du Sud sur les mines d'or des zones tropicales », Méhémet-Ali avait décidé de s'emparer de l'empire du Sennaar. Son fils Ismaïl et son gendre Méhémet Bey conquirent sur Badé VII, le dernier sultan du Fleuve Bleu, le Kordofan et le Dongola, étendant la domination du Pacha d'Égypte sur un territoire de 15 degrés, de la première cataracte à la frontière des Gallas (1820-1822) (1). Impérialiste par imitation de Napoléon III, mais impérialiste africain, Ismaïl Pacha, sous prétexte de supprimer les *djellabs* (2), avait annexé au Soudan les espaces du Haut-Nil et de l'Equatoria (1869-74) (3).

Sans contester ces titres des Égyptiens à la domination du Soudan, les Anglais les déclaraient annulés par l'insurrection victorieuse du Mahdi (1884). Et pour base à leur propre prétention au condominium ils alléguaient la coopération militaire et financière du gouvernement de S. M. B., qui, grâce aux talents du Sirdar Kitchener, avait permis de recouvrer la majeure partie des provinces perdues (1898).

Sans l'occupation de l'Égypte par les insulaires infidèles, rétorquait Moustafa Kamel, le Mahdi ne se fût pas soulevé, mais les Anglais prouvaient sans peine que la responsabilité en devait exclusivement retomber sur la calamiteuse administration des fonctionnaires du Khédive Ismaïl.

Avec l'extension donnée aux irrigations par l'Occupation et

(1) Guillaume Lejean: *Le Haut-Nil et le Soudan*, « Revue des Deux Mondes », 15 février 1862, pp. 857-8.

(2) Marchands d'esclaves.

(3) P. Ravaisse ; H. Debrorain, etc. Les annexions d'Ismaïl représentaient 1.965.560 kilomètres, peuplés de dix millions d'indigènes.

l'érection à Assouan de réservoirs monstres destinés à régulariser le cours du Nil, les Égyptiens abandonnèrent l'argument de la conquête pour celui, plus solide, de leur conservation nationale : qui tient le Soudan, affirmaient-ils, et contrôle les réservoirs d'Assouan, tient aussi l'Égypte, pays essentiellement agricole et tributaire du Nil. Sans méconnaître l'importance de ce point de vue, Lord Milner en étendit le bénéfice au Soudan et à l'Ouganda, promettant d'instituer une Commission mixte et permanente, composée, d'une part, d'experts britanniques et, de l'autre, de délégués des trois contrées intéressées, et dont les attributions seraient de trancher toutes questions relatives à la réglementation du Nil et à la distribution équitable de ses eaux (1). Le gouvernement de S. M. B. « réserva » (2) en tout cas la question du Soudan, mais pressentant déjà que les Égyptiens tenteraient de la faire dévier sur le terrain traître du principe des nationalités identiques, en présentant les régions soudanaises comme leur Alsace-Lorraine, les Anglais décidèrent de prendre les devants et de leur barrer la voie. C'est ce que Lord Allenby, *Sir* El Sayed et Morghani et les trente cheikhs viennent de faire à Khartoum.

Il faut convenir que la manœuvre est d'autant plus adroite que la thèse en dernier lieu adoptée par les Égyptiens apparaît peu défendable. Ni l'ethnographie, ni l'histoire, ni encore la sociologie ne se chargent, en effet, de la confirmer, et le lien religieux même ne saurait être utilement invoqué à l'appui.

Les Anglais semblent donc, pour l'instant, avoir remporté au Soudan un avantage marquant.

Si, maintenant, l'on s'enquiert des raisons pour lesquelles le gouvernement de M. Lloyd George témoigne d'un si vif intérêt aux destinées du Soudan, on ne sera guère embarrassé de les trouver. C'est d'abord que l'Angleterre cherche à se dédommager de la diminution de son prestige en Égypte. Pour cela elle s'efforce d'éliminer l'Egypte du condominium et de garder le Soudan pour elle seule. Les raisons d'ordre commercial, par elles-mêmes, sont suffisamment évidentes ; celles d'ordre politique ne le sont pas moins : qu'on se souvienne de *Fachoda*, et qu'on observe que depuis lors une ligne de navigation aérienne a été tracée du Caire

(1) *Report of the Special Mission to Egypt*, p.33.

(2) « Le statut politique du Soudan ne peut donc pas être modifié par le Cabinet (égyptien), jusqu'à ce qu'aboutissent les négociations différées jusqu'à la réunion du nouveau Parlement Égyptien. » *Times*, 10. 5. 22.

au Cap, tout le long de territoires occupés ou protégés par l'Angleterre.

AURIANT.

§

Pologne.

Un coup d'œil rétrospectif : La Pologne pendant la grande guerre. Les nuages a l'Est. Le centre du malaise européen. — Je viens d'avoir l'heureuse occasion de prendre connaissance d'un ouvrage polonais traduit, mais non encore publié en français, qui projette une lumière totale sur le rôle de la Pologne pendant la grande guerre européenne (1). L'auteur, ancien sous-secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères et actuellement professeur à l'Université de Poznan, mais dont le mérite comme patriote éducateur et homme d'action dépasse singulièrement ces titres pourtant si honorables, y expose une théorie de « guerre intégrale », étayée sur des données réunies avec une patience industrieuse. Nous n'avons ni la prétention, ni la compétence pour juger le côté strictement militaire de ce livre, encore que la sûreté de la méthode et les formules suggestives des résultats puissent impressionner même un simple laïque. D'ailleurs la revue *la France Militaire*, paraît-il, doit s'en occuper prochainement sous la plume autorisée du général Niessel.

Mais embrassant les problèmes ardus de l'économie générale de la « guerre intégrale », M. Dombrowski révèle toute la courageuse obstination avec laquelle les Polonais ont refusé aux Allemands l'appoint d'un million de réservistes si convoités par l'État-major de Guillaume II. En effet, les péripéties mouvementées de cette passivité pathétique sont dignes d'être mieux connues en France, et l'inertie voulue des Polonais des territoires occupés a exigé un effort moral bien intense et « actif ». L'auteur établit avec une rigueur mathématique une connexion étroite entre la « politique polonaise » des Allemands et leur besoin croissant de « matériel humain ». D'après ses calculs, corroborés d'ailleurs strictement par des données de l'Etat-major français, l'épuisement général des réserves chez les Impériaux commence à se faire sentir vers le milieu de 1916. C'est de cette préoccupation strictement militaire que naît l'acte du 5 novembre 1916 : la proclamation de

(1) Stéphane Dombrowski : *La lutte pour le recrutement polonais sous l'occupation*, Varsovie, 1922.

l'Indépendance de la Pologne par les occupants. — La politique cède ici le pas à l'art de conduire la guerre ou, pour mieux dire, à « l'art de trouver des réserves ». Or, tout en profitant du désarroi de la politique allemande, l'opinion polonaise ne s'est laissée ébranler ni par les avances ni par les menaces. Et ce refus décisif, conclut modestement l'auteur (d'autres critiques militaires vont plus loin), eut pour conséquence d'abréger la guerre de six ou sept mois tout au moins. En dehors de ce service rendu par la Pologne aux alliés au moment où s'annonçait déjà la défection russe, il serait bon de mentionner que l'attitude des Polonais (du « Royaume du congrès »), au début même de la guerre, ne fournit pas aux Russes cet obstacle ou plutôt ce *prétexte*, — tant désiré par un clan puissant de l'opinion et des dirigeants russes, — *de ne pas combattre les Allemands sur la Vistule*. Malgré la haine, hélas! si justifiée de la domination russe, Varsovie ne s'est pas laissée entraîner alors dans une insurrection stérile contre un des oppresseurs, — peut-être le plus brutal et le plus féroce, — mais certainement moins dangereux que les deux autres pour l'avenir même de la nation polonaise.

Ce coup d'œil rétrospectif sur le rôle de la Pologne pourtant enchaînée et en apparence impuissante pendant la grande guerre n'est pas inutile pour mieux comprendre sa position actuelle et ses directives pour l'avenir. En effet, le rôle joué par les Polonais pendant la grande guerre prouve, encore une fois, que, même dans les circonstances les plus défavorables à la manifestation libre de sa vraie personnalité politique, la Pologne demeure un lieu sensible de l'organisme européen, car l'élasticité répulsive du facteur polonais n'est point entamée par la poussée millénaire du monde germanique. En réalité, l'Allemagne, avec sa psychologie tenace et simpliste, semble, après la défaite, reprendre de nouveau le mouvement vers l'Est. Elle obéit ici à cette formule prestigieuse de proche revanche, la *Pologne d'abord, — la France après*.

La faillite bien plus encore morale que politique de la conférence de Gênes a dénudé en quelque sorte le vrai paysage de la politique européenne. L'attention publique, en Pologne comme ailleurs, demeure orientée du côté de la reconstitution de la Russie avant tout. Mais le traité de Rapallo, — cet unique résultat positif de la conférence, — indique déjà clairement le sens vérita-

ble des problèmes russe et bolcheviste. En réalité, l'Allemagne joue ici évidemment le rôle de bailleur de fonds politique, qui, caché dans la coulisse, mène son jeu par un agent interposé. Apparemment impuissante chez elle, elle veut refaire sa force en rallumant l'incendie de l'Est. Tout le tragique de la situation russe consiste précisément en cette servitude désolante qui la rive aux ambitions et aux intérêts étrangers. Il s'ensuit ce « paradoxe » angoissant : plus on aiderait la Russie, —*sans garanties absolument suffisantes*,— plus la revanche germanique deviendrait proche et menaçante. Car voici le grand dilemme : la Russie se mettra au travail ou elle préparera de nouvelles invasions. Malheureusement, au carrefour de son destin, la Russie vient de rencontrer un mauvais guide. L'Allemagne, dont les ressources financières ne permettraient pas de régénérer économiquement la Russie, semble se borner à aider sa reconstruction militaire et la pousse ainsi sur le plan incliné de la guerre. D'ailleurs, contrairement à des opinions assez répandues, l'Allemagne n'a jamais occupé une des premières places parmi les puissances engagées financièrement dans les entreprises russes. La part de son capital placé dans ces entreprises avant la guerre s'élevait à 371 millions de francs, tandis que celle des Anglais était de 536 millions et celle des Français et Belges réunis, de 1.434 millions (1). Ces proportions, certes, ne peuvent pas et ne doivent pas être changées au profit de l'Allemagne après sa défaite. Mais les faits les plus probants corroborent cette constatation que l'Allemagne concentre tout son effort sur la mise en valeur du facteur militaire en Russie bolcheviste. Nous lisons, en effet, dans un article d'une allure presque technique et très modéré de ton que publie, sous les initiales W.J., l'*Est européen*, toute une série de renseignements très suggestifs à cet égard. Ainsi, tandis que sous l'influence de la famine la population de la Russie a diminué de 9 o/o et que toute l'activité économique chôme, un seul organe de la vie nationale fonctionne et même se développe : l'*armée*. En effet, 36 o/o de toutes les dépenses prévues au budget (en réalité bien plus encore) lui sont destinées : 1.600.000 soldats, c'est-à-dire 1,79 o/o de la population entière demeure sous les armes (en Pologne 1,11 o/o et en France 1,53 o/o à peine), ce qui constitue une très curieuse manière de désarmer. Les seules usines de munitions marchent tant bien

(1) *L'Est européen* du 5 avril 1922, p. 113.

que mal, les seules écoles militaires fonctionnent, dit-on, à merveille, même les moyens de transport, s'ils s'améliorent, c'est exclusivement en vue de futurs mouvements des armées. Seul l'approvisionnement des troupes est, paraît-il, dans un état déplorable, mais cela même correspond à une certaine conception de la guerre d'invasion où la famine semble jouer le rôle de stimulateur.

La Pologne (et la Roumanie) se rend compte de cette menace. Elle a pris quelques précautions, non seulement dans le sens militaire, mais aussi dans le sens politique. Un vaste système d'alliances et d'accords est chose accomplie. L'Entente baltique et la petite Entente en forment les éléments essentiels. Mais ce système élastique et ingénieux exige une consolidation et demande un appui. C'est ici que l'opinion polonaise accueillerait avec joie un renforcement de l'initiative française. Une forte « politique continentale », la présence diplomatique française plus efficace dans les pays baltiques, par exemple, augmenterait singulièrement les chances du maintien de la paix. D'autre part, il n'est point impossible que la Russie abandonne ses projets de guerre d'invasion. Mais alors elle devrait : 1° travailler avec la collaboration de ses voisins et de ses amis plus éloignés, 2° se libérer de l'emprise morale allemande. Car le vrai *centre* du malaise européen demeure en Allemagne, la Russie n'en est que son angoissante *périphérie*. Pour préserver la paix, il faudrait donc qu'après la dispersion morale et politique de Gênes vienne un effort de concentration et de décision. A la formule allemande, « *la Pologne d'abord, la France après* », il faut opposer celle-ci : « *Pacifions réellement l'Allemagne, la Russie évoluera vers la paix.* »

R. DE BROU.

§

Russie.

La presse dans la Russie soviétique. — Il y a soixante-quinze ans que Herzen, ce grand écrivain russe, ami de Michelet, écrivait à propos du sévère autocrate Nicolas Ier :

En Angleterre il n'y a point de journaux officiels, chez nous chaque ministère en a un à lui, ainsi que chaque académie et chaque université. Nous, nous avons des périodiques traitant des affaires de sel, de mines, des feuilles françaises et allemandes et d'autres s'occupant des intérêts maritimes et continentaux. Tous ces journaux sont édités aux frais du

gouvernement, on y écrit des articles, comme on vend du charbon ou des bougies, il y a toujours beaucoup de comptes rendus, des statistiques fausses, des déductions erronées. En s'appropriant tous les monopoles, le gouvernement a pris aussi celui du bavardage; il a imposé à tous le silence et use de la parole sans mesure.

Lénine et ses camarades, qui veulent transformer la Russie en un paradis communiste, suivent, dans le domaine de la presse, l'exemple du tsar russe le plus réactionnaire, du « gendarme de l'Europe ». Ils le surpassent même : car lui, il n'avait fait que fonder, à côté de la presse libre, des journaux officiels, tandis qu'eux ils ont supprimé tous les journaux et revues et les ont remplacés par leurs feuilles communistes.

Brusquement, par un décret du Conseil des Commissaires du Peuple, un jour de 1918, la Russie devint muette, tous les périodiques furent suspendus. Même le journal de M. Gorky, *La Nouvelle Vie*, n'échappa pas au sort commun. En revanche, les organes communistes se multipliaient. Ils avaient leurs traditions. Profitant de la liberté, quoique relative, de la presse, qui avait été conquise pendant la révolution de 1905, les bolcheviks de Pétrograd éditaient de 1905 à 1916 leur journal : *Vérité* (*Pravda*). Après la révolution de 1917, ils éditaient des *Vérités* à Pétrograd, à Moscou et dans plusieurs secteurs du front (p. ex. : *La Vérité des Tranchées*). Les premiers jours qui suivirent le coup d'Etat de février 1917, tous les journaux cessèrent de paraître; il ne resta que les *Nouvelles* (*Izvestia*), organe de l'Union Professionnelle des Journalistes de Pétrograd. Arrivés au pouvoir, les bolcheviks s'emparèrent de ce titre pour leur journal principal et quand la presse libre fut anéantie, ils se mirent à éditer des *Pravda* et des *Izvestia* dans chaque ville.

Si on juge du niveau intellectuel du parti bolchevik d'après sa presse et ses journalistes, on voit combien ce niveau est bas. Je laisse la parole aux communistes eux-mêmes. Un de leurs écrivains notoires, M. Arsky, écrit dans la *Vérité* de Pétrograd que la presse soviétique n'est bonne que pour parler du « danger que présenterait le rétablissement de la domination des seigneurs et des capitalistes ».

Ces questions sont agitées avec tant de zèle, continue M. Arsky, que les journaux ne s'occupent presque pas des affaires locales et ne traitent que de généralités, ne s'occupant que de blâmer sé-

vèrement Lloyd George, Briand et maints autres hommes politiques des « Etats bourgeois décomposés et pourris ». Il n'y est question, même dans les feuilles de district, que de « l'écroulement immédiat de l'univers bourgeois ».

Dans le même journal (numéro du 19 novembre 1921) nous lisons que le Comité Central du Parti Communiste de Russie a envoyé à tous les comités des gouvernements un message où il constate que « la plupart des feuilles des provinces sont sans aucune valeur ». Le *Messager de Propagande et d'Agitation* (n° 22), édité par le Comité Central seulement pour les communistes de marque et interdit aux autres, dit :

A peu près 1.800 journaux paraissent dans la République soviétique, mais ils ne valent rien. Nous n'avons pas de presse, nous avons un gaspillage panrusse du papier à impression.

Pour améliorer la rédaction des journaux soviétiques, le Comité Central a ordonné d'établir dans l'espace de deux semaines la liste des journalistes qui collaborent à la presse communiste et des autres journalistes. De même il prescrit de reviser « le personnel des rédactions communistes » et « d'y adjoindre des communistes politiquement préparés et d'un esprit de parti ferme ».

L'ordre a été exécuté, les journalistes ont répondu aux enquêtes très précises sur leur position sociale, leur *credo* politique, leurs opinions sur le pouvoir soviétique, etc. Quelques-uns des chefs communistes ont traité cette même question dans la presse, un institut du journalisme a été ouvert, mais cependant la situation de la presse reste la même.

Zinoviev a dit au dernier Congrès du Parti Communiste (voir le *Journal Rouge* du 5 avril) qu'il n'y avait dans toute la Russie que 863 journalistes (70 o/o intellectuels, 16 o/o paysans et 14 o/o ouvriers). Ils appartiennent à 382 journaux, ce qui fait donc deux journalistes par journal. Si l'on considère que le recensement accordait le titre de journalistes très facilement, il ressort que le nombre des journalistes de profession est infime.

La presse soviétique offre un spectacle pitoyable. Elle est entre les mains de gens ignorants. Elle souffre en outre d'un mal non moins important : au congrès des Journalistes Rouges, un communiste connu, Sosnovski, constatait que

la presse soviétique est dépouillée de tout droit et pour cela n'a pas

l'influence désirable ; les plus insignifiants bureaux administratifs ne font aucun cas des critiques de la presse. Il n'est pas étonnant que les journaux s'occupent de Lloyd George. Les journalistes en répondant aux questions posées à la rédaction peuvent offenser un communiste même insignifiant, qui cependant dans son district est *persona grata* et qui peut nuire au rédacteur d'une feuille officielle.

Car le journal soviétique est surtout une « feuille officielle » qui reflète les opinions d'en-haut. Son influence sur la population est infime, son tirage est minime. Autrefois le journal de Moscou, *la Parole Russe*, avait un tirage quotidien de 1.600.000 exemplaires. Aujourd'hui le tirage de tous les journaux communistes réunis n'atteint pas un million et demi. Les plus importants périodiques de Pétrograd, le *Journal Rouge* et le *Pravda*, tirent, en moyenne, le premier à 18.988 exemplaires et le second à 18.201.

La nouvelle politique économique laisse actuellement toutes les entreprises se développer elles-mêmes, sans aucune aide financière du gouvernement. Elle a ainsi presque anéanti la presse ; les subsides gouvernementaux étant supprimés, celle-ci doit subsister seulement avec les abonnements et les annonces. 481 journaux ont cessé de paraître à cause de cela. Les périodiques communistes russes à l'étranger (à Berlin et à Riga) ont été suspendus. Des 863 journaux bolcheviks paraissant en 1921, il n'en reste plus que 382. De même la plupart des succursales de l'Agence soviétique télégraphique *Rosta* ont été fermées.

Celles qui restent travaillent dans des conditions inimaginables, disait au Congrès des journalistes le Directeur de la *Rosta*. Il n'y a ni lampes électriques, ni crayons ; les collaborateurs ne sont pas payés. Nous recevons de province des quantités de télégrammes qui attestent cette situation navrante.

L'abonnement aux *Nouvelles* de Moscou était, en 1922, de 40.000 roubles par mois ; en avril, il était de 375.000 et en mai de 800.000. Malgré cela, le 13 avril, les *Nouvelles* (ainsi que la *Vérité* et la *Vie Economique*) n'ont pas paru, car l'imprimerie refusait de livrer le tirage avant que ses comptes fussent réglés. Ils le furent seulement au bout de quelques jours et les journaux de Moscou ne parurent que le 19 avril.

S. POSENER.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction, et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Art

Roger Allard : *R. de La Fresnaye*, 28 reproductions de peintures et dessins précédées d'une étude critique, de notices biographiques et documentaires et d'un portrait inédit de l'artiste dessiné par lui-même et gravé sur bois par J.-L. Gampert ; Nouv. Revue franç. 3 75

Pierre Borel : *Le roman de Gustave Courbet*, d'après une correspondance originale, avec un portrait de Courbet par lui-même et deux autographes. Préface de Camille Mauclair ; Chiberre. 8 »

Henri Malo : *Critique sentimentale*, souvenirs sur les Cazin et sur Albert Lechat, avec des illust. ; Chiberre. 8 »

Esotérisme

Hector Durville : *Manifestations du fantôme des vivants* ; Durville. 1 50

Camille Flammarion : *La mort et son mystère*. III : *Après la mort* ; Flammarion. 8 50

L. S. Fugairon : *Le problème de la survivance de l'homme devant les savants matérialistes, positivistes, énergétistes* ; Durville. 0 75

Henri Regnault : *La réalité spirite* ; Lettre-préface de Gabriel Delanne ; Durville. 1 50

Henri Regnault : *Seul le spiritisme peut rénover le monde* ; Durville. 1 75

Finances

Emmanuel Besson : *Impressions de voyage au pays de l'enregistrement*, souvenirs d'un directeur parisien, 1871-1917 ; Chez l'auteur ; Périgueux. 8 »

J. Caillaux : *Où va la France ? où va l'Europe ?* la Sirène. 6 75

Gastronomie

Curnonsky et Marcel Rouff : *La France gastronomique*, guide des merveilles culinaires et des bonnes auberges françaises. Paris I : *du Ier au VIIe arrondissement* ; Rouff. 2 50

Histoire

C. Bloch : *L'Empire romain, évolution et décadence* ; Flammarion. 7 50

Emile Chantriot : *La Lorraine sous l'occupation allemande, mars 1871-septembre 1873* ; Berger-Levrault. 20 »

Maurice Croiset : *La civilisation hellénique* ; Payot, 2 vol. 8 »

Marie Lenéru : *Saint-Just*. Avec une introduction de Maurice Barrès. (Cahiers Verts, n° 10) ; Grasset. 5 »

J. Lucas Debreton : *L'Espagne au XVe siècle : Le Roi Sauvage* ; Perrin. 8 »

Littérature

Docteurs Cabanès et Witkowski : *L'esprit d'Esculape* ; Le François. » »

Charles Derennes : *La chauve-souris* (Le bestiaire sentimental) ; Albin Michel. 6 75

Robert Dubarle : *Paroles des vivants et des morts*, dialogues avec la douleur. Avant-propos de M. P. Morillot ; Belles-Lettres. 6 »

Maurice Duplay : *Paul Brulat*, biographie, avec un portrait par Clément Serveau ; Maison franç. art et édition. 2 »

Charles Fegdal : *Choses et gens des Halles*. Dessins d'André Warnod ; Edition Athéna. 8 »

Alphonse Germain : *Esquisses sur nature* ; Belles-Lettres 4 »

Victor Giraud : *Les maîtres de l'heure : Maurice Barrès* ; Hachette. 6 »

Edmond et Jules de Goncourt : *Sophie Arnould d'après sa correspondance et ses mémoires inédits*.

Flammarion et Fasquelle. 7 »

Francis Jammes : *Le poète et l'inspiration*, orné et gravé par Armand Coussens; Gomès, Nîmes.

A. Laborde-Milaa : *Emile Montaigut, 1825-1895*; Libr. Escoffier. 20 »

Henri Letondal : *Fantoches*; Imp. des Editeurs, Limited, Montréal. 1 »

Emile Magne : *Une amie inconnue de Molière*, suivi de *Molière et l'Université*; Emile-Paul. » »

Charles Maurras : *Pages littéraires choisies*; Champion. » »

Littérature antique

Platon : *Phèdre ou de la beauté des âmes*; traduction intégrale et nouvelle avec notes, suivie du Traité de Plotin sur le Beau, par Mario Meunier; Payot. 10 »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1919

P. Chark : *La guerre des croiseurs du 4 août 1914 à la bataille des îles Falkland*. Préface du Capitaine de frégate Castex. Tome Ier : *du 4 août au 1er octobre 1914*. Avec un atlas; Challamel. » »

Emile Lesueur : *Le martyr de Brukenkopf*, souvenirs de guerre et de captivité. Préface d'Auguste Dorchain; Lemerre. 5 »

Erich Ludendorff : *Documents du G. Q. G. allemand sur le rôle qu'il a joué de 1916 à 1918*. Tome II. Préface et traduction du chef de bataillon breveté Delestraint, de l'état-major; Payot. 15 »

Raymond Postal : *La guerre chez nous*; Imp. Wolf, Rouen. 2 50

Philosophie

René Berthelot : *Un romantisme utilitaire*, étude sur le mouvement pragmatiste. Tome III : *Le pragmatisme religieux chez William James et chez les catholiques modernistes*; Alcan. 20 »

Jean Delvolvé : *La technique éducative*; Alcan. 20 »

Jean Finot : *L'atelier des gens heureux*; Revue mondiale. 5 »

Etienne Gilson : *La philosophie au moyen âge*. Tome Ier : *de Scot Erigene à S. Bonaventure*. Tome II : *de S. Thomas d'Aquin à G. d'Occam*; Payot. 8 »

Charles Lalo : *L'art et la morale*; Alcan. 7 »

Poésie

Roger Bastide : *L'hypocrisie visuelle dans la poésie contemporaine*. Poèmes de Georges Chaperot, A. Savanier, André Harlaire; La Pelote, Bordeaux. 2 50

Charles Danélou : *Les Armoricaines*; Figuière. 5 50

Louis Durieux : *Les Incertaines*; Jouve. 4 »

Franc-Nohain : *Le Kiosque à musique*; Fasquelle. 6 75

Gabriel-Joseph Gros : *Guide champêtre*; Le Damier. 5 »

J.-A. Longpré : *Pour vous*; Messein. 6 »

René Morand : *Poèmes*, bois et bandeaux de Marcel Roche; Marcel Scheur, Paris. » »

Jean Claude Prégermain : *Autant en sème le vent*; Maison franç., art et édition. » »

Alcide Ramette : *Le pèlerin ébloui*; Chiberre. 5 »

Roger Reigner : *La flûte d'aumône*; Maison franç. art et édition. 5 »

Etienne Roy : *Girouette au vent*; Calmann-Lévy. 6 75

Politique

G. Courret : *La Révolution juive de Russie*, L'Ordre français du sud-est; Nice. 1 »

Ambroise Got : *La Terreur en Bavière*; Perrin. 7 »

Emile Haumant : *Le problème de l'unité russe*. Avec 4 cartes; Bossard. 4 50

Odette Keun : *Sous Lénine*, notes d'une femme déportée en Russie par les Anglais; Flammarion. 7 »

Mauricius : *Au pays des Soviets*; Figuière. 7 »

Guy de Montjou : *Impressions d'Allemagne. D'où viennent nos déceptions. Enquête sur l'aviation allemande*; Plon. 4 50

Jose P. Otero : *L'Argentine devant l'histoire*, Tome Ier : *De l'émancipation à la république unitaire*. Préface de M. Alfred Croiset; Plon. 7 »

Colonel Rézanof : *La troisième internationale communiste. Le Komintern*, traduit du russe, avec 11 photogr.; Bossard. 3 90

Questions religieuses

Mère Marie de Jésus, fondatrice et prieure du Carmel de Paray-le-Monial. 1853-1917. Préface de M. le chanoine Ch. Sauvé; Monastère de la Sainte-Trinité, Paray-le-Monial. 12 »

Roman

Louis Artus : *Le vin de ta vigne*; Emile-Paul. 6 75.

René Bizet : *Avez-vous vu dans Barcelone ?* Renaissance du livre. 6 »

V. Blasco Ibanez : *Luna Benamor* suivi de *Les Plumes du Cabouré*. Traduit de l'espagnol, par Mme R. Lafont. Avec 3 illust.; Athéna. 6 »

Cami : *Vitriol et Confetti*. Illust. de R. Diligent; Le Merle blanc. 2 50

Henry Cros : *Le lutrin de Cucugnan*; Les Gémeaux. 3 50

Eudore Delaplanche : *La folie de Vesta*; Jouve. 7 »

Ferdinand Duchêne : *Au pas lent des caravanes*; Albin Michel. 6 75

Jean Dufourt : *Grâce ou la chatte sauvage*; Plon. 7 »

Alexandre Dumas : *Le Comte de Monte-Christo*, tome IV, V et VI; Nelson. Chaque tome. 4 50

Maxime Formont : *Le visage de l'amour*; Lemerre. » »

Maurice Genevoix : *Rémi des Ranches*; Flammarion. 7 »

Victor Goedorp : *Dix du 4 gagnant et placé*; Grasset. 6 75

Comtesse E. de Grivel : *Mademoiselle de Saintes*; Messein. 6 75

Franz Hellens : *Bass Bassina-Noulou*; Rieder. 6 75

Bernhard Kellermann : *Le tunnel*. Traduit de l'allemand par Cyril Berger et Werner Klette; Flammarion, 2 vol. 13 50

Jean Claude Prégermain : *La nuit tombée, deux étoiles veillent*; Maison franç., art. et édition. 6 »

Jean Ravennes : *Le beau voyage de M. de Merfeuil*; Ollendorff. 8 »

George Soulié de Morant : *Le palais des cent fleurs*; Fasquelle. 6 75

Charles Tardieu : *La maison du bout du quai*; Férenczi. 6 75

Anton Tchekhov : *Trois années*, suivi de *La Salle nº 6*, traduit du russe avec un avant-propos par Mostkova et A. Lamblot; Rieder. 6 75

Sciences

Jean Becquerel : *Exposé élémentaire de la théorie d'Einstein*; Payot. 4 »

Capitaine Stéphan Christesco : *Explorations dans l'ultra-éther de l'univers et les anomalies des théories d'Einstein*. Avec un atlas de Cosmogonie scientifique; Alcan. 30 »

Gaston Moch : *Initiation aux théories d'Einstein*; Larousse. 4 »

Sociologie

Jean Appleton : *La prohibition de l'alcool aux Etats-Unis*, histoire et résultats sociaux; Progrès civique. » »

P. Grimanelli : *L'Idéologie démocratique et la politique positive*; Revue positiviste internationale. 1 50

Théâtre

Alexandre Arnoux : *Huon de Bordeaux*, mélodrame féerique ; Albin Michel. 3 75

Nicolas Gogol : *Le Revizor*, suivi de *Mariage*, traduit du russe par Marc Sémenoff; Plon. 10 »

François Porché : *La Dauphine*, comédie en 3 actes en vers, précédée d'une lettre à Madame Simone ; Emile-Paul. 6 75

Varia

G. Hublot du Rivault : *Monsieur Tueloup, veneur du temps passé* ; L'Eleveur. 8 «

Voyages

Lucien Bossoutrot et Louise Faure-Favier : *La belle aventure du Goliath*. Avec des illust. ; Renaissance du livre. 7 50

MERCVRE.

ÉCHOS

Erckmann, Chatrian et Lamartine. — A propos d'une nouvelle traduction de « La Sonate à Kreutzer ». — Le théâtre de Tourguéniev. — Isabelle Rimbaud au cimetière de Charleville. — La « Casa Bonaparte » à Ajaccio. — La population algérienne. — L'île de Robinson Crusoé. — Encore une accusation de plagiat. — Quelques auberges célèbres. — Sur une nouvelle interprétation de la Tour Magne. — Descendants ou homonymes. — Les Vandales à Saint-Sulpice. — Les lunettes bleues du général Boulanger. — Ah! Plaisez-moi. — « Pipe-en-bois » sous la Commune. — Une protestation de M. N. Jorga. — A propos de Monticelli. — L'étymologie de « Cordon bleu ». — Les Académiciens de 1940. — Errata.

Erckmann, Chatrian et Lamartine. — La publication récente des Souvenirs d'Emile Erckmann confirme ce que l'on savait déjà en partie sur la collaboration Erckmann-Chatrian et le travail de chacun des collaborateurs dans l'œuvre commune.

L'érudit Maurice Tourneux avait écrit à ce sujet :

La part de M. Erckmann consistait surtout dans la rédaction des romans et des nouvelles, tandis que M. Chatrian intervenait plus directement dans la publication et dans les remaniements pour la scène. (*Grande Encyclopédie*, tome XVI, page 168.)

Une phrase des souvenirs inédits d'Erckmann vient aujourd'hui donner une force singulière à l'opinion de Maurice Tourneux.

Erckmann, parlant du *Conscrit de 1813*, s'exprime ainsi :

... *J'écrivis le roman* currente calamo. *Chatrian le porta, comme d'habitude, aux* Débats, *sans y avoir changé une ligne...*

Comme d'habitude...

Dès la publication du livre, Lamartine y consacra deux des Entretiens de son *Cours familier de littérature* (135e et 136e Entretiens).

Il est à remarquer que, par une sorte de prescience sur les mystères de cette collaboration, le poète saluait l'œuvre en ces termes :

« Un phénomène, c'est-à-dire un nouveau genre de beauté en littérature, inventé comme par accident... Nouveauté et Vérité sont les noms de ce chef-d'œuvre. Ce sont deux beaux noms. Le genre littéraire vieillissait, il va rajeunir ! Or quel est l'auteur ou quels sont les auteurs de ce phénomène ? Car ils sont deux, c'est-à-dire qu'ils sont anonymes. On comprend le génie qui est personnel ou qui n'est pas dans un seul homme ; mais on ne le comprend pas dans deux hommes égaux en facultés et en aptitudes. Ce serait un miracle que Dieu n'a pas fait. Il y a donc là non seulement un phénomène, il y a une énigme. Laissons-la, l'avenir nous l'expliquera... »

L'explication fut donnée au cours du procès qui s'engagea devant le Tribunal de la Seine, le 26 mars 1890... Les Souvenirs d'Emile Erckmann ne sont qu'un témoignage de plus.

Et il est permis de se demander si les organisateurs des fêtes de Phalsbourg ont été bien inspirés, à l'occasion du Centenaire d'Emile Erckmann (21 mai 1922), de vouloir honorer *les auteurs* des « Romans nationaux et populaires ». — L. D X.

§

A propos d'une nouvelle traduction de « la Sonate à Kreutzer »

Paris, le 20 mai 1922.

Mon cher directeur et ami,

En réponse à un écho paru au *Mercure de France* dans la livraison du 15 avril touchant la traduction de *La Sonate à Kreutzer* faite par M. Halpérine-Kaminsky, celui-ci publie, dans le dernier numéro de votre Revue, une longue lettre dans laquelle il me prend violemment à partie. Il m'accuse de concurrence déloyale, de truquage de texte, de calomnie à son égard, en un mot de méfaits de toute sorte. Et tout cela, parce qu'on a osé dire, dans l'écho précité, qu'en racontant ce qui n'est pas vrai, M. Halpérine-Kaminsky « se trompe lourdement ou trompe ses lecteurs ». Avant de répondre aux griefs invoqués contre moi par M. H.-K., je voudrais m'entendre avec lui sur le sens et la valeur des mots. Quand on dit quelque chose qui ne correspond pas à la réalité, quand on affirme un fait contraire à la vérité on ment sciemment ou on se trompe de bonne foi. Il me semble que sur ce point il ne peut exister deux opinions, et tout le monde, M. H.-K. y compris, sera d'accord en cela. Ceci posé, examinons sa lettre publiée dans le *Mercure de France* du 15 mai.

En parlant de l'écho paru au *Mercure de France* du 15 avril, M. H.-K. dit :

On y allègue que cette traduction (c.-à.-d. la sienne) n'est pas faite d'après la troisième et dernière version du texte russe...

Non, pas du tout. Si M. H.-K. avait dit que la traduction était faite d'après la troisième, quatrième ou n'importe quelle version russe de *La Sonate à Kreutzer*, personne n'aurait rien dit, et cette polémique n'aurait pas eu lieu. Mais, dans sa préface à l'édition Plon, M. H.-K. affirmait tout autre chose ; il y disait notamment :

La nouvelle traduction que nous donnons de l'un des chefs-d'œuvre de Léon Tolstoï, *la Sonate à Kreutzer*, a été faite d'après la troisième et dernière version du texte russe, *ignorée jusqu'ici du public français et demeurée assez peu connue des Russes eux-mêmes*

Et plus loin il explique que cette version a bien été publiée dans l'édition des œuvres complètes du grand écrivain ; mais la censure veillait, elle fit saisir l'édition nouvelle, et très peu, parmi les vingt volumes, parvinrent au public.

Je dois, dit M. H.-K., à l'amabilité de la Comtesse Sophie Tolstoï, de posséder *l'un des rarissimes exemplaires* des vingt volumes qui aient échappé à la vigilance de la censure.

Ceci est net : donc M. H.-K. est un des heureux possesseurs du *rarissime exemplaire* des œuvres complètes de Tolstoï, qui contient un texte tout à fait nouveau de *La Sonate à Kreutzer*.

Or, après la mort de L. N. Tolstoï, deux éditions posthumes des œuvres complètes ont paru : l'une en 1911, l'autre en 1913 ; toutes les deux ont paru à Moscou, et ont été vendues à plusieurs dizaines de milliers d'exemplaires chacune.

En affirmant donc dans sa préface que l'édition a été supprimée par la censure et qu'il possède un des exemplaires *rarissimes*, M. H.-K. affirmait un fait qui est contraire à la vérité. Dans sa lettre au *Mercure de France*, M. H.-K. renonce à cette version d'un exemplaire *rarissime* et ne parle plus que d'une saisie « *d'une partie* de l'édition de 1911 ».

Dans ces deux éditions posthumes, vendues, comme nous avons dit tout à l'heure, à plusieurs dizaines de mille exemplaires, se trouve cette troisième version de *la Sonate à Kreutzer*, qui a été traduite par M. H.-K. et éditée chez Plon.

En affirmant que cette dernière version du texte russe est « assez peu connue des Russes eux-mêmes », M. H.-K. avançait encore un fait contraire à la vérité.

Voyons maintenant si, comme M. H.-K. l'affirme, cette version du texte russe est « ignorée jusqu'ici du public français » ? Pour le prouver, M. H.-K. cite deux passages, qui, selon lui, ne se trouvent que dans sa traduction.

Voici le premier passage, pris dans le chapitre XI de *La Sonate à Kreutzer*.

Prêcher la stérilité dans le mariage en vue d'augmenter le plaisir sensuel, c'est permis. Mais suggérer qu'il faille s'abstenir de l'enfantement au nom de la morale, bon Dieu, quelle clameur. *Parce qu'une dizaine d'êtres humains, ou deux d'entre eux seulement, voudraient cesser de se conduire en porcs, notre espèce courrait le risque de s'éteindre !*

Et dans sa lettre au *Mercure de France*, M. H.-K. dit : « Je prétends, moi, qu'elle (cette phrase) n'y figure nullement, même « un peu autrement traduite », c'est-à-dire qu'elle ne figure dans aucune traduction, parue antérieurement à celle de M. H.-K. :

Pourtant, il n'avait qu'à ouvrir, tome XXVII des œuvres complètes de L. N. Tolstoï dans ma traduction, parue en 1912 chez Stock, à la page 284, et il y aurait trouvé :

Prêcher l'abstinence de l'enfantement sous prétexte qu'il faut prendre le plus d'agrément possible, c'est permis ; mais oser dire qu'il faut s'abstenir de l'enfantement au nom de la morale, mes aïeux, quels cris ! *Le danger que le genre*

humain disparaisse parce que des hommes désirent ne plus être des cochons.

Il n'avait qu'à ouvrir *La Feuille Littéraire*, nº 109 (1) (tirée à 100.000 exemplaires) et à la deuxième page, 6e colonne en haut, chap. XI, il aurait lu :

Prêchez l'abstention de la procréation, afin que vous y ayez plus d'agrément, c'est permis ; mais osez un seul mot sur l'abstention au nom de la moralité, Seigneur Dieu, quels cris !.. *Le genre humain disparaîtrait de ce qu'une ou deux dizaines d'hommes pourraient cesser d'être des cochons.*

Bien entendu cette même phrase tout entière se trouve également dans ma traduction, parue récemment chez G. Crès dans la collection « Les Maîtres du Livre », page 56.

Voici pour le premier passage. Le deuxième, cité par M. H.-K. dans sa lettre, est plus important ; le voici :

« L'édition qui a servi à ma nouvelle traduction », dit M. H-K., contient, à la suite, tout un passage nouveau que je suis bien forcé de reproduire ici :

Quoi d'étonnant, dès lors, de voir la doctrine morale aboutir aux mêmes conclusions ?

Il se tut encore et prolongea cette fois le silence, tout en fumant sa cigarette, en tirant d'autres de son sac et les plaçant dans son porte-cigarettes fort usé.

— Je comprends votre idée, dis-je, *les Quakers* professent quelque chose de semblable.

— En effet, et ils ont bien raison. La passion sexuelle, si masquée qu'elle soit par la civilité, est un mal terrible contre lequel il faut lutter, et non l'encourager comme nous le faisons. Les paroles de l'Evangile : « Celui qui regarde une femme avec convoitise a déjà commis l'adultère », s'appliquent non seulement aux femmes des autres, mais encore et surtout à notre propre femme.

Après avoir cité ce passage, et ajouté un commentaire, sur lequel nous reviendrons tout à l'heure, M. H.-K. ajoute :

Quoi qu'il en soit, on ne retrouve pas plus ce passage de la phrase controversée dans aucune des traductions françaises, et sans doute en d'autres langues, publiées antérieurement à celle que je donne aujourd'hui ; elle ne saurait figurer davantage dans celle de la collection « Les Maître du Livre », tout récemment publiée...

Je n'ai pas pu vérifier les traductions en d'autres langues, mais pour la langue française, je prie M. H.-K. de se rapporter à « La Feuille Lit-

(1) M.H.-K. dit dans sa lettre que la traduction de *La Sonate à Kreutzer* parue dans la *Feuille Littéraire* est aussi de moi. Pourtant, à la première page, en caractères de deux centimètres de hauteur, figure la mention que la traduction est de *Olga Sidersky*. En affirmant donc que cette traduction est de moi, M. H.-K. a dit encore une contre-vérité.

téraire » et à ma traduction, parue dans la collection « Les Maîtres du Livre ».

Voici la fin du chapitre XI dans la traduction de Mlle Olga Sidersky :

Qu'y a-t-il donc d'étrange à ce qu'il en soit de même selon la doctrine morale?

Il se tut longtemps ensuite ; il finit de fumer sa cigarette, puis, en ayant tiré de nouvelles de son sac, il les rangea dans son vieil étui malpropre.

— Je comprends votre pensée, fis-je ; il y a quelque chose d'analogue dans ce qu'affirment *les Shakers*. — Oui, oui, et ils ont raison, répondit-il. La passion sexuelle, quoi qu'on fasse,.. etc.

Le même chapitre XI dans ma traduction, parue chez Crès, se termine ainsi :

Alors qu'y a-t-il là d'étrange que la doctrine morale s'accorde avec les précédentes ?

Il se tut longtemps, acheva sa cigarette, en prit d'autres dans son sac, et les rangea dans un vieil étui sale.

— Je comprends votre pensée, dis-je. *Les Shakers* affirment quelque chose de semblable.

— Oui, oui, et ils ont raison. La passion sexuelle... etc.

Alors, je demande à M. H.-K. si, en affirmant, avec un aplomb magnifique, que cette phrase ne se trouve dans aucune traduction, parue avant la sienne, ni dans ma traduction dans la collection « Les Maîtres du Livre », il a dit la vérité ? Je demande si, en affirmant, dans sa préface, que cette troisième version n'était pas connue du public français, avant que lui ne la fasse connaître, il a dit la vérité ? Et si l'on n'a pas le droit de dire « qu'il se trompe lourdement ou trompe ses lecteurs » ?

Nous avons dit que M. H.-K. accompagne cette citation d'un commentaire, qui est tout un poème, le voici :

Il est facile d'apercevoir la raison de cette addition : en rappelant qu'un nombreux groupement d'hommes, la Secte des Quakers, si répandue en Angleterre et en Amérique, partage les idées exposées dans la *Sonate à Kreutzer*, Tolstoï signifie à ses critiques que sa thèse n'a pas un caractère aussi insolite qu'ils s'évertuent à le faire croire.

M. H.-K. ne comprend pas qu'en faisant dire, *dans sa traduction*, à Tolstoï que les *Quakers* professent quelque chose de semblable, c'est-à-dire qu'ils prêchent l'abstinence dans les rapports sexuels et le célibat, il lui attribue tout simplement une ânerie, que le génial écrivain n'a jamais pu ni penser, ni écrire. Et en commentant ce passage, comme il le fait, M. H.-K. montre une ignorance crasse.

Chez Tolstoï il n'y a pas les *Quakers* (*Kvakery* en russe) ; mais

Shekery (en russe). M. H.-K. a pensé sans doute que c'était là une faute d'impression, puisqu'il ignorait ce mot russe, *Shekery*. Il s'agit de *Shakers*, d'une autre secte de l'Amérique du Nord, très peu nombreuse (on en compte de 5 à 6.000 âmes en tout), et dont la base de doctrine est *le célibat*. Les Quakers partagent, en effet, beaucoup des idées de Tolstoï, surtout celles concernant le service militaire ; mais nous pouvons assurer à M. H.-K. qu'ils ne partagent pas du tout les idées exprimées par Tolstoï dans la *Sonate à Kreutzer*. Les Quakers ont presque toujours beaucoup d'enfants, et plus il y a d'enfants dans une famille, plus elle est respectée.

Je vous demande pardon, cher ami, pour la longueur inusitée de ma réponse ; encore quelques mots et elle est finie.

M. H.-K. dit dans sa lettre qu'en critiquant ses traductions j'ai recours à des moyens « de concurrence foraine ». Non, monsieur, il n'y a là aucune concurrence, foraine ou non. Chacun a le droit de traduire, même mal, s'il ne connaît pas suffisamment la langue. Mais ce qu'on n'a pas le droit de faire, c'est de publier sur la couverture d'une traduction de *Résurrection* : « Edition définitive, revisée par l'auteur », quand cette traduction n'est que le démarquage d'une traduction antérieure de M. Téodor de Wyzewa, ce qui a été abondamment démontré il y a dix ans au *Mercure de France* et jamais démenti par M. H.-K.

Ce qu'on n'a pas le droit de faire, c'est de prendre le roman *inachevé* de Dostoïevsky qui s'appelle Niétochka Nezwanova, d'en extraire six chapitres et d'en faire un volume intitulé : *Les Etapes de la folie* ; de faire avec les autres chapitres un deuxième volume, l'intituler : *Ame d'enfant* et inventer la fin. Et faire passer ces truquages pour les œuvres authentiques de Dostoïevsky !

Cela montre peut-être des dispositions remarquables pour... le commerce forain par exemple, mais cela n'a rien de commun avec la littérature.

Cordialement vôtre. W. BIENSTOCK.

§

Le théâtre de Tourguéniev.

Paris, 17 mai 1922.

Monsieur le Directeur,

A la suite d'une lettre de M. Fernand Roches, M. J.-W. Bienstock a rectifié l'erreur qu'il avait commise en avançant que « tout le théâtre de Tourguéniev est traduit en français », mais je suis très étonné que sa rectification s'accompagne de nouvelles erreurs. Traducteur du *Théâtre* de Tourguéniev, dont M. Bienstock a cru devoir critiquer l'édition française avant même qu'elle ait paru, je me vois obligé de relever ces erreurs qui sont de nature à tromper le public et à nuire à une entreprise toute littéraire.

Il est inexact que seules les trois pièces de Tourguéniev citées par notre collaborateur aient été jouées sur les scènes russes. En dehors de ces trois œuvres, quatre autres pièces au moins, *Un déjeuner chez le Maréchal de la Noblesse, Un soir à Sorrente, Trop tirée la corde casse, La Provinciale*, ont été jouées dans les anciens théâtres impériaux de Pétersbourg et de Moscou ou dans les grands théâtres de Russie. Elles formaient d'ailleurs, comme tout le répertoire de Tourguéniev, un sujet constant d'études à l'Ecole des Théâtres impériaux (Conservatoire), et les élèves y puisaient leurs scènes de concours aussi volontiers que dans Gogol et Ostrovski.

Le Déjeuner chez le Maréchal est un des chefs-d'œuvre les plus classiques des théâtres impériaux. Il y a été *remonté* au moins trois fois et les moindres rôles y étaient fréquemment tenus par les acteurs les plus en vue. M. Bienstock à la... connaissance (?) de qui cette pièce n'a jamais été jouée (!) pourra voir incessamment dans le premier volume de nos traductions une reproduction de la mise en scène du *Déjeuner*, due au prince Chervachidzé. Le décorateur est actuellement à Paris, ainsi que plusieurs artistes des anciens théâtres impériaux, et le translateur connu des *Œuvres complètes* de Tolstoï aurait pu, semble-t-il, se renseigner auprès d'eux.

Ils lui auraient de même appris que *la Provinciale*, dont l'acteur Dalmatin jouait un des principaux rôles, fut promenée par lui dans toute la Russie.

Contrairement à ce qu'allègue M. Bienstock, *Un mois à la campagne* a été un des meilleurs succès du théâtre Artistique, non moins à Pétersbourg qu'à Moscou. Cette célèbre compagnie l'a joué plusieurs saisons. C'est à son initiative qu'est dû le revirement absolu dans le goût du public et dans l'esprit de la critique, survenu en Russie depuis une vingtaine d'années à propos du théâtre de Tourguéniev. M. Bienstock, qui s'est installé chez nous à peu près à cette époque-là (pensons-nous), trouvera peut-être des indications intéressantes sur ce point dans la courte *Introduction* de nos traductions.

Il convient d'ajouter qu'il n'est pas de pièces russes qui aient eu autant de vogue auprès du public mondain que les petites œuvres dramatiques de Tourguéniev. Ces esquisses étaient sans cesse jouées dans les salons et les sociétés d'amateurs. Nous croyons savoir que même les conditions sociales présentes n'ont pas empêché le théâtre de Tourguéniev de continuer à être joué en Russie.

Veuillez agréer, etc.

DENIS ROCHE.

§

Isabelle Rimbaud au cimetière de Charleville. — Isabelle Rimbaud voulait être inhumée auprès de son frère dans le caveau de

la famille, à Charleville, ce qui ne put être accompli quand elle mourut en 1917. M. Paterne Berrichon vient de réaliser le vœu de sa femme. C'est le 15 mai, à une heure de l'après-midi, qu'a eu lieu, à l'église de Charleville, le service funèbre, suivi de la descente du corps dans le caveau. Voici donc réunis l'auteur de tant de pages significatives sur Arthur Rimbaud et d'un des meilleurs livres nés de la guerre publié ici même avant de paraître en volume : *Dans les Remous de la Bataille*, et le grand poète que fut son frère. Nous attendons une autre cérémonie, celle de l'inauguration d'un nouveau buste d'Arthur Rimbaud, en remplacement de celui qui fut détruit par les Allemands.

§

La « Casa Bonaparte » à Ajaccio. — Elle est très simple, cette demeure, qui s'élève à quelques mètres du port. « Avec ses volets verts — écrivait le *Journal d'Yverdon* du 16 mai 1911, — sa façade jaunâtre, son toit vieillot, elle est semblable aux maisons voisines, mais une plaque indique que là est venu au monde, le 15 août 1769, celui qui devait être Napoléon Ier. L'intérieur est triste et délabré . La chambre la mieux conservée est celle où Napoléon, alors jeune officier, habitait quand il venait passer ses congés dans sa famille. Elle est meublée modestement de quelques chaises et d'un canapé aux étoffes mangées par les mites, d'une sorte de bahut dont la couverture de marbre est fendillée en maints endroits, enfin d'une vulgaire pendule, placée sous un globe de verre. » Telle était alors la piété de la Montijo, cette richissime Espagnole, à l'endroit du berceau de l'Aigle. Car c'est là qu'on conserve la fameuse chaise à porteur qui, — au triple témoignage de MM. Colonna de Cesari Rocca (dans *Le Nid de l'Aigle*) p. 109, Marcaggi (dans *Le Souvenir de Napoléon à Ajaccio*) et Frédéric Masson, qui, plus catégorique, nie jusqu'à la réalité de la « Casa Bonaparte » dans son *Napoléon Inconnu*, écrivant qu'il est inutile de chercher à Ajaccio la maison et la chambre où naquit Napoléon ! — n'a jamais servi à l'usage qu'on lui attribue, encore que l'*Echo de Paris* du 27 février 1911 n'hésitât pas à proclamer bien haut qu'elle « servit à transporter de la cathédrale à la maison Laetitia Ramolino, femme de Charles Bonaparte, prise subitement des douleurs de l'enfantement de celui qui devait être l Empereur... » et que les touristes en aient emporté tant de morceaux qu'elle n'est plus qu'une ombre de chaise ! Mais enfin les Corses tiennent à leur « Casa Bonaparte », en dépit des historiens... et de leurs histoires.

Dès lors, il est instructif de constater que les Napoléonides se refusent à débourser les quelques billets de banque nécessaires pour remettre cette relique de la légende en état. En 1911, la Princesse Ney de la Moskowa, née Bonaparte, entend à Ajaccio les doléances du concierge et promet de « faire le nécessaire » auprès de la propriétaire, « S. M.

l'Impératrice Eugénie ». Le bruit court, alors, que la Montijo a l'intention d'installer dans la maison natale de Napoléon Ier un Musée consacré à la mémoire de l'Empereur (1). Blague que tout cela ! La Montijo est morte et la Maison Bonaparte passe au Prince Victor, qui se montre tout aussi difficile à émouvoir.

Nous sommes en 1920. La mairie d'Ajaccio envoie à ce Prétendant un rapport en forme de l'architecte municipal, constatant que l'immeuble menace ruine. Son Altesse Impériale s'en tire en faisant répondre que « la liquidation de l'héritage de S. M. l'Impératrice Eugénie n'étant pas terminée, il ne pouvait être tenu compte des suggestions du maire ». Cette même année, comme par miracle, l'Etat français s'avise de classer parmi nos monuments historiques le fameux « sanctuaire ». Mais, comme par miracle aussi, ce même Etat français n'a point encore pris possession, à l'heure qu'il est, de cette masure, ce qui lui permet d'en éviter la réparation à ses frais !

Le journal que dirige le député corse C. Caitucoli, *La Jeune Corse*, ayant signalé récemment les dangers qui menaçaient la « Maison », a tout juste obtenu l'enlèvement du matériel d'échafaudage qui garnissait ses caves, ce qui n'empêche pas — écrit-il dans son numéro des 24-25 avril derniers — que la construction reste menacée dans sa solidité. « *La Maison n'est pas sur voûtes... Elle est toujours menacée par l'eau qui s'infiltre par les parties supérieures. Cette Maison est une relique essentielle pour la Ville, pour la Corse et pour le monde entier.* » — Il est évident que notre Commission des Monuments Historiques ne peut pas montrer un grand enthousiasme pour une pseudo-demeure des Bonaparte, comme le rappelait encore l'autre jour M. Charles Chassé, à la page 524 du numéro du 30 décembre 1921 de la *Revue de la Semaine*. La France a d'autres ruines à réparer que celles d'une bicoque que M. Masson lui-même déclare apocryphe. Et le Prince Victor a hérité d'assez de millions de la Montijo pour y aller, si ça lui dit, de quelques *quattrini*..... Allons, Altesse, ne vous faites donc point tant tirer l'oreille et hâtez-vous un peu de sauver la « Maison », qui menace ruine ! — C. P.

§

La population algérienne.

Alger, le 19 avril 1922.

Monsieur le Directeur,

Dans son article « La province d'Algérie », paru dans le *Mercure* du 1er avril, M. Yvon Evenou-Norvès dit qu'en Algérie « Italiens, Espagnols et Maltais se groupent en leurs quartiers, de même que musulmans d'une part et Juifs de l'autre continuent leur vie indépendante dans la cité ».

Si cela est vrai des Arabes et des Juifs, qui vivent, en effet, parallèle-

(1) Voir la *Revue Napoléonienne* du Baron A. Lumbroso, numéro de juillet-octobre 1911, p. 92.

ment à nous, sans assimilation ni fusion à envisager de longtemps, il n'en est pas de même des Espagnols, Italiens et Maltais, dont les mariages avec des Français ou des Françaises sont de plus en plus nombreux.

En relevant la nationalité d'origine des personnes qui se sont mariées, depuis 1917, à la mairie d'Alger d'une part et à celle d'Oran (où la proportion des étrangers est plus considérable) d'autre part, j'ai fait les constatations suivantes qui portent sur 1.000 mariages pour chacune de ces deux villes :

	Alger	Oran
Mariages entre Français	332,9	179,8
— étrangers	260,1	485,1
— Français et étrangers	251,9	132,1
— Juifs	110,6	170,0
— Juifs et Français	19,9	12,2
— Juifs et étrangers	11,7	11,8
— Français et Arabes	6,5	5,0
— étrangers et Arabes	5,4	4,0
— Juifs et Arabes	0,0	0.0
Totaux	1000,0	1000,0

Ces chiffres doivent être accompagnés de quelques remarques :

1° L'expression « étrangers » peut être considérée comme s'appliquant presque exclusivement à des Espagnols, Italiens et Maltais qui forment ici une énorme majorité par rapport aux autres ressortissants ; ces derniers, d'ailleurs, se marient surtout chez leurs consuls et leurs noms ne figurent pas à l'état-civil français quand ils n'épousent pas une Française.

2° Cette même rubrique comprend non seulement des étrangers non naturalisés, mais encore des étrangers d'origine, c'est-à-dire des néo-Français ou des enfants nés de mariages d'étrangers ou de néo-français avec des françaises, en un mot tous les conjoints portant un nom espagnol, italien ou maltais.

3° Dans les mariages entre Français et étrangers on constate que les Français épousent plus facilement des étrangères que les étrangers des Françaises (*Alger* : 145,1 °/₀₀ maris français avec femme étrangère pour 107,8 °/₀₀ maris étrangers avec femme française ; *Oran* : 74 °/₀₀ maris français pour 58,1 °/₀₀ maris étrangers).

4° Il serait intéressant de faire faire la même statistique dans les communes rurales, notamment dans le département d'Oran où l'Espagnol s'est fixé à la terre et, comme le Français du Canada, conserve sa nationalité plus facilement que dans les villes. Je ne serais pas étonné d'apprendre qu'à Perrégaux, Relizane, Saint-Denis-du-Sig, Saïda et Rio-Salado, notamment, les mariages d'étrangers avec des Français sont

proportionnellement moins nombreux qu'à Oran et surtout qu'à Alger.

Veuillez agréer, etc.

F. C.

§

L'Ile de Robinson Crusoë. — 1° La thèse de M. A. Hyatt Verril a été soutenue déjà par Clifford Howard [*The Bookman*, juillet 1914]. A Tobago on a découvert dans la grotte décrite par Robinson le squelette d'un bouc que Robinson raconte avoir enterré en cet endroit. Cette relique fut exposée à l'Exposition Universelle de Chicago en 1893.

2° Elisée Reclus, *Amérique du Sud*, I, p. 72 : C'est un naufragé jeté dans cette île (Tobago) qui fournit à De Foë les principaux éléments de l'histoire de Robinson Crusoë. — Dr. E. B.

§

Encore une accusation de plagiat. — C'est une histoire que le *Correspondant* a déjà signalée prudemment il y a quelques années. Mais la *Revue des Cours et Conférences* y revient, insiste... Lamartine se serait servi, pour écrire *Graziella* (1849), d'un roman publié en 1810 par le Comte Forbin sous le titre : *Charles Barimore.* Voici, d'après la *Revue des Cours et Conférences*, l'intrigue de ce roman :

Le héros, un jeune Anglais, vient en Italie se distraire d'un chagrin ; à peine est-il à Naples qu'il sent l'influence engourdissante du climat... Mais c'est là, pour nous, une note déjà connue, et la coïncidence mérite d'être relevée. Charles Barimore rencontre bientôt une jeune beauté de l'île de Proidia... C'est curieux. Il a vite fait de s'éprendre d'elle, il se rapproche de sa famille ; le matin, la Procitane, Nisieda, vient timidement lui apporter du lait, des coquillages et du pain noir... C'est vraiment très curieux. Mais des obstacles se dressent devant cet amour naissant. Nisieda s'est promise à un couvent ; de là, grande mélancolie, maladie de l'héroïne, et maladie du héros, semblable, elle aussi, à une certaine maladie que nous n'avons pas oubliée. La crise se dénoue, les obstacles sont levés, les deux amants se rapprochent et s'aiment.

Notons tout d'abord que cette analyse n'est pas très fidèle. En se reportant à la première édition (in-8, Paris, Renaud, 1810) ou à la quatrième (2 vol. in-12, Paris, Masson, 1823) de *Charles Barimore, roman sentimental*, par le Comte Louis-Nicolas-Philippe-Auguste de Forbin (Directeur général des musées de France, né à La Roque, en 1779), on constate que si Barimore finit en effet par épouser Nisieda (ce qui ne ressemble guère à l'idylle vécue par Lamartine avec une jeune cigarière en 1812), leur félicité est de courte durée. Nisieda devient jalouse, puis mystique. Elle se retire dans un couvent sans qu'il soit possible à son époux de découvrir le lieu de sa retraite. Désespéré, Barimore s'embarque pour les Indes et fait naufrage sur les côtes de Bornéo.

Il faut vraiment beaucoup de bonne volonté pour trouver que cette histoire ressemble, même de loin, à *Graziella*. — L. DX.

§

Quelques auberges célèbres. — En lisant la note « Quelques auberges célèbres » (p. 570 du *Mercure* du 15 avril), on aurait, ce me semble, l'idée que M. Pickwick a réellement existé, mais les lecteurs de Dickens savent bien qu'il n'en est rien. Donc il est plus qu'oiseux de parler des chambres occupées par MM. Pickwick, Tupman et Winkle respectivement. Ce n'est pas, bien entendu, la faute de votre correspondant, mais plutôt celle du propriétaire de la « Bull Inn » à Rochester, auberge qui existait à l'époque de la publication des *Pickwick Papers* et qui existe encore aujourd'hui. Parler de cette auberge, c'est fort bien ; c'est un édifice réel qui figure dans le roman cité ; dire, cependant, que tels ou tels personnages fictifs y sont descendus, c'est un peu fort.

Il en est de même de l'auberge de l'Ange (*The Angel Inn*) à Bury St-Edmunds, où, d'après la légende, on vous montre le service à découper dont se servait M. Pickwick lors de sa visite à cette hôtellerie. Ces détails absurdes sont peut-être inventés pour faire rire, pourtant il y a toujours le risque que les personnes qui ne font qu'entendre parler de Dickens les prennent au sérieux.

Dans le même ordre d'idées, on parle de l'église où s'est mariée *Little Dorrit*, comme si c'était un personnage réel, au lieu d'identifier l'église comme étant celle où Dickens dans son roman place le mariage de la Petite Dorrit. Suis-je trop méticuleux ? Je ne le crois pas.

A propos de Dickens il y a pis encore. Feu M. Francisque Sarcey dans *le Mot et la Chose* (pp. 66-71), sous la rubrique « Bien-être — Confort », fait allusion à M. Pickwick et à son fidèle serviteur Samuel Weller ; et ici, c'est le cas de le dire, la phrase *tradattore, traditore* est de mise : on peut facilement vérifier la justesse des remarques suivantes avec le texte original ou une bonne traduction des *Pickwick Papers*.

« Il [Pickwick] descendit à l'auberge du *Hareng couronné.* » Il n'y a aucune auberge ni dans les *Pickwick Papers*, ni ailleurs dans l'œuvre de Dickens, que je sache, dont le nom ressemble en aucune façon à celui-là.

Ensuite M. Sarcey raconte la préparation d'un grog par le fidèle serviteur Samuel, un incident qui paraît être une pure invention de la part du narrateur. Notons qu'un peu plus haut il dit que « l'admirable roman » de Dickens « n'a d'autre tort, à nos yeux, que d'être écrit en anglais ». Il paraîtrait que M. Sarcey ne comprenait pas l'anglais et n'avait même pas une bonne traduction française des *Pickwick Papers* à sa portée.

— De bon grog ! lui dit Samuel d'une voix attendrie, de bon grog !
— Oui, mon ami, de bon grog ! répéta M. Pickwick.

— Alors, ça va bien, comme disait ce chaudronnier qui coupa la tête à son petit pour l'empêcher de loucher.

L'original — et c'est la seule phrase qui soit à peu près identifiable, tout en étant dans une scène entièrement différente (ch. XXVIII) — dit : *There now, we look compact and comfortable, as the father said ven he cut his little boy's head off to cure him o'squintin'.* Remarquez que c'est seulement un père — on ne parle pas de son métier — et c'est afin de *guérir* le petit de loucher et non de l'*empêcher* de loucher. Ce dernier point n'a pas beaucoup d'importance.

Ensuite M. Sarcey met des paroles dans la bouche de Sam Weller qui étonnerait beaucoup M. Dickens, son créateur.

« L'Anglais est le premier peuple du monde. » Jamais Dickens n'a écrit une telle fanfaronnade.

Plus loin, Sam dit :

J'ai connu un cocher français, sauf votre respect, monsieur. Ce gaillard-là buvait un verre de brandy sur le pouce, pas plus gêné que ça, monsieur. Il était trempé de pluie et rendu de fatigue, il n'en était pas moins gai, et chantait comme un pinson.

Cela fait peut-être rire, mais cela ne se trouve point dans les *Pickwick Papers.*

Finalement :

On a toujours faim quand le dîner est bon, dit solennellement M. Pickwick. Mieux vaut, pour bien dîner, un bon dîner qu'un bon appétit. Mais on a toujours faim quand le dîner est bon, dit-il.

C'est spirituel peut-être, tout en n'étant pas trop logique, mais ce n'est pas ce qu'a écrit Dickens. A quoi pensait M. Sarcey en attribuant ces paroles et à Pickwick et à Sam Weller ? — EDWARD LATHAM.

§

Sur une nouvelle interprétation de la Tour Magne. — Sous ce titre, nous avons communiqué aux lecteurs de ces *Echos* l'explication nouvelle tentée par le Commandant Espérandieu (1) de la destination de cette toujours énigmatique Tour Magne nîmoise. A l'occasion d'un récent voyage à Nîmes, nous avons de nouveau médité sur cette auguste relique du passé et l'antique hypothèse qui voyait en elle un phare, tout en faisant partie de l'enceinte romaine de la cité, est revenue avec une vivacité particulière à notre souvenir. Les esprits curieux et possédant la matière antique seront-ils de notre avis touchant l'analogie frappante de cette Tour avec le Phare d'Alexandrie ? Qu'ils voient

(1) Corrigeons à ce propos deux errata de cet *écho.* L'un de nous fait dire que M. Espérandieu est l'éditeur des « inscriptions » au lieu « des bas-reliefs » de la Gaule romaine et l'autre, à la ligne 39 de la page 570, dénature le verbe « commet » en l'adverbe « comment », ce qui rend notre phrase inintelligible. (Voir le *Mercure* du 1er mars 1922, pp. 570-571.)

donc avant de répondre les garants suivants: *Hist. August.-Pius*, VIII, 2; *Description de l'Egypte*, t. V, pp. 222-229 et l'appendice; A. Léger, *Les Travaux Publics chez les Romains* (1875), p. 502; Duruy, *Histoire des Romains*, éd. illustrée, t. V, p. 90; Donaldson, *Achitectura Numismatica* (London, 1859), médaille reproduite au n° 92, voir aussi page 345, et, enfin, Lacour-Gayet, *Antonin le Pieux*, pp. 165-166. Ces références n'avaient, croyons-nous, point encore été données. D'autre part, voici une preuve, à notre avis frappante, que la Tour Magne a été construite pour les murs de l'enceinte romaine de Nîmes. Elle est, en effet, érigée sur *le penchant* du coteau et la raison de cette particularité, qu'on ne semble pas avoir encore observée, c'est, indépendamment de l'existence préalable de la Tour gauloise en pierres sèches utilisée par les architectes romains comme armature de cet édifice, selon une hypothèse généralement admise — que le mur romain occupait la crête et que, la Tour étant en dedans de ce mur, on a eu soin de la mettre au fond d'un angle rentrant de la muraille, pour la défendre mieux. Il est, d'ailleurs, probable qu'il existait, dans l'espace sud et ouest de la Tour, une enceinte spéciale, dont la destination reste énigmatique. On n'a peut-être pas assez remarqué, en effet, que les arceaux de la rampe de l'escalier extérieur d'accès étant fermés par un mur au levant, il y avait devant la Tour, le long de cette rampe et d'une portion de la Tour elle-même, une suite de niches, qui devaient posséder une destination spéciale, car elles n'existent que dans cet espace restreint. Voir à ce sujet les articles *Arcus* et *Asinus* dans Saglio. Un dernier détail enfin. Dès le Ve siècle, la Tour Magne était appelée « *Castel-Viel* », comme en fait foi une pièce cotée, aux *Archives* du Gard, *H. 676*. On pourra voir encore les articles : *Septizonium* du Dict. de Rich et *Castellum* dans Saglio. — C. P.

§

Descendants ou homonymes. — Nous avons signalé l'existence, 138, boulevard de Clichy, de Mme Flaubert (*Conseils*, de 2 h. à 6 h., English Spoken). Notre confrère Paul Lombard (*L'homme libre*) donne à ce sujet des renseignements complémentaires qui ne sont pas sans intérêt.

Paul Lombard, accompagné de A. t'Serstevens, a sonné un jour, avant la guerre, à la porte de Mme Flaubert. Et voici ce qu'il apprit:

Elle nous a reçu, si j'ose dire, entre sa porte et son paillasson, laissant filtrer un filet de voix pour nous déclarer: 1° qu'elle ne recevait que sur rendez-vous; 2° qu'elle ne recevait que les femmes; 3° qu'elle ne recevait que les personnes ayant déposé au préalable une provision; 4° que l'auteur de *Madame Bovary* lui était inconnu et, renseignement dont elle tenait à souligner le caractère philanthropique, qu'elle ne répondait jamais aux questions imbéciles...

§

Les Vandales à Saint-Sulpice. — Les amateurs de souvenirs qui s'égaraient dans l'ancien séminaire de Saint-Sulpice, recherchaient sous les préaux, ou bien autour du bassin muet et vide, l'ombre de Renan, pouvaient encore, l'an passé, retrouver dans la chapelle un objet qui a dû attirer longuement le regard du célèbre séminariste. Par des couloirs déserts et mélancoliques on arrivait à une porte étroite. On ouvrait, et l'on tombait dans une volière caquetante de dactylos, comptables, etc..., rappelées souvent à l'ordre par des inspecteurs fiers de leur rôle. On était pris pour un commerçant en retard dans ses paiements de taxe et qui venait faire amende honorable auprès de l'Aréopage de ces Messieurs. Devant cinquante paires d'yeux polychromes, il était permis de trouver le spectacle attristant, pittoresque, ou cocasse, — et puis de relire la page de Renan :

> ... De toute l'ancienne maison il ne reste plus qu'un tableau de Lebrun représentant la Pentecôte d'une façon qui étonnerait l'auteur des « Actes des Apôtres ». La Vierge y est au centre et reçoit pour son compte tout l'effluve du Saint-Esprit, qui, d'elle, se répand sur les apôtres. Sauvé à la Révolution, puis compris dans la galerie du cardinal Fesch, ce tableau a été racheté par la Compagnie de Saint-Sulpice ; il orne aujourd'hui la chapelle du séminaire.

(Je ne garantis pas l'intégralité du texte, n'ayant pas *les Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse* sous la main).

Depuis quelques mois, ce pèlerinage n'est plus possible. M. Barbé, officier supérieur du génie, directeur des travaux que le ministère des Finances a fait entreprendre dans le vieux séminaire, a, de sa propre autorité et pour je ne sais quelle raison, couvert d'un affreux et sale badigeon le pauvre tableau de Lebrun. Ce tableau, tenant tout le panneau du chœur, a nécessité de grands frais pour l'aménagement d'un échafaudage adéquat, et l'achat de la peinture.

« Mais, dira sans doute M. Barbé, on pourra, quand on le voudra, faire sauter le badigeon, très superficiel, à peine collé sur la toile. » — Est-ce bien sûr ? Et puis, il n'en est pas moins honteux qu'un fonction naire emploie des crédits à des actes de vandalisme, et que ses confrères ne crient pas : au secours ! devant une telle démence, cent fois plus dangereuse que celle de l'ineffable Letondu.

On reprochait leur ignorance aux moines qui percèrent jadis une porte dans « la Cène » de Vinci. — Pauvre tableau ! sort misérable ! La révolution l'avait épargné. Mais dans notre siècle « éclairé » veillait le Père Ubu. Et il ne règne pas qu'en Pologne ! — HENRY DUCLOS.

§

Les lunettes bleues du général Boulanger.

15 mai 1922.

Monsieur le Directeur,

Page 220 du nº 574, « Les Journaux », votre collaborateur, dans une

note de bas de page, dit: « Paul Bourget doit faire allusion à la mort *morale* du Général, enfui à Jersey, etc., etc.» Non, M. Paul Bourget fait allusion au réel déguisement, avec *lunettes bleues*, de Boulanger, qui tout général qu'il était, ne pouvait, sans permission, quitter son commandement. Or il le fit et un employé de chemin de fer le signala. Par un privilège de mon âge, je me souviens du fait comme s'il s'était passé hier.

Dr HENRY LABONNE.

§

Ah!.. Plaisez-moi...— Le dernier numéro de la *Bibliographie de la France* annonce que M. René Boylesve, de l'Académie Française, publie sous ce titre : *Ah!.. plaisez-moi*, un nouvel ouvrage. Est-ce une réplique au « dialogue moral » paru, il y a plusieurs années, dans la collection des *Marges* sous le titre *Ah!... que vous me plaisez...* et qui avait pour auteur M. Pierre Lièvre ?

§

« Pipe-en-bois » sous la Commune.— Evoquant, dans le *Temps*, la silhouette bizarre et fantasque de Georges Cavalier, dit Pipe-en-bois, M. Georges Montorgueil s'est efforcé de reviser la légende de ce personnage qui passe, à tort ou à raison, pour avoir été l'organisateur du scandale qui provoqua, le 5 décembre 1865, la chute d'*Henriette Maréchal*, la pièce des frères Goncourt, au Théâtre-Français. Au fond, dit M. Montorgueil, « Pipe-en-bois est un sacrifié mélancolique ». En un mot, ce prétendu bohème fut très probablement un bourgeois qui ne réussit point à se caser.

C'est bien ainsi qu'il apparaît à la lumière des débats du 3e conseil de guerre siégeant à Versailles après la Commune, débats dont nous refeuilletions le compte rendu sténographique après avoir lu l'article du *Temps*.

Cavalier, dit « Pipe-en-bois », bohème fatigué de son état, avait enfin réussi à décrocher un poste officiel, celui de « directeur en chef des voies et promenades publiques ». Malheureusement sa nomination portait la date du 7 avril 1871, c'est-à-dire qu'elle émanait du gouvernement insurrectionnel. D'où la mise en jugement dudit Cavalier pour usurpation de fonctions, participation à un attentat, édification de barricades, etc.

Au cours de l'interrogatoire, Pipe-en-bois s'évertua à démontrer que ces fonctions étaient essentiellement municipales et n'avaient aucun caractère politique. « Je ne m'occupais pas seulement, dit-il, des jardins, squares et promenades publiques, mais encore du balayage des rues de Paris, question qui intéressait au plus haut degré la salubrité publique. »

Lui reprochait-on d'avoir tenté d'obtenir un plan des barricades ? Il répondait :

« C'était pour démolir les petites barricades élevées dans tous les quartiers de Paris le 18 mars et les jours suivants. Ces barricades gênaient beaucoup la circulation et étaient un obstacle au service du balayage ! »

Les témoins, parmi lesquels M. Alphand, furent assez favorables à l'accusé.

Sans doute, « Pipe-en-bois » avait fait des perquisitions. Mais un témoin (M. Burcien, ingénieur) reconnut que pas un sou ne lui avait été dérobé dans le tiroir, ne fermant pas à clef, où il plaçait son argent. Bien sûr « Pipe-en-bois » avait consulté M. Geoffroy, chef d'atelier, sur le mode d'échafaudage qu'il faudrait employer pour renverser la Colonne Vendôme. Mais ce M. Geoffroy vint dire :

« Nous causions du décret de la Commune qui ordonnait le renversement de la Colonne Cavalier en paraissait fort affligé, non seulement au point de vue politique, mais encore parce qu'il craignait que l'énorme masse, en tombant, n'amenât un ébranlement qui aurait pu avoir des conséquences désastreuses. Il me proposa alors de construire un échafaudage qui masquerait la Colonne, car, disait-il, la Commune croirait qu'on exécute le décret et finirait par l'oublier. Je dressai un devis et le lui présentai. Il s'élevait à 10.000 francs et, à cause de cela, ne fut pas adopté. »

Bref, Georges Cavalier échappa au poteau d'exécution. Il fut condamné à la déportation, puis gracié.

Aussi bien cette humoristique définition des barricades : « gêne pour la circulation et obstacle au service du balayage », ne justifiait-elle pas, à elle seule, toutes les mesures d'indulgence en faveur de son auteur ?

L. DX.

§

Une protestation de M. N. Jorga.

Monsieur,

Vous avez publié dans votre dernier numéro une étude sur la littérature roumaine, dans laquelle l'auteur me fait l'honneur de présenter au public français ma modeste activité comme directeur de la revue *Le Semeur*. D'après votre informateur je serais un fameux xénophobe incapable d'apprécier tout ce qui n'est pas paysan, et en plus un marchand de poncif.

Comme ces appréciations peuvent surprendre ceux qui me connaissent en France, au moins comme correspondant de l'Institut et comme directeur de l'école roumaine à Paris, je dois opposer une protestation formelle à ces accusations, dues à une évidente intention de mystifier.

Il est vrai seulement que j'ai affirmé et j'affirme la nécessité pour la littérature roumaine comme pour toute autre littérature de puiser en

première ligne à ces sources inépuisables qui sont la vie populaire et la tradition historique.

Si c'est un grand méfait de le croire, eh bien, je m'en déclare hautement coupable.

Si j'ai réussi ou non dans ma propagande, d'autres vous le diront. Je ne veux refuser à personne le plaisir de ses illusions pour lui opposer des réalités connues par quiconque s'intéresse à la Roumanie. Mais il se peut bien que tel de vos lecteurs se rappelle encore les comptes rendus, d'une parfaite probité, que publiait dans la même revue M. Montandon, et il sera sans doute un peu plus surpris que moi-même des jugements dus à un collaborateur occasionnel qui peut bien avoir ses motifs de ne pas agréer mon activité, mais pas aussi le droit de la falsifier.

Veuillez croire, etc.

N. JORGA.

§

A propos de Monticelli.

Marseille, le 10 mai 1922.

Monsieur le Directeur,

Dans le numéro du *Mercure de France* du 1er mai 1922, et à propos d'un don fait au Petit-Palais par M. Preyer, de La Haye, il est écrit sur Monticelli les lignes suivantes : « ... et où il semble qu'il ait voulu se consoler par un rêve de splendeur de la misère où l'incompréhension de ses contemporains le laissa végéter et mourir ». Vous avez été, ou, plus exactement, le rédacteur de l'article a été induit en erreur. Monticelli n'a jamais été dans la misère et est mort des suites d'une sorte d'accident, d'une maladie contractée alors que, cédant à la fatigue, il s'endormait sur le bord de la fenêtre de sa chambre, en s'efforçant de faire rendre à son pinceau la splendeur de la nuit étoilée du 24 mai 1886.

Je vous serais obligé de vouloir bien ordonner l'insertion de cette lettre rectificative dans le prochain numéro du *Mercure*, à la même place et en employant les mêmes caractères que ceux utilisés pour l'article rappelé ci-dessus, et dans cette attente, etc.

LOUIS MONTICELLI.

§

L'étymologie de « Cordon Bleu ». — M. Marcel Rouff fournissait dernièrement, dans un volume de *la France gastronomique*, l'étymologie suivante du nom de « Cordon Bleu », donné à une cuisinière habile :

Comme rien de ce qui est gastronomique n'est étranger à Paris, c'est de Paris encore qu'est venu aux nymphes provinciales des fourneaux le beau titre par lequel nous proclamons aujourd'hui leurs mérites : MM. de Souvré, d'Olonne, de Lavardin, de Mortemart et de Laval, tous « grand cordon de Saint-

Louis », formaient une société de gourmets fameux. On s'accoutuma à dire en pensant à la fois à leurs festins et à leur grade dans l'ordre royal : « C'est un repas de Cordon Bleu » ; puis : « C'est une cuisinière de cordon bleu » ; puis : « C'est un cordon bleu ».

Cette explication est séduisante, mais, comme la plupart des étymologies trop séduisantes, elle a le défaut de n'être pas exacte, pour la raison excellente que le ruban de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis était couleur « feu ».

Il est un ordre, par contre, dont le ruban était bleu, c'est l'ordre du Saint-Esprit, qu'Henri III créa le 31 décembre 1578 et le 1er janvier 1579 en l'honneur de son avènement au trône de France et de son élévation à la dignité de roi de Pologne qui, ayant eu lieu l'un et l'autre le jour de la Pentecôte, lui inspirèrent l'idée de donner le nom de Saint-Esprit à l'Ordre nouveau.

Il ne reste plus à M. Marcel Rouff, — s'il tient à son étymologie, — qu'à prouver que MM. de Souvré, d'Olonne, de Lavardin, de Mortemart et de Laval « tous grand cordon de Saint-Louis », étaient également « grand cordon du Saint-Esprit ».

§

Les Académiciens de 1940.

Mon cher Directeur,

Je vous serais reconnaissante de me dire si je fais erreur, mais il me semble que les hommes de lettres qui ont répondu à l'enquête des Treize n'ont pas respecté la condition d'âge imposée. Dans la longue liste que vous avez publiée (pages 858-859 du numéro du 1er mai) il ne serait sans doute pas difficile de trouver des personnes ayant dépassé la quarantaine.

Les gens de lettres n'ont aucun intérêt à se rajeunir, au contraire. Le sympathique auteur de *Chéri*, qui figure dans la liste Goncourt, avoue sans difficulté que son âge lui permettrait de siéger au Sénat, si les femmes y étaient éligibles.

R. D'AUNIS.

§

Errata. — Numéro du 15 mai, Echos, page 287 (Descendants ou homonymes), seizième ligne, lire : *Boulevard* de Clichy, et non avenue.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

Succession de M. Georges BOURGAREL

DESSINS DU XVIIIe SIÈCLE

par

BAUDOUIN, BOUCHER, CARESME, DANLOUX, DUPLESSIS-BERTAUX, FRAGONARD, GREUZE, HUET, HUQUIERS, INGRES, LANCRET, LE GUAY, LE PRINCE, MALLET, MOREAU l'aîné, NATTIER, NICOLLE, OUDRY, PAJOU, PILLEMENT, RAVENET, H. ROBERT, SAINT-AUBIN, SCHENEAU, SERGENT-MARCEAU, VAN BLARENBERGHE, CARLE VANLOO, VERDUSSEN, VERNET, A. WATTEAU, WATTEAU DE LILLE, WILLE, etc.

VENTE APRÈS DÉCÈS

en vertu d'ordonnance enregistrée

HOTEL DROUOT, SALLES N°s 9 et 10

Le Jeudi 15 et le Vendredi 16 Juin 1922
à 2 heures.

COMMISSAIRE-PRISEUR : Me F. LAIR-DUBREUIL, 6, rue Favard.

EXPERTS :

M. MARIUS PAULME	M. GEORGES B.-LASQUIN
10, rue Chauchat, 10	11, rue Grange-Batelière, 11

Exposition publique :
Le mercredi 14 juin 1922 de 2 heures à 6 heures.

Vente par suite du départ de M. X...

MOBILIER ANCIEN

PRINCIPALEMENT DU XVIIIe SIÈCLE

TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

par BERGMAN, BESNARD, COURCHÉ, DEGAS, JULIOTT, LEVEILLÉ, MORDIMEV-GRONOW, WESTMAN, etc.

PORTRAITS PAR LE CHEVALIER ROSLIN

Très important Service en porcelaine de Sèvres, époque Charles X

SCULPTURES — BRONZES — PENDULES

GIRANDOLES, CANDÉLABRES ET LUSTRES GARNIS DE CRISTAUX DE ROCHE

Buste en plâtre de Rotrou, par CAFFERI

MEUBLES ET SIÈGES

Certains signés des maîtres ébénistes

BOUDIN, CHENENAPS, CRESSON, FOLIOT, GOURDIN PÈRE, G. JACOB, LELEU OEBEN, REBOURG, J.-H. RIESENER, SCHMITZ

Importante Console en acajou, époque Louis XVI

Sièges, écran couverts d'ancienne tapisserie de Paris, Aubusson et au point

TAPISSERIES ANCIENNES

des Gobelins, Beauvais, Aubusson et des Flandres

Deux Tapis en Savonnerie

VENTE : GALERIE GEORGES PETIT, 8, rue de Sèze

Le Jeudi 8 Juin 1922, à 2 heures

COMMISSAIRES-PRISEURS

Me F. LAIR-DUBREUIL	Me JULES GROSBOIS
6, rue Favart, 6	11, boulevard de Strasbourg, 11

EXPERTS POUR LES TABLEAUX

M. JULES FÉRAL	M. ANDRÉ SCHŒLLER
7, rue Saint-Georges, 7	Directeur des Galeries Georges Petit, 8, rue de Sèze

EXPERTS POUR LES MEUBLES ET OBJETS D'ART :

M. MARIUS PAULME	M. GEORGES B.-LASQUIN
10, rue Chauchat, 10	11, rue Grange-Batelière, 11

EXPOSITIONS

PARTICULIÈRE : *Le Mardi 6 Juin 1922, de 2 heures à 6 heures.*
PUBLIQUE : *Le Mercredi 7 Juin 1922, de 2 heures à 6 heures.*

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues par M. Claude, 6, rue Vivienne.

Vente Palais à Paris, le 31 mai 1922, à 2 heures,
PROPRIÉTÉ A LEVALLOIS-PERRET (Seine), 122 *bis*, rue de Gravel. Cont. : 994m. **M. à pr. : 50.000 fr.** S'adr. BEAUGÉ et Duplan, avoués Paris, Gauwain, not. à Clichy.

VILLE DE PARIS. *Adj.* 1 ench. Ch. des Not. **13 juin**
TERRAIN angle *Rues* du *Four* et de *Montfaucon* (face Bd St-Germain). surf. **437m.** env. M. à pr. : **300.000 fr.** S'ad. not. Mes *Delorme* et MAHOT DE LA QUÉRANTONNAIS, 14, r. des Pyramides, dép. de l'ench.

Vente au Palais, Paris, le 17 juin 1922, 2 heures.
1° **Immeuble à Paris** **R. SÉBASTIEN-MERCIER, 28** Revenu 21 000 francs M. à p. 200.000 fr. 2° **Hôtel, à Paris R. MÉRIMÉE, 3** M. à pr. : 150.000 fr. 3° **Immeuble à BOIS-COLOMBES** 59, r. des Aubépines Revenu 9.000 fr. M. à pr. : 75.000 fr. ; 4° **Propriété à COLOMBES** Bd du Havre, 210, 212, 214 et r. de Bezons, 4, rev. 3.400 fr. M. à p. : 35.000 fr, plus rente viag. 1.800 par an. 5° **Propriété à Maranville** (H.-Marne), pr gare. M. à pr. : 15.000. fr. ; 6° **Maison à Maranville**, route de Longchamps ; M. à pr. : 3.000 fr. ; 7° **2 hect. terrain et vigne à Maranville** ; M. à pr. : 3.000 fr. ; 8° **Vigne à Bourbonne-les-Bains** (Hte Marne). M. à pr. : 400 fr. S'adr. Deloison, avoué, 1, rue Bourdaloue, et Bourgain, avoué, Paris.

VENTE au Palais, le 17 juin 1922. **PROPRIÉTÉ à ST-MAUR-DES-FOSSÉS**, rue Garibaldi, 130. Conten. : 3338 m. Louée. Mise à prix : 25.000 fr. S'adr. à Mes BEAUGÉ, avoué à Paris, et FOUCHET, notaire à Nogent-sur-Marne.

Vente au Palais, Paris, le 17 juin 1922, 2 heures.
Maison à Paris, 29, AV. DE TOURVILLE, Ang. rue Duquesne. Rev. br. 19.050 fr. **M. à pr. : 225 000 fr.** S'adr. Mes Vallet, av. à Paris, rue de Londres, 46, Beau av. et Bourdel, notaire.

Vente en l'Etude de Me Lemaitre, not. à Caen, 11, place de la République, le 31 mai 1922, à 2 h
4 MAISONS A CAEN
1° Pl. de l'Ancienne-Boucherie, 42. **M. à pr. : 10.000**
2° Rue Saint-Pierre, 64 et 66. **M. à pr. : 20.000**
3° Rue de la Monnaie, n° 1. **M. à pr. : 6.000**
4° R. St-Pierre, 64, entre 2 cours. **M. à pr : 10.000**
avec faculté réunion pour les 3 derniers lo
S'ad. Lemaitre, not. à Caen, et DÉGLISE, avou Paris, 39, rue de l'Arcade.

Vente Palais, le jeudi 15 juin 1922, à 14 h.
VASTE PROPRIÉTÉ à usage d'habitation, de **BRIQUETERIE ET FABRIQUE D'AGGLOMÉRÉS, DE CARREAUX DE PLATRE, DE POTERIES**, autres, sise à **NOGENT-SUR-MARNE**, 16, rue Hoc boulevard bert-Ier, et quai du Port. **M. à pr. : 50.000 fr.** S' à Me Lenoir, avoué à Paris.

BEAU DOMAINE près **VERSAILLES**, com. **Jo en-Josas** et **Bièvres**. Com château, bois, ferme Cont. tot. **58 ha.** env. M à p **875.000 fr.** Adj. Ch. not. Paris, **13 juin 1922.** S Mahot de la Quérantonnais, not. à Paris.

Adj. à Milly, salle Just. Paix, 19 juin 1922, 14 h.
Me Garreau, notaire, **BELLE PROPRIÉTÉ** bourgeoise à **MIL (S.-&-O.)**, **Maison d'habit.**, 2 étages. Vérand Comm orangeries, châlet édifié **anc. chapelle XIVe s. Porte du Moustier de Péro** (*plein ceintre, XIVe s.*) *Serre holl.* sur **cave XII** Beau parc. Jard. d'agr. et pot., canalis. d'eau. Dépe Le tout *clos murs* **6.500 m. Jouis. imméd.** Cons 5.000 fr. S'ad. Me Garreau, not.

BULLETIN FINANCIER

.es discussions de la stérile conférence de Gênes et la réponse bolcheviste au memo-idum n'ont eu sur notre marché aucune fâcheuse répercussion. Nous avons au itraire assisté à des séances pleines d'entrain, et, devant cette saute de vent, le dé-ivert obligé de se racheter a contribué au raffermissement d'un grand nombre de eurs. Après quelques allégements de position bien naturels, la cote a fait bonne itenance, en sorte qu'il est fort possible que nous ne soyons qu'au début du mouve-nt de reprise.

Notre Rente 6 o/o 1920 a recouvré depuis le 19 Mai sa liberté de transactions et se ut seulement un point en dessous de son précédent cours officiel, qui était d'ailleurs nplement conventionnel. Le 3 o/o Perpétuel se comporte bien à 57,15. Ainsi qu'on pou-it le présumer, les fonds russes accentuent leur faiblesse : 3 o/o 1891-94 10,90; Conso-é 4 o/o 16,50. La dette ottomane unifiée a valu 39,45 ; la Dette Unifiée d'Egypte 138,95.

Nos principales valeurs bancaires, dépréciées sans raisons, au cours de ces dernières naines, ont repris une bonne fraction, ainsi qu'on en peut juger par ces quelques entes cotations : Banque de France 5.700; Comptoir d'Escompte 933; Société nérale 708; Banque Nationale de Crédit 625; Crédit Lyonnais 1360. Le groupe de s grands chemins de fer a enregistré une avance intéressante : Nord 1170; P.-L.-M. o; Est 745; Orléans 890.

Parmi les valeurs de transports en commun, l'Omnibus a été recherché à 740 ; quant celles de transports maritimes, elles sont fort peu traitées, l'avenir pour elles restant, mble-t-il, peu encourageant. Les affaires d'électricité se présentent en plus-values ; la e parisienne distribution est à 440, on parle d'un dividende de 25 fr. contre 15 qui fut lui du dernier exercice. La Thomson qui maintient son dividende à 45 fr. passe de 8 à 764.

Un relèvement assez sensible s'est produit sur la Kuhlmann à 467 et la Peñarroya 790, bien que le dividende qui sera proposé à l'assemblée de cette société ne doive re que de 22 fr. 50 en place des 40 fr. de l'an dernier. Parallèlement aux cours du iivre, le Rio s'est avancé à 1439, le Boléo à 377, la Tharsis à 139. Montecatini est rme à 78,25. On fait observer à ce sujet que depuis près de deux ans les manufactu-ers vivent sur le stock de métal qui avait été constitué pour la fabrication des muni-ons.

Le compartiment métallurgique est peu animé mais reste pourtant relativement bien nu, nombre de sociétés étant en mesure de maintenir à peu près leurs dividendes anté-eurs. Le groupement de la Grosse Métallurgie (Hauts Fourneaux, Forges, Aciéries et ines de Fer) vient de procéder avec le plus grand succès à l'émission d'un nouvel nprunt obligatoire d'un montant nominal maximum de 341 millions de francs repré-enté par 682.000 obligations 6 o/o de 500 fr. nettes d'impôts présents et futurs. L'émis-on se faisait à 475 fr. et fût rapidement close.

Après quelques fluctuations d'une certaine ampleur, dues à l'accord Shell-Krassine, ue l'on continue à démentir, le titre est stable aux environs de 260. Fermeté des pétro-s roumains : Colombia et Omnium. La De Beers est bien tenue à 570 ainsi que les iines d'or sud africaines. Parmi les autres titres miniers stimulés par la hausse du ours des métaux, signalons l'activité de l'Estrellas qui progresse à 143,50. Hausse des hosphates Tunisiens à 460 fr.

Le Masque d'Or.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

ABONNEMENT

(Les abonnements partent du premier numéro du mois

FRANCE			ÉTRANGER		
Un an...............	60	fr.	Un an............	75	fr.
Six mois............	32	»	Six mois...........	40	»
Trois mois.........	17	»	Trois mois.........	21	»

Depuis juillet 1920, le prix du numéro est de 3 fr. 50 ; **tous les numéros antérieurs se vendent 2 fr. 50, quels que soient les prix marqués.**

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en mandats, bons de poste, chèques et valeurs à vue sur Paris Nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent, contre une taxe de 10 centimes, s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, *PARIS-259.31* ; celles qui n'ont pas de compte-courant postal peuvent, contre une taxe de 15 centimes, s'abonner au moyen d'un chèque postal modèle 1418 B, dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Notre adresse devra y être libellée ainsi : *Paris-259.31, Société du Mercure de France, rue de Condé, 26, Paris.* Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

Poitiers — Impr. du Mercure de France, Marc Texier.